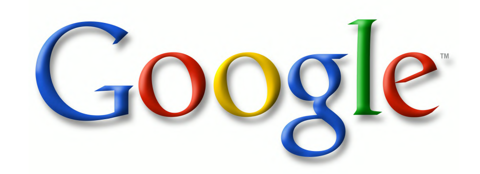


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



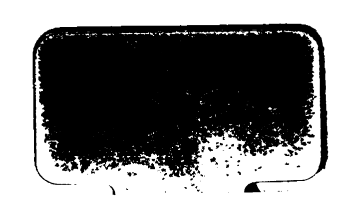
T 112.

276. ff. 6

TAYLOR INSTITUTION.

BEQUEATHED
TO THE UNIVERSITY
BY
ROBERT FINCH, M. A.
OF BALLIOL COLLEGE.

Vet. Fr. III B. 591



ŒUVRES
DE RABELAIS.

TOME SIXIÈME.

Imprimerie de

Jules Didot aîné,

IMPRIMEUR DU ROI,

Rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

ŒUVRES
DE RABELAIS

ÉDITION VARIORUM,

AUGMENTÉE DE PIÈCES INÉDITES,

DES SONGES DROLATIQUES
DE PANTAGRUEL,

OUVRAGE POSTHUME, AVEC L'EXPLICATION EN REGARD;

DES REMARQUES DE LE DUCHAT, DE BERNIER, DE LE MOTTEUX,
DE L'ABBÉ DE MARSY, DE VOLTAIRE, DE GINGUENÉ, ETC.

ET D'UN NOUVEAU COMMENTAIRE
HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE,

PAR ESMANGART ET ÉLOI JOHANNEAU,
MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES.

TOME SIXIÈME.



A PARIS
CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M. DCCC. XXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

LA VIE
DE GARGANTUA
ET
DE PANTAGRUEL.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE V.

Comment Pantagruel rencontra une nauf de voyaigiers retournants du pays lanternoys.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le cinquième jour, commençant à *tournoyer le Pole* et à s'éloigner de l'équateur, nos voyageurs rencontrèrent un navire marchand qui faisoit voile à gauche vers eux; c'étoient des Saintongeois qui revenoient de Lanternois. *S'enquestants de l'estat du pays et meurs du peuple lanternier,*

ils apprirent d'eux *que sus la fin de juillet subsequent estoyt l'assignation du chapitre general des lanternes;* et que s'ils y arrivoient alors, ils verroient *belle, honnorable et joyeuse compaignie des lanternes; que l'on y faisoit grands apprestz, comme si l'on y deust profundement lanterner.* Dans le temps qu'ils s'empressent pour savoir des nouvelles de ce pays, Panurge se prend de querelle avec un marchand de moutons de Taillebourg, nommé *Dindenault*, qui le traite de cocu, et à qui il rend injure par injure; mais contenus par la présence de Pantagruel, ils n'osent en venir aux coups; on les engage même à faire la paix; elle n'est que simulée, car Panurge a sur le cœur les injures du marchand, et veut s'en venger. Il prend donc un air hypocrite, et prie dévotement Dindenault de lui vendre un de ses moutons. Celui-ci se fait beaucoup presser, vante singulièrement sa marchandise, et consent enfin à lui en laisser choisir un pour trois livres tournois. Panurge en choisit un des plus beaux, l'emporte et le jette tout-à-coup dans la mer, criant et bêlant. « Touts les aultres moutons criants et bêlants en pareille intonation commencerent soy jecter.... lesquels touts feurent pareillement en mer portés et noyés miserablement » avec Dindenaut et les autres moutonniers qui vouloient les retenir.

L'histoire de Dindenaut et de l'entretien de ce marchand de moutons avec Panurge est prise ou imitée de la deuxième macaronée de Théophile Folengo dit Merlin-Coccaie, dans cet endroit:

Hunc igitur navem tendunt onerare fachini.

Voyez Histoire macaronique de Merlin-Coccaie, prototype de Rabelais, 1606, et le Menagiana, page 147, 1re col. Mais Rabelais ne conte pas que pour le plaisir de conter: le conte n'est pour lui qu'une enveloppe non seulement d'une vérité morale, mais historique. Nous ne doutons

donc pas qu'il n'y ait ici dans son idée une application maligne à l'histoire de son temps; et nous croyons l'avoir découverte. « Du débat de Panurge *avecques ung marchant* de Taillebourg, nommé *Dindenault*, dit Le Motteux, et du malheur de ce même marchand, que Panurge *faict en mer noyer* avec ses moutons, aussi bien que *les aultres bergiers et moutonniers*, on peut tirer cette morale: que les querelles des pasteurs entraînent souvent la ruine des troupeaux: *Ames moutonnières*, animaux assez *sots* et *ineptes* pour *soy jecter et saulter a la file apres le premier, quelque part qu'il aille.* » Voilà en effet la vérité morale de ce conte. Voici maintenant la vérité historique.

Le *chapitre général des lanternes* est bien certainement le concile de Trente. Les *lanternes* et *le peuple lanternier* sont les prélats et les théologiens de ce concile. « Dans le temps que Rabelais écrivoit, dit l'abbé de Marsy, les évêques et les docteurs de l'église catholique s'étoient assemblés à Trente, pour foudroyer le luthéranisme et le calvinisme. Quoique leur parti fût le plus fort, et que même les protestants se fussent retirés du concile, les pères furent un temps considérable à concerter leurs décisions. Le concile fut suspendu, transféré, puis abandonné, et repris. La France et d'autres puissances s'y opposèrent pendant un temps: l'an 1551, Henri II fit faire des protestations au concile par Amyot. Tous ces obstacles firent traîner en longueur les délibérations, qui ne finirent que long-temps après la mort de Rabelais. Notre auteur qui écrivoit dans le temps de ces démêlés, lorsque les choses ne tendoient à rien moins qu'à la conclusion, prend de là occasion d'imaginer un chapitre général de *lanternes* dans le pays de *Lanternois*, où il y avoit belle, honorable et joyeuse compagnie de *lanternes*: et l'*on y faisoit grands apprestz comme si l'on y deust profundement lanterner.* Nos prélats et nos docteurs sont, ou du moins doivent être la *lumière* du

monde. C'est à eux qu'il est dit: *Vos estis lux mundi;* ainsi ils sont fort bien désignés ici par des *lanternes.* »

Le concile de Trente qui avoit été convoqué contre les erreurs de Luther, de Zuingle et de Calvin, et pour la réformation des mœurs et de la discipline, qui après plusieurs indictions à Mantoue, puis à Vicence, s'étoit enfin assemblé à Trente le 13 décembre 1545, avoit été transféré à Bologne en 1547, et huit mois après remis à Trente où il fut repris et interrompu trois fois. Quand il eut été assemblé, les luthériens, desirant d'y être entendus sur tous les points de controverse, demandèrent en 1551 un sauf-conduit pour y envoyer des ambassadeurs. Pleninger et Echlin, ambassadeurs du duc de Wirtemberg qui y arrivèrent alors, avoient ordre de présenter publiquement leur confession de foi, et de dire que leurs théologiens viendroient volontiers au concile pour l'expliquer et la défendre, pourvu qu'on leur donnât un sauf-conduit semblable à celui que le concile de Bâle avoit donné aux Bohémiens, et que le pape ne présidât point au concile. Le 7 de janvier 1552, Coler et Badehorne, ambassadeurs de Maurice, électeur de Saxe, arrivèrent à Trente; ils dirent que leurs théologiens n'étoient qu'à vingt lieues de la ville, et n'attendoient que l'ordre pour venir. Le légat consentit de les recevoir, et ils furent admis. Ils se plaignirent de ce que dans le sauf-conduit qu'on leur accorda, il y avoit quatre choses de moins que dans celui du concile de Bâle, et finirent par l'accepter; mais peu de jours après (le 11 mars), sur la nouvelle d'une ligue du roi de France avec les princes protestants pour faire la guerre à l'empereur, les électeurs de Mayence et de Cologne partirent de Trente. Les Saxons, craignant pour leurs personnes, en sortirent aussi à la dérobée, et s'en retournèrent chez eux par des routes différentes. Ce qui n'empêcha pas pourtant la venue de quatre théologiens de Wirtemberg et de deux de

Strasbourg. Ceux de Wirtemberg, voyant que l'on ne répondoit point à leurs propositions, et que le légat tenoit encore fort secréte *la confession* qu'ils avoient présentée, la firent imprimer et en distribuèrent des copies; ce qui fit grand bruit et passa pour une offense publique.

Les protestants firent plusieurs fois instance pour l'ouverture de la conférence qui se remettoit toujours, sous divers prétextes, et il ne fut pas possible d'entrer en matière. Les prélats d'Allemagne étoient déja partis à cause des bruits de l'armement du roi de France et des confédérés contre l'empereur, et parcequ'il couroit déja des protestations et des manifestes qui annonçoient que cette guerre s'entreprenoit pour la défense de la religion et de la liberté de l'Allemagne. Le manifeste de Henri II contre l'empereur fut imprimé avec le chapeau ou *le bonnet de la liberté* entre deux poignards; et le roi de France se déclara fastueusement sur ses étendards *le défenseur de la liberté germanique et le protecteur des princes captifs*. Ces princes étoient le duc de Saxe et le landgrave de Hesse que l'empereur traînoit à sa suite chargés de fers, depuis 1546.

Le 6 avril, la nouvelle étant arrivée à Trente que l'électeur de Saxe s'étoit emparé d'Ausbourg, et que tout le Tyrol armoit pour envoyer des troupes à Inspruck, les pères du concile crurent que les confédérés songeoient à se saisir de tous les passages des Alpes, et les prélats italiens *s'embarquèrent* sur l'Adige pour aller à Vérone. Les protestants se retirèrent également; de sorte qu'il resta peu d'évêques à Trente. Le pape envoya une bulle aux nonces pour suspendre le concile; et la session se tint pour cela, le 28 avril, la peur ne leur permettant pas d'attendre jusqu'au 1er mai, qui avoit été fixé d'abord. Le nonce y fit lire le décret qui portoit que, comme il voyoit par-tout la discorde, principalement en Allemagne où tout étoit en feu, et que, presque tous les prélats de cette nation, et particulièrement

les archevêques-électeurs avoient quitté le concile, les pères s'étoient résolus de remettre tout à un meilleur temps, et à cet effet de suspendre le concile pour deux ans.

D'un autre côté, Henri II, à son avénement au trône, « avoit mandé, dit Bouchet, folio 351, *verso, à tous les gentilshommes de sa maison, princes et seigneurs de son royaume, se tenir prests pour aller avec luy au pays ou il avoyt intention mener son armée*, sans déclarer contre quelles personnes *fors* aux princes de son sang, et *à son connestable messire Anne de Montmorency,* per de France, *homme de grande conduite, et bien expérimenté pour le gouvernement du royaume,* qui estoit pour donner secours aux Allemans contre l'empereur, qui leur avoit fait la guerre les années 1546 et 1547.... Le roy, ayant pitié de l'estat de l'empire ainsi affligé, et des Germains ainsi oppressés, droissa une grosse et forte armée, ou estoit la fleur ou eslite de toute la jeunesse françoise, des plus grans princes et conducteurs de guerre qui furent jamais pour commander aux belliqueux souldars, *dont tenoit l'advant garde monseigneur le connestable que le soleil admire, pour n'avoir son pareil:* avec luy l'invincible duc de Vandosme. Le roy, le 12 du mois de février 1551, print congé de messieurs de parlemens de Paris, leur recommandant l'estat du royaume, et laissa régente Catherine de Médicis, espouse; mais la royne se trouva grandement faschée de maladie qui retarda le roy. Lors estoit maditte dame au chasteau de *Joinville* en Champagne, ou le roy pour la cause susditte sejournoit. Ce pendant ne choumoit pas le sire de Montmorency, faisant conduire l'artillerie droit à Toul en Lorraine, ou estoit commandé de droisser le camp..... »

« Le roy, sejournant à *Joinville* pour attendre la convalescence de la royne, dame christienne de Dannemarck, duchesse de Lorraine, qui en premières noces fut mariée avec Francisque Sforce, dernier duc de Milan, en secon-

des, avec le duc de Lorraine, vint voir le roy qui l'accueillit si honnestement qu'elle s'en alla contante.... Le roy partit le 11 d'avril 1551 avant Pasques (1552)... Le 13, il entra en armes en la cité de Toul, et vint le lendemain de Toul à Nancy. MM. le cardinal de Lorraine et le duc de Guise estoient allés au devant pour advertir la duchesse de la venue du roy. »

« On pouvoit croire, dit Anquetil, que préparée avec tant de soin, l'expédition contre l'empereur auroit de brillants succès; mais lorsque le roy, arrivé sur les bords du Rhin, alloit entrer en Allemagne, il eut nouvelle que Maurice, son allié, étoit parvenu jusqu'en Souabe, avoit forcé les gorges du Tyrol, dissipé par la terreur le concile de Trente, et pensé surprendre malade à Inspruck Charles-Quint, qui ne lui avoit échappé que de quelques heures et presque nu. En mandant à Henri cet avantage, les princes confédérés lui écrivirent que le fugitif proposoit d'entrer en accommodement, et ils le prioient de ne pas avancer davantage. Le roi, sans se montrer aussi piqué qu'il étoit de ce que ses magnifiques projets se trouvoient tout-à-coup renversés, répondit qu'il étoit bien aise de n'être pas obligé de faire son *voyage* plus long; que c'étoit pour lui assez de gloire et de joie de ce que l'Allemagne commençoit à respirer par son assistance, et qu'il n'épargneroit jamais ni peine ni dépenses pour la secourir. »

« Au reste, il étoit déja nanti et s'étoit emparé, autant par surprise que par force, des villes de Metz, de Toul, de Verdun, du Luxembourg, et de diverses places qui couvroient la frontière : afin même de ne laisser rien derrière lui dont l'ennemi pût s'avantager, il avoit occupé la Lorraine, et amené à sa cour le duc Charles, qui n'avoit que neuf ans, pour y être élevé auprès du dauphin. Il fit des entrées triomphantes dans ses nouvelles conquêtes, et pénétra en Alsace jusqu'à Strasbourg, qu'il comptoit sur-

prendre, ainsi qu'il avoit surpris Metz, en demandant un simple passage; mais devenus défiants par cet exemple, les habitants firent échouer son projet, en résistant également aux flatteries et aux duretés du *rabroueur* Montmorency. »

Ainsi, Henri II, le connétable de Montmorenci, le cardinal de Lorraine, le duc de Guise, etc., firent, à l'époque où Rabelais écrivoit son quatrième livre, un voyage de Paris au nord-est de la France, ou plutôt une expédition aux bords du Rhin; c'est le connétable de Montmorenci, *homme de grande conduite*, qui commande l'avant-garde. Le roi séjourne à Joinville, où étoit né le cardinal Charles de Lorraine, notre Panurge, et qu'il venoit de décorer du titre de principauté, en faveur de ce cardinal et de toute la maison des Guises; à Joinville, où l'on a trouvé, en 1776, parmi les titres déposés aux archives du château, une copie sur parchemin, collationnée le 20 mai 1548, d'un indult singulier que le pape Paul III lui avoit accordé pour lui et douze personnes de sa suite de pouvoir être absous par avance, trois fois durant sa vie, de toutes sortes de crimes, par conséquent du massacre même de la Saint-Barthelemi! Ainsi, à l'époque où Rabelais écrivoit, les évêques et les théologiens, catholiques comme protestants, revenoient du concile de Trente. Voilà donc cette *navire marchande que* Pantagruel et ses compagnons rencontra, qui *faisoit voile à gauche, et retournoit du pays lanternois*, pendant que *tournoyant le Pole peu à peu et s'éloignants de l'equinoctial*, ils alloient à l'est. Mais quel est ce *Dindenaut, marchand de moutons de Taillebourg*, avec qui *Panurge print debat*, et quel est le vrai sujet de ce débat? Le voici: Luther étoit mort le 18 février 1546, et sa mort avoit causé une grande joie à la cour de Rome et au concile de Trente. Zuingle, en combattant pour sa doctrine, avoit péri les armes à la main, le 11 octobre 1531. Il ne restoit plus que Calvin des trois principaux auteurs de la réforme. Nous sommes donc

persuadés que c'est lui qui est le vrai Dindenaut, le marchand de moutons, quoiqu'il ne soit point allé au concile, et qu'il n'a pu par conséquent revenir de Lanternois; que le sujet de son débat avec le cardinal de Lorraine est l'eucharistie dont le symbole est un agneau ou un mouton; et nous allons le prouver.

Calvin, dans la première de ses lettres, qui est de 1533, ayant mis le Pantagruel au rang des livres obscènes et défendus, Rabelais, pour s'en venger, désigna à son tour ce réformateur intolérant, sous les noms de *prédestinateur et d'imposteur*, dans le prologue des dernières éditions du livre II; sous celui d'*affecté maroufle, sorty du creux ou l'on pesche aux gardons*, dans la deuxième strophe des Fanfreluches antidotées, chap. II, livre I; au chap. VI, mit dans la bouche de Panurge, qui achète un mouton à Dindenaut, quelques expressions favorites des écrits de Calvin; et dit même ouvertement, dans le chap. XXXII de ce même livre IV, que « Antiphysie engendra les demoniacles *calvins*, imposteurs de Geneve. »

Il fait de ces marchands qui venoient de Lanternois, des Saintongeois, et de Dindenaut un marchand de Taillebourg, qui est en effet en Saintonge, soit parceque l'amiral Coligni, qui étoit un zelé calviniste, étoit seigneur de cette ville, soit parcequ'il appeloit l'évêque de Maillezais, dont le diocèse étoit voisin de la Saintonge, *la lanterne de Maillezais*, qu'il y avoit en effet, comme il le dit lui-même (dans une des notes qui lui sont attribuées), un phare ou une tour dite de la *lanterne*, à la Rochelle, qui faisoit partie de cet évêché; et qu'il donnoit par là le change au lecteur sur le vrai pays de Lanternois, et le laissoit dans le doute s'il entendoit réellement par *Lanternois* l'évêque de Maillezais, ou bien le concile de Trente; soit plutôt parceque Calvin, forcé de s'enfuir de Paris où il avoit manqué d'être arrêté pour ses opinions religieuses, s'étoit d'abord retiré en Sain-

tonge après avoir erré pendant quelque temps et changé souvent d'asile; qu'il y avoit passé plusieurs mois caché dans la maison de Louis du Tillet, chanoine d'Angoulême, d'où il sortit plus d'une fois pour aller prêcher sa nouvelle doctrine dans les environs, où il eut de très grands succès; que par conséquent la Saintonge étoit regardée alors comme le berceau du calvinisme.

Il fait de Calvin un marchand de moutons, parceque Calvin n'eut jamais d'autre titre à Genève que celui de pasteur. Le *barguignage* qui a lieu entre Dindenaut et Panurge qui marchande le plus beau des moutons du Levant, un mouton du plus grand prix, *dont la chair est tant délicate, tant savoureuse, et tant friande que c'est basme;* un mouton où *Jason print la Toison d'Or*, dont l'*ordre de la maison de Bourgoigne feut extraict*, est la dispute qui venoit alors de s'élever entre les luthériens, les zuingliens, les calvinistes et les catholiques, au sujet de l'agneau divin mangé dans la sainte cène. Cette question de la cène avoit dès les commencements de la réforme causé d'étranges divisions entre les réformés eux-mêmes. Luther, conservant aux paroles de J.-C., *Ceci est mon corps*, leur sens littéral, croyoit que ce Dieu étoit substantiellement présent dans la cène; il nioit seulement que le pain, après la consécration, devînt une simple *apparence* de pain, et fût *réellement* le corps de J.-C., comme le disent les catholiques. Carlostad ayant soutenu que notre cène n'étoit qu'une figure et une commémoration de celle de J.-C. avec ses disciples, Luther s'emporta contre lui, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits. Zuingle, fortement occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad avec les paroles de J.-C. qui dit expressément: *Hoc est corpus meum*, eut un songe, disent les catholiques, dans lequel il croyoit disputer avec Carlostad, et vit paroître un fantôme qui lui dit: « Lâche, que ne réponds-tu ce qui est écrit dans

l'exode: l'*agneau* est la Pâque, pour dire qu'il en est le signe? » Cette réponse du fantôme fut prise par lui pour un oracle; et il enseigna désormais que l'eucharistie n'étoit que la figure du corps et du sang de J.-C. Cette explieation fut adoptée par le sénat de *Zurich*, par toutes les églises de Suisse et par celles de Strasbourg, se répandit même en Allemagne, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas, et forma la secte des sacramentaires.

Cette dispute sur le sens littéral et le sens figuré devint une guerre civile qui coûta beaucoup de sang aux deux partis. Après les grands troubles qu'elle avoit excités, après une dispute sur la manière de célébrer la cène avec du pain levé ou non levé, qui le fit chasser de Genève en 1538, Calvin publia, en 1540, à Strasbourg où il s'étoit retiré, son *Traité de la sainte cène*, en françois, dans lequel il présenta une troisième opinion. Il nia que le corps de J.-C., qui est au ciel, pût être *substantiellement présent* sur la terre, comme le disoient les partisans de Luther et du sens littéral; mais il n'en soutint pas moins que dans la cène, l'homme est nourri de la propre substance de J.-C. Ainsi, selon lui, la cène n'étoit pas une simple figure destinée à conserver le souvenir de la cène de J.-C., mais une *cène réelle*, où J.-C. se donne véritablement à nous, comme une viande *délicate, savoureuse et friande*. Mais il abandonna dans la suite cette doctrine, et dans une conférence qu'il eut avec les ministres de Zurich, en 1549, il déclara qu'il n'avoit sur l'eucharistie d'autre opinion que celle de Zuingle et des *sacramentaires* ou partisans du *sacrement*, c'est-à-dire du mystère ou sens figuré. La relation de cette conférence a été imprimée en latin à Zurich en 1549.

La fausse reconciliation et le marché qui ont lieu entre Panurge et Dindenaut sont la paix simulée qui fut faite plusieurs fois entre les catholiques et les calvinistes en particulier, pour mieux se venger ensuite, ou entre les catho-

liques et les protestants en général, depuis 1525 jusqu'à 1552, époque de la publication du quatrième livre, surtout celle de l'*interim* en 1548 et peut-être aussi la paix de Passau en 1552, qui accorda aux protestants d'Allemagne la liberté de religion, cette tolérance céleste consacrée enfin par la Charte. Cette paix ou édit de l'*interim* étoit appelée ainsi parceque cet édit ne devoit avoir de force que durant un temps, *interim*. Il accordoit aux protestants, dans les lieux où ils étoient les plus nombreux, l'exercice public de leur culte, le mariage des prêtres et la communion du calice, pour la cène. Panurge, qui fait noyer en mer le marchand et ses moutons, est le cardinal de Lorraine, qui exerçoit de cruelles vengeances contre les protestants de France, les immoloit comme des moutons, tandis qu'il achetoit et pensionnoit par politique ceux d'Allemagne, qui fit condamner au concile de Trente la doctrine nouvelle, laquelle prétendoit que l'agneau de la cène n'étoit qu'un symbole, qui fit anathématiser et condamner à une perdition éternelle ses sectateurs, le marchand de moutons et tous les moutonniers. La vengeance qu'il en tire fait peut-être encore une allusion particulière à l'établissement de l'inquisition en France, aux massacres de Merindol et de Cabrières, en 1546, à l'édit de 1547 qui condamnoit les hérétiques à être brûlés vifs, édit barbare que le roi et le cardinal faisoient exécuter jusque sous leurs yeux.

Les commentateurs n'ont pas même entrevu cette ingénieuse et maligne allégorie; ni soupçonné, au moins à ce que nous sachions, que Calvin étoit le prototype du personnage de Dindenaut; ils n'ont même rien dit ici qui mérite attention. Nous allons cependant présenter leur opinion.

« Le chapitre v, dit Bernier, est interprété diversement, mais quant à moi je ne puis croire que les voyageurs retournants du pays de Lanternois, soient quelques uns de ceux qui avoient assisté au concile de Trente, et qui en

retournoient mal contents en France, tant tout ce chapitre semble avoir peu de rapport aux affaires de ce concile, et tant il est assuré que quand les François se furent aperçus de la brigue italienne, pour les choses qui ne regardoient pas la foi, Rabelais étoit mort il y avoit du temps. Ainsi, tout ce pays de Lanternois et tout ce qui sera dit au chapitre des lanternes, lanternage, autant de vessies et de visions; *ampullæ*, à quoi l'auteur se divertit assez, *projicit ampullas*. C'est en ce même chapitre que commence l'histoire de Dindenaut et de Panurge dans le vaisseau, dont le narré et l'invention seroient excellents, si elle ne commençoit par des paroles si grasses, que les moutons dont il s'y agit n'ont rien de plus gras que ces expressions, et ces paroles qu'on peut appeler *verba devirginata*, et *ructantia vinum*. »

« Au fonds, on veut que ce Dindenaud fût un marchand de Hambourg, qui vint en France proposer un traitté de commerce dans la mer de son païs, et qui l'ayant mis à trop haut prix, fut renvoyé par le cardinal d'Amboise, ministre d'état. Mais quelque divertissante que soit cette histoire, elle n'est pas là originale, puisqu'elle est tirée du onzième chapitre de la macaronée du fameux Merlin, livre IV. »

Le Motteux, pour qui Panurge est Montluc, évêque de Valence, revient encore ici à cette opinion. « Il se peut, dit-il, que Rabelais représente ici en badinant quelque avanture réelle du vrai Panurge, Jean de Montluc. Nous avons déjà observé que cet évêque de Valence étoit protestant, au moins par ses sentimens. Tout le monde le savoit; et son frère, le maréchal de Montluc, n'en fait point un secret dans ses Commentaires. Le prélat fut chagriné plus d'une fois là-dessus, et le fut particulièrement par le doyen de Valence dont nous avons aussi déjà parlé. Mais celui-ci eut affaire à trop forte partie: l'évêque employa pour se

vanger toute son adresse et tout son crédit: tellement qu'il auroit fort bien pu dire après cela, comme Panurge à frère Jean, vers la fin du chapitre VIII: « Frere Jean, « escoute icy. Jamais homme ne me faict plaisir sans re- « compense, ou reconnoissance pour le moins. Je ne suis « poinct ingrat et ne le feus, ne seray; mais aussi: Jamais « homme ne me faict desplaisir sans repentance, ou en ce « monde ou en l'aultre. Je ne suis poinct fat jusques la. »

Mais comme le remarque très bien son traducteur, le démêlé de Montluc avec le doyen de Valence est bien postérieur à la date du IVe livre de Rabelais, puisque Montluc ne fut déclaré hérétique, par un bref de Pie IV, qu'en 1563, et que ce n'est que d'après ce bref que le doyen l'avoit accusé de calvinisme.

Au cinquiesme jour [1], ja commençants tournoyer le pole peu a peu, nous esloignants de l'equinoctial, descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche [2] vers nous. La joye

[1] Dans l'édition de Valence, ce chapitre, qui est le deuxième, commence par la première phrase du deuxième chapitre de celle de 1552 que nous suivons; et on lit ensuite, *on quatriesme jour,* au lieu de *au cinquiesme jour,* etc.

[2]* Ce mot n'est expliqué dans aucun commentateur; mais d'après le contexte, *a horche* doit signifier *à l'ourse:* on a dit *orce* pour *ourse,* on a pu dire aussi *horche.* Ceci écrit, nous avons ouvert les vieux dictionnaires de Duez et de Oudin, et nous avons trouvé dans Oudin: « *à horche,* a orça; *orse,* terme de marine, *orça;* aller à orse ou à l'of (pour *à lof*), *andar a orça, yr a orça, a la bolina* ou *de loo,* aller à la bouline, la proue au vent, aller contre vent, *ir el navio a orça,* aller le vaisseau penché d'un costé, pour pouvoir prendre le vent qui ne vient pas droit en poupe, aller à

ne feut petite tant de nous, comme des marchants : de nous, entendents nouvelles de la marine : de eulx, entendents nouvelles de Terre-Ferme. Nous ralliants avecques eulx congneusmes qu'ils estoyent François Xantongeoys [3]. Devisant et raisonnant ensemble, Pentagruel entendit qu'ils venoyent de Lanternoys [4]. Dont eut nouveau accroissement d'allegresse, aussi eut toute

ourse ; » et dans Duez : « *orza*, ourse et orse de navire, c'est la corde qu'on attache au bout de l'antenne du costé gauche du vaisseau ; son opposite s'appelle *poggia*. *Andare a orza*, tirer ou aller à ourse, pour dire aller à gauche avec un navire ; *andar hor da poggia hor da orza*, aller à poge et à ourse, tantôt à droite, tantôt à gauche. » Ainsi, *faisant voile à horche*, signifie, faisant voile à gauche. Ce qui nous paroît une allusion maligne aux calvinistes et aux protestants en général, dont il fait des marchands de moutons, qui font voile et tournent à gauche, pendant que nos voyageurs catholiques font voile et tournent à droite.

3* Il fait de ces marchands, qui venoient de Lanternois, c'est-à-dire du concile de Trente, des Saintongeois, et de Dindenaut, l'un de ces marchands, un marchand de moutons de Taillebourg, parceque ce sont des calvinistes, et que la Saintonge a servi de retraite à Calvin, et a été le berceau du calvinisme ; et aussi sans doute parcequ'il appeloit l'évêque de Maillezais, la *Lanterne de Maillezais*, et qu'il y avoit en effet une lanterne ou phare à La Rochelle. Voyez le commentaire historique. Nous ajouterons seulement ici ce que nous lisons dans le Constitutionnel du 13 septembre 1823 : « On mande de La Rochelle, que la tour, dite de *la Lanterne*, bâtiment remarquable par sa hardiesse, vient d'être la proie des flammes : tout a été consumé. Cette tour avoit été bâtie par les Anglois, quand ils étoient possesseurs du Poitou. »

4* Pays de gens éclairés, des clercs ou des savants. Il appelle *lanternes* les prélats et les théologiens du concile de Trente, tant parcequ'ils étoient les flambeaux de l'Église, que parcequ'ils consumèrent

l'assemblee mesmement, nous enquestants de l'estat du pays et meurs du peuple lanternier [5]: et ayants advertissement que sus la fin de juillet subsequent estoyt l'assignation du chapitre general des lanternes [6]: et que si lors y arrivions

beaucoup de temps à profondément lanterner, c'est-à-dire à discuter les questions théologiques.

[5]* Le concile de Trente étoit assemblé, dit la bulle de convocation, pour la réformation de la discipline et des mœurs.

[6]* C'étoit le concile de Trente qui se continuoit en ce temps-là, de concert entre l'empereur et le pape, malgré les oppositions du roi de France. Rabelais appelle *lanternes* les prélats et les théologiens de cette assemblée, parcequ'au lieu d'éclairer les peuples, comme leur caractère sembloit les y obliger, ils consumèrent beaucoup de temps à *lanterner*, comme on parle, et n'assoupirent en aucune manière les différends de la religion. *Lanterner profundement*, comme l'auteur dit, à la troisième ligne après, qu'on devoit faire à ce concile, c'est se mettre dans l'état d'une profonde méditation, comme font les moines, lorsque leur capuchon rabatu sur le visage à l'air d'un dessus de lanterne. (L.) — En effet, la sixième session du concile de Trente avoit été indiquée au 29 juillet 1546. Est-il rien de plus clair? peut-on douter maintenant que le *peuple lanternier, le chapitre général des lanternes,* dont l'*assignation estoyt sur la fin de juillet*, ne soient le concile de Trente, et le *Lanternois,* le pays et la ville de Trente? Ce grand chapitre des lanternes, où Panurge et ses compagnons devoient trouver belle, honorable et joyeuse compagnie, et recevoir le meilleur accueil du roi du pays, n'est donc qu'une allusion au départ du cardinal de Lorraine (en 1547) pour le concile de Trente, où il se rendit avec un train d'une magnificence incroyable, et où il vit venir au-devant de lui, pour le recevoir, toutes les grandes lanternes ou lumières du concile, les légats, les évêques, les ambassadeurs et les ministres du roi et des puissances étrangères. Ce qui n'étonne pas quand on connoît le pouvoir dont jouissoit alors ce favori; quand on sait que le connétable de Montmorency, pair de France, que Henri II appeloit son

(comme facile nous estoyt) voyrrions belle, honnorable, et joyeuse compaignie des lanternes : et que l'on y faisoyt grands apprests, comme si l'on y deust profundement lanterner [7]. Nous feut aussi dict, que passant le grand royaulme de *Gebarim* [8] nous serions honnorificquement repceus et traictez par le roy Ohabé [9], dominateur d'icelle terre. Lequel, et touts ses subjects pareillement parlent languaige françoys tourangeau [10].

compère, notre Xenomanes, enfin, lui écrivoit *Monseigneur*, et signoit *vostre très humble et très obéissant serviteur*, tandis que ce fastueux et orgueilleux prélat écrivoit à ce vieux guerrier : *Monsieur le Connétable*, et au bas, *vostre bien bon ami!*

7* On lit dans le *Menagiana*, tome II, page 16 : « M. Hennequin entendant du vestibule des écoles de Sorbonne, M. Le Moine qui dictant disoit : *ità Vasquez*, *Ità Suarez*, *Ità*, etc., avança un peu la tête en dedans la salle, et dit tout haut : *Ità lanternez.* » *Lanterner* fait donc une allusion plaisante à *lent* et à *lanterne*, et joue sur ces deux mots, quoiqu'il n'ait été formé véritablement que du second. Les *lanternes* du concile de Trente *lanternèrent* en effet long-temps.

8* C'est le mot hébreu גברים, pluriel de גבר, les coqs, les braves, les forts, les puissants : par conséquent *le grand royaulme de Gebarim*, par lequel passent nos prétendus navigateurs, est le royaume de France dont le coq est le symbole, comme il l'étoit des *galli*, qui en portoient le nom ou le sobriquet. *Ohabé, dominateur d'icelle terre*, est alors Henri II, roi de France, prince galant et amoureux de Diane de Poitiers. Ce qui nous fait croire que le nom que lui donne ici Rabelais est le mot hébreu אהבה, l'amant, l'ami, le chéri, l'amour. Selon un interprète, *gebarim* vient du grec γε, et de *βαρεω*, *je grève*, *je surcharge!* Ce royaume figure l'Église romaine, dont le pouvoir et l'autorité étoient en effet bien pesants et redoutables, et le roi *Ohabé* est le pape lui-même, du grec ο, qui équivaut à *αυτος*, lui-même, et *αββα*, père ou papa!

9* Voyez la note précédente.

Ce pendent que entendions ces nouvelles, Panurge print debat avecques ung marchant de Taillebourg[11], nommé Dindenault[12]. L'occasion du

[10]* « Ce qui signifie clairement, dit un interprète, que le pape et les autres membres de la sainte hiérarchie, entendent le langage françois-tourangeau, c'est-à-dire de la bonne chère et des plaisirs, aussi bien que les Tourangeaux mêmes! »

[11]* *Taillebourg* est un bourg ou une ville de la Saintonge, à deux lieues de Saintes, au milieu duquel est un château bâti sur des rochers très hauts. Ce château, avec sa seigneurie, dont la juridiction s'étendoit sur quarante paroisses, avoit été uni au domaine royal en 1407, et donné ensuite par le roi à Gaspart de Coligny, maréchal de France, de la maison duquel il passa dans celle de la Trimouille, par le mariage de Louise de Coligny. Comme l'amiral de Coligny étoit calviniste et l'ennemi des Guises, et par conséquent du cardinal de Lorraine, nous avions pensé d'abord qu'il étoit le marchand de Taillebourg, qui se prenoit de querelle avec Panurge; que l'auteur en faisoit un marchand de moutons, parcequ'il étoit sombre et taciturne, qu'on immoloit alors les calvinistes comme des moutons, à l'instigation du cardinal de Lorraine, et qu'étant le chef du parti calviniste opposé aux Guises, il en étoit comme le berger, le pasteur. Mais le parti de Coligny n'existoit pas encore, il ne se forma que sous François II, en 1559; et divers rapprochements frappants que nous avons faits, nous ont bientôt persuadés que le marchand de moutons étoit Calvin, qui étoit d'une humeur triste et de mœurs austères. Voyez-en les preuves dans le commentaire historique. M. Eusèbe Salverte n'étoit pas loin de faire lui-même cette belle découverte. Nous venons de remarquer, dans l'article philosophique et profond qu'il a inséré sur notre commentaire, dans la Revue de juillet 1823, une observation qu'il doit à Le Duchat (voyez note 16, chapitre VI), à laquelle nous n'avions pas d'abord fait assez d'attention, ni dans Le Duchat, ni dans son article, tant il est vrai qu'il faut avoir les yeux ouverts pour voir; il y dit : « Le nom de Pantagruel devint à Genève une injure propre à désigner un homme irréligieux. Calvin déclara publiquement, qu'après avoir entrevu la lumière de la vérité, Rabelais avoit été replongé dans son aveuglement,

debat feut telle. Ce Dindenault voyant Panurge sans braguette, avecques ses lunettes [13] attachees au bonnet, dist de luy a ses compaignons : Voyez la une belle medaille de coqu. Panurge a cause de ses lunettes oyoit des aureilles beaucoup plus clair que de coustume. Doncques entendant ce propous demanda au marchant : Comment diable seroys je coqu, qui ne suis encores marié, comme tu es [14], selon que juger je peulx a ta troigne mal gracieuse?

en punition de ses plaisanteries profanes. (*Calvin. Tractat. de scandalis.*) Peu inquiet de cette prétendue vengeance divine, Rabelais n'en fut que plus gai, et pour toutes représailles, il s'amusa à placer, dans le rôle de Panurge, achetant un mouton à *Dindenault*, quelques expressions énergiques de son véhément adversaire. »

[12]* Ce nom forgé par Rabelais, pour ridiculiser Calvin, doit signifier un *dindonneau*, un ignorant, ce qui convient assez à un marchand de moutons : c'est ainsi qu'il donne celui d'*apédeftes* ou d'illétrés aux membres de la cour des aides et des comptes, et celui de *bridoye* à un juge ou bailli de son temps, à Tiraqueau, lieutenant-civil de Fontenay-le-Comte; ou plutôt il aura formé et dérivé ce nom immédiatement de celui de l'*Inde*, d'où nous avons fait aussi, vers ce temps-là, ceux de *dinde*, *dindon* et *dindonneau*, parceque ce marchand de moutons revenoit de Lanternois, pays qu'il place dans l'*Indie* supérieure. Dans l'édition de Valence, on lit, après *Dindenault :* « lequel avoyt dedans la nauf grande quantité de « moutons; » et cinq mots plus loin, *ce glorieux Dindenault*, au lieu de *ce Dindenault*.

[13]* L'auteur n'attache ici des lunettes au bonnet de Panurge, que pour rendre le plus ridicule qu'il peut le vrai Panurge (le cardinal de Lorraine), qu'il peint toujours comme un vicieux personnage, dont les excès ont affoibli les sens de la vue et de l'ouie.

[14]* Calvin étoit en effet marié : il avoit épousé à Strasbourg, en 1539, la veuve d'un anabaptiste, à laquelle il fit changer de sen-

Ouy vrayement, respondit le marchant, je le suis: et ne vouldroys ne l'estre pour toutes les lunettes d'Europe: non pour toutes les bezicles [15] d'Africque. Car j'ay une des plus belles, plus advenentes, plus honnestes, plus preudes femmes en mariaige, qui soit en tout le pays de Xantonge: et n'en deplaise aux aultres. Je lui porte de mon voyaige une belle et de unze poulsees longue branche de coural [16] rouge, pour ses estreines. Qu'en as tu a faire? De quoy te mesles tu? Qui es tu? Dont es tu? O lunettier de l'antichrist [17], respons si tu es de Dieu.

timents pour l'épouser: il en eut un fils qui mourut jeune; mais il avoit perdu sa femme en 1549, et ne s'étoit pas remarié. Il avoit écrit à ce sujet, dans son traité *de Scandalis*, imprimé l'année suivante, qu'on ne pouvoit lui faire le reproche qu'on faisoit aux principaux personnages de la réforme, d'avoir fait la guerre contre Rome, comme les Grecs celle de Troie, pour l'amour des femmes. Érasme avoit en effet remarqué très plaisamment que cette grande pièce de la réforme se dénouoit par des mariages, comme les comédies, et aboutissoit le plus souvent à défroquer des moines, et à leur faire épouser des religieuses. On ne pouvoit pas faire en effet ce reproche à Calvin, qui n'avoit jamais été engagé dans les ordres, ni lié par aucun vœu religieux, et qui avoit épousé une femme libre comme lui. De plus, Calvin étoit d'une humeur triste.

[15] Au lieu de *bezicles d'Africque*, on lit *braguettes d'Asie et d'Africque*, dans l'édition de Valence.

[16] On devine aisément que cette belle branche de corail rouge que Dindenaut porte à sa femme pour étrennes, n'est autre chose que le dieu Priape, *ruber custos hortorum*. Cette branche *d'unze poulsees*, rappelle le *sesquipedalis mentula* de Martial; et c'est ainsi qu'on lit, livre I, chapitre XI: « L'aultre (nommoyt la braguette du jeune Gargantua) ma *branche de Coural.* »

Je te demande, dist Panurge, si par consentement et convenence de touts les elements j'avoys sacsacbezevezinemassé [18] ta tant belle, tant advenente, tant honneste, tant preude femme: de mode que le roide dieu des jardins Priapus, lequel ici habite en liberté, subjection forcluse de braguettes attachees [19], luy feust on corps demouré en tel desastre, que jamais n'en sortiroyt, eternellement y resteroyt sinon que tu le tirasses avecques les dents, que feroys tu? Le laisseroys tu la sempiternellement? ou bien le tireroys tu a belles dents? Responds, o belinier [20] de Mahumet,

[17]* Cette injure, que les protestants prodiguoient alors au pape, et celle *de bélinier de Mahomet*, dont Panurge paie celle de Dindenaut, nous semblent confirmer que Dindenaut étoit un hérétique : pendant que le pape étoit regardé comme l'*Antichrist*, par les protestants, ceux-ci étoient regardés comme des infidèles et des payens par les catholiques.

[18] Ce mot doit être composé de *sac sac* répété, de *baiser*, de *vesiner*, pour voisiner et *masser*. On dit *faire le sac* et donner la *saccade* à une fille, pour dire la trousser, et le reste; selon le glossaire de la langue romane, on a dit *vesin* pour *voisin*, et Dindenaut appelle Panurge *nostre voisin ;* enfin la finale *massé* existe encore dans le mot grossier et obscène *foutimasser*. Ce mot, qu'Horace appelleroit *sesquipedale verbum*, et qui a été forgé à dessein par Rabelais, doit donc avoir le même sens que *biscoté*, qu'on lit en sa place dans l'édition de Valence.

[19] N'étant plus emprisonné dans des braguettes attachées aux chausses. Panurge s'étoit en effet désisté de porter sa magnifique braguette.

[20] *Belinier* est dérivé de *belin*, bélier ou mouton de France, et *belin*, comme *belier*, de *balare*. Voyez la note 16. C'est une allusion, dit de Marsy, au bélier de Mahomet. Panurge parle à un marchand

puisque tu es de touts les diables. Je te donneroys, respondit le marchant, ung coup d'espee [21] sus ceste aureille lunetiere, et te tueroys comme ung belier. Ce disant desguainnoyt son espee, mais elle tenoyt au fourreau : comme vous sçavez que sus mer touts harnois facilement chargent rouille, a cause de l'humidité excessive et nitreuse. Panurge recourt vers Pantagruel a secours. Frere Jean mist la main a son bragmard fraischement esmoulu [22], et eust felonnement occis le marchant : ne feut que le patron de la nauf, et aultres passagiers suppliarent Pantagruel, n'estre faict

de moutons. On lit *braguetier*, en place de *belinier*, dans l'édition de Valence.

[21]* Cette épée que dégaine Dindenaut, nous avoit fait croire d'abord que ce prétendu marchand de moutons de Taillebourg étoit plus qu'un berger, qu'il devoit savoir s'en servir, et pouvoit bien être l'amiral Coligny ; mais ayant remarqué dans la liste des ouvrages de Calvin, que la Bible qu'il a traduite en françois, et publiée in-4° en 1550, étoit connue sous le nom de *Bible de l'épée*, parcequ'elle porte au frontispice l'enseigne de l'épée, que les actes du concile de Trente, qu'il a publiés en 1548, in-8°, portoient la même enseigne, de même que le manifeste de la guerre que Henri II, ligué avec les princes protestants de l'Allemagne, déclaroit à l'empereur, pour la défense de la religion, offroit d'après le même principe, et dans le même esprit, pour enseigne, le bonnet de la liberté entre deux poignards, nous ne doutons plus que ce ne soit à cette enseigne de l'épée que Rabelais fasse ici allusion, et que par conséquent Dindenaut ne soit vraiment Calvin.

[22] Frère Jean l'avoit fait aiguiser depuis que, livre III, chapitre XXIII, Panurge lui avoit reproché que faute d'opérer il étoit plus rouillé que la claveure d'un vieux charnier. (L.)

scandale[23] en son vaisseau. Dont feut appoincté tout leur different: et toucharent les mains ensemble Panurge et le marchant: et beurent d'aultant l'ung a l'aultre dehait, en signe de parfaicte reconciliation.

[23] Il y a évidemment ici une allusion au traité *de Scandalis*, publié par Calvin, en 1550, dans lequel il prétend que l'Église romaine ne devoit jamais pardonner à Rabelais ses iniquités : de là le ressentiment de ce dernier. *Le patron de la nauf*, doit être le pape, qui est le chef de l'Église : on sait que nos églises ont la forme d'une nef ou d'un navire ; ou le légat du pape qui présidoit au concile de Trente, dans lequel eut lieu cette dispute sur le mouton divin ou l'agneau de la cène, entre les catholiques et les protestants.

CHAPITRE VI[1].

Comment le debat appaisé Panurge marchande avecques Dindenault ung de ses moutons.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Ce chapitre et les deux suivants mettent au jour le caractère vindicatif de Panurge, qui, feignant d'avoir oublié les injures de Dindenaut, médite de lui ôter la vie; afin d'y réussir, il fait tous ses efforts pour le décider à lui vendre un de ses moutons. Ce marché donne lieu entre eux au plus plaisant barguignage. Mais voyez le commentaire historique du chapitre v pour l'explication de cette allégorie.

Ce debat du tout appaisé, Panurge dist secretement a Epistemon [2] et a frere Jean: Retirez-vous icy ung peu a l'escart, et joyeusement passez temps a ce que voirrez. Il y aura bien beau jeu, si la chorde ne rompt [3]. Puis se adressa au mar-

[1] Ce chapitre est le chapitre III de l'édition de Valence.

[2] Dans l'édition de Valence on lit *Pantagruel* au lieu de *Epistemon*.

[3]* Proverbe tiré par métaphore du jeu de l'escarpolette. Ce pro-

chant, et de rechef beut a luy plein hanap de bon vin lanternoys[4]. Le marchant le pleigea[5] guaillard, en toute courtoisie et honnesteté. Cela faict, Panurge devotement le prioyt luy vouloir de grace vendre ung de ses moutons. Le marchant luy respondit: Halas, halas, mon amy, nostre voisin, comment vous sçavez bien trupher[6] des paovres gens! Vrayement vous estes ung gentil chalant[7]! O le vaillant achapteur de moutons! Vrai bis[8] vous portez le minois non mie d'ung

pos respire bien la vengeance. Voici ce que dit l'histoire du caractère du cardinal de Lorraine, le vrai Panurge: « Il étoit haut en paroles et vindicatif..... » Bayle, au mot LORRAINE (Charles de).

[4] Vin excellent, vin *théologal*. (L.) — Tel qu'en boivent les prélats ou les lanternes de l'Église.

[5] Lui fit raison gaillardement.

[6] Au lieu de ce mot, qui revient encore chapitres XXXVIII et XXXIX, on disoit autre fois *tromper*. La trente-troisième des Cent Nouvelles, nouvelle édition de 1505, *Je ne pourroye souffrir que une telle gouge se trompast de vous et de moy si longuement;* et la Nouvelle quatre-vingt-quatorze, *monseigneur l'official voyant que c'estoyt ung vray trompeur, et qu'il se trompoit de luy, fait venir le barbier et le parementier.* Ainsi le mot de *trupher* pourroit bien avoir été fait de *tropare*, fait de *stropha*, duquel mot *tropare* on auroit aussi fait *tromper*. (L.) — Comme vous savez bien vous moquer des pauvres gens! *Trupher* n'est qu'une variante de *tromper*. Au chapitre XXXIX, Rabelais explique lui-même ce mot par *tromper*. « Il commença à « *trupher* et moquer maintenant les ungs, maintenant les aultres, « avecques brocards aigres et piquants. » Et l'on voit dans le passage que cite Le Duchat, qu'on a dit *tromper* pour *trupher*.

[7] Un *chalant*, c'est proprement une personne qui marchande ce qu'elle veut acheter. (L.)

[8] Nous n'avons trouvé ce jurement dans aucun glossaire; mais

achapteur de moutons, mais bien d'ung coupeur de bourses. Deu! Colas m'faillon [9], qu'il feroit bon porter bourse pleine aupres de vous en la tripperie sus le degel [10]! Han, han, qui ne vous congnoistroit, vous seriez bien des vostres. Mais voyez hau, bonnes gens, comment il taille de l'historiographe.

Patience, dit Panurge. Mais a propous, de grace speciale vendez moi ung de vos moutons. Combien? Comment, respondit le marchant, l'entendez vous, nostre amy, mon voisin? Ce sont moutons à la grand' laine. Jason y print la toison d'or [11]. L'ordre de la maison de Bourgogne en

nous pensons qu'il signifie *vrai Dieu! Dis*, dans le jurement gascon *cadédis*, tête de Dieu, signifie Dieu, et le *d* se change en *b* quelquefois, témoin *bis* et *duo*, en latin. Voyez la note 7 de l'ancien prologue.

[9] C'est comme on doit lire ces mots qui sont du lorrain tout pur. *Deu*, du latin *Deus*, est à Metz une interjection de surprise. *Colas m'faillon* sont des termes de caresse, et quelquefois de raillerie, comme ici, où *Colas* ne s'entend point du Saint de ce nom, mais se rapporte à *m'faillon*, qui veut dire *mon fillot, mon petit fils*. Ces termes, en cette signification, sont fort communs en Lorraine, où il y a quantité de *Nicolas*. (L.) — Le Scoliaste de Hollande dit aussi que ce sont des mots lorrains, et qu'ils signifient : *De par saint Nicolas, compagnon*.

[10] O! qu'en temps de dégel, où la tripaille se donne presque pour rien, il seroit peu sûr de se trouver près de vous dans la foule des pauvres gens qui s'empressent d'en acheter! La bourse d'un honnête homme courroit grand risque auprès d'un filou comme vous avez bien la mine d'en être un. (L.)

[11] Allusion à cette ancienne monnoye d'or qu'on appeloit *moutons à la grande laine*. (L.)

feut extraict. Moutons de Levant, moutons de haulte fustaye, moutons de haulte gresse [12]. Soit, dist Panurge : mais de grace vendez m'en ung, et pour cause ; bien et promptement vous payant en monnoye de ponant [13], de taillis, et de basse gresse. Combien ?

Nostre voisin, mon amy, respondit le marchant, escoutez ça ung peu de l'aultre aureille.

PANURGE.

A vostre commandement.

LE MARCHANT.

Vous allez en Lanternois ?

PANURGE.

Voyre [14].

LE MARCHANT.

Veoir le monde ?

[12] Aussi gros, aussi gras, aussi tendres et d'un aussi excellent goût, en leur genre, que le sont dans le leur les chapons du Mans, qu'on appelle communément *chapons de haute graisse*. Voyez l'Ornithologie de Belon, livre V, chapitre VII. (L.)

[13] * Dindenaut avoit prôné ses moutons du levant, de haute futaie, de haute graisse : Panurge promet de le payer en monnoie de ponent, de taillis, de basse graisse. Cette opposition de *levant* et de *ponent* nous paroît tenir à la même allégorie que l'embarquement de nos voyageurs à l'occident, pour aller à l'orient. Ces moutons du levant, qui semblent, pris à la lettre, être de gros moutons de Syrie, pourroient bien être figurément les calvinistes de Genève et les luthériens de l'Allemagne, qu'on égorgeoit alors comme des moutons ; et Panurge, qui offre de les payer en monnoie de ponent, pourroit être le cardinal de Lorraine, qui vouloit les acheter avec l'argent de la France, ce qui n'empêcheroit point le mouton d'un grand prix qu'il achète, d'être le mouton divin, l'agneau de la cène.

PANURGE.

Voyre.

LE MARCHANT.

Joyeulsement?

PANURGE.

Voyre.

LE MARCHANT.

Vous avez, ce croy je, nom Robin mouton.

PANURGE.

Il vous plaist a dire.

LE MARCHANT.

Sans vous fascher.

PANURGE.

Je l'entends ainsi [15].

[14] Vraiment oui : du latin *verè*, véritablement.

[15]* Les premières éditions du second livre de Rabelais ne contenoient rien d'injurieux contre Calvin; mais celui-ci, dans la première de ses lettres, qui est de 1533, ayant mis le Pantagruel au rang des livres obscènes et défendus, on a vu comment à son tour l'autre prétendit désigner Calvin sous les noms de *prédestinateur* et d'*imposteur*, dans le prologue des dernières éditions du même livre II. Ici, des injures Rabelais passe aux railleries, et lorsqu'il introduit Panurge, répondant à Dindenaut par *je l'entends ainsi*, et par quatre *voyre* tout de suite, il est visible qu'il se moque des trop fréquens *voyre*, et *je l'entends ainsi*. (L.) — Rabelais en effet se moque ici de Calvin, et c'est une nouvelle preuve à ajouter à toutes celles que nous avons déja données, que Dindenaut est Calvin. Ce qui nous étonne toujours, c'est qu'un homme du mérite et de la sagacité de Le Duchat, s'arrête encore ici à la lettre, et n'ait pas profité des lueurs qu'il a vu passer de temps en temps devant ses yeux, pour reconnoître l'esprit et les vrais personnages de Rabelais; et ici entre autres, où il fait une remarque qui est pour nous un

LE MARCHANT.

Vous estes, ce croy je, le joyeulx du roy.

PANURGE.

Voyre.

LE MARCHANT.

Fourchez la. Ha, ha! vous allez veoir le monde, vous estes le joyeulx du roy [16], vous avez nom Robin mouton [17], voyez ce mouton la, il ha nom Robin comme vous, Robin, Robin, Robin, bes, bes, bes, bes. O la belle voix!

trait de lumière des plus frappants. En voici une autre qui en est la confirmation : Westphale, luthérien, ayant traité de déclamateur Calvin, celui-ci, pour prouver qu'il ne l'est pas, lui répond : « Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux..., *m'entends-tu, chien? m'entends-tu bien, frénétique? m'entends-tu bien, grosse bête?* » De plus le lecteur a dû remarquer les grossières injures que Dindenaut dit à Panurge; eh bien! c'étoit là le langage ou le style ordinaire du fougueux Calvin. Dans ses écrits polémiques ce réformateur est presque toujours dur et insultant, et traite ses adversaires avec emportement et un dédain amer; il leur prodigue les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, de *frénétique*, etc.; bien souvent le titre seul est une injure. Il en publia un en 1556, intitulé: Réformation pour imposer silence à un certain *belistre;* et un autre, en 1544, qui a pour titre: Contre la secte *fanatique* et *furieuse* des libertins qui se disent spirituels.

[16] Le bouffon du roi. Voyez livre V, chapitre XXVII.

[17]* Appeler quelqu'un *plaisant robin*, c'est le traiter d'animal aussi sot que l'est le mouton, qui passe pour le plus niais de tous les quadrupédes. A l'égard de robin, dans la signification de *mouton*, ce mot pourroit bien venir de *rupinus*, de *rupes*, les moutons devant avoir la tête dure en quelque manière comme une *roche*, pour se heurter aussi rudement qu'ils font lorsqu'ils se battent entre eux. A Metz, lorsqu'en badinant on donne à un enfant de petites

PANURGE.

Bien belle et harmonieuse!

LE MARCHANT.

Voicy ung pact, qui sera entre vous et moy, nostre voisin et amy. Vous qui estes Robin mouton, serez en ceste couppe[18] de balance; le mien mouton Robin sera en l'aultre: je guaige ung cent de huystres de Busch, que en pois, en valleur, en estimation il vous emportera hault et court: en pareille forme que serez quelcque jour suspendu et pendu.

Patience, dit Panurge. Mais vous feriez beau-

croquignoles sur le front, on appelle cela lui *toquer le robin*. Je me persuade de même que *robin*, dit pour injure, ne veut pas moins dire un *cornard* qu'un sot. Bèze, psaume 68.

> Monts haut montez, d'où vient cecy,
> Que nous venez heurter ainsy
> De vos roches cornuës?

Ces vers, au reste, ne feroient-ils pas allusion à la manie qu'ont les moutons de se heurter de leurs cornes? (L.) — L'étymologie que donne ici Le Duchat de *robin*, est pitoyable. Ce mot vient de *robe*, et c'est pour cela qu'on appelle *robin*, non seulement le mouton, mais le lapin, mais les gens de *robe*, soit d'église, soit du barreau: *Voyez ce mouton là*, *il ha nom comme vous*, dit Dindenaut à Panurge, ou plutôt Calvin au cardinal de Lorraine. Il l'a reconnu ensuite lui-même dans le *Ducatiana*, page 240, où nous lisons: « *Robin*, nom d'un mouton, peut-être à cause de la robe de laine de cet animal, est là même le nom d'un bouffon tel que Panurge, que sa longue *robe* de bure faisoit prendre pour le joyeux du roi. » La Fontaine, livre IX, fable XIX, donne aussi le nom de *robin* à un mouton.

18 Ce plat ou bassin de balance.

coup pour moy et pour vostre postérité, si me le vouliez vendre, ou quelcque aultre du bas cueur[19]. Je vous en prie, syre Monsieur. Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, de la toison de ces moutons seront faicts les fins draps de Rouen; les louschets des balles de Limestre[20], au pris d'elle

[19] C'est comme si Panurge disoit au marchand : Je tombe d'accord de toutes les qualitez de vos moutons. Je trouve même que, depuis le moindre jusqu'au plus gros, tous chantent plutôt qu'ils ne bêlent. Mais, de grace, vendez m'en un, fût-il des plus petits, et de ceux dont la voix est la moins bonne. Ce n'est donc, au reste, qu'après Rabelais, que, comme l'a remarqué Nicot, au mot CŒUR, Joachim du Bellai dit *cœur* pour *chœur*, dans la signification d'une troupe de musiciens qui chantent ensemble. (L.) — D'un grade inférieur dans la hiérarchie de votre Église; ou bien qui soit plus commun, et dont la voix soit moins belle. Dindenaut s'étoit récrié sur la *belle voix* de Robin.

[20] Les serges de Limestre, dit Ménage, sont des serges drapées, croisées, qui se font, de la plus fine laine d'Espagne, à Rouen, et à Darnetal, proche de Rouen, et qui se faisoient aussi autrefois en Espagne. Regnier dans sa fameuse Macette :

Combien, pour avoir mis leur honneur en séquestre,
Ont-elles en velours eschangé leur limestre?

Voyez aussi Rabelais, chapitre XII, livre II. Le nom de *limèstre* pourroit donc bien s'être dit pour *lana maestra* ou laine de *maistre* ou maître, d'autant plus que nous ne connoissons aucun nom de lieu, ni en France, ni en Angleterre, ni en Espagne, d'où il a été formé; cependant si nous n'avions pas trouvé limestre dans les dictionnaires de Duez, d'Oudin, de Ménage et de Trévoux, nous aurions préféré lire ici *Lucestre* pour *Leicestre*, comme au chapitre XII du livre II, vu que le comté de *Leicestre*, en Angleterre, fournit de très belles laines. (Voyez la note de Le Duchat sur cet endroit.) Mais comment croire qu'une mauvaise leçon de Rabelais soit passée dans tous ces dictionnaires?

ne sont que bourre. De la peau seront faicts les beaulx marroquins, lesquels on vendra pour marroquins turquins, ou de Montelimart, ou de Hespaigne pour le pire. Des boyaulx, on fera chordes de violons et harpes, lesquels tant chierement on vendra, comme si feussent chordes de Munican[21] ou Aquileie. Que pensez vous? S'il vous plaist (dist Panurge) m'en vendrez ung, j'en seray bien fort tenu au courrail de vostre huys[22]. Voyez cy argent content. Combien? Ce disoyt

[21] On pourroit croire que ce seroit ici *Municken*, capitale de la Bavière; mais c'est plutôt *Monaco*, dans la Ligurie. Les meilleures cordes de luth viennent d'Italie. (L.) — Quoi qu'en dise Le Duchat, nous sommes persuadés que *Munican* est ici pour *Municken* ou *Munich*, et non pas pour *Monaco*; et que notre opinion se trouvera confirmée par des renseignements ultérieurs.

[22] Je vous en serai si obligé, que désormais vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, ni plus ni moins que si attaché pour toujours au petit verrouil de votre porte je ne pouvois à l'avenir me défendre d'avancer et de reculer, suivant qu'il vous plaira de le faire courir en avant ou en arriére. On a dit aussi *courreau* dans la même signification, et ce mot, qui se trouve dans Oudin, avoit été déja employé par Marot dans ces vers du psaume 107 :

D'avoir jusqu'aux courreaux
Brisé d'airain les portes,
Et de fer les barreaux.
Rompu de ses mains fortes. (L.)

—Je vous en aurai grande obligation. Allusion aux anciens devoirs de féodalité. On appeloit proprement *courrail* un anneau de fer, tordu en vis, enfermé dans une poignée ou main de fer, tordue de même. On frottoit fortement cet anneau contre la main de fer attachée à la porte, ce qui faisoit un bruit désagréable et qui s'entendoit de fort loin.

monstraint son esquarcelle pleine de nouveaulx henricus [23].

[23] Monnoye d'or frappée au coin du nouveau roi Henri II. (L.) — Il venoit en effet de monter sur le trône, quand les onze premiers chapitres du livre IV ont été publiés à Valence, en 1547.

CHAPITRE VII[1].

Continuation du marché entre Panurge et Dindenault.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge, persistant dans le desir de se venger de Dindenaut, continue de lui marchander le plus beau et le plus cher de ses moutons, et réussit enfin à en obtenir un qu'il paie et emporte à l'instant. Voyez le commentaire historique du chapitre v.

Voici ce que Bernier dit de ce chapitre: « Le marchand de moutons jure ici par le digne vœu de Charroux, petite ville du Poitou, où il y avoit une abbaye fameuse par des reliques, dont il ne faut pas croire tout ce qu'on en a dit, ni même tout ce qu'on en a écrit, quoique bien plus supportable que ce que nous en avons appris de la tradition. Car, quant à ce que faisoient les moines du lieu pour faire valoir leurs reliques, il n'y avoit rien de nouveau, ni même tant à blâmer, pourveuque tout se fist sans abus et sans avarice. » Comme si des moines pouvoient faire valoir des reliques sans abus et sans avarice.

[1] Ce chapitre est la suite du chapitre III, dans l'édition de Valence.

Mon amy, respondit le marchant, nostre voisin, ce n'est viande que pour roys et princes. La chair en est tant delicate, tant savoureuse, et tant friande que c'est basme [2]. Je les ameine d'ung pays onquel les pourceaulx (Dieu soyt avecques nous) ne mangent que myrobalans [3]. Les truyes en leur gesine (saulve l'honneur de toute la compagnie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. Mais, dist Panurge, vendez m'en ung, et je le vous payeray en roy, foy de pieton [4]. Combien? Nostre amy, respondit le marchant, mon voisin, ce sont moutons extraicts de la propre race de celluy qui porta Phrixus et Helle [5], par la mer dicte Hellesponte. Cancre, dist Panurge, vous estes *Clericus vel addiscens* [6]. *Ita* sont choux, res-

[2] Baume. Voyez chapitre IX du livre II.

[3] Fruit des Indes, noir, aromatique.

[4] Le marchand vendoit ses moutons pour une viande de rois. Panurge, qui, à comparaison d'un roi d'échets, ne se regardoit que comme un chétif *pion*, veut pourtant les lui payer *en roi*, et la parole qu'il en donne n'est point, dit-il, une parole de roi, mais celle d'un *pion*, dont la marche est toujours droite. Du reste, l'histoire de Dindenaut, et de l'entretien de ce marchand et de Panurge est prise de Merlin Cocaïe, Macaronée IX, où elle commence :

Fraudifer ergo loquit pastorem Cingar ad unum :
Vis, compagne, mihi castorem vendere grossum? (L.)

— Voyez la note 43 de l'ancien prologue.

[5] Phrixus et Helle, nous dit la fable, enlevés miraculeusement par un bélier, et transportés en Colchide, sacrifièrent, à leur arrivée, ce bélier à Jupiter, et en suspendirent la toison, qui étoit d'or, dans une forêt consacrée à Mars.

pondit le marchant, *vere* ce sont pourceaux [7]. Mais rr. rrr. rrrr. rrrrr. Ho Robin rr. rrrrrr [8]. Vous n'entendez ce languaige.

A propous. Par touts les champs esquels ilz pissent, le bled y provient comme si Dieu y eust pissé [9]. Il n'y faut aultre marne ne fumier. Plus y

[6*] Vous savez tant de choses, que si vous n'êtes pas clerc, du moins aspirez-vous à le devenir. (L.) — Vous êtes clerc, c'est-à-dire savant, ou apprenti clerc. Allusion à Calvin, qui a été en effet clerc et a eu des bénéfices, mais n'a jamais été dans les ordres.

[7] Le marchand entre en belle humeur, et pour faire voir que Panurge ne se trompe pas beaucoup de l'avoir pris pour un savant, ou pour un homme qui étoit en passe de le devenir bientôt, voulant lui répondre *ita*, c'est-à-dire oui, comme un grossier et mal appris personnage qu'est cet homme, il fait un rot qui sonne à peu près comme le mot *ita*. Sur quoi, pour excuser sa faute, il attribue cette indécence à des choux qu'il avoit mangés, et qui le faisoient roter; d'où il prend occasion d'appliquer à ce sujet le proverbe qui dit qu'*ita* sont des choux, et que *vere* sont porreaux, parcequ'il n'y a en effet rien de plus verd que le porreau. (L.) — Proverbe trivial pour dire *oui, certes*. « Le Duchat, dit l'abbé de Marsy, a eu ici une plaisante vision. On n'imagineroit pas qu'une phrase si simple lui eût fourni la matière d'une conjecture aussi triviale que chimérique. «

[8*] Voix d'un marchand de bétail, qui assemble ou qui chasse devant lui un troupeau de moutons, en contrefaisant la voix d'un mâtin, *r, littera, quæ in rixando prima est, canina vocatur,* dit Erasme. Voyez ses Adages, au mot *canina facundia*. (L.) — C'est aussi une allusion au caractère hargneux de Calvin.

[9*] C'est là réellement une phrase proverbiale; en France, dit Le Motteux, parmi le peuple, qui croit bonnement qu'il y a eu des terres ainsi fertilisées; tout comme il croit que Jésus-Christ (appelé *Dieu* dans cette phrase) fertilisa par sa salive l'endroit sur lequel l'Évangile de Saint-Jean (IX, 6) nous dit qu'il cracha, pour détremper la terre dont il se servit pour rendre la vue à un aveugle. « C'est une manière de parler vulgaire, dit l'Alphabet de l'auteur,

ha. De leur urine les quintessentiaulx [10] tirent le meilleur salpestre du monde. De leurs crottes (mais qu'il ne vous desplaise) les medicins de nos pays guerissent soixante et dixhuict [11] especes de maladies. La moindre desquelles est le mal saint Eutrope [12] de Xaintes, dont Dieu nous saulve et guard. Que pensez vous, nostre voisin, mon amy? Aussy me coustent ils bon.

Couste et vaille, respondit Panurge, seulement vendez m'en ung le payant bien. Nostre amy, dist le marchant, mon voisin, considerez ung peu les merveilles de nature consistans en ces animaulx

d'après la *Briefve déclaration*, en Paris et par toute France, entre les simples gens qui estiment tous les lieux avoir eu particulière bénédiction, esquels Nostre Seigneur avoit fait excrétion de urine ou autre excrément naturel, comme de la salive est escript, Joan., IX, 6, *lutum fecit ex sputo.* » Calvin se moque ici de cette croyance superstitieuse, comme il se moque plus bas de la relique de Charrous.

[10] Les chimistes.

[11] Voilà encore son nombre chéri de *soixante et dix huit*.

[12]* Le mal St.-Eutrope, dont on prétend que saint Eutrope, premier évêque de Saintes, guérit, est une maladie érésipelateuse, appelée aussi *le feu sacré.* Ce mal fit d'affreux ravages en France, dans les XIe et XIIe siècles. « Manière de parler vulgaire, dit l'auteur de l'Alphabet, ou plutôt de la *Briefve déclaration*, comme le *mal St.-Jean*, le *mal de St.-Main*, le *mal St.-Fiacre;* non que iceux benoists saints ayent eu telles maladies; mais pourcequ'ils en guérissent. » Ce marchand de moutons étant censé de Saintonge, devoit en savoir quelque chose, ainsi que Calvin, qui a fait un traité curieux des reliques, pour en faire voir la superstition. Rabelais se moque sans doute ici de ce que Calvin et les calvinistes attribuoient à leurs martyrs les mêmes vertus que les catholiques attribuent à leurs saints.

que voyez, voyre en ung membre que estimeriez inutile. Prenez moi ces cornes la, et les concassez ung peu avecques ung pilon de fer, ou avecques ung landier, ce m'est tout ung. Puis les enterrez en veue du soleil la part[13] que vouldrez, et souvent les arrousez. En peu de mois vous en voirrez naistre les meilleurs asperges[14] du monde. Je n'en daigneroys excepter ceulx de Ravenne[15]. Allez moy dire que les cornes de vous aultres messieurs les coqus ayent vertus telle, et proprieté tant mirificque.

Patience, respondit Panurge. Je ne sçay, dist le marchant, si vous estes clerc. J'ay veu prou de clercs[16], je dis grands clercs, coqus. Ouy dea. A propous si vous estiez clerc[17], vous sçauriez que es membres plus inferieurs de ces animaulx divins, ce sont les pieds, y a ung os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, duquel non d'aultre animal du monde, fors de l'asne indian et des Dorcades de Libye, l'on jouoyt anticquement au royal

[13] Dans l'endroit que vous voudrez.

[14] Voyez Pline, livre XIX, chapitre VII. L'auteur, livre V, chapitre VII, fait encore *asperge* masculin. (L.) — Ceci est en effet tiré de Pline, qui dit : « Invenio (*Sylvestrem asparagum*) nasci et arietis cornibus tusis atque defossis. »

[15] Martial, épigramme XXI, du livre III :

Mollis in æquorea quæ crevit spina Ravenna,
Non erit incultis gratior asparagis. (L.)

[16] Beaucoup de clercs, de savants.

jeu des tales[18], auquel l'empereur Octavian Auguste[19] ung soir guaingna plus de 50,000 escus. Vous aultres coqus n'avez guarde d'en guaingner aultant. Patience, respondit Panurge. Mais expedions. Et quand, dist le marchant, vous auray je, nostre amy, mon voisin, dignement loué les membres internes; l'espaule, les esclanges, les gigots, le hault cousté, la poitrine, le faye[20], la ratelle, les trippes, la guogue[21], la vessie, dont on joue a la balle? Les coustelettes dont on faict en Pygmion[22] les beaux petits arcs pour tirer des noyaulx de cerises contre les grues? La teste dont avecques ung peu de soulphre on faict une mirificque decoction pour faire viander[23] les chiens constippez du ventre?

17* Charles de Lorraine, qui est le vrai Panurge, étoit archevêque de Rheims, et avoit été fait cardinal le 30 juillet 1547.

18* Des osselets ou des dés, du latin *tali*. Voyez chapitre XXIV, livre I.

19 Voyez Suétone, chap. LXXI, de la vie d'Auguste. (L.)

20 Pour le foie.

21 Comme la gigue, selon Nicot, étoit une sorte de farce cuite dans une panse de mouton, nons pensons que ce mot signifie ici la panse même du mouton, et qu'on aura pris le contenant pour le contenu, comme cela arrive souvent dans les langues.

22* Capitale imaginaire du pays des pygmées, qui s'y armoient d'arcs et de flèches pour combattre les grues. Ce pourroit bien être une allusion à la ville de Genève; les pygmées seroient alors les calvinistes, et les grues les catholiques.

23 Viander ici c'est *fienter*. Autrefois c'étoit *repaître*, et ce mot n'a point d'autre signification dans Oudin, ni dans les Cent Nouvelles

Bren, bren, dist le patron de la nauf au marchant, c'est trop ici barguigné[24]. Vends luy si tu veulx : si tu ne veulx, ne l'amuse plus. Je le veulx, respondit le marchant, pour l'amour de vous. Mais il en payera trois livres tournoys de la piece en choisissant. C'est beaucoup[25], dist Panurge. En nos pays j'en auroys bien cinq, voyre six pour telle somme de deniers. Advisez qui ne soyt trop. Vous n'estes le premier de ma congnoissance, qui trop toust voulant riche devenir et parvenir, est a l'envers tumbé en paovreté : voyre quelcquefoys s'est rompu le col[26]. Tes fortes fiebvres quartaines,

nouvelles; *et s'il étoit venu tard, il mettoit peine d'aconsuir les aultres qui le mieulx avoient viandé.* (L.) — Fienter.

[24] C'est trop ici tourné autour du pot; c'est trop marchandé. Voyez Ménage.

[25] Bodin, dans sa réponse à Malestroit, fait voir que sur la fin du XIV[e] siècle, le mouton de Berri, *plus beau*, dit-il, *et plus gras que ceux de Dindenaut*, ne se vendoit que six blancs la pièce. Voyez le Mascurat, page 394 de la deuxième édition. (L.)—« Rabelais, ajoute de Marsy, composoit son quatrième livre, vers l'an 1550 ; il paroît, par l'estimation de Panurge, que dans ce temps-là on avoit un mouton pour dix sols.

[26] Allusion à cet endroit de la dixième satyre de Juvénal, vers 104 et suivants :

Nam qui nimios optabat honores,
Et nimias poscebat opes, numerosa parabat
Excelsæ turris tubulata, unde altior esset
Casus, et impulsæ præceps immane ruinæ.

Hélas ! cet homme, qui ne respiroit que les biens, que la gloire, bâtissoit une tour, du haut de laquelle il tombe dans un précipice d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus élevée ! (L.)

dist le marchant, lourdault sot que tu es. Par le digne vœu de Charrous [27], le moindre de ces moutons vault quatre foys plus que le meilleur de ceux que jadis les Coraxiens en Tuditanie,

[27*] « Charrous est une petite ville en haut Poitou, sur les confins de la Marche et du Limousin, qui a eu grand renom au siècle passé, pour le regard des reliques qui estoient gardées dans le monastère de l'abbaye de bénédictins, située au milieu de la ville, et jadis bastie par Charlemagne, ainsi que racontent les moines. Ces reliques tant révérées estoient *la digne Vertu*, enfermée dans une châsse enrichie d'or et de pierreries; item *le digne vœu* (par lequel Dindenaut jure ici), à scavoir une grande statue de bois, en forme d'un homme tout couvert et revestu de lames d'argent, qui estoit dressée debout en un coin de ce monastère. Ces reliques ne se monstroient au peuple que de sept ans en sept ans, et lors on y abordoit de toutes parts; outre plus, il n'estoit permis au sexe féminin de s'approcher du *digne vœu* pour le baiser, c'estoit seulement aux hommes et jeunes enfants à qui cela appartenoit. Mais les femmes estoient au guet pour attraper celuy qui l'avoit baisé, et se jetoient à son cou pour le baiser et attirer par ce moyen, dit le Scholiaste de Hollande, comme par un alambic, la vertu efficace qu'ils avoient prise en baisant cette statue. Une grande dame le voulut baiser, il se haussa de quatre à cinq pieds: ce qui passa pour un grand miracle, quoique ce ne fût qu'un effet de la fourberie des moines, qui avoient attaché une poulie par derrière. L'an 1562, il fut dépouillé par des gentilshommes huguenots, lesquels depuis, par les gaudisseurs du pays, furent appelés les valets de chambre du digne vœu de Charrous. Or il sembloit à Dindenaut avoir fait un grand serment, quand il juroit *par le digne vœu de Charrous.* » (Alphabet de l'auteur. — Un interprète fait de la ville de Charrous un nom de saint. « *Saint-Charroux*, dit-il, pèlerinage dans une abbaye de bénédictins, en Poitou, où l'on montroit un morceau, encore sanglant, de la chair de Jésus-Christ. » Le mot *charrous* pourroit bien venir du latin *caro rubra*, chair vermeille. Calvin se moque encore ici de cette relique en particulier, et du culte des saints en général.

contree d'Hespaigne, vendoyent ung talent d'or la piece[28]. Et que penses tu, o sot a la grande paye[29], que valoyt ung talent d'or?

Benoist monsieur, dist Panurge, vous vous eschauffez en vostre harnoys[30], a ce que je voy et congnoys. Bien tenez, voyez la vostre argent. Panurge, ayant payé le marchant, choisit de tout le troupeau ung beau et grand mouton, et le emportoyt criant et bellant, oyants touts les aultres et ensemblement bellants, et regardants quelle part on menoyt leur compaignon. Cependant le marchant disoyt a ses moutonniers : O qu'il ha bien sçu choisir le challant! Il se y entend le paillard[31]. Vrayement, le bon vrayement,

[28] Strabon, livre III de sa Géographie, cité par Budé, livre IV de son *de Asse*. La *Tuditanie* c'est l'Andalousie, et les *Coraxiens* étoient un peuple de la Colchide. Il étoit difficile que des moutons pussent être transportez de la Colchide dans l'Andalousie. C'est ce qui rendoit prodigieusement chers les moutons des Coraxiens parmi les Andalous, qui, ayant d'ailleurs chez eux une grande quantité d'or, comptoient pour peu de chose ce que leur coûtoient ces moutons, dont ils vouloient avoir de la race. (L.)—C'est-à-dire le meilleur de ceux que jadis les Coraxiens vendoient, en Tuditanie, contrée de l'Espagne, un talent d'or la pièce.

[29] Allusion de *sot* à *scot*, ou Écossois, qui, comme étranger, reçoit la *haute* ou *grande paye*, lorsqu'il sert en France. On voit, par un conte que Ménage, au mot *sot*, rapporte après plusieurs historiens, que déja le roi Charles-le-Chauve voulut un jour railler Jean Erigène *Scot*, sur le rapport qu'il y avoit entre *Scot* et *sot*. (L.)

[30] Vieux proverbe emprunté des Joûtes. Le songe du verger, partie I, chapitre XXXV. *Sire Clerc, il semble que vous vous veuillez aucunement courroucer, et en vostre harnoys eschauffer.* (L.)

je le reservoys pour le seigneur de Cancale [32], comme bien congnoissant son naturel. Car de sa nature il est tout joyeulx et esbaudi, quand il tient une espaule de mouton en main bien seante et advenente, comme une raquette gauschiere, et avecques ung cousteau bien tranchant, Dieu sçait comment il s'en escrime.

[31]* L'auteur se moque ainsi partout de la paillardise du cardinal de Lorraine, dont c'étoit le péché mignon. « Il avoit pris (François I[er]) pour son second (dans ses parties galantes) ce très grand, très magnifique et très libéral cardinal de Lorraine..... » Brantôme, tome IV, page 321.

[32]* C'est comme on doit lire conformément à l'édition de 1547. *Cancale*, comme on lit dans toutes les autres, est le nom d'un port de Bretagne, dans le voisinage de Saint-Malo. Voyez du Chêne, Antiquitez des villes, etc., au chapitre de Dinan. (L.) — Cancale est une ville de Bretagne située sur la mer, à l'est et à trois lieues de Saint-Malo, où l'on pêche de bonnes huîtres, et dont les habitants ont passé de tout temps pour aimer les bons morceaux. On dit même en proverbe, dans les pays voisins : *Il faut l'envoyer à Cancale, manger des huîtres,* pour dire il faut l'envoyer promener, ou à bon lieu pour se régaler. Cette leçon confirmeroit que Rabelais, par le port de Thalasse, entend le port de Saint-Malo. La baie de Cancale sépare la Normandie, et par conséquent l'ancienne France de la Bretagne.

CHAPITRE VIII[1].

Comment Panurge feit en mer noyer le marchant et les moutons.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge exécute son projet de vengeance contre Dindenaut, en jetant à la mer le mouton qu'il vient de lui acheter. Cet animal ayant attiré après lui tous les autres moutons, Dindenaut lui-même, et les autres moutonniers, s'y trouvèrent pareillement entraînés avec eux, en s'efforçant de les retenir et de les sauver. Tout périt misérablement dans la mer. Voyez le commentaire historique du chapitre v pour l'explication.

« Pour le frere Bourgeois, dit Bernier, et pour Olivier Maillard, qui sont introduits dans ce chapitre, il s'en faut beaucoup que ces vehemens precheurs fissent ce que fit un frere Richard, cordelier, du tems du roi Charles VII, jusqu'en dix predications, chacune de six heures, faites aux carrefours de Paris, il fit jetter au feu toutes les cartes et les tabliers de cette ville. On sçait, dis-je, assez qui etoient ces deux precheurs, mais tout le monde ne sçait pas que

[1] Ce chapitre est la suite du chapitre III, dans l'édition de Valence.

ce Maillard, directeur de la conscience du roi Charles VIII, etoit gagné par le roi d'Arragon pour vendre son maître. »

Soubdain je ne sçay comment, le cas feut subit, je ne eu loisir le considerer. Panurge, sans aultre chose dire, jecte en pleine mer son mouton criant et bellant. Touts les aultres moutons criants et bellants en pareille intonation commençarent soy jecter et saulter en mer apres a la file. La foule estoyt a qui premier y saulteroyt apres leur compaignon. Possible n'estoyt les en guarder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel, tousjours suivre le premier [2], quelque part qu'il aille. Aussy le dict Aristoteles, *lib. IX de Histor. Animal.*, estre le plus sot et inepte animal du monde.

Le marchant tout effrayé de ce que devant ses yeulx perir voyoyt et noyer ses moutons, s'efforçoyt les empescher et retenir de tout son povoir; mais c'estoyt en vain. Touts a la file saultoyent dedans la mer, et perissoyent. Finablement il en print ung grand et fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuidant ainsi le retenir, et saulver le reste aussi consequemment. Le mouton feut si puissant qu'il emporta en mer avecques soy le marchant, et feut noyé, en pareille forme, que

[2] Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui, dit La Fontaine, livre II, fable x.

les moutons de Polyphemus, le borgne Cyclope, emportarent hors la caverne Ulysses et ses compaignons. Aultant en feirent les aultres bergiers et moutonniers, les prenants ungs par les cornes, aultres par les jambes, aultres par la toison. Lesquels touts feurent pareillement en mer portez et noyez miserablement.

Panurge a cousté du fougon [3] tenant ung aviron en main, non pour ayder aux moutonniers, mais pour les enguarder de grimper sus la nauf, et evader le naufraige, les preschoyt eloquentement comme si feut ung petit frere Olivier Maillard [4], ou ung second frere Jean Bourgeois, leur remontrant par lieux de rhetoricque les miseres de ce monde, le bien, et l'heur de l'aultre vie, affer-

[3] La cuisine du vaisseau. De *focus*. (L.)

[4] Fameux prédicateur cordelier, breton de naissance, mort dans son couvent de Narbonne l'an 1502, selon La Croix du Maine. Il avoit été confesseur du roi Charles VIII, et l'histoire lui reproche de s'être laissé corrompre par un barillet de pièces d'or, pour porter ce prince à rendre le Roussillon. *In hoc* (le Roussillon) dit M. de Thou, sous l'année 1550, *præjudicium regno non potuisse fieri a Carolo VIII, dicebat* (François Iᵉʳ) *qui recenti adhuc multorum memoria ab Olivario Mallardo, perfido homine persuasus, Ferdinando Arragonio certis legibus, quas ille semper violasset, ejus possessionem concesserat.* Ce qui s'accorde avec ces vers du Verger d'honneur, au feuillet 141, b. :

Oncques frère Olivier Maillart
Ne fit mieulx du gros papelart,
Que feray, s'ay piéce quelcune,
Qui soit d'or, n'en eussé-je que une,
Pour chacer ce divers hazart. (L.)

mant plus heureux estre les trespassez, que les vivans en ceste vallee de misere, et a ung chascun d'eux promettant eriger ung beau cenotaphe[5], et sepulcre honoraire au plus hault du Mont Cenis, a son retour de Lanternois[6]: leur optant[7] ce neantmoins, en cas que vivres encores entre les humains ne leur faschast, et noyer ainsy ne leur vint a propous, bonne adventure, et rencontre de quelcque baleine, laquelle au tiers jour subsequent les rendict sains et saulves en quelcque pays de satin[8], a l'exemple de Jonas.

La nauf vuidee du marchant et des moutons, reste il ici, dist Panurge, ulle[9] ame moutonniere?

[5] Κενὸς, τάφος. Tombeau vuide on quel n'est le corps de celluy pour l'honneur et mémoire duquel il est érigé. Ailleurs est dict sépulcre honoraire; et ainsi le nomme Suetone. (*Briefve déclaration*). — Ces cénotaphes s'érigeoient en faveur des morts privés de sépulture.

[6] Voilà bien une nouvelle preuve que le Lanternois est la ville de Trente, puisqu'il faut passer les Alpes au Mont-Cénis, pour revenir du Lanternois, de même qu'il faut prendre ce passage pour revenir de Trente en France.

[7] Leur souhaitant.

[8] Pays fabuleux ou plutôt allégorique, dont il sera parlé dans le livre suivant, chapitre XXX et XXXI.

[9] Reste-t-il encore quelques moutons à dépêcher? Par allusion on appelle *ames moutonnières* ceux qui, comme de vrais moutons, sont incapables de se déterminer à rien par eux-mêmes. C'est, selon Juvénal,

Vervecum in patria, crasso sub aere nasci. (L.)

— Quelque ame, quelque mouton vivant et animé, comme l'explique la *Déclaration* : *ulle*, du latin *ullus*, quelque.

Ou sont ceux de Thibault l'Aignelet [10]? et ceulx de Regnauld Belin [11], qui dorment quand les aultres paissent? Je n'y sçay rien. C'est ung tour de vieille guerre. Que t'en semble, frere Jean?

[10] Nom du berger qui, dans la farce de Patelin, est mis en justice par le drapier son maître, pour avoir friponné les moutons dont il lui avoit confié la garde. (L.) — C'est-à-dire Thibaut le gardeur d'agneaux, ou plutôt qui bee comme un aignelet. Voyez la farce de Patelin et Pasquier, Recherches de la France, livre IV, chapitre IV, page 560.

[11]* Si, sous ombre que Rabelais a pris dans la farce de Patelin le nom du berger précédent, on s'imaginoit que quelqu'autre livre facétieux lui auroit aussi fourni le nom du berger *Regnaud Belin*, on se tromperoit sans doute. Comme son dessein est de parler de certain *berger dormeur,* qui, tout au rebours de *l'éveillé* Thibault l'Aignelet, ne menant paître ses moutons que fort tard, avoit donné lieu au proverbe, il lui a choisi le nom de *Renaud* dans la chanson d'*ho Regnaut, reveille-toi*, qu'il avoit mis dans la bouche de frère Jean, au chapitre XLI du livre I, où elle servit à ce moine à éveiller ceux avec qui il avoit dessein de se mettre de bon matin en campagne. (L.) — Il est certain, en effet, que ce n'est point dans un livre facétieux du temps, que Rabelais a pris le nom de ce *berger dormeur,* pour l'opposer à l'éveillé Thibault l'Aignelet; et qu'il lui a choisi ce nom, à cause du couplet qu'il a cité, chapitre XLI, livre I,

Ho, Regnault, reveille-toy,
Reveille.

Mais ce dont Le Duchat ne s'est pas douté, c'est que Rabelais fait ici une allusion maligne à une opinion singulière de Calvin, qu'il avoit sans doute déja émise dans ses discours ou dans ses sermons, et qu'il publia en 1558, sous ce titre : *Psychopannychie,* traité par lequel il est prouvé que les ames veillent et vivent après qu'elles sont sorties des corps; contre l'erreur de quelques ignorants qui pensent qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement. » Nous croyons donc que c'est le fougueux Calvin qu'il entend ici par Regnaut Belin ou le Bélier, et le doux Théodore de Beze, par Thibault l'Aignelet.

Tout bien de vous, respondit frere Jean. Je n'ay rien trouvé maulvais sinon qu'il mesemble que, ainsi comme jadis on souloyt en guerre au jour de bataille, ou assault [12], promettre aux souldars double paye pour celluy jour, s'ils guaingnoyent la bataille, l'on avoyt prou de quoy payer: s'ils la perdoyent, c'eust esté honte la demander, comme feyrent les fuyars Gruyers [13] apres la bataille de Serizolles, aussy qu'en fin vous doibviez le payement reserver. L'argent vous demourast en bourse [14]. C'est, dist Panurge, bien chié pour l'argent. Vertus Dieu! j'ay eu du passetemps pour plus de cinquante mille francs. Retirons nous, le vent est propice [15]. Frere Jean escoute icy. Ja-

[12] On lit : *Ou assault de place forte*, dans l'édition de Valence.

[13] Gruyers, soldats levez pour Suisses, dans le comté de *Gruyère*, situé entre Berne et la ville de Sion, dans le voisinage de Lausane et du Lac de Genève. Voyez Paul Jove, au livre XLIV de son Histoire. Il y avoit de ces *Gruyers* dans l'armée de France à la journée de Cérizolle : et, comme on comptoit sur leur bravoure autant que sur celle des véritables Suisses, ils avoient été placez pêle mêle avec ceux-ci dans l'arrière-garde; mais ils prirent la fuite dès le premier choc, ce qui a fait dire à Martin du Bellai qu'on ne dit pas sans raison *qu'il est malaisé de déguiser un âne en un cheval de bataille.* Voyez ses Mémoires, livre X, sur l'an 1543. (L.)—On lit dans la Chronique de Belleforest, p. 477 verso et 478 recto : « A la pointe de la bataille de Cérisolles, étoient les Gruyers et troupes italiennes, qui firent fort mal leur devoir et s'enfuirent sans donner coup de pique. » Cette bataille se livra dans la plaine de Cérisoles, et fut gagnée par le comte d'Enghien, qui étoit à peine âgé de vingt-cinq ans.

[14] On lit : *Vous feust dénoncé*, dans l'édition de Valence.

[15] Le Duchat prétend, dans Ménage, que *propice* signifioit autre-

mais homme ne me feit plaisir sans recompense, ou recongnoissance pour le moins. Je ne suys poinct ingrat et ne le feus, ne seray. Jamais homme ne me feit deplaisir sans repentance, ou en ce monde ou en l'aultre. Je ne suys poinct fat jusques la. Tu, dist frere Jean, te damnes comme ung vieil diable. Il est escript: *mihi vindictam*[16], etc. Matiere de breviaire.

fois *proche*, et que c'est dans ce sens que Panurge, qui étoit sur le tillac, à côté du fourgon, dit ici à frère Jean : *Retirons-nous, le vent est propice.*

[16] En effet, ce passage est tiré de l'épître de saint Paul aux Hébreux, chapitre x, verset 30. Voilà, au naturel, le caractère libéral et vindicatif du cardinal de Lorraine. Voyez le chapitre vi.

CHAPITRE IX[1].

Comment Pantagruel arriva en l'isle Ennasin : et des estranges alliances du pays.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le vent continue d'être favorable à la flotte de Pantagruel. Elle aborde à l'île Ennasin, dont tous les habitants ont le nez en as de trefle, c'est-à-dire qu'ils sont sans esprit et sans goût ; aussi n'y dit-on que des quolibets, des rebus et des calembourgs, et n'y fait-on que de *plattes alliances de mots*, qui, comme dit Rabelais, n'ont *ne pere ne mere ;* ce qui a fait croire à Furetière que les rebus ayant eu leur commencement dans la Picardie, c'est cette province que Rabelais veut désigner ici. Furetière se trompe certainement : comme Rabelais vient de se moquer d'un marchand de moutons, que les moutons ont le nez plat, et qu'on appelle proverbialement les habitants du Berri des moutons, qu'on dit même qu'ils sont marqués sur le nez comme les moutons de leur pays, nous avions pensé d'abord qu'il avoit voulu se moquer d'eux ici ; mais réfléchissant bientôt que le trait le plus acéré qu'il lance dans ce chapitre, est contre Diane de Poitiers, et qu'il y dit que les *hommes et les femmes de l'isle Ennasin ressemblent aux Poictevins*

[1] Ce chapitre est le chapitre IV de l'édition de Valence.

rouges, nous sommes restés persuadés que c'est des Poitevins en général, et en particulier de Poitiers et de Fontenay-le-Comte, où il a été persécuté par les cordeliers, qu'il se moque.

Le but de l'auteur étant évidemment de passer en revue toutes les classes de la société, dans le voyage de son héros, il le fait descendre ici dans l'île *Ennasin*, c'est-à-dire des hommes sans nez, ou à nez plats et écrasés, ce qui figure les gens plats et grossiers, dont il fait la peinture la plus naïve, tant au moral qu'au physique; au moral, par les alliances qu'il leur fait contracter, et les propos qu'il leur fait tenir; au physique, par la figure grotesque d'un nez en as de treffle qu'il leur donne. Le nom de sans nez, c'est-à-dire sans tact, sans délicatesse, leur convient tout-à-fait: *Comme ils sont tous parens et alliés l'ung de l'aultre*, dit l'auteur, *il se trouve qu'ils n'ont en effet ni parens ni alliés*. Ce qui est vrai à la lettre dans les gens du peuple, qui se traitent souvent entre eux de compères, de commères, de cousins, etc., sans pour cela qu'il en soit rien, ni que personne le trouve mauvais ou s'en scandalise. Ces sortes de gens se tiennent aussi toute sorte de propos très peu civils et mesurés, sans conséquence, sans même y faire la moindre attention; et ce qui achève de prouver la justesse de l'interprétation, c'est ce mariage du pays, qui termine le chapitre et se célèbre au cabaret. Aussi tout cela paroît-il bien étrange au grand Pantagruel.

Voici l'opinion des différents interprètes sur ce chapitre.

« Par la description de l'*isle Ennasin*, et des *étranges alliances* qui se font dans cette île, Rabelais se moque à la fois, dit Le Motteux, et des mariages mal-assortis, et des sottes polissonneries de certaines gens. *Ennasin* c'est proprement *qui n'a point de nez*, qui est plat. Aussi Rabelais

observe-t-il d'abord que *les hommes et femmes* de cette île *ressemblent aux Poitevins*, qui ne passent pas pour être fort polis, ni fort spirituels. J'avoue que les turlupinades des compagnons de Pantagruel, sur les étranges alliances des habitants, sont autant de gloses qui ne valent pas mieux que le texte; ce sont de misérables quolibets et de fades rebus; mais c'est là justement ce qu'admirent nos bons campagnards. Je suis sûr qu'ils liront tous ce chapitre, ou plutôt l'entendront lire avec autant de plaisir que j'ai eu de peine à le rendre en anglois. On conviendra au moins que le dessein de l'auteur est louable. Rien ne méritoit mieux sa censure que tant de sots mariages qui se font tous les jours. Les sottises de cette espèce ne sont ni moins ridicules, ni moins pitoyables que celles qu'on nomme de mauvaises plaisanteries. »

« *Nous presens*, dit Rabelais, *feut fait ung joyeulx mariaige d'une poire femme bien guaillarde comme nous sembloit, toutesfois ceux qui en avoyent tasté disoyent estre molasse, avec ung jeune fromage à poil follet ung peu rougeastre.* Ce mariage est moins contre nature que bien d'autres : aussi en voit-on plus d'un de cette sorte sans aller dans l'île d'Ennasin. Otez les noms de poire et de fromage, qui sont particuliers à cette île; réduisez l'emblême aux termes de la vérité, ou remplacez-le par quelque autre emblême qui soit moins du bas comique, et tout le monde alors sentira, non seulement que Rabelais a dit vrai, mais que ce qu'il a dit n'est rien moins qu'une platitude *ennasine* dont on puisse dire *cela n'a point de nez.* »

« Appliquez cette remarque au mariage de *la vieille botte grasse* avec un *jeune et souple brodequin;* appliquez-la à celui du *jeune escafignon* avec une *vieille pantophle*, et vous aurez en quelque sorte la clef de tout ce chapitre. »

« Ce chapitre, dit l'abbé de Marsy, est une critique des quolibets, des bas proverbes, des fades pointes, des sots

rebus, et des autres platitudes de ce genre, qui ne consistent que dans un alliage bizarre d'idées et de mots ridiculement assortis. Enfants bâtards qui n'ont *ne pere ne mere, estranges alliances* qu'on ne trouve que dans l'île *Ennasin*, c'est-à-dire dans un pays où les hommes n'ont point de nez, ou, ce qui revient au même, n'ont ni esprit ni finesse. »

« Par malheur Rabelais tombe ici lui-même dans le ridicule qu'il prétend censurer. Il faut convenir qu'il a entassé dans ce chapitre un trop grand nombre de quolibets; sans parler de ceux qu'il met dans la bouche des *ennasins*, et qu'on pourroit lui passer, il fait parler les compagnons de Pantagruel sur le même ton..... Pantagruel est lui-même trop patient en cette occasion; il devoit du moins imposer silence à ses gents. Mais non : il souffre tout cela patiemment. *Le bon Pantagruel tout voyoit et escoutoyt;* il ne *perd contenance* que quand le podestat l'appelle injurieusement, lui et ses officiers, *gents de l'aultre monde, de dela l'eau, gents bottez de foin.* »

« Si quelque chose pouvoit excuser Rabelais, c'est l'envie qu'il avoit de plaire au peuple, comme aux gens d'esprit, aux gens de la province, comme aux gens de la cour, et peut-être de corriger les premiers, à qui ces sortes de quolibets ne sont que trop familiers. Quoi qu'il en soit, il faut convenir, avec Le Motteux, qu'au moins le dessein de l'auteur est louable, et qu'un ridicule si pitoyable méritoit sa censure. Le Motteux a fort bien observé que ce chapitre renferme aussi la critique des mariages mal assortis. »

« Le chapitre IX, où on voit, dit Bernier, une description des isles Ennasin ou des Alliances; autant de visions, mais qui ne sont pas mauvaises, ni mal pensées. »

Zephyre nous continuoyt en participation d'ung peu de Garbin[2], et avions ung jour passé sans terre descouvrir. Au tiers jour a l'aulbe des mousches[3] nous apparut une isle triangulaire bien fort ressemblante quant a la forme et assiette[4] à Sicile[5]. On la nommoyt l'Isle des Alliances. Les hommes et femmes ressemblent aux Poictevins rouges[6], exceptez que touts hommes, et femmes,

[2] C'est-à-dire accompagné d'un peu de garbin. On donne ce nom au vent du couchant d'hiver ou du sud-ouest, sur la Méditerranée. *Garbin* vient de l'italien *garbino* ou *gherbino*, qui vient de *carbas*, nom que les Romains donnoient à ce vent. L'abbé de Marsy prétend que c'est le vent que les marins appellent est-quart-de-nord-est, mais nous croyons qu'il se trompe.

[3] Sur le soir. Voyez le dictionnaire italien et françois d'Oudin, au mot *Alba de tafani.* L'aube ou le point du jour. C'est lorsque le jour commence à poindre. Ainsi l'aube des mouches c'est proprement le tems où les mouches commencent à poindre et à se faire sentir. (L.) — Cette expression est toute italienne : *Levarsi all'alba de tafani*, se lever *à l'aube des mouches*, c'est-à-dire fort tard.

[4] On lit *grandeur* dans l'édition de Valence.

[5] Il donne à cette île la forme de celle de la Sicile, parceque la Sicile est triangulaire, et la figure triangulaire à son île des Alliances, sans doute à cause de la figure en as de trèfle des nez de cette île.

[6] Le Paradoxe du procès, etc., imprimé chez Charles Étienne, l'an 1554. *Un Poitevin autant rouge qu'un cramoisi Vénitien.* C'est depuis très long-temps que les peuples du Poitou ont été appellez *Poitevins rouges.* La raison qu'en rend l'annaliste Jean du Bouchet, livre II, chapitre II, c'est qu'à l'exemple des anciens Scythes, dont on les fait descendre, se gorgeans comme eux de sang humain, ils avoient ordinairement le visage tout ensanglanté. Jean de la Haye, ou l'auteur des Antiquitez du Poitou, qu'on lui attribue, tombe d'accord qu'on traite de *Poitevins rouges* les habitants du Poitou; mais il prétend que ce sobriquet ne leur a été donné que parcequ'étant

et petits enfans ont le nez en figure d'ung as de treufles. Pour ceste cause le nom anticque de l'isle estoyt Ennasin [7]. Et estoyent touts parents et alliez ensemble, comme ils se vantoyent, et nous dist librement le potestat du lieu: Vous aultres gens de l'aultre monde tenez pour chose admirable, que d'une famille romaine (c'estoyent les Fabians [8]) pour ung jour (ce feut le trezieme du mois de febvrier [9]) par une porte (ce feut la porte

naturellement guerriers, non contens de charger de vermillon leurs boucliers, ils s'en peignoient aussi le visage. Voyez ses Antiquitez, chapitres III et IV. Pour moi, je croirois plutôt que le sobriquet de *rouges* n'est tombé sur les Poitevins, qui d'ailleurs aiment le bon vin, que par rapport à l'ancienne *pite* ou *poitevine*, qui se fabriquoit à Poitiers, et qui étant une monnoye de billon, de la valeur seulement d'une demi-obole, étoit mêlée de beaucoup de cuivre rouge qui se découvroit pour peu qu'elle eût été maniée. (L.) — Parceque les *Poitevins*, suivant certains auteurs, descendent des *Pictes*, qui se peignoient le corps en rouge, d'où leur vient le nom latin de *Pictavi*. Voyez le dictionnaire de Trévoux, au mot *picte*, et *Beatus Rhenanus*, *rerum Germ.*, liber I. « L'origine de ce sobriquet, qui est fort ancien, dit l'abbé de Marsy, sans le chercher bien loin, comme a fait Le Duchat, peut se tirer de leur nom même *Pictavi*, qui vient de *pingere :* parceque les anciens *Pictes*, pour se rendre plus terribles, se peignoient le visage avec du vermillon, ou peut-être même avec du sang. » Voyez livre III, chapitre III.

[7] Parcequ'anciennement on disoit *ennasé*, dans la signification d'*enasatus*, comme *enlevé* dans celle d'*elevatus*. A Metz, *ennasé* signifie *enchiffrené*, parceque les camus parlent du nez. (L.) — *Ennasin* pour *énasin*, qui n'a point de nez, *enasatus*. Il faudroit donc écrire *énasin*. C'est ainsi qu'il écrit lui-même *enasé* pour *énasé*.

[8] Voyez Aulu-Gelle, livre VII, , chapitre XXI. (L.)

[9] En effet, le massacre des Fabiens, *cædes Fabiorum*, est placé le 13 février dans les calendriers romains. Le nombre treize est en-

Carmentale, jadis situee au pied du Capitole, entre le roc Tarpeïan et le Tibre, depuis surnommee Scelerate[10]) contre certains ennemis des Romains (c'estoyent les Veientes Hetrusques) sortirent trois cens six hommes de guerre touts parents, avecques cinq mille aultres souldars touts leurs vassaulx: qui touts feurent occis, ce feut pres le fleuve Cremere, qui sort du lac de Baccane. De ceste terre pour ung besoing sortiront plus de trois cens mille touts parents et d'une famille.

Leurs parentez et alliances estoyent de façon bien estrange: car estants ainsi touts parents et alliez l'ung de l'aultre, nous trouvasmes que personne d'eulx n'estoyt pere ne mere, frere ne sœur, oncle ne tante, cousin ne nepveu, gendre ne brus, parrain ne marraine de l'aultre. Sinon vrayement un grand vieillard enasé, lequel, comme je veids, appella une petite fille aagee de trois ou quatre ans, mon pere: la petite fillette le appelloyt ma fille.

La parenté et alliance entre eux, estoyt que

core regardé aujourd'hui comme un nombre malheureux. On sait qu'il y a bien des gens qui croient que si l'on est treize à une même table, il en mourra un des treize dans l'année.

[10] C'est en effet à cause de ce massacre fabuleux, qui ressemble à celui des Innocents, que cette porte fut surnommée *Porta scelerata*. Rabelais, qui avoit habité Rome, et publié la topographie de cette ville, prouve ici qu'il la connoissoit bien.

l'ung appelloyt une femme, ma Maigre[11]: la femme le appelloyt mon Marsouin. Ceulx là, disoyt frere Jean doibvroient bien sentir leur maree, quand ensemble se sont frottez leur lard. L'ung appelloyt une guorgiase bachelette en soubriant: Bon jour mon Estrille. Elle le resalüa disant: Bonne estreine, mon Faulveau. Hay, hay, hay, s'escria Panurge, venez veoir une estrille, une fau, et ung veau. N'est ce Estrille Faulveau[12]? Ce Faulveau a la raye noire doibt bien souvent estre estrillé. Ung aultre salüa une sienne mi-

[11] La femme étoit *maigre*, et l'homme *un gros cochon*, comme on parle, ce qui donnoit lieu à l'équivoque. *Maigre* est ce poisson de mer qu'on appelle autrement *ombre*. (L.) — « Ici, dit l'abbé de Marsy, l'équivoque est double, au moins quant au mot *maigre*, qui signifie 1° décharné; 2° un poisson qu'on appelle aussi *ombre*. »

[12] C'est ici l'ame d'un vieux rebus picard, composé d'une *étrille*, d'une *faulx* et d'un *veau*, ce qui a fait croire à Furetière que comme les rebus ont eu leur commencement dans la Picardie, sous le nom d'*Isle des Alliances*, Rabelais avoit désigné cette province, où d'ailleurs parmi le peuple il n'y a presque personne qui, comme dans tout ce chapitre, n'ait un sobriquet tout-à-fait propre à entrer dans quelque rebus. A l'égard de celui-ci, on le trouve dans ces vers de Marot, qui sont de sa deuxième épître du Coq à l'âne :

Une estrille, une faux, un veau,
C'est à dire estrille Fauveau,
En bon rebus de Picardie.

Mais Durand Gerlier, libraire à Paris, se l'étoit approprié avec la devise, dès l'an 1489. Voyez la Caille, Histoire de l'Imprimerie, page 65. (L.) — *Fauveau*, en vieux langage, est le diminutif de *fauve*. *Fauveau* et *Fauvel* sont encore aujourd'hui des noms propres, qui ont le même sens que *fauve*.

gnonne disant: A Dieu mon bureau. Elle luy respondit: Et vous aussi mon Procez. Par sainct Treignan, dist Gymnaste, ce procez doibt estre souvent sus ce bureau. L'ung appelloyt une aultre mon verd [13]. Elle l'appelloyt son coquin. Il y ha bien la, dist Eusthenes, du verd coquin. Ung aultre salua une sienne alliee disant: Bon di [14], ma coingnee. Elle respondit: Et a vous, mon manche. Ventre beuf, s'escria Carpalim, comment ceste coingnee est emmanchee! Comment ce manche est encoingné! Mais seroyt ce poinct la grande manche [15] que demandent les courti-

[13] *Verd* est ici un tapis, qui ordinairement est d'étoffe verte : et *coquin* se prend pour *fripon*, dans la signification de bon compagnon. Ainsi, c'est comme si ce drôle avoit voulu faire souvenir sa garse que souvent elle lui servoit de tapis ou de tablier. Or Eusthènes, à qui ces noms paroissoient fantasques, parcequ'il n'en comprenoit pas le mot pour rire, dit que dans les sobriquets que venoient de s'entredonner cet homme et son amie, il y avoit bien du *vercoquin*, beaucoup de caprice. Rabelais, au reste, a écrit *verd coquin*. (L.) — *Vercoquin*, au sens propre, est le nom qu'on donne au ver-luisant en Sologne.

[14] *Bon jour*, en langage picard. (L.) — Comme dans les noms des jours de la semaine : *lundi*, *mardi*, *mercredi*, *jeudi*, *vendredi*, *samedi*, *dimanche*, formés de *Lunæ dies*, *Martis dies*, *Mercurii dies*, *Jovis dies*, *Veneris dies*, *Sabbati dies*, *dies Dominica*.

[15] La *mancia* ou *manche* des Italiens, c'est le *paraguantes* ou le *pour des gants* des Espagnols, et ce qu'en France on appelle *les épingles*. Voyez le Franciosin, au mot *mancia*. En Italie cette *manche* est de trois sortes, dont celle que demandent les courtisanes ou garses de réputation de la cour de Rome est la plus forte. Voyez H. Etienne, page 62 de ses Dialogues du nouveau langage françois

sanes romaines, ou ung cordelier a la grande manche?

Passant oultre je veids ung Averlant [16] qui saluant son alliee, l'appella mon matras [17] : elle le appelloyt mon Lodier. De faict il avoyt quelcques traicts de Lodier lourdault [18]. L'ung appelloyt une aultre ma mie, elle l'appelloyt ma crouste. L'ung une aultre appelloyt sa palle, elle l'appeloyt son fourgon. L'ung une aultre appelloyt ma savate, elle le nommoyt pantophle. L'ung une aultre nommoyt ma bottine, elle l'appelloyt son estivalet [19].

italianisé. La vieille courtisane romaine, dans les Jeux rustiques de Joachim du Bellai :

> Aucunefois n'estant de la partie,
> J'estoy si bien de mon faict avertie :
> Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
> Autant de fois la manche on me donnoit.

Et Saint-Amant, au dixain LXXXI de sa Rome ridicule :

> Ces gens-ci n'ont point l'humeur franche ;
> A tout gain leur arc est bandé ;
> Souvent, pour m'avoir regardé,
> J'ay veu me demander la manche. (L.)

— C'est ce que nous nommons *pot-de-vin*, *étrennes*, *épingles*.

[16] Maquignon. Nous avons déja expliqué ce mot, livre I, chapitre III.

[17] Sans doute pour *matelas*, car *lodier* signifie couverture de lit, en vieux françois.

[18] Homme grossier, vêtu à la païsane, d'une chemisette remplie de coton. La quatre-vingt-dix-huitième des Cent Nouvelles nouvelles. *Voicy venir quatre gros* loudiers, *charretiers ou bouviers, par adventure encore plus vilains.* (L.)

[19] Diminutif d'*estival*, sorte de bottine, ainsi appellée de l'alle-

L'ung une aultre nommoyt sa mitaine, elle le nommoyt mon guand. L'ung une aultre nommoyt sa couane, elle l'appelloyt son lard : et estoyt entre eulx parenté de couane de lard.

En pareille alliance, l'ung appelloyt une sienne mon homelaicte[20], elle le nommoyt mon œuf : et estoyent alliez comme une homelaicte d'œufs. De mesmes ung aultre appelloyt une sienne ma trippe, elle l'appeloyt son fagot. Et oncques ne peuz sçavoir quelle parenté, alliance, affinité ou consanguinité feust entre eulx, la rapportant a nostre usaige commun, sinon qu'on nous dict qu'elle estoyt tripe de ce fagot. Ung aultre saluant une sienne disoit : Salut mon escalle; elle respondit : Et a vous mon huystre. C'est, dit Carpalim, une huystre en escalle[21]. Ung aultre de mesmes saluoit une sienne disant : Bonne vie ma gousse. Elle respondit : Longue a vous[22] mon pois. C'est, dist

mand *stiefel*, ou plutôt du latin *æstivale*, parcequ'on les chaussoit en été. *Æstivalia sunt ocreæ, seu calceamenta de corio : quibus etiam aliqui utuntur in æstate*, dit un ancien Vocabulaire de droit, réimprimé in-8° à Paris, l'an 1538. Et si quelqu'un veut savoir où se travailloit autrefois la meilleure de cette besogne, il n'a qu'à lire la suite de cet endroit, où l'on cite ces paroles du jurisconsulte Jean André : *Et fiunt optima (æstivalia) apud sanctum Severinum*, c'est-à-dire proche l'église de Saint-Severin, à Paris. Il y a aussi une petite ville de ce nom dans la Marche d'Ancone. (L.) Petite botte légère d'été, du latin *æstivalis*.

[20] Omelette. Voyez Ménage à *Amelette*.

[21] Écaille.

[22] Ici, d'une seule salutation Rabelais en fait deux. Car de son

Gymnaste, ung pois en gousse. Ung aultre grand vilain claquedent[23] monté sus haultes mules de bois rencontrant une grosse, grasse, courte guarse[24], luy dist: Dieu gard mon sabbot, ma trombe, ma touppie[25]. Elle luy respondit fiere-

tems, gens de connoissance, soit qu'ils se rencontrassent ou qu'ils s'écrivissent, se souhaitoient *bonne vie et longue;* et c'est précisément en ces termes que fut salué, en 1493, un gentilhomme huguenot du Nivernois, par un de ses parens, qui en même tems lui lâcha son pistolet au travers du corps. Bèze, Histoire Ecclésiastique, t. II, page 422. (L.)

[23] Un capucin, entant que ceux de cette branche de la famille de saint François, allans piés-nuds, sont sujets à endurer bien du froid pendant l'hyver. (L.) — Les *hautes mules de bois* sont des sandales. Voyez livre I, chapitre XXV, et livre II, chapitre VII.

[24] *Garse* vient donc de *crassa*, et lorsque ce mot signifie simplement une fille, il la désigne comme ayant déja tout l'embonpoint qu'elle doit avoir. Mais lorsque, comme ici, *garse* se prend en mauvaise part, ce mot se dit d'une grosse villaine, et c'est l'opposé à une fille de qualité, dont l'éducation la porte à la vertu. Le roman des quatre fils Aimon, chapitre X: *Car il trouva Renaud monté sur Bayard, lequel il ne tint pas pour ribaut ny pour garson, mais pour un des meilleurs chevaliers du monde.* (L.) — *Garse* ne vient point de *crassa*, mais de *gars* variante de *gas*, d'où vient aussi *garçon*, qu'on écrivoit autrefois, et avec raison, *garson*. De *gars* nous avons fait aussi *jars*, mâle de l'oie. Quant à *gars*, qui se dit *gwas*, en breton, d'où nous avons *vassal* et son diminutif *valet*, il doit venir du grec ἄῤῥην ou ἄρσην, *mas*, *masculus*, *fortis*, *strenuus*. Voilà bien des étymologies nouvelles et inconnues : elles n'en sont pas moins certaines.

[25] Elle étoit de ces grosses, grasses et courtes garses, qui ne croissent qu'en rond, comme les raves du Limosin, pour parler avec Rabelais, livre II, chapitre XXVII, et par conséquent sa taille étant à peu près de la figure d'une toupie: à un claquedent comme

ment: Guard pour guard[26] mon fouet. Sang sainct Gris[27], dist Xenomanes, est il fouet competent pour mener ceste touppie?

celui-ci, monté sur hautes mules de bois ou *sabots*, convenoit un tel sabot pour chaussure et pour monture. (L.)

[26] Elle lui rend le *Dieu gard'* dont il l'avoit saluée, en lui faisant entendre que si elle étoit une garce, il étoit un gars. (L.)

[27]* Ici Xénomanes jure par le sang que se tirent par la discipline les cordeliers que leur *alcoran* appelle *diables-gris*. *Saint Gris* c'est Saint François d'Assise, patriarche des *gris vêtus*, entant qu'il étoit *ceint* d'une corde et vêtu de *gris*, et qu'il enjoint à ses disciples d'aller piés-nuds, comme plus bas, chapitre XXIX, où il est dit de Carême-Prenant, qu'il portoit gris et froid comme un vrai claque-dent. Le roi Henri IV juroit *ventre saint gris;* et si l'on en croit le prétendu Vigneul Marville, page 167, du deuxième tome de ses Mélanges, ce jurement ne vouloit rien dire. Mais on voit qu'il se trompe, comme encore le gentilhomme de feu M. de Vendôme, et son maître même, à qui l'on fait dire que les gouverneurs du jeune prince de Bearn, craignans qu'il ne se laissât aller à blasphémer comme tant d'autres, lui permirent de jurer ainsi. *Saint Gris* est donc Saint François, patriarche des *moines gris*, et Henri IV, qui étoit ou qui fut long-tems huguenot, juroit par le ventre de ce saint, comme d'autres, livre I, chapitre III, par le ventre Saint-Quenet. *Saint gris*, au reste, est aussi un juron poitevin. La gente Poitevin'rie.

Car et cors et bians en ertiant
De tot, saint gris, mis à niant.

Les vieux loups sont gris. De là vient en partie qu'on a appellé frère *Lubin* un jeune cordelier. (L.) — *Sang saint gris*, comme le remarque de Marsy, se disoit donc avant que Henri IV eût mis à la mode *ventre saint gris*. Le Moine appelle cette femme son *sabot*, par allusion à la chaussure de son ordre, et cette femme l'appelle son *fouet*, par allusion au cordon de Saint-François. Ces mots *fouet*, *toupie*, surtout ce dernier, présentent une allusion encore plus polissonne. Il pourroit bien y avoir là une application à quelques femmes de la cour de Henri II. Voyez livre V, chapitre XXVIII.

Ung docteur regent bien peigné et testonné avoir quelcque temps divisé avecques une haulte damoiselle, prenant d'elle congié luy dist : Grand mercy, bonne mine. Mais, dist elle, tres grand a vous maulvais jeu. De bonne mine, dist Pantagruel, a maulvais jeu n'est alliance impertinente. Ung bachelier en busche[28] passant dist a une jeune bachelette : Hay, hay, hay. Tant y ha que ne vous veids muse. Je vous veoy, respondit elle, corne, voluntiers. Accouplez les, dist Panurge, et leur soufflez au cul, ce sera une cornemuse. Ung aultre appella une sienne ma truye, elle l'appella son foin. La me vint en pensement que ceste truye voluntiers se tournoit a ce foin. Je veids ung demy gualland bossu, quelcque peu pres de nous

[28] Le mot de *bachelier* convient à quelques égards dans toutes ses significations, mais particulièrement dans celle-ci, d'un garçon à marier : c'est une métaphore prise de l'arbre qu'on appelle de généalogie, duquel le bachelier n'est qu'un *bâton* par rapport à son père qui en est le *tronc*, ou du moins une grosse branche. De sorte que ce vieux garçon que Rabelais oppose ici à une *jeune bachelette*, est appellé *bachelier en busche* par l'auteur, comme qui diroit un bachelier devenu buche, de bâton tendre et délicat qu'il étoit dans sa jeunesse. Et d'un tel, Rabelais fait dire à la jeune bachelette, que si, vieux comme il l'est déja, il lui prenoit envie ainsi sur l'arrière saison de s'embarquer dans le mariage, il pourroit bien faire naufrage sur cette mer pleine d'écueils. Ce qu'elle exprime en disant, qu'au cas qu'il se mariât à un jeune *museau* comme elle, il lui sembloit déja de le voir *corne*. Il est effectivement naturel qu'un bâton devenu buche pousse des branches, et ce sont ces branches que Rabelais appelle *cornes*, pour ne point quitter sa métaphore. (L.)

saluer une sienne alliee, disant: Adieu mon trou. Elle de mesme le resalua disant : Dieu guard ma cheville. Frere Jean dist : Elle, ce croy je, est toute trou, et il de mesmes tout cheville[29]. Ores est a sçavoir si ce trou par ceste cheville peult entierement estre estouppé.

Ung aultre salua une sienne, disant : Adieu ma mue. Elle respondit : Bon jour mon oizon. Je croy, dist Ponocrates, qne cestuy oizon est souvent en mue. Un averlant, causant avecques une jeune gualoise, lui disoyt : Vous en soubvieigne, vesse. Aussy fera ped, respondit elle. Appellez vous , dist Pantagruel au potestat, ces deux la parents? Je pense qu'ilz soient ennemis, non alliez ensemble, car il l'a appellee vesse. En nos pays vous ne pourriez plus oultraiger une femme que ainsy l'appellant. Bonnes gents de l'aultre monde, respondit le potestat, vous avez peu de parents

[29] Les cuisiniers réparent par le moyen de plusieurs chevilles l'estomach d'une volaille maigre, comme devoit l'être ce bossu, que d'ailleurs Rabelais ne traite de *demi-gallant* que parcequ'il ne devoit pas être fort *vaillant* en amour. C'est ce que l'auteur insinue encore par un proverbe, dont le sens est qu'à tout autant d'invitations que pouvoit faire à ce bossu sa maîtresse, il avoit toujours préparé quelque méchante excuse. On dit aussi d'une personne qui trouve toujours quelque histoire à faire à propos de celle qu'on lui conte :

Qui de coûtume moult babille,
Trouve à chacun trou sa cheville.

De quoi qu'on puisse parler, un babillard a toujours quelque chose qu'il y fait venir à propos. (L.)

tels et tant proches comme sont ce ped et ceste vesse. Ilz sortirent invisiblement touts deux d'ung trou en ung instant. Le vent de galerne[30], dist Panurge, avoyt doncques lanterné leur mere. Quelle mere, dist Potestat, entendez vous? C'est parenté de vostre monde. Ilz n'ont ne pere ne mere; c'est a faire a gents de dela l'eaue[31], a gents bottez de foin[32]. Le bon Pantagruel tout voyoyt et escoutoyt; mais a ces propous il cuida perdre contenance[33].

Avoir bien curieusement consideré l'assiette de l'isle et meurs du peuple Ennasé, nous entrasmes en ung cabaret pour quelcque peu nous rafrais-

[30] Sur une feinte créance que Rabelais donne ici à ce que quelques naturalistes anciens ont avancé, qu'en Espagne le zéphyre ou le vent d'ouest faisoit concevoir les jumens, il conclut, en plaisantant, que puisque la femme dont il s'agit n'avoit conçu que des vents, il falloit que ce fût l'ouvrage du vent de galerne, qui n'est bon qu'à faire geler les vignes. (L.)

[31] Qui ne sont point à imiter, non plus que ces fameux amis, qu'on a appellez amis de delà l'eau, apparemment parce que lorsqu'ils ont manqué à leurs amis dans le besoin, ils ont coutume de s'excuser sur ce que quelque rivière qu'ils ne pouvoient passer les a empêchez de venir à leur secours. Voyez le Dictionnaire françois-italien, d'Oudin, au mot *Eau*. (L.)—Gens de delà la mer, de l'autre monde. C'est une expression proverbiale.

[32] Grossiers comme ces pauvres païsans, qui au défaut d'autres bottes, s'en font avec du foin cordelé. (L.)—Autre expression proverbiale, pour dire des gens rustiques. Voyez Ménage au mot *Houssepaillier*.

[33] On conçoit aisément qu'un grand roi doit se trouver très déplacé au milieu d'une troupe d'hommes aussi grossiers.

chir. La on faisoyt nopces a la mode du pays. Au demourant chiere et demie. Nous presens feut faict ung joyeulx mariaige, d'une poire femme bien guaillarde, comme nous sembloyt toutesfoys ceulx qui en avoyent tasté, la disoyent estre molasse, avecques ung jeune fromaige a poil follet[34] ung peu rougeastre. J'en avoys aultrefoys ouy la renommee, et ailleurs avoyent esté faicts plusieurs tels mariaiges. Encores dict on en nostre pays de vache[35], qu'il ne feut oncques tel mariaige, qu'est de la poire et du fromaige. En une aultre salle je veids qu'on marioyt une vieille botte avecques ung jeune et souple brodequin. Et feut dict a Pantagruel, que le jeune brodequin prenoyt la vieille botte a femme, pource qu'elle estoyt bonne robbe[36] en bon poinct et grasse, a prouffict de

[34]* Nous sommes persuadés que c'est ici que gît le lièvre, qu'est le venin caché, qu'il y a une allusion maligne aux amours de Henri II et de Diane de Poitiers, et que ce n'est que pour lancer ce trait impunément, qu'il dit tant de quolibets auparavant. *Un peu rougeâtre* signifie un peu roux, et nous avons vu dans le nouveau prologue, qu'il donne déja à Henri II le nom de *jeune et blond Phébus*. Voyez la note 39, qui suit.

[35] Le plat pays. Marot, dans son épître pour un gentilhomme de la cour, etc.

...... Ces grosses villageoises
Là nous trouvons. Les unes sont vacheres
Qui nous diront (s'il nous ennuye, ou fasche)
Quelcque propos de leur pays de vache. (L.)

[36] Plus bas encore, au chapitre xvi : *Si vous m'avez trouvé bonne*

mesnaige, voyre feust ce pour ung pescheur[37]. En une aultre salle basse je veids ung jeune escafignon[38] espouser une vieille pantophle[39]. Et nous feut dict que ce n'estoyt pour la beaulté, ou bonne grace d'elle; mais par avarice et convoitise d'avoir les escus dont elle estoyt toute contrepoinctee.

robbe, etc., c'est-à-dire grasse, en embonpoint. De l'italien *buona robba* ou *roba*, qui veut dire la même chose. (L.)

[37] Villon, dans son grand Testament :

> Les autres sont entrez en cloistres
> De celestins ou de chartreux,
> Bottez, housez com' pescheurs d'oistres,
> Voilà l'estat divers d'entre eux.

Dans les Rabelais de Hollande on lit *prescheur*, ce qui semble devoir s'entendre des *prescheurs bottez*, dont il est parlé liv. V, chap. xxix; mais il faut lire *pescheur*, conformément aux anciennes éditions. (L.) — C'est qu'il y a des genres de pêche où il faut se munir de bottes pour marcher dans des lieux aquatiques et marécageux; les pêcheurs d'huîtres entre autres en ont besoin.

[38] Sous l'idée d'un *escafignon*, c'est-à-dire d'un soulier de danseur de corde ou sauteur, Rabelais désigne un jeune gentillâtre sans biens, un gentilhomme des moins relevez et à simple semelle. (L.) — C'est un dérivé *d'escarpin*. Voyez Ménage à *Écafignon*.

[39]* Ce mot, est-il dit, dans une des notes du livre IV, attribuées à Rabelais, est extrait du grec παντόφιλλος, tout de liège; et l'Alphabet de l'auteur ajoute qu'en effet le dessous de la pantoufle est tout de liège. Mais il y a ici une remarque bien plus importante à faire, c'est que ce *jeune escafignon qui epouse une vieille pantophle*, du temps de Rabelais, est encore Henri II amant de Diane de Poitiers. Voyez la note 34.

CHAPITRE X[1].

Comment Pantagruel descendit en l'isle de Cheli, en laquelle regnoyt le roy sainct Panigon.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel et ses compagnons descendent dans l'île de *Chéli,* île riche et populeuse, où régnoit le roi *Saint-Panigon.* Ils furent parfaitement accueillis et somptueusement traités, tant par le roi Panigon que par sa suite. Frère Jean (le cardinal du Bellay), en se trouvant dans les cuisines du palais, au moment où on le cherchoit pour partir et faire ses adieux au roi, à la reine et aux dames de la cour, montre bien l'attrait qu'ont pour les moines « le branlement des « broches, l'harmonie des contrehastiers, la position des « lardons, la temperature des potaiges, les preparatifs du « dessert, l'ordre du service du vin. »

Nous ne pensons pas, comme de Marsy, que le nom hébreu ou grec de l'île de *Chéli*, et du roi *Panigon,* ne fasse rien à l'affaire. C'est faute de savoir à quelle langue ces deux noms appartiennent, et ce qu'ils signifient, que nous sommes bien embarrassés pour savoir quelle est cette île où l'on fait si bonne chère, quel est ce saint roi. Le nom de l'île de *Chéli* doit venir, non pas de l'hébreu *schalom,* pa-

[1] C'est le chapitre v de l'édition de Valence.

cifique, comme le croient l'Alphabet de l'auteur, Bernier et Le Motteux, cette étymologie n'est pas recevable, mais de l'hébreu חלי, *cheli*, languor, infirmitas, ægritudo, morbus, qui a pour racine חלה, placenta, panis, torta, ou de שלי, tranquillitas, pax, deceptio, dolus, dont la racine est שלה, error, culpa, blasphemia, ou du grec χέλυς, tortue, ou χηλὴ, écrevisse, cancre, qui va à reculons; et celui du roi *Panigon* doit être composé du diminutif latin *panicus*, petit pain, ou du grec πᾶν εἰκὼν, tout image. Mais quelle est cette île de gâteaux et de tourtes, ou de langueur, de tranquillité et de paix, ou de dol et de déception, d'erreur et de blasphème? quel est ce roi tout-image, tout-idole, tout couvert de reliques, ou qui fait et mange des petits pains?

Henri II est allé, en 1547, à Reims, où il a été sacré; en 1548 à Troyes, à Dijon, à Beaune, à Turin et à Lyon; et le cardinal de Lorraine à Rome, puis au concile de Trente, où il fut reçu par les pères du concile et les ambassadeurs, avec une magnificence extraordinaire. L'île de Chéli seroit-elle l'abbaye des bénédictins de Reims ou du Mans: frère Jean est le cardinal du Bellay, qui étoit abbé de Saint-Vincent du Mans; ou une abbaye de bernardins, telle que l'abbaye de Clairvaux, en Champagne, ou de Citeaux en Bourgogne, fondées toutes deux par saint Bernard, patron du moine Bernard-Lardon, qui est ridiculisé dans le chapitre suivant? Seroit-elle la ville de Rome, ou celle de Trente? Alors le saint roi Panigon, tout-idole, ou qui mange des petits pains, seroit l'abbé de l'une de ces abbayes, avec ses moines, ou un évêque avec son clergé, ou le pape avec ses cardinaux, ou le légat du pape à Trente avec les pères du concile; et la reine une abbesse avec ses religieuses. Le pape est déja figuré dans le chapitre XXIV du livre III, par *le bon pere Saturne, lié dans les isles Ogygies, de belles chaisnes d'or, qui connoist, en dor-*

mant, tout ce que filent les Parques; et c'est au Havre qu'il faut s'embarquer pour ces îles.

Quant au légat du pape ou au concile de Trente, « ce concile, dit Fra Paolo, eut bien des interruptions, pendant lesquelles il dormoit si profondément qu'on ne savoit s'il étoit vivant ou mort. » On comparoit ce concile à l'Iliade, au cheval de Troie, et à un étique. « L'évêque de Bitonte, dans son discours d'ouverture, en 1545, dit, ajoute l'historien que nous venons de citer, que le concile étant convoqué, tous les évêques et les docteurs s'y devoient renfermer comme dans le *cheval de Troie*. Il s'adressa aux bois et aux forêts de Trente, les conjurant d'inviter tous les hommes de se soumettre au concile, de peur que l'on ne dise que *la lumière du pape* étant venue au monde, les hommes avoient mieux aimé les ténèbres que la lumière. *Papæ lux venit in mundum, sed dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* La comparaison du concile avec le *cheval de Troie*, qui étoit une machine de *trahison*, fut jugée téméraire et injurieuse; mais d'avoir appliqué au pape ce que l'Écriture dit de Jésus-Christ, comme si le pape étoit la lumière du monde, cela passoit pour un *blasphème.* » On sait en outre que le pape ou le légat du pape, soutenoit au concile de Trente le culte des images et des reliques contre les protestants, qui les traitoient d'idoles et les détruisoient par-tout où ils étoient les maîtres.

Enfin ce roi Panigon, qui se marie et qui est si complaisant pour le roi Pantagruel et ses courtisans que de leur permettre d'embrasser sa femme, seroit-il le même que le roi *Philotheamon*, qui s'est marié dans le chapitre I, *avecques l'infante du royaulme de Engys*, et pour le mariage duquel *le roy Philophanes*, son frère, s'étoit alors absenté? On a vu dans le commentaire historique du chapitre II, que le cardinal de Lorraine s'absenta en 1549, pour le mariage de son frère le duc de Guise, avec une petite-fille

de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Ou seroit-ce Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui épousa, à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, fille de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite, sœur de François Ier? La cour donna des fêtes à Lyon et à Saint-Germain-en-Laye, à l'occasion de ce mariage, et de celui du duc de Guise. Alors si le nom de l'île de Chéli signifioit en hébreu l'île de dol et de déception, ce nom feroit allusion à celui de *Guise* et de *guisard*, qui signifioit fin, rusé. « Le roi Panigon, qui se marie, dit l'Alphabet de l'auteur, et convie ses amis à venir baiser sa femme, estoit un bon seigneur du pays, qui ne sceut jamais ce que c'est que jalousie, et trouvoit bon tout ce que plaisoit à sa femme. »

Nous ne pouvons donc offrir que des conjectures à ce sujet. Mais cependant, nous rappelant que Rabelais se moque livre II, chapitre XVI (voyez la note 20), des *tartes bourbonnoises*, mot qui est expliqué par *étron*, dans les dictionnaires d'Oudin et de Duez, et qui est le nom des *bourbiers* du *Bourbonnois*, et d'une pâtisserie; faisant ensuite attention que *Chéli* en hébreu signifie gâteau, tourte ou tarte, et que c'est à Moulins qu'eut lieu le mariage d'Antoine de *Bourbon*, nous croyons avoir enfin trouvé le mot de l'énigme : l'île de Chéli doit être Moulins, le roi saint Panigon Antoine de Bourbon, et la reine Jeanne d'Albret, mère de notre Henri IV; les noms de *chéli* et de *panigon* doivent signifier petit pain, gâteau, tourte ou tarte, par allusion aux *tartes bourbonnoises*, aux *bourbiers du Bourbonnois*, et au duc de *Bourbon*.

Le lecteur, au reste, choisira entre ces diverses explications. Voici celles des autres commentateurs historiques. « De l'île de ces *malplaisans allianciers, avecques leurs nez de as de treuffle*, Pantagruel, dit Le Motteux, passe dans celle de *Chéli*, qu'on peut regarder comme l'antipode de la première à cause de la politesse des habitans. L'Alpha-

bet de l'auteur fait venir *chéli* de l'hébreu *schalom*, qui veut dire pacifique, parcequ'en effet *le bon*, *le débonnaire roi* Panigon y régnoit; j'aimerois mieux le tirer du grec *cheillée*, les lèvres, parcequ'il paroît que Rabelais a voulu décrire le séjour des belles paroles ou des compliments. »

« Dans cette île *regnoyt le roy Sainct-Panigon*, *lequel*, *accompaigné de ses enfants et princes de sa court*, *s'estoyt transporté jusques pres le Havre*, *pour recepvoir Pantagruel*, *et le mena jusques en son chasteau. Sus l'entree du dongeon se offrit la royne accompaignee de ses filles et dames de court; et Panigon voulut qu'elle et toute sa suite baisassent Pantagruel et ses gents. Telle estoyt*, dit l'auteur, *la courtoisie et coustume du pays. Panigon*, dit-il encore, *vouloyt en toute instance*, *pour cestuy jour et au lendemain*, *retenir Pantagruel. Pantagruel fonda son excuse sur la serenité du temps.* Et si Panigon, sur cette excuse, *donna congié* à ces voyageurs, ce ne fut qu'*apres boyre*, voire *vingt et cinq ou trente fois pour homme.* Voilà sans doute des complimens. »

« Frère Jean avoit disparu pendant qu'on en étoit aux embrassades et aux baisers. Il étoit allé chercher dans les cuisines quelque viande moins creuse, plus propre pour un moine. Il reparoît à la fin, mais ce n'est que pour se moquer des complimens qu'il a évités. *Cette brenasserie de reverences*, dit-il, *me fasche plus qu'ung jeune diable. Je vouloys dire ung jeusne* (jeûne) *double.* Aussi voyez-vous qu'encore que l'île soit *grande*, *fertile*, *riche* et *populeuse*, il n'y a que les cuisines de l'île qui attirent son attention. Là il admire *le branlement des broches et l'harmonie des contrehastiers.* Là il exerce sa critique sur la *position des lardons*, sur la *temperature des potaiges*, sur les *preparatifs du dessert*, et sur l'*ordre du service du vin.* »

« J'avoue franchement, dit l'abbé de Marsy, que les deux étymologies de Le Motteux ne me satisfont point. Je ne vois pas même la nécessité d'en chercher une. Ce chapitre

roule sur des avantures communes, qui n'ont pas besoin d'un commentaire tiré de si loin. Ce qu'il offre de plus remarquable, c'est la gourmandise de Frère Jean, qui, au lieu de perdre son temps comme les autres à faire des complimens et à *chiabrener avec des femmes*, s'en va tout droit à la cuisine; et là, dans une espèce d'extase et de ravissement, considère *le branlement des broches*, etc. Cela amène naturellement toutes les plaisanteries sur la gourmandise des moines, lesquelles font la matière du chapitre XI; c'est où Rabelais en vouloit venir, et il n'a imaginé ce prétendu voyage dans l'île de *Chéli*, dont le nom hébreu ou grec ne fait rien à l'affaire, que pour avoir le plaisir de s'égayer dans ce chapitre et dans le suivant, aux dépens des moines. »

« Le chapitre X, où il est fait mention d'un roi Saint-Panigon, est, dit Bernier, une autre vision, de mesme que l'isle de Chely, qui signifie en hébreu repos, parceque ce prince pacifique vivoit fort bien avec les amis de sa femme. Au reste Panurge paroît en tout ce chapitre, quoique les femmes y soient introduites, bien moins un ami du sexe et un Médor, qu'un vrai Cupidon de cabaret. »

Le garbin nous souffloyt en pouppe, quand laissants ces mal plaisants[2] allianciers[3], avecques leurs nez de as de treuffle, montasmes en haulte mer. Sus la declination du soleil feismes scalle[4]

[2] Mauvais plaisants. Voyez Le Duchat, dans Ménage à ce mot.

[3] Impertinens dans leurs rebus, équivoques et sobriquets, qui, dans le fond, ne sont que de *mauvaises plaisanteries*. (L.) — Ces habitants de l'île Ennasin, qui font des *alliances* de mots, mal plaisantes.

[4] Faire scale, de l'italien *far scala*, c'est prendre port, mettre

en l'isle de Cheli[5]; isle grande, fertile, riche et populeuse, en laquelle regnoyt le roy sainct Panigon[6]. Lequel, accompaigné de ses enfants et princes de sa court, s'estoyt transporté jusques pres le Havre pour recepvoir Pantagruel, et le mena jusques en son chasteau. Sus l'entree du dongeon se offrit la royne accompaignee de ses filles et dames de court. Panigon voulut qu'elle

l'échelle à terre pour y descendre. L'Arioste, chant XVIII de la traduction imprimée en 1555 : *De là le patron desploya l'æsle à un vent grec, levant, volant à main dextre autour de Chypres, et surgit à Paphos, et mit échelle en terre, et les navigans sortirent du rivage.* (L.) — Descendîmes, abordâmes.

[5] *Cheli.* En hébreu être pacifique et en repos. L'auteur, au livre IV, chapitre X, en forge une isle, en laquelle règne le bon roy Panigon. (*Alphabet de l'auteur.*) — C'est d'après cette note, sans doute, que Bernier a dit que *chéli* signifie en hébreu repos, et que Le Motteux a ajouté que l'Alphabet de l'auteur françois faisoit venir *chéli* de l'hébreu *schalom*, qui veut dire pacifique. Nous avons déja remarqué dans le commentaire historique, que cette étymologie n'étoit pas admissible, et nous croyons avoir donné toutes celles qui le sont; nous y renvoyons donc le lecteur: c'est à lui à choisir. Le Motteux tire le nom de *chéli* du grec *cheillée,* les lèvres; c'est χεῖλος, lèvre, qu'il veut dire, mais cette étymologie n'est pas plus recevable que celle des deux autres commentateurs. Les nôtres sont bieu plus vraisemblables, et sur-tout nos deux dernières, qui seroient certaines, si plusieurs mots n'y satisfaisoient pas, pour le son et pour le sens, en deux langues différentes. Un autre interprète en a donné une autre, mais qui ne convient ni pour le son, ni pour le sens. « Ce nom de *chéli,* dit-il, paroît formé du grec κέλλω, je mène, je conduis au port (sous entendu du salut), car cette isle de *Chéli* est évidemment l'ile de la Dévotion, puisque son roi est un saint, qu'on y donne le baiser fraternel aux étrangers, et qu'on y fait bonne chère. »

[6] Voyez le commentaire historique.

et toute sa suite baisassent Pantagruel et ses gents. Telle estoyt la courtoisie et coustume du pays[7]. Ce que feut faict, excepté frere Jean, qui se absenta, et s'escarta parmy les officiers du roy. Panigon vouloyt en toute instance pour cestuy jour et au lendemain retenir Pantagruel. Pantagruel fonda son excuse sus la serenité du temps et oportunité du vent, lequel plus souvent est desiré des voyagiers que rencontré, et le fault emploicter quand il advient, car il ne advient toutes et quantes foys qu'on le soubhaite. A ceste remonstrance apres boyre vingt et cinq ou trente foys par homme, Panigon nous donna congié.

Pantagruel retournant au port et ne voyant frere Jean, demandoyt quelle part il estoyt, et pourquoy n'estoyt ensemble la compaignie. Panurge ne sçavoyt comment l'excuser, et vouloyt retourner au chasteau pour le appeler, quand frere Jean accourut tout joyeulx, et s'escria en grande guayeté de cueur, disant : Vive le noble Panigon ! Par la mort bœuf de bois ! il rue en cuisine. J'en viens, tout y va par escuelle. J'esperoys bien y cotonner[8] a proffict et usaige mona-

[7] C'estoit alors la coutume qu'un gentilhomme qui, en mettant pié à terre, se rencontroit parmi des dames et des demoiselles, les baisoit toutes à la joue, et cette mode duroit encore en France, sous le règne de Henri III. Voyez H. Étienne, page 379, de ses Dialogues du nouveau langage françois italianisé. (L.)

[8] J'espérois bien y garnir de coton, c'est-à-dire de bons aliments,

chal le moulle de mon gippon. Ainsi mon amy, dist Pantagruel, tousjours a ses cuisines. Corpe de galline, respondit frere Jean, j'en sçay mieulx l'usaige et cerimonies, que de tant chiabrener avecques ces femmes, *magny, magna, chiabrena,* reverence, double reprinse, l'accolade, la fressurade[9], baise la main de vostre mercy, de vostre majesta[10], vous soyez. Tarabin, tarabas. Bren, c'est merde a Rouan[11]. Tant chiasser, et ureniller[12]. Dea, je ne dis pas que je n'en tirasse quelcque traict dessus la lie a mon lourdoys[13], qui me laissast insinuer ma nomination[14]. Mais ceste brenasserie

la capacité de mon estomac. *Gippon* pour *jupon*, comme *engipponné*, dans l'ancien prologue, pour *enjuponné*.

[9] Caresse qui part du fond des entrailles. *Complimenti suiscerati*, dit le dictionnaire françois-italien d'Oudin. (L.) — « C'est probablement, dit un interprète, le serrement de mains, lors de l'arrivée et du départ. Des verbes *froisser* et *serrer*. » Pour *chiabrena*, voyez le chapitre VII du livre II.

[10] On lit *de vostre excellence*, dans l'édition de Valence. *Vous soyez*, sans doute pour *asseoyez-vous*.

[11] C'est que *bren* est le mot patois, qui ne se dit qu'à la campagne, ou tout au plus dans les fauxbourgs de Rouen. Bouchet, Serée XIII. *Bren est merde à Rouen, qui ne la mange aux fauxbourgs*. (L.) — C'est ainsi qu'on lit dans le prologue du livre I, *bren pour luy*. Voyez Ménage au mot *Bran*.

[12] Quoique ce mot soit écrit *vreniller*, dans l'édition de 1552, le mot *chiasser* prouve qu'il est le diminutif d'*uriner*, et qu'il doit s'écrire *ureniller*.

[13] C'est-à-dire je ne dis pas que je n'en tirerois pas volontiers quelques coups sur la lie avec mon lourdois. Un passage de Grécourt va éclaircir celui-ci. Une dame demandoit à un médecin pourquoi

de reverences me fasche plus qu'ung jeune diable. Je voulois dire ung jeusne double. Sainct Benoist n'en mentit jamais [15].

Vous parlez de baiser damoiselles, par le digne et sacré froc que je porte, voluntiers je m'en deporte, craignant que m'advieigne ce que advint au seigneur de Guyercharois [16]. Quoy? demanda Pantagruel, je le congnoys. Il est de mes meilleurs amys. Il estoyt, dit frere Jean, invité a ung sumptueux et magnificque bancquet que faisoyt ung sien parent et voisin, auquel estoyent pareillement invitez touts les gentilshommes, dames et

les femmes pissoient trouble. Sur ce qu'il ne pouvoit répondre, elle lui en donna elle-même cette raison-ci :

« Tonneau percé près de la lie
« Ne donne point de vin clairet.

GRÉCOURT, *Conte de la Gageure*, tome I, deuxième partie, page 60.

[14] Cette expression, qui a déja paru livre I, chapitre v, est du style de la chancellerie apostolique. Le cinquante-deuxieme des arrests d'amour : *De l'heure qu'un homme est marié, il ne luy est plus loisible de faire l'amoureux, n'insinuer ses nominations sur une autre que sa femme, pour l'incompatibilité, et pource que pluralité de tels bénéfices est réprouvée de droit naturel et positif d'amours.* (L.) — Ce passage explique entièrement l'énigme : Le frère Jean compare ici, métaphoriquement, les dames de la cour à des pièces de vin, et son *lourdois* (*mentula*), à un robinet.

[15] * Ses moines, non plus que les autres, ne saluent qu'en s'inclinant de la tête et du corps. (L.) — Frère Jean prend ici saint Benoist à témoin, parceque ce frère est le cardinal du Bellay, qui étoit abbé des bénédictins du Mans.

[16] C'est la seigneurie de la Guyerche ou la *Guerche*, petite ville de la Touraine, sur la Creuse.

damoiselles du voisinaige. Icelles attendantes sa venue, desguisarent les paiges de l'assemblee, et les habillarent en damoiselles bien pimpantes et atourees. Les paiges endamoisellez a luy entrant pres le pont levis se presentarent. Il les baisa touts en grande courtoisie et reverences magnificques. Sus la fin, les dames qui l'attendoyent en la guallerie, s'esclatarent de rire et feirent signes aux paiges a ce qu'ilz houstassent leurs atours. Ce que voyant le bon seigneur par honte et despit ne daigna baiser icelles dames et damoiselles naïfves[17]. Alleguant, veu qu'on lui avoyt ainsi desguisé les paiges, que, par la mort bœuf de bois! ce debvoyent la estre les varlets encore plus finement desguisez.

Vertus Dieu! *da jurandi*[18], pourquoy plustost ne transportons nous nos humanitez en belle cuisine de Dieu? Et la ne considerons le branlement des broches, l'harmonie des contrehastiers, la position des lardons, la temperature des potaiges, les preparatifs du dessert, l'ordre du service du vin? *Beati immaculati in via*[19]. C'est matiere de breviaire.

[17] Véritables.

[18] C'est-à-dire *da veniam jurandi*. L'auteur emploie assez souvent ce singulier jurement.

[19] Premières paroles du pseaume 118 ou 119, profanées par frère Jean, qui les applique à ceux qui ne se font point de taches en visitant de fois à autre la cuisine du couvent. (L.) — Heureux

ceux qui ne se salissent point en chemin, c'est-à-dire dans le chemin de la cuisine. Un interprète explique ce passage autrement : Il signifie, selon lui, dans le sens de l'auteur : « Heureux ceux qui n'ont point de reproches à se faire sur l'article de la bonne et joyeuse *vie*, et ont bien employé le temps. »

CHAPITRE XI.

Pourquoy les moynes sont voluntiers en cuisine.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Rabelais, qui ridiculise toujours, tant qu'il peut, les gens d'église, et sur-tout les moines, fait raconter ici, par *Épistemon*, l'histoire du frère *Bernard-Lardon*, d'Abbeville, qui disoit faire beaucoup plus grand cas des rotisseries et des jeunes bachelettes d'Amiens, que de tous les beaux monuments de Florence et de l'Italie.

Sur la question élevée par le frère Jean, pourquoi les moines sont toujours en cuisine, *Rhizotome*, qui est Fernel, médecin de Henri II, croit que c'est l'effet d'une vertu et propriété spécifique attachée aux marmites et autres ustensiles de cuisine, ou aux frocs religieux, qui y attire les moines, ainsi que l'aimant fait le fer, et comme malgré eux. Mais *Épistemon*, qui pourroit bien n'être ici que Rabelais lui-même, croit que les moines vont naturellement en cuisine, comme la forme suit la matière.

Comme ce chapitre est la suite du précédent, les commentateurs historiques n'en disent que peu de chose. « Le chapitre XI, dit Bernier, n'a rien de considérable, si ce n'est la plaisanterie de Breton-Villandri, dont le conte se trouve à la fin. »

« Le chapitre xi, tout entier, ajoute Le Motteux, dans son commentaire sur le chapitre x, n'est qu'un badinage sur cette inclination des moines pour la cuisine. »

C'est, dist Epistemon, naïfvement parlé en moyne. Je dis moyne moynant[1] je ne dis pas moyne moyné. Vrayment vous me reduisez en memoire ce que je veids et ouy en Florence, il y ha environ douze ans[2]. Nous estions bien bonne

[1] On appelle *moine moynant* celui qui a la conduite et la direction des autres moines de son couvent, et *moine moyné* tout moine qui est obligé d'obéir au *moine moynant*, et de se laisser mener par lui. Auquel sens, quand quelque frère paroît dédaigner le grade auquel il vient d'être élevé dans la maison, on lui dit plaisamment, par forme de consolation, qu'encore vaut-il mieux être cheval que charrette. (L.) — « Pour moi, dit l'abbé de Marsy, je crois que tout ceci n'est qu'un jeu de mot, et un pur badinage, semblable à celui du livre I, chapitre xxvii, où il est dit du même frère Jean : *vray moyne*, si oncques en feut, depuis que le monde *moynant moyna* de *moynerie.* » De Marsy se trompe. Il y a ici en effet un jeu de mots de *moyne moynant* à *moine menant*, et de *moyne moyné* à *moine mené*, et il est évident que Rabelais veut faire par là une distinction entre les moines qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, entre les maîtres et les esclaves.

[2]* C'est comme on doit lire, conformément à l'édition de 1547. Ceci arriva à Rabelais pendant son voyage de Rome, où ses lettres à l'évêque de Maillezais font foi qu'il étoit en 1536. Les autres éditions, où au lieu de *douze* on lit *vingt*, se sont réglées sur celle de 1553 (*et sur celle de* 1552), faite environ vingt ans après ce voyage. (L.) — Ce qui prouveroit que Rabelais s'est peint, au moins ici, sous le personnage d'*Epistémon*, que nous avons dit ailleurs être le cardinal de Tournon.

compaignie de gents studieux, amateurs de peregrinité, et convoiteux de visiter les gents doctes, antiquitez et singularitez d'Italie. Et lors curieusement contemplions l'assiette et beaulté de Florence, la structure du dome, la sumptuosité des temples et palais magnificques, et entrions en contention, qui plus aptement les extolleroyt par louanges condignes, quand un moyne d'Amiens, nommé Bernard Lardon[3], comme tout fasché et monopolé[4], nous dist : Je ne sçay que diantre vous trouvez icy tant a louer. J'ay aussy bien contemplé comme vous, et ne suis aveugle plus que vous; et puis, qu'est ce? Ce sont belles maisons. C'est tout. Mais Dieu et monsieur sainct Bernard, nostre bon patron, soit avecques nous.

En toute ceste ville encore n'ay je veu une seule roustisserie, et y ay[5] curieusement reguardé et consideré. Voyre je vous dis comme espiant et prest a compter et nombrer tant a dextre comme a senestre, combien et de quel cousté plus nous rencontrerions de roustisseries roustissantes. De-

[3] *Bernard-Lardon* doit être un *bernardin*, qui aimoit le *lard et les lardons*, puisque Rabelais le nomme *Bernard*, et le fait invoquer *saint Bernard*, son *bon patron*.

[4] C'est-à-dire *taciturne*, caché, rêveur. Voyez Roquefort au mot *Monopole*.

[5] *Et y ay curieusement..... roustisseries roustissantes.* Ceci manque dans l'édition de 1547. (L.) — Ce passage se trouve dans l'édition de 1552.

dans Amiens[6] en moins de chemin quatre foys voyre trois qu'avons faict en nos contemplations, je vous pourroys monstrer plus de quatorze roustisseries anticques et aromatizantes. Je ne sçay quel plaisir avez prins voyants les lions et africanes[7] (ainsy nommiez vous, ce me semble, ce qu'ilz appellent tygres) pres le beffroy; pareillement voyants les porcs espics et austruches on palais du seigneur Philippe Strozzi[8]. Par ma foy,

[6] La raison du grand nombre de rôtisseries que long-temps depuis encore on trouvoit dans toute la Picardie, et particulièrement à Amiens, c'est que dans les hôtelleries du pays on ne fournissoit aux passants que le couvert, la nappe, les verres, le pain et le vin. Voyez *Jodoc. Sincer Itiner. Gall.*, page 316. (L.) — La grande quantité d'oies qu'on élève en Picardie, et dans le comté d'*oics*, que les *Morini* conduisoient jusqu'à Rome, doit en être la raison principale. Le culte de saint François, qui engraisse les oies, y tient aussi, ainsi que le nom de la rue aux *Ours*, ou plutôt aux *Oues*, à Paris, qui vient, comme on sait, du grand nombre d'*oies* qu'on y trouvoit toutes rôties chez les rôtisseurs; ce qui a fait naître le proverbe : *Il est comme Saint-Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandise.* L'hôpital de Saint-Jacques étant en face de cette rue. Voyez la note 10 et le chapitre LI.

[7] On appelloit de la sorte, dans l'ancienne Rome, les tigres et les panthères que produit l'*Afrique*, et qu'on faisoit combattre dans le Cirque, et c'est de là que nos vieux romans appellent *feran* et *auferan* d'*aferanus* fait d'*afer*, un cheval africain, d'un poil pommelé comme ces peaux de tigres et de panthères, dont encore aujourd'hui on couvre volontiers les beaux chevaux enharnachez, comme pour faire croire qu'ils viennent de ce pays-là. (L.)

[8] Voyez les observations sur les Épîtres de Rabelais, page 61. Il fut père du maréchal Strozzi, à qui Brantôme a donné le dernier chapitre de ses Hommes illustres étrangers. (L.) — Ce Phi-

nos fieulx [9], j'aimeroys mieulx veoir ung bon et gras oizon en broche. Ces porphyres, ces marbres sont beaulx; je n'en dis poinct de mal; mais les darioles [10] d'Amiens sont meilleures a mon guoust. Ces statues anticques sont bien faictes, je le veulx croire; mais par sainct Ferreol [11] d'Ab-

lippe Strozzi, d'après les observations de Sainte-Marthe sur la lettre I de Rabelais, étoit le plus riche particulier de Florence, et même, comme le dit Rabelais dans cette lettre, *le plus riche marchand de la chrestienté apres les Fourques d'Ausbourg*. Il épousa Clarice de Médicis, tante de la reine Catherine de Médicis, et de ce mariage naquit Pierre Strozzi, maréchal de France, sous Henri II.

[9] *Fieu* de *filiolus*, est un mot picard et normand, dont on use envers un enfant qu'on veut caresser. La Fontaine, dans une de ses fables :

Biaux chires leups, n'escoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie. (L.)

[10] Les *darioles* sont de petites tartes *riolées* par dessus de bandelettes de pâte, et ce pourroit bien être de là qu'elles auroient eu leur nom; comme dans Amadis la confidente d'Elisenne celui de *Dariolette*, de quelque habit *riolé* que portoit cette jeune fille. *Regula* est le nom latin de la ville de *Réolle*, en Guienne. (L.) — *Darioles* et *dariolette* ne peuvent pas venir de *riolé;* c'est une corruption de *denrée*, qui en est une autre de *denarée*. Des *darioles* doivent donc être des friandises, qui se vendoient dans l'origine un denier, aujourd'hui des petits gâteaux d'un sou, et *dariolette* une jeune fille qui aime ces friandises et d'autres encore. Ce qui a plus de sel et de vérité.

[11] Frère Bernard *Lardon* aimoit les filles grasses à *lard*, de son païs, et il en juroit par le saint qui prend soin d'engraisser les oyes. Voyez l'Apol. d'Hérodote, chapitre XXXVIII. (L.) — Ce moine picard, dit l'abbé de Marsy, avoit ses raisons pour jurer par *sainct Ferreol d'Abbeville*, puisque dans le pays on a recours à ce saint lorsqu'on veut avoir des oies bien grasses.

beville, les jeunes bachelettes de nos pays sont mille foys plus advenentes.

Que signifie, demanda frere Jean, et que veult dire que tousjours vous trouvez moynes en cuisines, jamais n'y trouver roys, papes, ne empereurs? Est ce, respondit Rhizotome, quelcque vertus latente et proprieté specifique absconse dedans les marmites et contrehastiers, qui les moynes y attire, comme l'aimant a soy le fer attire, n'y attire empereurs, papes, ne roys? Ou si c'est une induction et inclination naturelle aux frocs et cagoulles adherente, laquelle de soy mene et poulse les bons religieux en cuisines, encores qu'ilz n'eussent election ne deliberation d'y aller? Il veult dire, respondit Epistemon, formes suivantes la matiere. Ainsy les nomme Averrois. Voyre, voyre, dist frere Jean.

Je vous diray, respondit Pantagruel, sans au probleme propousé respondre. Car il est ung peu chatoilleux, et a peine y toucheriez vous sans vous espiner. Me soubvient avoir leu [12] que Antigonus, roy de Macedonie, ung jour entrant en la cuisine de ses tentes, et y rencontrant le poete Antagoras, lequel fricassoyt ung congre [13], et luy mesme tenoyt la poille, luy demanda en toute al-

[12] Dans Plutarque, parmi les dits notables des anciens rois, princes et capitaines. (L.)

[13] Le congre est un poisson qui ressemble à l'anguille.

legresse : Homere fricassoyt il congres lorsqu'il descripvoyt les proesses de Agamemnon? Mais, respondit Antagoras au roy, estimes-tu que Agamemnon, lorsque telles proesses faisoyt, feust curieulx de sçavoir si personne en son camp fricassoyt congres? Au roy sembloyt indecent que en sa cuisine le poete faisoyt telle fricassee. Le poete luy remonstroyt que chose trop plus abhorrente estoyt rencontrer le roy en cuisine.

Je dameray[14] ceste ci, dist Panurge, vous racomptant ce que Breton Villandry[15] respondit ung jour au seigneur duc de Guise. Leur propous estoyt de quelcque bataille du roy François contre l'empereur Charles cinquiesme, en laquelle Breton estoyt guorgiasement armé, mesmement de grefves[16] et sollerets[17] asserez, monté

[14] *Je dameray*, etc. Ceci, et tout ce qui suit jusqu'à *comme je faisois*, ci-après ligne 7, manque dans l'édition de 1545. (L.) — Ce passage se trouve dans l'édition de 1552.

[15] Jean le Breton, seigneur de Villandry, favori du roi François Ier, et secrétaire de ce prince et du roi Henri II, dès l'an 1537 jusqu'en 1552, pour le moins. Voyez Cardan, *De vita propria*, chapitre XXXII. Il a écrit plusieurs mémoires de ce qui s'étoit passé de plus considérable en France sous les régnes de ses maîtres, et La Croix du Maine en avoit quelques-uns d'écrits de la propre main de l'auteur. (L.) — Voyez aussi le Dictionnaire de la Noblesse, *Le Breton*, et les Dictionnaires historiques.

[16] Armures de jambes.

[17] Armures de fer pour la défense des pieds : du latin *solea*, sandale, semelle. « Les anciens guerriers, dit l'abbé de Marsy, étoient tout couverts de fer, heaume ou casque pour la teste, cotte

aussy a l'avantaige[18], n'avoyt toutesfoys esté veu au combat. Par ma foy, respondit Breton, je y ay esté, facile me sera le prouver, voyre en lieu onquel vous n'eussiez ausé vous trouver. Le seigneur duc prenant en mal ceste parolle, comme trop brave et temerairement proferee, et se haulsant de propous : Breton facillement en grande risee l'appaisa, disant : J'estoys avecques le baguaige; onquel lieu vostre honneur n'eust porté soy cacher, comme je faisoys. En ces menus devis arrivarent en leurs navires. Et plus long sejour ne feirent en icelle isle de Cheli.

de maille pour le corps, brassars, cuissars, *greves*, *sollerets*. Dès le siècle de Rabelais on avoit renoncé à ces dernières armures.

[18] Voyez livre II, chapitre xxv.



[illegible]

[illegible] Chap. XII.

CHAPITRE XII[1].

Comment Pantagruel passa Procuration, et de l'estrange maniere de vivre entre les chicquanous.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

C'est aux procureurs, aux huissiers, sergents, et autres vermines du palais, que notre auteur en veut dans ce chapitre, et les quatre chapitres suivants. La flotte va mouiller à *Procuration*, qui est un pays tout *chaffouré et barbouillé :* c'est celui de la chicane, qui ouvre un beau champ à l'humeur satirique de Rabelais. Dans ce pays les procureurs, les huissiers et les sergents ne vivent que des coups et des mauvais traitements qu'ils s'attirent. Panurge, à ce propos, rapporte le conte bien plaisant des noces du seigneur de Basché, qui se vengea d'une manière sanglante des poursuites et citations du sergent *Rouge-Museau*, faites à la requête du gras prieur de Saint-Louant.

« Les pauvres gentilshommes, dit Ginguené, ne pouvoient se donner impunément la consolation de rosser un peu fort les bas officiers de justice, ou de les jeter par la fenêtre, sans qu'il leur en mésadvint, ce qui les privoit d'un grand plaisir, et d'un moyen de répondre aux forma-

[1] C'est le sixième de l'édition de Valence.

lités judiciaires, tout-à-fait conforme à leur esprit et à leurs goûts. Mais tous n'avoient pas la patience de s'imposer cette privation; et c'étoient même par les horions, qu'ils en pouvoient recevoir, que les huissiers et les sergens, que Rabelais appelle *chicanous*, fondoient une partie de leur cuisine. »

« Depuis le chapitre XII jusqu'au XVII, dit Bernier, ce n'est que matière de sergens daubés chez des gentilshommes, qui n'en faisoient pas alors grand' façon, car le prétexte de donner des noces leur servoit à se défaire de ces importuns. La coutume en a duré jusqu'en notre temps, puisque c'est encore une manière de donner des noces, que ces petits coups qu'il est permis de donner au bachelier, à Montpellier, quand il prend la robe de Rabelais, et où l'abus s'est glissé, comme à tant d'autres manières de donner des noces. Il suffit de remarquer ici que Basché est une terre située au bout de l'étang de Champigny, dont le seigneur, qui étoit de la maison de Turenne, étoit souvent inquiété par des sergens, qu'un prieur du voisinage, d'humeur processive, lui envoyoit. »

« Les cinq chapitres, XII à XVI, dit Le Motteux, regardent le passage de Pantagruel par le pays appelé *Procuration*, et sont destinez à draper les sergens et autres officiers subalternes de la justice..... Sous les régnes de François Ier et de Henri II, cette canaille n'avoit point de meilleur revenu *que des bastonnades pour subsister.* Les nobles prenoient pour un si grand affront d'être assignez ou arrêtez par cette maudite engeance, que, poussant trop loin le point d'honneur là-dessus, ils se vengeoient souvent à grands coups de bâton sur celui qui leur apportoit une assignation ou un exploit. Les sergens, de leur côté, ne demandoient pas mieux, parceque les coups de bâton leur valoient à la fin quelques bons dédommagemens. Rabelais se moque a la fois et de la folle vanité de ceux qui

battoient, et de l'infâme friponnerie de ceux qui s'exposoient volontairement à être battus. Panurge raconte une histoire du seigneur de Basché, qui pour se débarrasser de ces *maraulx chicanous*, trouva moyen de les faire battre à peu de frais, mais si bien que quelques-uns en moururent. »

Continuant nostre routte, au jour subsequent passasmes Procuration[2] qui est ung pays tout chaffourré et barbouillé. Je n'y congneus rien. La veismes des procultous [3] et chicquanous, gents a tout le poil[4]. Ils ne nous invitarent a boyre ne a manger[5]. Seullement en longue multiplica-

[2]* Dans l'édition de 1547, on lit : *Pleins et refaictz du bon traictement du roy Panigon, continuasmes nostre routte. Le jour subsequent passasmes Procuration.* (L.) — L'auteur dit ici *passer le pays de Procuration*, par allusion au style des gens d'affaires, qui disent fréquemment *passer procuration ;* il ajoute que *ce pays est tout chaffouré et barbouillé*, autre allusion aux flots d'encre dont les suppôts de la chicane barbouillent leurs pages. On lit comme ici dans l'édition de 1552.

[3]* Des procureurs et des huissiers ou des sergents, ainsi que le fait assez connoître leur nom. *Procultous* doit être pour *procuretous* ou *procuretout*, par le changement ordinaire de l'*r* en *l*. Le mot *procuration*, qui précède, confirme cette étymologie. Voyez livre II, chapitre II, et ici la note 9.

[4] Gens puissants, à qui rien n'est impossible. Cette expression proverbiale vient de l'idée qu'on s'est faite de la grande force que doit avoir un jour un enfant déja couvert de poil en naissant. Plus haut, livre II, chapitre II, une des gouvernantes du jeune Pantagruel, sur ce qu'à sa naissance il étoit tout velu comme un ours : *Il est né à tout le poil, il fera choses merveilleuses, et s'il vit, il aura*

tion de doctes reverences nous dirent qu'ilz estoyent touts en notre commandement en payant. Ung de nos truchements racomptoyt a Pantagruel, comment ce peuple guaignoyt leur vie en façon bien estrange, et en plain diametre contraire aux romicoles. A Rome, gents infinis guaignent leur vie a empoisonner, a battre et a tuer; les chicquanous la guaignent a estre battus. De mode, que si par long temps demouroyent sans estre battus, ils mourroient de male faim, eulx, leurs femmes et enfans.

C'est, disoyt Panurge, comme ceulx qui par le rapport de Cl. Gal., ne peuvent le nerf caverneux vers le cercle equateur dresser, s'ilz ne sont tres bien fouettez[6]. Par sainct Thibault[7], qui ainsy

de l'eage. A tout signifioit autrefois *avec.* A Metz on parle encore de même. (L.)—C'est-à-dire à toute main. On dit encore, en ce sens : Gens au poil et à la plume.

[5] En effet, ces sortes de gens ne connoissent guère le verbe *régaler* qu'au passif.

[6] *Cœlius Rhodiginus,* livre II, chapitre xv, de ses Anciennes leçons, et avant lui le comte de la Mirandole, livre III, de son traité contre l'Astrologie judiciaire, parlent d'un certain homme qui, pour s'exciter à l'amour, se faisoit mettre tout en sang à grands coups de verges, qui avoient trempé long-temps dans le vinaigre. Simon Goulart, tome IV, page 635, de ses Histoires admirables et mémorables, raconte ce fait comme singulier, et peut-être n'avoit-il encore guère d'exemples de son temps; mais on prétend qu'aujourd'hui la chose est pratiquée fréquemment, en France même, dans les lieux de débauche. (L.) — « Le Duchat, dit l'abbé de Marsy, nous apprend que la flagellation est un grand remède contre l'impuissance,

me fouetteroyt, me feroyt bien au rebours desarsonner de par touts les diables.

La maniere, dist le truchement[8], est telle : Quand ung moyne, prebstre, usurier ou advocat veult mal a quelcque gentilhomme de son pays, il envoye vers luy ung de ces chicquanous. Chicquanous[9] le citera, le adjournera, l'oultraigera,

et il cite à ce sujet plusieurs autorités. Il pourroit y ajouter et citer même par préférence trois écrivains allemands, qui ont publié des dissertations imprimées conjointement sous ce titre : Th. Bartholini, Joan. Henrici Meibomii patris, Henrici Meibomii filii, *De usu flagrorum in re medica et venerea.* Leur grand principe est que la flagellation mettant le sang en mouvement, et échauffant considérablement les reins, la liqueur seminale est irritée, et peut même s'accroître par cette agitation. Thomas Bartholin prétend que le seul frottement des reins est un puissant aiguillon pour la volupté, et qu'un homme mourut à Paris pour avoir trop usé de ce plaisir : *Quam voluptatem vitæ damno quidam Lutetiæ luit.* Il ajoute que dormir sur le dos est une situation qui favorise l'épanchement seminal, à cause de la chaleur que cela excite dans les reins; d'où il conclut qu'à plus forte raison la flagellation doit produire un tel effet. Jean Henri Meibom demande si des gens mariés peuvent en conscience se servir de ce remède, et il décide qu'ils le peuvent sans crime, et même sans s'exposer à la critique : *Citra crimen et reprehensionem.* Je doute fort que nos casuistes soient de son avis. » Le traité de Meibomius, *De usu flagrorum in re venerea*, a été traduit par Mercier de Compiègne, sous ce titre : *De l'usage de la flagellation dans les plaisirs du mariage.*

7 Ce saint, qui étoit fils de Thibault, comte de Champagne, dans le onzième siècle, se fustigea beaucoup dès qu'il fut ermite. Voyez Baillet, 1er juillet.

8 On lit *le pilot*, dans l'édition de Valence.

9 Un *chicaneur* est ici proprement un huissier, comme ordinairement porteur de certains répits de *cinq ans*, qu'on nommoit *quin-*

le injuriera impudentement, suivant son record et instruction, tant que le gentilhomme, s'il n'est paralytique de sens, et plus stupide qu'une rane gyrine [10], sera contrainct luy donner bastonnades et coups d'espee sus la teste, ou la belle jarretade [11], ou mieulx le jecter par les creneaulx et fenestres de son chasteau. Cela faict, voila chicquanous riche pour quatre mois, comme si coups de baston feussent ses naïfves moissons [12]; car il

quenelles, du latin *quinquennales induciæ*. Dans la suite, le nom de *chicanneur*, de *quinquennator*, s'est étendu au procureur qui dresse les répits, et particulièrement encore au méchant payeur, qui en serviroit volontiers tous ses créanciers. (L.) — Voyez chapitre XIV, note I.

[10] C'est une grenouille informe. Les grenouilles, au commencement de leur génération, sont dictes *gyrines*, pourceque ce n'est qu'une petite masse de chair de figure ronde, dicte en grec γύρος. Or cette masse orbiculaire est noire, avec deux grands yeux et une queue. Delà vient que les sots et stupides sont appelez γυρίνοι. *Plato in Theæteto* : ὅδ' ἄρα ἐτύγχανεν ἂν εἰς φρόνησιν οὐδὲν βελτίων βατράχου γυρίνου. « Mais cet homme-là pour la prudence n'estoit pas plus advisé qu'une rane gyrine. » Voyez la seconde Chiliade d'Érasme. Pline en parle aussi au livre IX, chapitre LI. (*Alphabet de l'auteur.*) —*Rane* de *rana*, grenouille, et *gyrine* de *gyrinus*, petit d'une grenouille. Le Duchat n'a point expliqué cet endroit. « N'entendoit-il point le mot *gyrine*, dit de Marsy, ou a-t-il cru que tout le monde l'entendoit? » Mais s'il ne l'a point expliqué c'est qu'il l'avoit *été* dans l'Alphabet et dans la *Briefve déclaration d'aulcunes dictions*, attribuée à Rabelais.

[11] Coups d'étrivières sur le *jarret*.

[12] Celui qui se loue pour faire la moisson d'un laboureur, gagne du blé pour se nourrir environ quatre mois : et s'il peut faire encore deux autres moissons, il a sa provision pour toute l'année. Il en est de même, au dire de Rabelais, d'un huissier qui fait métier

aura du moyne, de l'usurier ou advocat, salaire bien bon, et reparation du gentilhomme aulcunesfoys si grande et excessive, que le gentilhomme y perdra tout son avoir; avec dangier de miserablement pourrir en prison, comme s'il eust frappé le roy.

Contre tel inconvenient, dist Panurge, je sçay ung remede tres bon, duquel usoyt le seigneur de Basché[13]. Quel? demanda Pantagruel. Le sei-

d'attraper quelques coups de bâton en exploitant. Autant de personnes qui l'auront frappé peuvent compter qu'il vivra quatre mois ou environ aux dépens de chacune. (L.)

[13] La terre de Basché est un fief de Haubert, qui releve de Champigny sur la Vede. Il est situé en Anjou, sur les frontières de la Tourraine et du Poitou, et a dans son voisinage les villes de Chinon, de Richelieu et de Champigny. Le ruisseau qui arrose la maison de Basché se jette dans la Vede, près de Champigny. Lorsque le seigneur de Basché marioit jadis un enfant, on avoit coutume de rôtir un bœuf, et le ruisseau faisoit tourner la broche qu'on y montroit encore il n'y a que trente ans; et elle pourroit bien y être encore. On ne sait pas bien qui étoit le seigneur de Basché dont parle Rabelais; mais il est certain qu'il n'y a guère plus d'un siècle que cette terre appartenoit à un gentilhomme nommé Saint-Germain, seigneur de Saveilles, qui est une terre en Angoumois. Ce Saint-Germain, qui étoit vraisemblablement le petit-fils de Perron ou Perrot de Basché, maître d'hôtel du roi Charles VIII, qui l'envoya en Italie, avant que d'y aller lui-même à la tête de son armée, et qui avoit été nourri dans la maison d'Anjou, auprès de Jean d'Anjou de Calabre; ce Saint-Germain, dis-je, ne laissa que trois filles. L'aînée fut mariée au duc de la Force, et eut pour son droit d'aînesse les terres de Basché et de Saveilles. La duchesse de la Force, dont la fille fut mariée à M. le maréchal de Turenne, vendit la terre de Basché à un gentilhomme nommé Herouart, qui, après l'avoir fort embellie, et y avoir fait planter de belles allées d'arbres

gneur de Basché, dist Panurge, estoyt homme couraigeux, vertueux, magnanime, chevalereux. Il, retournant de certaine longue guerre, en laquelle le duc de Ferrare, par l'aide des François, vaillamment se defendit contre les furies du pape Jule second [14], par chascun jour estoyt adjourné;

fruitiers, la revendit à un autre gentilhomme nommé de Pomeuse, qui la possédoit encore lors de la révocation de l'édit de Nantes. Tous les seigneurs, qui depuis cent dix ans possédoient la terre de Basché, étoient de la religion, et quoiqu'ils eussent le droit d'exercice, ils ne s'en sont point prévalus; mais ils alloient faire leurs dévotions à l'Isle-Bouchard, et le plus souvent à Loudun, qui n'en est qu'à trois lieues. (L.) — Un interprète, qui n'a pas même lu Le Duchat, et qui confond tout, dit ici: « Ce seigneur de Basché, est, selon moi, un des sires de Crévant, de la maison d'Humières, en Touraine, qui possédoient le fief de Basché ou Bauché, opinion d'autant plus probable, qu'un d'eux accompagna François I[er] dans des expéditions en Italie et dans le Ferrarois. Voyez l'Histoire généalogique et chronologique de France du P. Anselme, au mot CRÉVANT. »

[14] Ce pape ne demandoit pas mieux, disoit il en avril 1510, que de remettre au sort d'une bataille décisive ses démêlés avec le roi Louis XII; mais comme il ne pouvoit pas beaucoup compter sur la valeur de ses troupes, on attribuoit, dans Boulogne même, ce discours du pontife plutôt à la fureur martiale de sa sainteté qu'à toute autre chose. L'évêque de Guter, à celui de Paris, dans une lettre écrite de Boulogne, le 16 avril 1510, tome II, page 162, des Lettres du roi Louis XII : *Pontifex..... se nihil de victoria dubitare ostendit, multi tamen credunt quod papa magis ex colera atque furia sua non cum magna ratione, quam cum aliquo bono fundamento istum conflictum desiderat.* (L.) — « Alphonse d'Est, I[er] du nom, père de Hercule, duc de Ferrare, ayant, en 1510, mis un impôt sur les denrées, qui, sur le Pô, étoient conduites à Venise, Jules II lui commanda, comme à son vassal, d'abolir cet impôt, sinon qu'il lui déclareroit la guerre. Mais Louis XII, sous la protection duquel

cité, chicquané, l'appetit et passetemps du gras prieur de Sainct Louant [15].

Un jour, desjeunant avecques ses gens, comme il estoyt humain et debonnaire, manda querir son boulangier, nommé Loire, et sa femme, ensemble le curé de sa paroisse, nommé Oudart, qui le servoit de sommelier, comme lors estoyt la coustume en France, et leur dist, en presence de ses gentilshommes et aultres domesticques : Enfans, vous voyez en quelle fascherie me jectent journellement ces maraulx chicquanous, j'en suis la resolu, que si ne m'y aidez, je delibere abandonner le pays, et prendre le parti du souldan a touts les diables. Desormais quand ceans ils viendront, soyez prests, vous Loire et vostre femme, pour vous representer en ma grande salle avecques vos belles robbes nuptiales, comme si l'on vous fiansoyt, et comme premierement feustes fiansez. Te-

il s'étoit mis, moyennant 30,000 ducats annuels, fit passer en Italie, sous la conduite de Chaumont d'Amboise, quinze cents lances françoises, dix mille hommes de pied et deux mille fantassins Ferrarois. Le pape Jules ne remporta de cette perfidie que honte et confusion. Il excommunia pourtant le duc de Ferrare..... » Voyez Histoire de Navarre, d'André Favin, livre II, pages 663 et 664, et Mézerai, in-folio, pages 850 et 852.

[15] Liventius. Le prieuré de Saintj-Louens est situé dans le diocèse de Tours, et dépend de l'abbaye de Saint-Paul de Cormeri, ordre de Saint-Benoît. Voyez le Pouillé général des abbayes de France, imprimée l'an 1626, page 394. (L.) — Le Duchat lit *Saint-Lovant*, mais c'est *Saint-Louant* qu'il faut lire, d'après l'édition de 1552, d'après les dictionnaires géographiques, et d'après la prononciation

nez, voila cent escus d'or, lesquels je vous donne pour entretenir vos beaulx accoustrements. Vous, messire Oudart, ne faillez y comparoitre en vostre beau suppelis [16] et estolle, avecques l'eaue beniste, comme pour les fianser. Vous pareillement, Trudon [17], ainsy estoyt nommé son tabourineur, soyez y avecques vostre fleute et tabour. Les parolles dictes et la mariee baisee, au son du tambour, vous touts [18] baillerez l'ung a l'aultre du soubvenir des nopces, ce sont petits coups de poing [19]. Ce faisants, vous n'en soupperez que

de ce nom dans le pays. Le même interprète, que nous venons de citer, note 13, fait ici encore une erreur, faute d'avoir consulté Le Duchat. « Saint-Louant, dit-il, est une ville au pays de Bresse, à sept ou huit lieues de Mâcon, où il y avoit un prieuré de ce nom, ordre de Saint-François. »

[16] Surpelis. Voyez Ménage à ce mot.

[17] Comme la fin qu'on se propose en battant la marche, c'est de faire avancer une troupe, ou pourroit croire que le nom du tabourineur *Trudon* viendroit de *trudere;* mais il y a bien autant d'apparence que c'est une onomatopée, prise du son que rend une caisse de tambour, lorsqu'on frappe dessus. Et de là vient sans doute que dans la farce de Patelin, des paroles en l'air sont appelées *trudaines*, dans ces vers :

Et s'il vous dit, ce sont trudaines,
Il vient d'avec moy tout venant. (L.)

— Le Duchat dit seulement, dans Ménage, que *trudon* est une onomatopée qui imite le son et la marche d'un tambour.

[18] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552, dans les deux de Le Duchat, et dans celles de M. D. L.; comment se fait-il que de Marsy lise : *vous vous baillerez*, et qu'il mette cependant en note *vous tous baillerez?*

[19] Le Printemps d'Yver, journée cinquième, où l'auteur, qui étoit

mieulx; mais quand ce viendra au chicquanous, frappez dessus[20] comme sus seigle verd, ne l'espargnez; tappez, daubbez[21], frappez, je vous en prie. Tenez, presentement, je vous donne ces jeunes guantelets de jouste, couverts de chevrotin[22]; donnez luy coups sans conter a tords et a travers; celluy qui mieulx le daubbera, je recongnoistray pour mieulx affectionné; n'ayez paour d'en estre repris en justice; je seray guarant pour touts. Tels coups seront donnez en riant, selon la coustume observee en toutes fiansailles.

Voyre, mais, demanda Oudart, a quoy congnoistrons nous le chicquanous? car en ceste vostre maison, journellement abordent gents de toutes parts. Je y ay donné ordre, respondit Basché. Quand a la porte de ceans viendra quelcque homme, ou a pied ou assez mal monté, ayant

poitevin, parle des noces qui se firent à Poitiers, entre Claribel et sa fiancée : *Ce qui fut si tost fait, que nostre patient fut tout estonné qu'on luy demanda la livrée; tellement qu'après les coups de poings de fiançailles, à la mode du pays, Claribel changea le deuil de son père pour les joyes d'un nouveau mariage.* Voilà la coutume dont Rabelais parle douze lignes plus bas. (L.)

[20] On sait, d'après l'histoire, que telle étoit en effet, du temps de l'auteur, et long-temps après lui, la manière dont on accueilloit les huissiers ou sergents dans tous les châteaux.

[21] Ce mot pourroit bien n'être qu'une variante de *toper* et de *taper;* il a été employé par La Fontaine, livre III, fable III, d'après la remarque qu'en a faite M. Walckenaer :

> Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
> Son camarade absent.

ung anneau[23] d'argent gros et large on poulce, il sera Chicquanous. Le portier l'ayant introduict courtoisement, sonnera la campanelle. Alors soyez prests, et venez en salle jouer la tragicque comedie[24], que vous ay exposé.

Ce propre jour, comme Dieu le voulut, arriva ung vieil, gros et rouge Chicquanous. Sonnant a la porte, feut par le portier recongneu a ses gros et gras houzeaulx[25], a sa meschante jument, a ung sac de toile plein d'informations, attaché a sa ceincture, signamment[26] au gros anneau d'argent qu'il avoyt au poulce gausche. Le portier luy feut courtois[27]; l'introduit honnestement, joyeusement; sonne la campanelle. Au son d'icelle, Loire et sa femme se vestirent de leurs beaulx habillements, comparurent en la salle faisants

[22] De peau de chevreau.

[23] Apparemment pour sceller les exploits qu'on ne signoit pas en ce temps-là. (L.)

[24] Farce plaisante au commencement, triste en la fin. *Briefve declaration.*

[25] Guêtres. La Fontaine a encore employé ce mot, livre XII, fable XXIII, d'après son savant historien que nous avons cité plus haut :

Mais le pauvret, ce coup, y perdit ses houseaux.

[26] Notamment. *Finalement*, comme on lit dans l'édition de 1596, et dans les nouvelles, ne vaut rien là. (L.)

[27] Lui fit *courtoisie* et honnêteté. L'Arioste, de la traduction imprimée l'an 1555, chant XLV : *Le roy l'eut agreable et luy feut plusieurs fois courtois, en luy donnant maints beaulx et riches dons, et le visitant.* (L.)

bonne morgue. Oudart se revestit de suppellis et d'estolle, sortant de son office, rencontre Chicquanous, le mene boyre en son office longuement, cependant qu'on chaussoyt guantelets de touts coustez, et luy dist : Vous ne poviez a heure venir plus opportune ; nostre maistre est en ses bonnes, nous ferons tantoust bonne chiere, tout ira par escuelles ; nous sommes ceans de nopces ; tenez, beuvez, soyez joyeulx.

Pendant que Chicquanous beuvoyt, Basché voyant en la salle touts ses gens en equipaige requis, mande querir Oudart. Oudart vient portant l'eaue beniste. Chicquanous le suit. Il, entrant en la salle, n'oublia faire nombre de humbles reverences, cita Basché. Basché luy feit la plus grande caresse du monde, luy donna ung angelot, le priant assister au contract et fiansailles. Ce que feut faict. Sus la fin, coups de poing commençarent sortir en place. Mais quand ce vint au tour de Chicquanous, ilz le festoyarent a grands coups de guantelets, si bien qu'il resta tout estourdy et meurtry, ung œil poché au beurre noir, huict coustes freussees, le brechet[28] enfondré, les omoplates en quatre quartiers, la maschouere inferieure en trois loppins, et le tout en riant. Dieu sçait comment Oudart y operoyt, couvrant de la manche de son suppellis le gros guan-

[28] L'os fourchu de la poitrine. Ce mot est poitevin. (L.)

telet asseré, fourré d'hermines, car il estoyt puissant ribault. Ainsy retourne a l'isle Bouchard, Chicquanous accoustré a la tygresque[29], bien toutesfoys satisfaict et content du seigneur de Basché, et moyennant le secours des bons chirurgiens du pays, vesquit tant que vouldrez. Depuis n'en feut parlé. La memoire en expira[30] avecques le son des cloches, lesquelles quarillonnarent a son enterrement.

[29] Tout pommelé de diverses contusions. (L). — « Ce qui est une interprétation absurde, dit l'abbé de Marsy : *à la tygresque*, signifie accoutré de la même manière que si les tygres l'eussent déchiré. » Nous ne trouvons pas cette explication absurde. Le Duchat entend par *pommelé*, meurtri, horriblement maltraité, *tygré* de contusions.

[30] Cette façon de parler est des plus anciennes dans notre langue. Grégoire de Tours, *De Gloria martyrum*, liber I, caput LX, faisant parler un prêtre catholique d'un autre prêtre hérétique mort subitement : *Periit hujus memoria cum sonitu, et Dominus in æternum permanet.* Elle est prise de la Vulgate, verset 8 du psaume IX. L'hébreu dit *cum illis* au lieu de *cum sonitu* ; c'est-à-dire que le deuil s'en passa avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement, et conformément au proverbe, qu'on se soucia de sa mort comme de *Colin Tampon*, mot qui, dans Pâquier, liv. I, chap. VI, représente le tambour des Suisses. Les Mémoires de l'État de France, sous Charles IX, deuxième édition, tome II, au feuillet 208, a., où il est parlé d'une bravade des Rochelois, assiégés en 1573, aux Suisses de l'armée royale, qui se disposoient à les assaillir : *Estans retirez crioyent par dessus la muraille, que l'on feit aller les* colintampons *à l'assaut, et qu'ils avoyent bons coutelas et espees pour decouper leurs grandes piques. Autant en emporte le vent,* dit un autre proverbe de même signification. (L.)

CHAPITRE XIII[1].

Comment, a l'exemple de maistre François Villon, le seigneur de Basché loue ses gents.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le seigneur de Basché donne une fête à ses gens pour les récompenser d'avoir si bien joué leur rôle envers le sergent, et leur raconte la manière dont le poëte Villon se vengea de la mauvaise volonté du moine Tappecoue, qui lui avoit refusé une chappe pour représenter la tragédie de la Passion.

« C'est à propos de ces noces qu'on y donna à un de ces sergens, dit Bernier, qu'il est fait mention, au chapitre XIII, de celles que Villon donna à un cordelier; mais quelles noces! puisqu'elles le firent périr misérablement. Quant à celles que la Roche-Boisseau donna, dans le baron de Féneste, livre III, chapitre V, à un sergent, elles sont bien moins tragiques, puisqu'il se contente de le faire froter de glu, et de le mettre dans la plume, une mître sur la tête, les bras étendus sur un bâton, avec cet écriteau : Antechrist. Après quoi, il le fit attacher sur un cheval qui le porta jusqu'à la halle de Maulevrier, où il demeura atta-

[1] Les chapitres XIII, XIV et XV ne sont point dans l'édition de Valence.

ché au crochet aux veaux. Quant au poëte Villon, il fit tant de friponneries, qu'enfin il fut condamné à être pendu, et ce fut alors qu'il fit ces vers rapportés par Rabelais, et son épitaphe avec celle de ses compagnons de penderie, qu'on peut voir dans ses poésies. Comme l'appel qu'il fit en vers de la sentence, et peut-être la faveur de quelque grand, fut cause que la sentence de mort n'eut d'autre effet que d'être changée en bannissement, il se retira en Angleterre, où il fut en estime par son esprit; mais il n'y fut pas favori du roi d'Angleterre, comme quelques-uns l'ont écrit. Loin de cela, il s'attira des affaires par une réponse qu'il fit à ce roi, dont on peut voir l'histoire dans Rabelais, chapitre LXVII, livre IV, fort bien déduite, et oubliée par tous ceux qui ont parlé de ses aventures. On ne sçait si ce fut parceque cette réponse, d'un bon et généreux François, quoique banni, plût à la cour de France, où s'il fut chassé d'Angleterre parcequ'il avoit parlé au roi trop hardiment, qu'il revint en France où il se retira à Saint-Maixent, et où il fit le tour à ce pauvre cordelier, qui méritoit encore une fois la corde.»

«Ce qui suit dans le chapitre, et les chicanous qui mettent les coups de bâton à l'enchère, est non seulement une imitation des Alapistes d'Athénée, mais encore une peinture de tous ceux qui souffrent mille indignités par un vil intérêt, et particulièrement dans les cours, chez les riches.»

«C'est dans cette histoire, dit Le Motteux, qu'est enchâssé le conte de François Villon, où l'on voit comment il attrapa le frère *Tappecoue*, qui n'avoit pas voulu *prester une chappe et estolle*, pour une masquarade où l'on devoit jouer la *Passion*, comme on la joue encore tous les ans dans quelques endroits d'Italie; et la fin de la même histoire, c'est que *depuis feut le dict seigneur en repos; et les nopces de Basché en proverbe commun*. A propos de quoi je

remarquerai qu'il en fut à peu près de même du nom de ce François *Villon* dont je viens de parler. C'est de son nom qu'est venu le verbe *villonner*, qui a long-temps été en usage pour dire *tromper* ou *friponner*, parceque ce poëte, fameux par ses poésies sous Louis XI, étoit plus fameux encore par ses bons tours et par ses friponneries. »

Sur quoi le traducteur de Le Motteux fait cette remarque très juste : « Borel assigne laméme origine et à *villonnerie* et à *Villon*. Ces deux savants ne se seroient-ils point trompez? Ce qu'il y a de certain, c'est que, selon Borel lui-méme, *villonnée* pour méchanceté, se trouve dans un auteur bien plus ancien que *Villon*; et ce qu'il y a de certain encore c'est que, s'il faut en croire la tradition, le nom de *Villon* ne fut donné à ce poëte que comme un sobriquet, qui de son temps signifioit un fripon. » Voyez la note 4.

Chicquanous, issu du chasteau, et remonté sus son esgue[2] orbe, ainsy nommoyt sa jument borgne, Basché, soubs la treille de son jardin secret[3], manda querir sa femme, ses damoiselles,

[2] On appelle ainsi une jument en Languedoc, du latin *equa*. C'est *esgue* qu'il faut lire, et non pas *esque*, comme lit de Marsy. *Orbe*, du latin *orbus*, aveugle.

[3] Je n'ai trouvé ce mot dans aucun des vieux dictionnaires que j'aye pu consulter. Cependant Rabelais l'employe encore ci-dessous, au chapitre LXIII, et même on le trouve déja dans le nouveau prologue de ce livre-ci. Au reste, conformément à la force et à l'idée de ce même mot, on doit le prendre ici dans la signification d'un jardin éloigné de toute sorte de voisinage. Le soixante-seizième des contes mal attribués à Bonaventure des Périers, édition de 1565 : *Il s'en alloyt tous les jours en un* jardin *qui estoyt assez secret pour estre loing de maisons.* (L.)

touts ses gents; feit apporter vin de collation, associé d'ung nombre de pastez, de jambons, de fruict et fromaiges, beut avecques eulx en grande allegresse, puis leur dit: Maistre François Villon[4], sus ses vieux jours, se retira a Saint Maixent, en Poitou, soubs la faveur d'ung homme de bien, abbé dudict lieu. Lá, pour donner passe temps au peuple, entreprint faire jouer la Passion[5] en gestes et languaige poictevin. Les rolles dis-

[4] Érasme, dans celui de ses Colloques, qu'il a intitulé le Spectre, fait le récit d'un tour tout semblable à celui qu'on va lire, et qu'il assure avoir été joué dans le voisinage de Londres, l'an 1498. (L.) — Poëte françois du temps de Louis XI, fameux par ses écrits, et plus encore par ses friponneries, qui pensèrent le conduire au gibet. En 1461, le Châtelet de Paris le condamna à être pendu. Le Parlement commua la peine de mort en un bannissement. Villon se retira à Saint-Maixent, et de là en Angleterre, n'ayant pour lors que trente ans, comme il le dit lui-même au commencement de son *grand Testament*. « Ainsi, dit l'abbé de Marsy, ou Rabelais se trompe, lorsqu'il dit ici que Villon s'étoit retiré à Saint-Maixent, *sur ses vieux jours*, ou bien ce poëte, après avoir passé plusieurs années en Angleterre, revint en effet à Saint-Maixent, pour y passer le reste de ses jours. » Voyez le chapitre LXVII de ce même livre, où il est dit qu'il fut favori d'Édouard V, roi d'Angleterre. C'est de lui que Boileau dit, dans sa Poétique, chant Ier :

« Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
« Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers. »

Rabelais savoit Villon par cœur, et l'imite souvent dans son ouvrage. Villon n'étoit qu'un surnom dérivé de *guille*, tromperie; il lui fut donné à cause de ses friponneries; car son vrai nom étoit *François Corbueil*, comme il nous l'apprend lui-même dans son épitaphe.

[5] C'étoit apparemment, dit M. D. L., une traduction de la Passion de Saumur, qui fut jouée en 1486.

tribuez, les joueurs recolez, le theatre preparé, dist au maire et eschevins, que le mystere pourroyt estre prest a l'issue des foires de Niort, restoyt seullement trouver habillements aptes aulx personnaiges. Les maire et eschevins donnarent ordre. Il, pour ung vieil païsant habiller, qui jouoyt Dieu le pere, requist frere Estienne Tappecoue[6], secretain des cordeliers du lieu, luy prester une chappe et estolle. Tappecoue le refusa, alleguant que par leurs statuts provinciaulx estoyt rigoureusement defendu rien bailler ou prester pour les jouants. Villon replicquoyt que le statut seullement concernoyt farces, mommeries et jeus dissolus, et ainsi que l'avoyt veu praticquer a Bruxelles et ailleurs. Tappecoue, ce nonobstant, luy dist peremptoirement que ailleurs se pourveust, si bon luy sembloyt, rien n'esperast de sa sacristie; car rien n'en auroyt sans faulte. Villon feit aux joueurs le rapport en grande abomination, adjoustant que de Tappecoue Dieu feroyt vengeance et punition exemplaire bientoust.

Au sabmedy subsequent, Villon eut advertissement que Tappecoue sus la poultre du couvent (ainsy nomment ilz une jument non encore

[6] On voit que l'auteur ne manque jamais de ridiculiser les moines. Ce nom burlesque de *tappecoue* ou *tapequeue*, forgé probablement par l'auteur, et composé comme le mot *tape-cul*, doit avoir la même signification que celui de *frère Frappart*, puisque *coue*, en vieux françois, signifie *queue*, prise ici dans le sens obscène.

saillie) estoyt allé en queste a Sainct Ligaire[7], et qu'il seroyt de retour sus les deux heures apres midy. Adoncques feit la monstre[8] de la diablerie parmy la ville et le marché. Ces diables estoyent touts capparassonnez de peaulx de loups[9], de veaulx et de beliers, passementees de testes de mouton, de cornes de bœufs, et de grands havets[10] de cuisine, ceincts de grosses courraies, esquelles pendoyent grosses cymbales de vaches et sonnettes de mulets a bruit horrificque. Tenoyent en main aulcuns bastons noirs pleins de fusees, aultres portoyent longs tizons allumez, sus lesquels a chacun carrefour jectoyent pleines poingnees de parasine[11] en pouldre, dont sortoyt feu et fumee terrible. Les avoir ainsy conduicts avecques contentement du peuple et grande frayeur des petits enfans, finablement les mena bancqueter en une cassine hors la porte en la-

[7] *Lidorius*, appellé aussi *Ligorius*. Ce lieu est de l'élection et châtellenie de Niort. (L.)

[8] Fit l'essai, la répétition.

[9] Un ancien pénitentiel, cité par Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, au mot *Biche* : « Si quis in cervolo aut vitula vadit; « id est, si qui, in ferarum habitu se commutant, et vestiuntur ves- « tibus pecudum, adsumunt capita bestiarum. Qui taliter in ferinas « species se transformant, tribus annis pœniteant, quia hoc dæmo- « niacum est. » Cette mascarade, qui se faisoit ordinairement le jour de l'an, étoit, comme on voit, défendue comme impie, mais c'étoit de quoi Villon se mettoit fort peu en peine. (L.)

[10] Grands crocs ou crochets de cuisine.

[11] Poix résine.

quelle est le chemin de Sainct Ligaire. Arrivants a la cassine, de loing il apperceut Tappecoue qui retournoyt de queste, et leur dist en vers macaronicques :

> Hic est [12] de patria, natus de gente Bellistra,
> Qui solet antiquo bribas portare bisacco.

Par la mort diene [13], dirent adoncques les diables, il n'ha voulu prester a Dieu le pere une paovre chappe : faisons luy paour. C'est bien dict, respond Villon, mais cachons nous jusques a ce qu'il passe, et chargez vos fusees et tizons. Tappecoue arrivé au lieu, touts sortirent on chemin au devant de luy en grand effroy, jectants feu de touts coustez sus luy et sa poultre : sonnants de leurs cymbales, et hurlants en diables. Hho, hho, hho, hho : brrrourrrourrrs, hrrrourrs, rrrourrrs. Hou, hou, hou, Hho, hho, hho. Frere Estienne, faisons nous pas bien les diables? La poultre toute effrayee se mist au trot, a pets, a bonds, et au gualot : a ruades, fressurades [14], doubles pedales, et petarrades : tant qu'elle rua bas Tappecoue, quoi-

[12] C'est-à-dire, voici *Tappecoue*, de la race et de la patrie des Bélitres (des gueux), qui a coutume de porter force bribes de pain dans un antique bissac.

[13] Par la mort de Dieu. Voyez chapitre XVI, note 16.

[14] Probablement du latin *fressus*, froissé, brisé; ce qui exprime les froissures et brisements qu'éprouvoit Tappecoue sur la jument épouvantée.

qu'il se tint a l'aulbe[15] du bast de toutes ses forces. Ses estrivieres estoyent de chordes : du cousté hors le montouer son soulier fenestré[16] estoyt si fort entortillé qu'il ne le peut oncques tirer. Ainsy estoyt trainé a escorchecul par la poultre tousjours multipliante en ruades contre luy, et fourvoyante de paour par les hayes, buissons et fossez. De mode qu'elle luy cobbit[17] toute la teste,

[15] Plus bas encore, livre V, chapitre VII : *Par l'aulbe du bast que je porte*. Les *aubes* sont les ais sur lesquels s'applique l'embourrement du bast, et sur quoi posent les arçons. On les a nommez *aubes* d'*albæ* parce qu'ils sont ordinairement d'un bois blanc. (L.)

[16] Comme les cordeliers en portoient encore en 1566. Voyez H. Étienne, chapitre XXXVII de son Apologie d'Hérodote. Le soulier *fenestré* étoit aussi appelez soulier *à l'apostolique*, parce que comme on veut que les apôtres ayent été une sorte de religieux, dans toutes les représentations que les peintres catholiques font de ces saints hommes, ils leur donnent des souliers traversez de plusieurs courroyes, qui tiennent lieu d'empeigne. Baïf, page 18, de son *de Re vestiariâ : Solea verò, à quâ vulgaris noster sermo profectus est*, un soulier; *obstragula non habebat, sed tantum quibusdam ligamentis, sive ligulis, quas ansas vocabant*, des courroyes; *superiori pedis parti obvinciebatur : cujusmodi sunt hæc calciamenta quæ vulgus vocat* souliers à l'apostolique; *quod iis calciati apostoli Domini pingi solent*. (L.) — *Des souliers fenestrés* étoient des sandales lacées à jour, et représentant une espèce de *fenêtre*, de treillis. Une charte de l'an 1215, citée par Ducange, au mot *Liripipium*, porte *sotulares*, souliers, *non habeat laqueatos*. « Les sandales, dit l'abbé de Marsy, sont des souliers à jour, traversés de plusieurs courroies, dont les intervalles sont des espèces de *fenêtres*, ouvertes au vent, à la pluie, etc. « Plusieurs éditions, comme le remarque M. D. L., portent fautivement *soulier senestre*. Voyez livre I, chapitre XVIII.

[17] La lui écacha toute, à force de coups qu'elle se donna contre des pierres. (L.) — Ce mot est encore usité en Sologne, pour meur-

si que la cervelle en tumba pres la Croix osanniere[18], puis les bras en pieces, l'ung ça, l'aultre la, les jambes de mesmes, puis de boyaulx feit ung long carnaige, en sorte que la poultre au couvent arrivante, de luy ne portoyt que le pied droict, et soulier entortillé.

Villon voyant advenu ce qu'il avoyt pourpensé, dist a ses diables : Vous jouerez bien, messieurs les diables, vous jouerez bien, je vous affie[19]. O que vous jouerez bien! Je despite[20] la diablerie de Saulmur[21], de Doué[22], de Mommorillon, de

trir de *coups;* mais il ne se dit plus que d'un fruit: il vient de *coup*, qui se prononçoit *cop* autrefois.

[18] La croix *osannière.* En poitevin, c'est la croix où l'on chante *osanna*, au dimanche des Rameaux; on la nomme aussi ailleurs *la croix boisseliere*, à cause du *buis* qu'on y attache. C'est aussi l'explication que l'Alphabet donne de ce mot, d'après la *Briefve declaration.* Un interprète, confondant *la châsse des ozannes avec la croix osanniere*, en donne une autre, parcequ'il ne connoissoit pas celle-là qui est la véritable. On lit, dit-il, dans les Mélanges de littérature, lettres OO, page 253 : » La châsse des ozannes, relique très anciennement placée dans un lieu de l'église cathédrale d'Orléans, appelée Sainte-Croix, consistant en palmes, que les juifs portoient à l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, en chantant *ozanna.* De là, sans doute, la croix ozannière de Rabelais, du nom et de l'existence de cette même relique, dans St-Maixent en Poitou, lieu dela scène ».

[19] Je vous loue, vous prends à gages. Il semble que Rabelais, en mettant dans la bouche de Villon, *je vous y affie*, ait voulu faire ici allusion *à la cause d'appel* de Villon, où ce poëte dit en vers : Pendu sera, *je vous y affie.*

[20] Je défie, je mets au pis. (L.)

[21] La Passion à personnages, ainsi appellée apparemment par rapport à cinq ou six démons, comme Lucifer, Satan, Belzebut et

Langès, de Sainct Espain[23], de Angiers[24] : voyre, par Dieu, de Poictiers avecques leur parlouoire[25], en cas qu'ilz puissent estre a vous parragonnez[26]. O que vous jouerez bien!

autres, qui y jouoient leur rôle. On représentoit à Saumur toutes sortes des moralitez, mais particulièrement celle-ci, dans un reste d'amphithéâtre ancien qui subsiste encore. Voyez Bouchet, Serée XXVIII. (L.) — Ces diableries étoient des représentations de scènes pieuses, où les puissances célestes et infernales jouoient leur rôle.

[22] Plus haut déja, livre III, chapitre III : *Une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué.* (L.)

[23] *Saint-Espain* est un bourg de Touraine, près de Sainte-Maure et de Chinon. Un interprète, qui le confond avec *Épane*, dit que c'est une ville de Saintonge : c'est sa critique ordinaire. Dans la seconde édition de 1741, de Le Duchat, on lit de suite, *de Sainct Espain d'Angiers*, au lieu de la leçon, *de Sainct Espain, d'Angiers*, comme on lit dans sa première édition de 1711, ou plutôt *de Angiers*, comme le porte l'édition de 1552.

[24] Encore la Passion à personnages, autrement le Mystère de la Passion, mis en vers par Jehan Michel, poëte angevin, et évêque d'Angers, qui vivoit en 1486. La Croix du Maine, après l'annaliste Jean Bouchet, parlant de cette pièce, à propos de son auteur, dit qu'elle fut jouée en ce tems-là à Angers, avec beaucoup de magnificence et de pompe. (L.)

[25] Sous cet ancien mot *parlouoire* ou *parloir*, qui signifioit proprement un lieu d'audience ou d'assemblée publique, Rabelais entend les arènes de Poitiers, où le plus souvent se donnoient ces sortes de spectacles. Au marché, dans la même ville, il s'en donna un des plus pompeux, qui dura tout le mois depuis le 19 juillet 1534, et c'étoit apparemment la Passion, etc., en quatre journées et quatre-vingt-dix-sept chapitres, imprimée à Paris deux ans auparavant chez Phillippe Le Noir. Voyez Jean Bouchet, Annales d'Aquitaine, quatrième partie, sur l'an 1535. Du reste, un nommé Brigadier a pris un soin particulier de recueillir tout autant qu'il a pu de ces pièces, comme un autre nommé du Moûtier, et avant lui Rance-des-Naux, chirurgien de Paris, qui amassèrent tous les

Ainsy, dist Basché, prevoy je, mes bons amys, que vous doresnavant jouerez bien ceste tragicque farce, veu que a la premiere monstre et essay par vous ha esté Chicquanous tant disertement daubbé, tappé et chatouillé. Presentement je double a vous touts guaiges. Vous, m'amye, disoyt il a sa femme, faictes vos honneurs comme vouldrez. Vous avez en vos mains et conserve touts mes thesaurs. Quant est de moy, premierement je boy a vous touts, mes bons amys. Or ça, il est bon et frais. Secondement, vous, maistre d'hostel, prenez ce bassin d'argent[27]. Je le vous donne. Vous, escuiers, prenez ces deux couppes d'argent doré. Vos paiges de trois mois ne soyent fouettez. M'amye, donnez leur mes beaulx plumails blancs avecques les pampillettes d'or[28]. Messire Oudart,

vieux romans. Voyez le Mascurat, deuxième édition, page 215. (L.) — De Marsy rend ce mot par théâtre. Un autre interprète par cornets et porte-voix; instrumens, dit-il, dont on se servoit dans ces spectacles pour grossir la voix en déclamant.

[26] Comparés.

[27] Ce fut sous le bon roi Louis XII, que la vaisselle d'argent commença d'être commune en France, jusque dans les cuisines des gentilshommes. Seyssel, Comparaison entre Louis XI et Louis XII, page 314 du Supplément aux Mémoires de Commines, Bruxelles 1713. (L.)

[28] Plus haut, livre I, chapitre LVI : « La plume blanche par « dessus mignonnement partie a paillettes d'or, au bout desquelles « pendoient en papillettes, beaux rubis, esmeraudes, etc. Et Mons- « trelet, volume I, chapitre LXII : « Et estoient trois cents chevaux, « entre lesquels avoit XVIII chevaliers vestus de vermeil a beaux

je vous donne ce flaccon d'argent. Cestuy aultre je donne aux cuisiniers : aux varlets de chambre je donne ceste corbeille d'argent : aux palefreniers je donne ceste nasselle d'argent doré : au portier je donne ces deux assiettes : aux muletiers ces dix happesouppes. Trudon, prenez toutes ces cuilleres d'argent et ce drageouoir. Vous, lacquais, prenez ceste grande salliere. Servez moy bien, amys, je le recongnoistray : croyant fermement que j'aimeroys mieulx, par la vertus Dieu! endurer en guerre cent coups de masse sus le heaulme au service de nostre tant bon roy, qu'estre une foys cité par ces mastins chicquanous, pour le passetemps d'ung tel gras prieur[29].

« plumats pailletez d'or. » Ces beaux *plumails blancs avec leurs papillettes d'or* distribuez par le seigneur de Basché à ses gens, et de même les *plumatz pailletez d'or* dont parle Monstrelet, étoient donc des plumets garnis, non de simples paillettes d'or, mais de papillotes de pierreries attachées à ces paillettes. L'édition de 1553 les appelle *papillettes*, d'où les nouvelles et la plupart des autres ont fait *pampillette*, mais comme *pampillette* ne se trouve dans aucun dictionnaire, et qu'au chapitre LVI du livre I *papillettes* a la même signification, je suis persuadé qu'ici on doit aussi lire *papillettes* et non *pāpillettes* avec un titre, comme dans l'édition de 1553. (L.) *Pampillettes* est une variante de *papillettes*, comme *plumails* et *plumais*, qu'on trouve dans La Fontaine, fable VI, livre IV, en sont une de *plnmets*.

29 Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'embonpoint de telles gens se fait remarquer. Le roman de la Rose, au feuillet 16 tourné, de l'édition de 1531 :

Et je les voy comme Jengleurs,
Plus gras qu'abbez, ne que prieurs. (L.)

CHAPITRE XIV.

Continuation des chicquanous, daubbez en la maison de Basché.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Quatre jours après, le seigneur de Basché fit renouveler, dans son château, la même scène par les mêmes acteurs, sur deux sergents qui y étoient successivement venus, toujours à la requête du gras prieur.

Quatre jours apres, ung aultre, jeune, hault et maigre chicquanous[1] alla citer Basché a la re-

[1] J'ai déja dit qu'un *chicaneur* étoit proprement un huissier. Outre que *Chicquanoux* en fait encore ici les fonctions, son métier de tout tems a été de citer. La quatre-vingt-seizième des cent Nouvelles nouvelles : « Ne demoura gueres que la mort du bon chien « du curé feut par le villaige annoncee et tant espandue que aux « oreilles de l'evesque du lieu parvint, et de la sepulture saincte « que son maistre lui bailla. Si le manda vers luy venir par une belle « citation, par ung chicaneur. Hélas, dit le curé, et qu'ay-je faict, « qui suis cité d'office? Quant à moy, dit le chicaneur, je ne sçay « qu'il y a, se ce n'est pourtant que vous avez enfouy vostre chien « en terre saincte, où l'on met les corps de chrestiens. » (L.)—Voyez chapitre XII, note 9.

queste du gras prieur. A son arrivee feut soubdain par le portier recongneu, et la campanelle sonnee. Au son d'icelle, tout le peuple du chasteau entendit le mystere. Loire poitrissoyt sa paste, sa femme belutoyt la farine. Oudart tenoyt son bureau. Les gentilshommes jouoyent a la paulme. Le seigneur Basché jouoyt aux trois cens trois avecques sa femme. Les damoiselles jouoyent aux pingres[2]. Les officiers jouoyent a l'imperiale, les paiges jouoyent a la mourre, a belles chinquenauldes[3]. Soubdain feut de touts entendu que

[2] Aux osselets. Voyez livre I, chapitre XXII, note 60. Un interprète, confondant *pingres* avec *pinguin*, nom d'une espèce d'oie, dit que ce jeu étoit probablement le jeu de l'oie.

[3] Ce dernier jeu n'est pas séparé de celui de *à la mourre*, dans les deux éditions de Le Duchat, ni même dans celle de 1552; mais c'est une faute. Voyez nos remarques sur ces jeux, livre I, chapitre XXII. M. D. L. n'est pas ici d'accord avec lui-même. Il écrit dans son texte *a la mourre, a belles chinquenaudes*, en les séparant par une virgule, et sans virgule dans une note sur le mot *mourre*. « Tout porte, dit-il, à croire que les chiquenaudes se mêloient de la partie, puisque, livre IV, chapitre XIV, Rabelais nous dit que les pages de Basché *jouoient a la mourre a belles chinquenaudes*. » Et il ajoute, avec le ton qu'il prend par-tout où il croit trouver à mordre : « Au reste, vous seriez-vous douté, lecteur, que *mourre* venoit de *amor?* c'est ce que nous apprennent les nouveaux éditeurs de Rabelais. Mais, demanderez-vous peut-être, qu'y a-t-il donc d'amoureux à donner des chiquenaudes, ou gesticuler des doigts? Sur ce point, nous avouons de bonne foi notre ignorance. » D'où l'on voit que c'est parcequ'il s'est imaginé qu'on jouoit à ce jeu en se donnant des chiquenaudes, qu'il nous a critiqués, et qu'il a supprimé ici la virgule qui sépare, dans le texte, deux jeux bien distincts, puisque le premier consistoit, comme il le dit lui-même ailleurs, à lever seu-

chicquanous estoyt en pays. Lors Oudart se revestir. Loire et sa femme prendre leurs beaulx accoustrements. Trudon sonner de sa fleute, battre son tabourin, chascun rire, touts se preparer, et guantelets en avant.

Basché descend en la basse court. La Chicquanous le rencontrant, se meist a genoilz devant luy, le pria ne prendre en mal, si de la part du gras prieur il le citoyt: remonstra par harangue diserte[4] comment il estoyt personne publicque, serviteur de moynerie, appariteur[5] de la mitre abbatiale: prest a en faire aultant pour

lement autant de doigts qu'en indique celui qui dirige le jeu, tandis que c'est dans le second qu'on donnoit en effet des chiquenaudes. Quant à l'étymologie que nous avons donnée du jeu de la *mourre*, qui se dit en italien *mora* et *morra*, il est possible que nous nous soyons trompés; mais cependant quatre preuves sont en sa faveur: 1° les Italiens et les François ont souvent retranché l'*a* initial d'un substantif, en le contractant avec l'article; c'est ainsi qu'on a dit en italien *morosa*, une amoureuse; *morosamente*, amoureusement; 2° on lit dans le dictionnaire Italien-François, de Duez, *giuocare alla mora*, jouer à la mourre ou à l'amour, par gausserie, et dans son dictionnaire François-Italien, jouer à la mourre ou à l'amour, *giuocare alla mora;* 3° Nonnus, comme nous l'avons dit dans la note critiquée, fait jouer l'Amour et l'Hyménée à un jeu semblable à celui de la mourre; 4° enfin Ovide y fait jouer, dans un repas, une femme, en présence de son mari, avec son amant; et les anciens attribuoient l'invention de ce jeu à la belle Hélène.

[4] C'est *diserte* qu'on doit lire, conformément aux anciennes éditions; les nouvelles ont suivi mal à propos celle de 1596, où il y a *discrete*. (L.) — On lit aussi *diserte* dans l'édition de 1552.

[5] Huissier.

luy, voyre pour le moindre de sa maison, la part qu'il luy plairoyt l'emploicter et commander. Vrayement, dist le seigneur, ja ne me citerez, que premier n'ayez beu de mon bon vin de Quinquenais [6], et n'ayez assisté aux nopces que je foys presentement. Messire Oudart, faictes le boyre tresbien et refraischir, puys l'amenez en ma salle. Vous soyez le bien venu. Chicquanous bien repeu et abbreuvé entre avecques Oudart en la salle, en laquelle estoyent touts les personnaiges de la farce en ordre, et bien deliberez. A son entree chascun commence soubrire. Chicquanous rioyt par compaignie, quand par Oudart feurent sus les fiansez dicts mots mysterieux [7], touchées les mains, la mariee baisee, touts aspersez d'eaue beniste. Pendant qu'on apportoyt vin et espices, coups de poing commençarent trotter. Chicquanous en donna nombre a Oudart. Oudart soubs son suppellis avoyt son guantelet caché, il s'en chausse comme d'une mitaine [8]. Et de

[6] C'est un vignoble à la porte de Chinon.

[7] Sacramentaux.

[8] Scarron, dans son Remerciment de mademoiselle d'Escars à Mademoiselle :

Gands à cinq doigts, et non mitaines.

Ce vers prouve à mon sens, que la mitaine est proprement un *demi-gant*, qui ne couvre l'extrémité des doigts que lorsqu'on a joint les deux mitaines gantées. En effet, à Metz, où les paysans nomment *mitaine* un manchon de villageoise, la mitaine des paysannes est composée de deux demi-manchons tenans ensemble par une bande

daubber Chicquanous, et de drapper Chicquanous: et coups de jeunes guantelets de touts coustez pleuvoir sus Chicquanous. Des nopces, disoyent ilz, des nopces, des nopces : vous en soubvienne. Il feut si bien accoustré que le sang luy sortoyt par la bouche, par le nez, par les aureilles, par les oeilz. Au demourant, courbatu, espaultré[9], et froissé, teste, nucque, dours, poictrine, bras, et tout. Croyez qu'en Avignon on temps de carneval, les bacheliers[10] oncques ne jouarent a la raphe plus melodieusement que feut joué sus Chicquanous. Enfin il tumbe par terre. On luy jecta force vin sus la face : on luy atacha a la manche de son pourpoinct belle livree de jaulne et verd, et le meist on sus son cheval morveulx.

de drap qui réunit ces deux moitiés. Ainsi, je ne doute pas que le mot *mitaine* ne vienne de *medietana*, comme *mitan* de *medietanus;* et lorsque Rabelais dit qu'Oudart se chaussa du gantelet comme d'une mitaine, il entend que ce curé ne le ganta qu'à demi, comme ces mitaines dont on se couvroit le poing pour rabattre les coups qu'on avoit coutume de se donner aux nôces. *Mitaines à ces nôces telles,* dit le poëte Villon, dans son grand Testament, en partie par rapport à cette coutume. (L.) — La mitaine ne diffère d'un gant qu'en ce qu'elle n'est pas divisée en cinq doigts, comme le fait entendre le vers même cité par Le Duchat, qui déraisonne ici pour justifier son étymologie.

[9] Les *épaules* fracassées, démises.

[10] Manière de se masquer usitée anciennement parmi les bourgeois. Les ordonnances sur le fait des masques, imprimées à la suite des dernières éditions des Arrêts d'Amour : « N'entend on par ce les « priver (les marchans et gens de petite condition) d'aller en mom- « mon, en robbes retournees, barbouillez de farine ou charbon, « faulx visaiges de papier, portant argent à la mode ancienne. » (L.)

Entrant en l'Isle Bouchard, ne sçay s'il feut bien pensé et traicté tant de sa femme comme des myres[11] du pays, Depuis n'en feut parlé.

Au lendemain cas pareil advint, pource qu'on sac et gibbessiere du maigre Chicquanous n'avoyt esté trouvé son exploict. De par le gras prieur feut nouveau Chicquanous envoyé citer le seigneur de Basché, avecques deux records pour sa seureté. Le portier, sonnant la campanelle, resjouit toute la famille[12], entendants que Chicquanous estoyt la. Basché estoyt a table, dipnant avecques sa femme et gentilshommes. Il mande querir Chicquanous, le feit asseoir pres de soy, les records pres les damoiselles, et dipnarent tresbien et joyeulsement. Sus le dessert, Chicquanous se leve de table, presents et oyants les records, cite Basché : Basché gracieusement luy demande copie de sa commission : elle estoyt ja preste. Il prend acte de son exploict : a Chicquanous et ses records feurent quatre escus au soleil donnez : chascun s'estoyt retiré pour la farce.

[11] Des chirurgiens du pays.

[12] Dans les nouvelles éditions, après *famille* il y a un point, et ensuite *pendant* au lieu d'*entendants ;* lisez cet endroit comme il est ici restitué sur l'édition de 1553, sur celles de Lyon, et sur celle de 1626. (L.) — Et sur celle de 1552. L'abbé de Marsy corrige ici mal à propos *resjouit* en mettant *s'esjouit.* « Dans toutes les éditions, dit-il, il y a *resjouit*, les unes mettant un point après famille, et substituant *pendant* au mot *entendants ;* ce qui fait une phrase assez obscure. En substituant *s'esjouit* à *resjouit*, on lève toute difficulté. »

Trudon commence sonner du tabourin. Basché prie Chicquanous assister aux fiansailles d'ung sien officier, et en recepvoir le contract, bien le payant et contentant. Chicquanous feut courtois, desguainna son escriptoire, eut papier promptement, ses records pres de luy. Loire entre en salle par une porte : sa femme avecques les damoiselles par aultre, en accoustrements nuptiaulx. Oudart revestu sacerdotalement les prend par les mains : les interroge[13] de leurs vouloirs, leur donne sa benediction sans espargne d'eaue beniste. Le contract est passé et minuté. D'ung cousté sont apportez vin et espices[14] : de l'aultre livree[15] a tas

[13] Le Duchat lit *les interrogé*, et fait cette remarque : « Après les avoir interrogez. Cette ancienne façon de parler, qui revient souvent dans Rabelais, n'a été retenue ici que par l'édition de 1626. Des autres, celle de 1553, a *les interroge*, celles de Lyon mettent *les interrogue.* » Il se trompe évidemment, 1° parcequ'il n'y a pas *les avoir interrogé ;* 2° parceque toutes les anciennes éditions, et entre autres celle de 1553, portent, de son aveu, *les interroge* ou *les interrogue.* Nous avouons cependant que l'édition de 1552 a aussi *les interrogé* ; mais nous avons trouvé quelquefois cette édition en faute, quelque correcte qu'elle soit généralement.

[14] Ces *épices* sont proprement des dragées, comme les juges en recevoient autrefois à la place des *épices* qu'ils se sont fait payer depuis. La trente-cinquième des cent Nouvelles nouvelles : *Et estoyt le beau buffet garni d'espices, de confiture, et de bon vin de plusieurs façons.* Froissart, volume II, employe toujours les mots de *vin et espices* dans le sens d'une collation accompagnée de confitures, et c'est ce qu'encore aujourd'hui on entend à Paris dans les festins solennels des écoles de théologie, lorsque sur le dessert on

blanc et tanné, de l'aultre sont produicts guantelets secretement.

demande le vin et les épices. Voyez du Chêne, dans ses Annotations sur Alain Chartier. (L.)

[15] Rubans en abondance.

CHAPITRE XV.

Comment par Chicquanous sont renouvellees les anticques coustumes dés fiansailles.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Un nouveau Chicanous, desireux de renouveler, chez le seigneur de Basché, les antiques cérémonies des fiançailles, qui consistoient à s'entre-frapper légèrement les uns les autres, fut aussi daubé et presque assommé par les gens du château, comme ses précédents confrères.

Après cette longue histoire du seigneur de Basché, qui faisoit un tel accueil aux sergents envoyés par le gras prieur de Saint-Louant, celui-ci prit enfin le parti de laisser tranquille ce seigneur *chevalereux*.

Chicquanous avoir degouzillé[1] une grande tasse de vin breton, dist au seigneur : Monsieur, comment l'entendez vous? L'on ne baille poinct icy dés nopces. Sainsambreguoy, toutes bonnes coustumes se perdent. Aussy ne trouve l'on plus de

[1] Après avoir dévalé dans son gosier.

lievres au giste. Il n'est plus d'amys. Voyez comment en plusieurs ecclises l'on ha desemparé [2] les anticques beuvettes des benoists saincts O O [3] de Noel? Le monde ne faict plus que resver. Il approche de sa fin. Or tenez : des nopces, des nopces, des nopces. Ce disant, frappoyt sus Basché

[2] Retranché, interdit.

[3] C'étoit autrefois la coutume en France, et ce l'est encore en quelques lieux, de faire dans l'église de la paroisse, environ sur les sept heures du soir, pendant les neuf jours qui précèdent immédiatement le jour de Noël, certaines prieres ou antiennes, qu'on appeloit les OO de Noël, parce que dans les livres qui prescrivent ces antiennes, elles commencent par des OO, comme *O sapientia*, *O Adonaï*, *O Radix*, etc. On portoit au dernier marié de la paroisse, sur-tout quand c'étoit un homme aisé, un fort grand O représenté en or bruni, sur une grande feuille de parchemin fort épais, avec plusieurs ornemens d'or ou d'autres belles couleurs. Cet O se mettoit tous les soirs de ces neuf jours au haut du lutrin, et il y demeuroit tout le tems que l'antienne se chantoit. Celui à qui avoit été envoyé l'O faisoit à son tour présent de quelque chose au curé, qui de son côté en employoit une partie à régaler ses amis. Après les fêtes, l'O se reportoit chez le jeune marié, qui l'exposoit dans l'endroit de son logis le plus honorable. C'est de cette ancienne coutume que Chicanoux regrette la perte, parce qu'il lui en revenoit ordinairement quelque franche lippée, soit de la part du curé ou de celle du marié. (L.) — Et c'est ce qu'il appelle les *antiques beuvettes des OO de Noël*. « Quelques malins, dit le dernier éditeur de Rabelais, ont voulu voir dans cette peinture l'emblême figuratif de la porte par laquelle entra dans le monde le fils de Dieu fait homme. » Ces malins se trompent, c'est l'emblême de l'œuf orphique, de l'œuf duquel le monde est sorti, de l'œuf de Léda, de l'œuf de Pâques, qu'on donnoit pour étrennes à Noël, à l'époque où cette fête étoit le commencement de l'année, et qu'on ne donne à Pâques que depuis qu'on a daté de l'Incarnation; tout a commencé *ab ovo*, selon les anciens.

et sa femme, apres sus les damoiselles et sus Oudart.

Adoncques feirent guantelets leur exploict[4] si que a Chicquanous feut rompue la teste en neuf endroicts : a ung des records feut le bras droict defaucillé[5], a l'aultre feut demanchee la mandibule superieure, de mode qu'elle luy couvroyt le menton a demy, avecques denudation de la luette, et perte insigne des dents molares, masticatoires et canines. Au son du tabourin changeant son intonation, fëurent les guantelets mussez[6], sans estre aulcunement apperceus, et confictures multipliees de nouveau, avecques liesse nouvelle. Beuvants les bons compaignons ungs aux aultres, et touts a Chicquanous et ses records, Oudart renioyt et despitoyt[7] les nopces, alleguant que ung des records luy avoyt desincornifistibulé toute l'aultre espaule[8]. Ce nonobstant, beuvoyt a luy

[4] Gantelets commencèrent d'exploiter, d'agir.

[5] L'os *focile* du bras droit déboité. — [6] Cachés.

[7] En disoit pis que pendre, les dédaignoit, les méprisoit. Ce terme s'est conservé en Bourgogne. (L.) — Maugréoit les noces, comme l'explique très bien de Marsy. Aujourd'hui on diroit se dépitoit contre les noces, les maudissoit.

[8] L'une des deux. Jean le Maire, de Belges, en son poëme de la valitude et convalescence de la reine Anne de Bretagne :

Nous as tu tant hays,
Que tu nous ost' a chascun son autre œil? (L.)

— C'est-à-dire *démantibulé*, démonté, démis une épaule toute entière.

joyeulsement. Le records demandibulé joignoyt les mains, et tacitement luy demandoyt pardon. Car parler ne povoyt il. Loire se plaignoyt de ce que le records debradé[9] luy avoyt donné si grand coup de poing sus l'aultre coubte[10], qu'il en estoyt devenu tout esperruquancluzelubelouzerirelu[11] du talon.

Mais, disoyt Trudon cachant l'œil gausche avecques son mouschouere, et monstrant son tabourin defoncé d'ung cousté, quel mal leur avoys je faict? Il ne leur ha suffi m'avoir ainsy lourdement morrambouzevezangouzequoquemorguatasacbacguevezinemaffressé mon paouvre œil : d'abundant ilz m'ont defoncé mon tabourin. Tabourins a nopces sont ordinairement battus : tabourineurs bien festoyez, battus jamais. Le diable s'en puisse coiffer[12] ! Frere, luy dist Chicquanous manchot, je te donneray unes belles, grandes, vieilles lettres royaulx[13] que j'ay icy en mon bauldrier :

[9] Qui a perdu les *bras*, comme il dit plus haut *espaultré*, qui a l'épaule démise. Ces mots burlesques, ainsi que plusieurs autres aussi plaisants, et qui n'ont pas besoin d'explication, pourroient bien avoir été forgés par Rabelais.

[10] L'un des coudes. La vingt-troisième des cent Nouvelles nouvelles : *Une fois le boutoit du coubte en escripvant.* (L.)

[11] Tout perclus du talon.

[12] Il étoit défoncé à l'un des bouts. (L.)

[13] Ménage, dans ses Observations sur la langue françoise, a remarqué que la raison de cette façon de parler, qui aujourd'hui paroît barbare et incongrue, c'est qu'anciennement les singuliers et

pour repetasser ton tabourin: et pour Dieu pardonne nous. Par nostre dame de riviere [14] la belle dame je n'y pensoys en mal.

Ung des escuyers chopant et boytant contrefaisoyt le bon et noble seigneur de la Roche-Posay [15]. Il s'adressa au records embavieté [16] de maschoue-

les pluriers, qui présentement finissent en *al*, *ale*, *ales* et *aux*, se terminoient communément tous en *aux;* ce qui est très-véritable, et se remarque encore dans le patois messin, où l'on dit *chevaux*, *vaux*, *maux*, *maréchaux*, pour *cheval*, *val*, *mal*, *maréchal*. Le roman de la Rose, au feuillet 118, tourné, édition de 1531 :

Selon les droits impériaulx
Dont Nature est officiaulx.

Quant à ce que Chicanoux promettoit à Trudon *unes vieilles lettres royaulx* pour rapetasser son tabourin, c'est parce qu'après l'année, ces sortes de lettres n'étant plus valables, celle-ci ne pouvoit plus servir à rien de meilleur qu'à réparer le désordre à quoi Chicanoux avoit donné lieu. Les Ordonnances sur le fait des masques, page 424, des arrêts d'Amour, édition de 1546 : « Item est deffendu à touts « masquiers, de quelque estat et condition qu'ilz soyent, de ne porter « accoustrement de masque, qui ayt servy l'an precedent, sans que « pour le moins il y ayt desguyseure nouvelle, et sont tous accous- « tremens de masque redigez à semblance de lettres royaulx, après « l'an non valables. » (L.)

[14] Ancien pèlerinage dans un bourg de la Guyenne, près de Bordeaux.

[15] Jean Châtaignier, seigneur de la Roche-Posay, de St-Georges, de la Roche-Faton, et de Bernay, maître d'hôtel des rois François Ier et Henri II; il boitoit depuis l'année 1522, qu'étant guidon de la compagnie de gendarmes du bâtard de Savoie, il eut la jambe cassée d'un coup de mousquet au siège de Pavie. Voyez les obsèques du roi François Ier, page XXXIX, l'Histoire généalogique de Sainte-Marthe, livre XXX, et les Mémoires de Martin du Bellai, livre II. (L.)

res, et luy dist: Estes vous des frappins [17], des frappeurs, ou des frappars? Ne vous suffisoyt nous avoir ainsi morcrocassebezassevezassegrigueliguoscopapopondrillez touts les membres superieurs a grans coups de bobelins [18], sans nous donner tels morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanemens sus les gresves a belles poinctes de houzeaulx [19].

[16] Qui avoit la mâchoire enveloppée d'un linge, en forme de *bavette*.

[17] A ces noces avoient frappé des gens de toute taille, que Rabelais, pour les distinguer, appelle *frappins*, *frappeurs* et *frappars*, d'un mot qui semble venir de *frapper*, mais qui, si je ne me trompe, est *verpo*, le même dont je crois qu'on a fait aussi *fripon*, dans la signification d'un juif déguenillé, d'un écolier qui vend ses habits aux fripiers, et d'un moine déchiré et dépénaillé. Ce pourroit bien être aussi delà que, par une nouvelle allusion, on auroit appellé les différentes sortes de malhonnêtes gens parmi les moines, qui se fouettent ou frappent de leur discipline, *frapins*, *frapeurs* et *frapars*. (L.)—Quoi qu'en dise Le Duchat, qui raffine ici et souvent ailleurs mal à propos, *frappins*, *frappeurs* et *frappars*, viennent de *frapper* et non de *verpus*, circoncis, car c'est *verpus* qu'il veut dire sans doute· *verpo* n'est pas latin. Voyez livre I, chapitre LIV.

[18] Brodequins.

[19] Il y avoit deux sortes de houseaux, les uns avec la tige simple, et les autres avec le soulier; et entre ces derniers il y en avoit dont le soulier étoit à poulaine, avec un long bec recourbé en haut. Villon, dans son petit Testament, parle de *houseaux sans avant-piez*, ce qui ne permet pas de douter qu'il n'y eût des houseaux avec l'avant-pié. Le recors, qui avoit frappé l'écuyer à grands coups de bobelins, en portoit de la même sorte que ceux du poëte Villon; mais l'écuyer, comme faisant quelque figure, portoit des houseaux à poulaines, et c'étoit avec la pointe de ces poulaines qu'il avoit of-

Appellez vous cela jeu de jeunesse[20]?
Par Dieu! jeu n'est ce.

Le record joignant les mains sembloyt luy en requerir pardon, marmonnant de la langue, mon, mon, mon, vrelon, von, von: comme ung marmot.

La nouvelle mariee pleurante rioyt, riante pleuroyt, de ce que Chicquanous ne s'estoyt contenté la daubbant sans choys ne election des membres: mais l'avoir lourdement dechevelee, d'abundant luy avoyt trepignemampenillorifrizonoufressuré les parties honteuses en trahison. Le diable, dist Basché, y ait part! Il estoyt bien necessaire que monsieur le Roy[21] (ainsy se nom-

fensé les grèves des recors. (L.)—Les grèves sont les gras de jambes, et non pas les os des jambes, comme le dit un interprète.

[20] Guillaume Crétin, page 109, de la nouvelle édition de ses poésies:

Employer sa jeunesse,
Car jeu n'esse. (L.)

[21] Au chapitre v du livre III de Féneste, le sergent de Doué qui venoit ajourner la Roche-Boisseau, se nomme aussi monsieur *le Roy;* soit parceque tous ceux de cette profession citent de *par le roy*, et que, comme il est dit plus haut, chapitre XII, qui les frappe est puni comme s'il avoit frappé le roi, ou peut-être à cause qu'entant que celui-ci étoit clerc et tonsuré, son habit étoit de minime ou de couleur de roi. Voyez Oudin, Dictionnaire françois-italien, lettre C. (L.)—La véritable origine de ce nom singulier vient de ce que les huissiers étoient autrefois des espèces de hérauts, et de ce que plusieurs de ces derniers étoient nommés *rois d'armes*, et avoient le titre de *roi.* En Angleterre il y a encore trois rois d'armes, dont le second, qui s'appelle *Clarence* ou *Clarencieux*, est roi d'armes

ment Chicquanous) me daubbast ainsy ma bonne femme d'eschine. Je ne luy en veulx mal toutesfoys. Ce sont petites caresses nuptiales. Mais je apperçoys clairement qu'il m'ha cité en ange et daubbé en diable[22]. Il tient je ne sçay quoy du frere Frappart. Je boy a luy de bien bon cueur, et a vous aussy, messieurs les records. Mais, disoyt sa femme, a quel propous, et sus quelle querelle, m'ha il tant et trestant festoyé a grands coups de poing? Le diantre l'emport, si je le veulx. Je ne le veulx pas pourtant, ma dia[23]. Mais je

des provinces méridionales ou de la *Clarté*, et a donné évidemment son nom au comté de *Surrey*, pour *Surroy*, pour *South roy*, le roi du sud; et dont le troisième se nomme le *Norroy*, pour *North roy*, le roi du nord, c'est-à-dire des provinces septentrionales au-delà de la Trenth; le premier des trois s'appelle *Garter*, jarretière, mais ne doit son origine qu'à l'ordre de ce nom, quoiqu'il soit aujourd'hui au-dessus des deux autres, qui sont bien plus anciens que lui. En France même, le *roi d'armes de France*, qui étoit le premier des hérauts, étoit jadis un officier très considérable. Il se nommoit *Montjoie Saint-Denis;* il commandoit aux autres rois d'armes des marches ou provinces, que Charlemagne appeloit *compagnons des rois*. Le roi d'armes, élu par le chapitre des hérauts, étoit présenté au roi, qui lui donnoit des habits royaux d'écarlate, et lui mettoit la couronne sur la tête, le faisoit asseoir à table vis-à-vis de lui, dans la chaise du roi, et reconduire en son hôtel, la couronne sur la tête, par deux maréchaux et plusieurs chevaliers, en grande cérémonie; il portoit à la main un sceptre fleurdelysé, et chargé d'une couronne royale. Le héraut de l'empereur d'Allemagne étoit nommé *archeroi* pour *archiroi*.

22 On appelle *anges du Palais* les huissiers et les sergens. *Dauber*, de *dealapare*, c'est proprement ce que faisoit cet ange de Satan qui buffetoit saint Paul. (L.)

diray cela de luy, qu'il ha les plus dures oinces[24] qu'oncques je senty sus mes espaules.

Le maistre d'hostel tenoyt son bras guausche en escharpe, comme tout morquaquoquassé. Le diable, dist il, me feit bien assister a ces nopces. J'en ay, par la vertus Dieu! touts les bras enguoulevezinemassez. Appellez vous ceci fiansailles? Je les appelle fiantailles de merde. C'est, par Dieu! le naif bancquet des Lapithes[25], descript par le philosophe Samosatois. Chicquanous ne parloyt

[23] « Serment de Maine, Touraine et Poitou, dit l'auteur de l'Alphabet, d'après la *Déclaration*, tiré du grec *μὰ Δία*, non par Jupiter, comme *nenda* ou *ne dea*, *νὴ Δία*, ouy par Jupiter. » Nous ne croyons pas que ce mot soit grec ; ce doit être le même que *da*, *oui da*, *non da*, *nenda*, *manenda*, *nennida*; et *da* le même que *déja*, contracté et formé du latin *de jam* : ce qui le prouve, c'est qu'on écrivoit *dea* pour *da*. Ce mot étant devenu un serment et un substantif, on a dit *ma dia* et *manenda*, par ellipse de *par ma dia*, *par ma nenda*. M. D. L., qui adopte l'explication que donne l'Alphabet de *ma dia*, ajoute : « *Dia* est encore, par suite de sa signification première (dérivée de *dis*), un cri des charretiers pour faire tourner leurs chevaux à *gauche*, côté réputé favorable chez les Romains, quant à la foudre émanée de Jupiter; d'autres rendent *ma dia* par *m'ait Dieu*. » Il est impossible que *dia* vienne de *dis*, et il ne signifie point *que Dieu m'aide*; le cri des charretiers en vient en effet, mais il n'a pas d'autre origine que celle que nous venons d'assigner.

[24] Griffes, du latin *uncus*, crochet, croc, ou *unguis*, ongle, griffe.

[25] Voyez Lucien en son dialogue intitulé : *Les Lapithes*. Du reste, toute cette histoire des Chicanoux et des noces de Basché manque dans le Rabelais de Valence, 1548. (L.) — Ce philosophe est Lucien de Samosate ; Rabelais le savoit par cœur, et a pris de lui nombre de charmantes fictions.

plus. Les records s'excusarent, qu'en daubbant ainsy n'avoyent eu maligne volunté : et que pour l'amour de Dieu on leur pardonnast. Ainsy departent : a demie lieue de la Chicquanous se trouva ung peu mal. Les records arrivent a l'isle Bouchard, disants publicquement que jamais n'avoyent veu plus homme de bien que le seigneur de Basché, ne maison plus honorable que la sienne. Ensemble que jamais n'avoyent esté a telles nopces. Mais toute la faulte venoyt d'eulx, qui avoyent commencé la frapperie. Et vesquirent encore ne sçay quants[26] jours apres.

De la en hors feut tenu comme chose certaine que l'argent de Basché plus estoyt aux chicquanous et records pestilent, mortel et pernicieux, que n'estoyt jadys l'or de Tholose[27], et le cheval Sejan[28] a ceulx qui le possedarent. Depuys feut

[26] Combien de jours.

[27] L'or de Tholose, duquel parle Cic., lib. III, de Nat. Deorum, A. Gellius, lib. III, Justin., lib. XXII, Strabo, lib. IV, porta malheur à ceulx qui l'emportèrent, savoir est : Q. Cepio, consul romain, et toute son armée, qui tous, comme sacrilèges, périrent malheureusement. *Briefve déclaration.* « Proverbe applicable, ajoute l'auteur de l'Alphabet, à ceux qui sont subjects à des malencontres, destinées fatales, et à une misérable fin. Voyez Érasme, chil. première, prov. 109. »

[28] « C'est-à-dire de Cn. Seius, qui appartenoit, dit l'auteur de l'Alphabet, à un seigneur, lequel estoit tellement désastré, qu'il porta malheur à tous ceux qui le possédèrent, comme fit l'or de Tholose. » Aulugelle, livre III, chapitre IX, dit en effet, que le cheval de Cneus Seius, d'où on a formé l'adjectif *Sejanus*, fut si funeste à son maître

ledict seigneur en repous et les nopces de Basché en proverbe commun.

et à tous ceux qui le possédèrent après lui, tels que Corn. Dolabella, C. Cassius, et Marc Antoine, qu'on avoit coutume de dire d'un homme malheureux : *Ille homo habet equum Sejanum*, cet homme a le cheval Séjan. Le même auteur ajoute, qu'on disoit aussi dans le même sens, *aurum Tolosanum*, l'or de Toulouse, parceque le consul Q. Cépion ayant pillé tout l'or qu'il y avoit dans les temples de cette ville, lui et tous ceux qui avoient touché cet or, avoient péri misérablement.

CHAPITRE XVI[1].

Comment par frere Jean est faict essay du naturel des chicquanous.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Frère Jean veut essayer si pour de l'argent on peut avoir le plaisir de bien battre les chicanous qui habitent le pays de Procuration; et les chicanous achèvent de faire connoître à Pantagruel et à sa suite, leur vrai caractère et leur manière d'exister, en quêtant et briguant près d'eux, à l'envi, des coups de bâton; ce qui est une imitation des *Alapistes* d'Athénée. Voyez le commentaire historique du chapitre XIII.

Deux femmes de ces chicanous, toutes désolées, apprennent à *Gymnaste*, et à ses camarades, que les deux plus honnêtes hommes de tout le pays (on peut juger des autres) venoient de trépasser à la potence.

On voit que Racine n'a pas dédaigné de lire et d'imiter Rabelais, et qu'il a su tirer bon parti de ce chapitre dans sa comédie des Plaideurs. On reconnoît ici le père de l'Intimé et l'Intimé lui-même.

«Vers la fin du chapitre XVI, dit Le Motteux, les gens de Pantagruel rencontrent *deux vieilles chiquanourres*, qui

[1] Ce chapitre est la suite du chapitre VI, dans l'édition de Valence.

leur apprennent que *l'on avoyt au gibet baillé le moyne par le coul aux deux plus gents de bien qui feussent en tout Chiquanourroys*; et cela pour avoir dérobé *les ferremens de la messe*, et les avoir *mussez soubz le manche de la parœce.* Il faut que cela porte sur quelque vol d'église connu du temps de Rabelais. Nous pourrons observer, en passant, quel cas il faisoit des *chicanous*, puisqu'il met au gibet les deux plus gens de bien qu'il y eût parmi eux. »

Ceste narration, dist Pantagruel, sembleroyt joyeuse[2], ne feust que devant nos œilz fault la crainte de Dieu continuellement avoir. Meilleure, dist Epistemon, seroyt, si la pluye de ces jeunes guantelets feust sus le gras prieur tumbee. Il dependoyt pour son passetemps argent, part a fascher Basché, part a veoir ses chicquanous daubbez. Coups de poing eussent aptement atouré sa teste rase : attendue l'enorme concussion que voions hui entre ces juges pedanees[3] soubs l'orme. En quoy offensoyent ces paovres diables chicquanous?

Il me soubvient, dist Pantagruel, a ce propous, d'ung anticque gentilhomme romain, nommé

[2] Les violences que les anciens seigneurs châtelains se permettoient à l'égard des huissiers ou sergents, étoient un abus que l'auteur n'avoit garde d'approuver; aussi n'en fait-il pas rire son Pantagruel.

[3] Juges qui rendoient la justice debout, *stantes in pedibus*; juges sans siége et sans tribunal, juges sous l'orme.

L. Neratius[4]. Il estoyt de noble[5] famille et riche en son temps. Mais en luy estoyt ceste tyrannicque complexion, que issant[6] de son palais il faisoyt emplir[7] les gibessieres de ses varlets d'or et d'argent monnoyé : et rencontrant par les rues quelcques mignons braguars[8] et mieulx en poinct, sans d'iceulx estre aulcunement offensé, par guayeté de cueur leur donnoyt de grands coups de poing en face. Soubdain apres pour les appaiser et empescher de non soy complaindre en justice, leur departoyt de son argent. Tant qu'il les rendoyt contents et satisfaicts, selon l'ordonnance d'une loy des douze tables. Ainsy despendoyt son revenu, battant les gens au pris de son argent.

Par la sacre botte de sainct Benoist[9], dist frere Jean, presentement j'en sçauray la verité. Adonc-

[4] Voyez Aulu-Gelle, livre XX, chapitre I. (L.)

[5] C'est *noble* qu'il faut lire, conformément à l'édition de 1548; aux trois de Lyon et à celle de 1626. *Nostre*, comme on lit dans les nouvelles, est une faute des éditions de 1553 et 1596. (L.). — On lit aussi *noble* dans l'édition de 1552.

[6] On lit *partant* dans l'édition de Valence.

[7] On lit dans l'édition de Valence *emplir l'escarcelle et les gibessières*. Rabelais a supprimé *l'escarcelle* dans l'édition de 1552, sans doute parceque ce mot se trouve, quelques lignes plus bas, en place duquel il avoit mis *facque*, en 1548.

[8] Galants, élégants, bien mis. De Marsy, traduit *braguars* par *de haut maintien*. Voyez Ménage.

[9]* Par la sacrée tonne de saint Benoît. Cette botte Saint-Benoît étoit la grande tonne des bénédictins de Boulogne. On dit encore aujourd'hui, en terme d'épicerie : *une botte d'huile*, pour une tonne

ques descend en terre, mist la main a son escarcelle, et en tira vingt escus au soleil. Puys dist a haulte voix, en presence et audience d'une grande tourbe du peuple chicquanourroys : Qui veult guaingner vingt escus d'or pour estre battu en diable? Io, io, io [10], respondirent touts. Vous nous affolerez [11] de coups, monsieur, cela est seur.

d'huile. Voyez liv. I, chap. XXXIX. Il est évident que Rabelais prête ce jurement à frère Jean, parceque ce moine est le cardinal du Bellay qui étoit abbé de Saint-Vincent du Mans, abbaye de bénédictins.

[10] Soit de l'italien *io*, moi, soit du latin *io!* cri de joie.

[11] Plus bas encore, chapitre XLVI : « Ha, dist la vieille, où est-il le « meschant, le bourreau, le brigand? Il m'a affolée. » Et livre V, chapitre IX : « Car ils tomboient de poincte, c'estoit pour droict en« guainner, et eussent affolé la personne. » Le roman de la Rose, au feuillet 11, tourné, de l'édition de 1531 :

Il m'a faict, pour mieulx m'affoler,
La tierce flesche au corps voler.

Jean le Maire de Belges, dans ces vers qui commencent la sixième chanson du poëme intitulé le Temple d'Honneur et de Vertus :

Dragons fumans, ours, lyons, liepards
Ne sont ez parcz de Pan tres noble duc.
Si loups y a, ilz sont affolez d'arcz
Et de gros dardz.

Tous ces passages, et un grand nombre d'autres qu'on pourroit encore rapporter semblent établir que l'*affolure* n'est pas simplement une légère blessure, auquel sens quelques-unes de nos coutumes prennent ce mot; cependant il est sûr qu'*affoler* ne signifie proprement autre chose qu'entamer la peau soit d'un animal, soit d'un arbre, ou même d'une pomme. Didier Christol, traducteur du Traité *de Obsoniis* de Platine, livre X, chapitre de la Lamproye : « Doncques « ostées les dents et la langue de la lamproye, et tirées les entrailles « par partie postérieure, tu laveras bien icelle en eaue chaulde, et

Mais il y ha beau guaing. Et touts accouroyent a la foulle, a qui seroyt premier en date, pour estre tant precieusement [12] battu. Frere Jean de toute la troupe choisit ung chicquanous a rouge muzeau, lequel on poulce de la main dextre portoyt ung gros et large anneau d'argent, en la palle duquel estoyt enchassee une bien grande crapauldine.

L'ayant choisy, je veidz que tout ce peuple murmuroyt [13], et entendiz ung grand, jeune et maigre chicquanous, habile et bon clerc, et, comme estoyt le bruit [14], honneste homme en court d'ec-

« garderas d'affoler la peau en aulcune part. » Et livre I, au chapitre des pommes grannées : « Columelle dit que pour faire que lesdictes « pommes grannées ne se rompent point, ne ne se ouvrent à l'arbre, « fault ung petit tordre le pié de ladicte pomme, affin que la pluye « ne les face partir ne ouvrir, et apres les lier a une aultre branche « assez puissante pour les soustenir et garder de tomber a terre par « aulcuns vens qui pourroyent survenir, et cecy doit on faire quand « le temps est beau, affin que l'arbre ne soit affoulé. » Laurent Joubert, numéro 2 de son Explication des phrases et mots vulgaires, a cru qu'*affoulé* vouloit dire *foulé*, auquel cas ce mot viendroit de *fullo*, *onis*; mais je ne sai s'il n'auroit pas été fait d'*adfodiculare*, fait de *fodere*, d'où vient aussi *fodiculare*, d'où le verbe fouiller. Peut-être même que, comme autrefois, *bouillon et souillon* s'écrivoient *boullon* et *soullon*, on écrivoit aussi *fouller* pour *fouiller*. (L.) — Affoler doit signifier, au propre, rendre fou, et avoir l'esprit blessé; au figuré blesser: parconséquent Le Duchat se trompe dans l'explication et l'étymologie qu'il en donne.

[12] A un si haut prix.

[13] On lit ici : *C'estoyt d'envie*, dans l'édition de 1548.

[14] La Renommée.

clise, soy complaignant et murmurant de ce que le rouge muzeau leur houstoyt toutes praticques : et que si en tout le territoire n'estoyent que trente coups de bastons a guaigner, il en remboursoyt tousjours vingthuict et demy [15]. Mais touts ces complaincts et murmures ne procedoyent que d'envie.

Frere Jean daubba tant et trestant Rouge muzeau, dours et ventre, bras et jambes, teste et tout, a grands coups de baston, que je le cuidoys mort assommé. Puys luy bailla les vingt escus. Et mon vilain debout, aise comme ung roy ou deux. Les aultres disoyent a frere Jean : Monsieur frere diable, s'il vous plaist encore quelcques ungs battre pour moins d'argent, nous sommes touts a vous, monsieur le diable. Nous sommes tres touts a vous, sacs, papiers, plumes et tout.

Rouge muzeau s'escria contre eulx, disant a haulte voix : Feston diene [16], guallefretiers [17], ve-

[15] Il y a lieu de croire que ceci a donné occasion à M. Racine, dans ses Plaideurs, acte I, scène v, de faire dire à l'Intimé :

Et si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père, pour sa part, *en emboursoit dix-neuf*. (L.)

— En effet, tout le monde voit que Racine n'a fait que rimer les propres expressions de Rabelais : c'est Virgile qui tiroit de l'or du fumier d'Ennius.

[16] Pour *feste-Dieu :* c'étoit le serment du chevalier Bayard, à quoi il ajoutoit ordinairement son nom : *Feste-Dieu Bayard.* Voyez chapitre XIII, note 13.

nez vous sus mon marché? me voulez vous houster et seduire mes chalans? Je vous cite par devant l'official[18] a huictaine mirelaridaine[19]. Je vous chicquaneray en diable de Vauverd[20]. Puys se tournant vers frere Jean, a face riante et joyeuse luy dist: Reverend pere en diable, monsieur, si m'avez trouvé bonne robbe, et vous plaist encores en me battant vous esbattre, je me contenteray de la moitié de juste pris. Ne m'espargnez, je vous en prye. Je suis tout et trestout a vous, monsieur le diable: teste, poulmon, boyaulx et tout. Je le vous dis a bonne chiere[21]. Frere Jean

[17] « Hommes de néant, qui n'ont ni feu ni lieu, vauriens. » *Glossaire de la langue romane.*

[18] Ce chicanoux étoit clerc et tonsuré. (L.)

[19] Ceci a de l'air du refrain de quelque chanson faite sur une fille qui s'attendoit d'être mariée à la huitaine. (L.) — C'est probablement une allusion à la justice du tribunal de Myrelingues, dont il est question au chapitre xxxvii du livre III.

[20] Le palais de Vauvert, bâti par le roi Robert, et abandonné par ses successeurs, a été donné par saint Louis, aux chartreux du village de Gentilly, qui en chassèrent, pour toujours, le diable et les revenants qui infestoient cette maison; le nom d'Enfer est seulement resté à la rue. Voyez Essais de Sainte-Foix, première partie, page 113; Bibliothèque des romans, année 1779, deuxième partie, page 76; tiré d'un manuscrit de Jean Croissant, secrétaire d'état de Philippe-le-Bel. Le diable de Vauvert a fait long-temps proverbe en France; on le trouve dans le grand Testament de Villon, strophe cent-neuvième:

« C'est bien le diable de Vauvert. »

[21] Sans rancune, de bon cœur. (L.)—De Marsy traduit *a bonne chiere* par *a bon escient.*

interrompit son propous, et se destourna aultre part. Les aultres chicquanous se retiroyent vers Panurge, Epistemon, Gymnaste, et aultres, les supplians devotement estre par eulx a quelcque petit pris battus, aultrement estoyent en dangier de bien longuement jeusner. Mais nul n'y voulut entendre.

Depuis cherchans eaue fraische pour la chorme des naufs[22], rencontrasmes deux vieilles chicquanourres du lieu : lesquelles ensemble miserablement pleuroyent et lamentoyent. Pantagruel estoyt resté en sa nauf, et ja faisoyt sonner la retraicte. Nous doubtants qu'elles feussent parentes du Chicquanous qui avoyt eu bastonnades, interrogions les causes de telle doleance. Elles respondirent que de pleurer avoyent cause bien equitable, veu qu'a heure presente l'on avoyt au gibbet baillé le moyne par le coul aulx deux plus gents de bien[23] qui feussent en tout Chicquanourroys. Mes paiges, dist Gymnaste, baillent le moyne par les pieds a leurs compaignons dormars. Bailler le moyne[24] par le coul, seroyt pendre et estrangler

[22] Pour la chiourme des navires, c'est-à-dire, pour les forçats des galères, pour les galériens. Voyez ROQUEFORT, au mot *Chiourme*.

[23] Si au dire de Panurge les plus honnêtes gens de ces pays-là méritoient la corde, quelle opinion avoit-il des autres? (L.)

[24] C'est, comme il l'explique lui-même, *pendre* et *estrangler*, et en général porter malheur à quelqu'un, « parceque, dit Corneille Agrippa, *Phil. occulte*, livre I, les moynes ne vivent souvent que de

la personne. Voyre voyre, dist frere Jean, vous en parlez comme sainct Jean de la Palisse[25]. Interrogees sus les causes de cestuy pendaige, respondirent qu'ilz avoyent desrobé les ferremens[26]

funérailles et de corps morts comme les vautours. » Le peuple croit encore aujourd'hui que c'est un mauvais augure que de rencontrer un moine.

[25] La *Palisse* pour l'*Apocalypse*, par syncope et par corruption. On disoit autrefois l'*Apocalice*, voy. Froissart, vol. II, chap. CLXXIII; et dans la Chronique scandaleuse, sous le mois d'octobre 1465, on lit *éclisse* pour *éclipse*. (L.) — « Comme l'apôtre Jean parle de l'*Apocalypse*, dit de Marsy, frère Jean fait allusion à cette façon de parler énigmatique : *Bailler le moyne par le col.* » « Il faut lire, je crois, dit un autre interprète, *comme M. de La Palisse*! Jacques de La Palisse, maréchal de France, sous François I[er], fit en effet pendre (bailler le moine par le col) un certain Jaquain Caumont, porte-enseigne, pour avoir, au mépris des deffenses de piller, sous peine de la hart, fait le pillage de la ville de Ravennes, qui venoit d'être prise d'assaut. Voyez PASQUIER, Recherches de la France, liv. VIII, chapitre XLI. Mais cette dernière explication est une rêverie; 1° ce *La Palisse* ne s'appelle pas *Jean*, et encore moins *Sainct Jean;* 2° *Sainct-Jean* précéde *de La Palisse,* d'où l'on voit de suite que *de La Palisse* est pour *de l'Apocalypse;* 3° enfin, c'est ainsi que cet endroit est expliqué dans la *Briefve déclaration* de 1552, attribuée à Rabelais. « Manière de parler vulgaire par syncope, y est-il dit, on lieu de l'*Apocalypse*, comme *idolâtre* pour *idololatre.* » Le Motteux l'explique de même : « Il est clair, dit-il, que *La Palisse* est là pour l'*Apocalypse.* » Et son traducteur ajoute : « *Sainct-Jean de La Palisse pour Sainct-Jean auteur de l'Apocalypse*, est une polissonnerie qui n'est point unique en son espèce. Les polissons de Normandie, pour dire l'*Apocalypse*, disent l'*Apoucastipe* ou la *pouque à Felippe*, c'est-à-dire *la poche de Philippe.* »

[26] « *Les ferrements de la messe*, disent les Poictevins villageoys, ce que nous disons ornements, et le *mausolee de la paroisse*, ce que nous disons le clochier, par une métaphore assez lourde. *Alphabet de*

de la messe : et les avoyent mussez soubs le manche[27] de la parœce. Voila, dist Epistemon, parlé en terrible allegorie.

l'auteur et ***Briefve déclaration.*** Les ferrements ou instruments de la messe sont donc les ornements d'église, les ornements sacerdotaux, les vases sacrés, la croix, le bénitier, etc.

[27] C'est-à-dire sous le clocher; sans doute parceque le clocher présente une aiguille qui peut absolument se prendre pour la queue ou le manche du vaisseau ou de l'Église. L'allégorie, comme le dit l'auteur lui-même, est un peu forte. Voyez la note précédente.

CHAPITRE XVII[1].

Comment Pantagruel passa les isles de Tohu et Bohu; et de l'estrange mort de Bringuenarilles, avalleur de moulins a vent.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le grand géant *Bringuenarilles*, qui meurt dans l'île de *Tohu* et *Bohu*, par suite d'une indigestion que lui causèrent les batteries de cuisine, dont il avoit été obligé de se nourrir, à faute de moulins à vent, *sa nourriture ordinaire*, est Charles-Quint, qui, avant de faire le siége de Metz, siége qu'il fut contraint de lever honteusement, se disposoit, suivant son usage, à s'emparer de tous les moulins à vent et récoltes du pays. Les îles de *Tohu* et *Bohu*, qui signifient les îles du vide, figurent la Lorraine et les trois évêchés, que le duc de Guise, lieutenant général des armées de Henri II, fit entièrement vider et de ses moulins et de tout ce qui s'y trouvoit, au grand chagrin de Charles-Quint; les indigestions qui suivirent ces infortunes sont les revers qui, comme le dit Le Duchat, découragèrent ce prince de plus rien entreprendre; et lui firent même prendre la résolution de quitter l'empire : ce qu'il réalisa trois ans plus tard.

C'est aussi l'opinion de ce commentateur : « Ne seroit-ce

[1] C'est le chapitre VII de l'édition de Valence.

point ici, dit-il, dans sa seconde édition, l'empereur Charles V, qui, après être sorti glorieusement d'une infinité d'entreprises grandes et difficiles, vint échouer devant la ville de Metz, qu'il avoit assiégée de l'avis et avec toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne ? Ce prince *grand avaleur de moulins a vent*, ou qui par espérance dévoroit déja la ville et le territoire de Paris, où il y a quantité de ces moulins, fut *suffoqué en mangeant ung coing de beurre frais a la gueule d'un four chauld*, en ce que les prodigieuses batteries qu'il avoit fait dresser contre les remparts de Metz, tout fraîchement faits, ne l'empêchèrent point de recevoir devant cette foible place une mortification qui le découragea de plus rien entreprendre. Les coqs qu'on mettoit dans les moulins pour incommoder le géant, étoient les François qui défendoient le plat pays. »

Voltaire dit, dans sa lettre au prince de Brunswick, que l'île de Tohu Bohu, c'est-à-dire de la Confusion, est l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis Henri VIII, mais il n'a pas fait attention que ce prince est mort dans l'année même de la publication des premiers chapitres du livre IV.

Les autres commentateurs expliquent encore plus mal le sens allégorique des deux îles de Tohu et Bohu, ou même ne l'expliquent pas du tout. « On m'a assuré, dit Le Motteux, que ces deux noms, qui sont hébreux, sont les mêmes que l'auteur de la Genèse a employez pour décrire le chaos. *La terre étoit vuide et sans forme* : il y a dans l'original qu'elle étoit *tohu* et *bohu*. Cela pourroit s'appliquer à quelque pays ruiné par la guerre. Il s'agit de deux îles, *esquelles*, dit Rabelais, *ne trouvasmes que frire*. Cette idée assortit l'autre. La fureur des soldats, et les exactions de leurs chefs, ne laissent rien derrière eux. »

« Bringuenarilles, le grand géant, est celui qui avoit ôté les moyens de *frire*, puisqu'il avoit *toutes paelles*, *paellons*,

chauldrons, coquasses, lichefrites et marmites du pays avallé, en faulte de moulins à vent, desquelles ordinairement il se paissoyt. Et par ce géant nous pouvons entendre en général les armées, ces corps gigantesques qui portent la désolation dans un pays: nous pouvons entendre après cela en particulier, ces maraudeurs, ces coureurs de parti, bruyants Thrasons, avaleurs de charrettes ferrées, qui, à l'ouverture d'une campagne, vivent en grands seigneurs aux dépens du laboureur; qui lui dévorent, en quelque sorte, jusqu'à la paille sur laquelle il couche; et qui lui engloutissent à leur manière ses poëlons, ses chaudrons et ses lèchefrites: gens plus redoutables à leurs hôtes qu'à l'ennemi : *hospitibus tantùm metuendi*, selon le mot de Tacite. »

« Rabelais conte que Bringuenarilles mourut *estranglé, mangeant ung coing de beurre frais à la gueule d'ung four, par l'ordonnance des médicins.* Tel est souvent le sort de ces rodomonts dont je parlois. La guerre finie, ils deviennent souvent voleurs de grand chemin, ou prennent quelque train de vie équivalent, dont la fin est qu'ils se font pendre et étrangler; ce qui leur arrive quelquefois pour des friponneries qui ne leur auront pas plus valu qu'un *coing de beurre;* ou bien ils se voyent réduits à mener une vie obscure et languissante, sinon *a la gueule d'ung four,* du moins au coin de leur cheminée, à moitié morts de faim avec leur maigre pitance, usez de débauche et de fatigue, aussi meprisez au reste, qu'ils étoient rédoutables, lorsque par leurs brigandages ils vivoient dans la dissolution et dans le luxe. *La d'abundant*, continue Rabelais, *nous feut dict que le roy de Cullan de Bohu avoyt deffaict les satrapes du roy Mechloth, et mis a sac les forteresses de Belima.* Cette idée de sièges et de batailles confirme ce que j'ai dit, que l'auteur en veut dans ce chapitre, aux gens de guerre. »

« *Tohu* et *Bohu*, dit de Marsy, sont deux mots hébreux qui signifient *vuide et sans forme.* Il n'est donc pas surpre-

nant que dans un tel pays, Pantagruel et ses compagnons ne trouvent rien à *frire*. Il est vrai, et ceci n'est qu'une suite de la même fiction, qu'il étoit arrivé qu'un grand géant, nommé Bringuenarilles, avoit avalé toutes les poëles, poëlons, casserolles et lichefrites du pays. Mais par ce géant, Rabelais n'avoit-il point en vue quelque personnage de son temps, quelque prince mort, comme Bringuenarilles, d'une *mort estrange*, moitié tragique et moitié burlesque? Par ces *poeles*, *poelons*, etc., notre auteur n'entendroit-il point la *casserole* d'Hippocrate, et ce Bringuenarilles ne désigneroit-il point François I.er, mort en 1547, d'un ulcère vénérien, à la suite des remèdes qu'on donne pour ce mal, lesquels altérèrent fort son tempérament, et que Rabelais ne pouvoit guère mieux nous figurer que par ces *poeles* , *poelons* et *casseroles* qu'avalle le pauvre Bringuenarilles : *Dont estoyt advenu*, dit maître François , *qu'il estoyt en griefve maladie tumbé, par certaine crudité d'estomach, causee, comme disoyent les medicins, de ce que la vertu concoctrice de son estomach, d'ailleurs fort et robuste, puisqu'il digeroyt les moulins à vent, n'avoyt pu a perfection consommer les poelles et casseroles.* François fut *échaudé* et mourut à peu près du même genre de mort que le *bon Bringuenarilles*, *qui, hélas! mourut mangeant ung coing de beurre frais a la gueule d'ung four chauld.* Ces dernières paroles, qu'on me dispensera de commenter, ne quadrent point trop mal avec l'allégorie des poëles et des casseroles. »

« Le Duchat, aussi avare d'éclaircissements historiques que prodigue de remarques grammaticales, a eu une plaisante idée sur ce prétendu voyage aux isles de *Tohu* et de *Bohu*. « Par ces deux isles, dit-il, *vuides et sans forme*, selon la signification de l'hébreu de leurs noms, l'auteur n'auroit-il pas eu en vue la ville et le territoire de Dinan? Cette ville *fameuse* et riche par ses ouvrages de cuivre, fut, en 1466,

prise d'assaut et réduite en cendres par le comte de Charolois, qui, dix ans après, faisant le siége de Nancy, fut défait et tué par les Suisses, *grands mangeurs de laictage*. Dans le pillage de Dinan, toute la *dinanderie*, comme *poeles*, *chauldrons*, *coquasses*, en ayant été enlevée, il étoit vrai à la lettre que Pantagruel et sa suite n'avoient trouvé que frire. »

Bernier ne dit rien qui vaille sur les fictions de ce chapitre. « Le chapitre XVII, dit-il, n'est qu'erreurs et visions à plaisir et à fantaisie, peut-être pour railler quelque fameux glouton de ce temps-là. Car quant aux isles Teneliabin et Geneliabin, fertiles en clystères, c'est que ces noms arabes signifient la manne liquide. Quant aux isles d'*Éning* et d'*Éving* (*sic*), fameuses par l'estafilade du landgrave de Hesse, chacun sait assez la signification de ces deux mots allemans, et comment Charles V sceut s'en prévaloir. Cependant il faut avouer qu'il y a bien des éruditions dans ce chapitre mêlées avec les visions... Quant aux isles de Tohu et Bohu, c'est une vision qu'on ne comprend pas, sur ces deux mots hébreux qui signifient *vuide et informe*. »

Ce mesme jour passa Pantagruel les deux isles de Tohu et Bohu [2] : esquelles ne trouvasmes que

[2] « Hébrieu : déserte et non cultivée. » *Briefve déclaration*. « Mots hébreux qui signifient ce qui est sans forme, un vuide. L'autheur en forge deux isles à plaisir, qui jamais ne furent, ou qui sont désertes et non cultivées. » *Alph. de l'aut.* — Ce sont en effet deux mots hébreux pris du commencement de la Genèse, et qui ont à peu près le même sens. תהו, *tohu*, signifie *solitudo*, *inanitas*, *res informis*, *chaos*; בהו, bohu, *inanitas*, *vacuitas*, *nihilum*, *desertum*, *solitudo*. *In principio*, dit la traduction littérale du texte hébreu, *creaverunt dii* (*Elohim*) *cœlos et terram*. *Et terra erat solitudo* (tohu) *et ina-*

frire [3]. Bringuenarilles [4], le grand geant, avoyt toutes les paelles [5], paellons, chauldrons, co-

nitas (bohu); *et caligo super facies abyssi* (tohum). Voyez le premier chapitre de la Genèse, la Théogonie d'Hésiode, et le commentaire historique M. D. L. dit que ces deux mots signifient sens dessus dessous, en confusion; on voit qu'il en a plutôt rendu le sens d'après les commentateurs, qu'il ne les a interprétés lui-même d'après l'hébreu.

[3] * Ni chair ni poisson. C'est proprement le *sacrum sine fumo* des anciens, expliqué par Érasme dans ses Adages. (L.) — Dans lesquelles nous ne trouvâmes rien à frire. Ce fut le duc de Guise qui opéra ce grand vide. « Cependant, dit Belleforest, arriva l'empereur (Charles-Quint) qui envoya quelque cavalerie pour se ruer sur les nôtres, qui étoient sur les champs pour la récolte des vivres, desquels étoient chefs MM. de Biron, d'Entragues et de la Brosse, auxquels M. de Guise manda qu'ils allassent faire transporter tout, et de vuider le plat pays de vivres, et savoir le nombre des moulins afin de les faire rompre avant que l'empereur arrivât et pût s'en prévaloir.... Ce qui fut exécuté..... » Chronique de Belleforest, page 497 recto. Voilà bien les îles du vide et la disette de moulins à vent.

[4] * Un rodomont et proprement un fendeur de naseaux. De l'allemand *brechen* briser, et de *narilles* dit pour *nasilles* à la parisienne. (L.) — « Rabelais, ajoute Le Duchat, dans Ménage, donne ce nom à certain géant qu'il dit avoir été un grand avaleur de moulins à vent, c'est-à-dire un rodomont, un avaleur de charrettes ferrées, comme on parle, et proprement un fendeur de naseaux. De l'allemand *brechen*, d'où *briser* et *debringuer,* mot qui à Metz signifie *briser*, et de *nasille*, qui est un diminutif corrompu de *naseau.* » Ce nom ne vient point de l'allemand, il est tout françois; *narilles* n'est qu'une variante de *narines,* et on dit encore mettre en *bringue* pour *briser.* Ainsi il signifie, comme le dit très bien, au reste, Le Duchat, un fendeur de naseaux, qui casse ou met les narines en bringue, qui coupe les nez à ses ennemis, comme ce roi d'Égypte qui fonda la ville de *Rhinocolure*, ou des nez coupés; mais il pourroit bien aussi avoir le sens passif, et signifier qui se casse le nez devant Metz; car ce grand géant est Charles-Quint. Ces noms burlesques

quasses, lichefretes[6], et marmites du pays avallé[7], en faulte de moulins a vent, desquelles ordinai-

peignent la grande puissance de cet empereur, qui aspiroit à la monarchie universelle. Voyez le commentaire historique.

[5] Poëles, poëlons, chaudrons, cauquemars, lèchefrites.

[6] Et de même, chapitre XXXI, dans toutes les vieilles éditions, et non pas *lèchefrites*, comme on parle aujourd'hui, ni *lichefrite*, comme Ménage prétend qu'on dit en plusieurs provinces. LECHEFRITE, *ustencile de cuisine qui est long, plat et à deux goulots*, disent MM. de Trévoux; mais cette définition ne me paroît pas juste, la lèchefrite ou lichefrette, proprement ainsi appellée, n'étant, selon moi, qu'une *lèchefrite* à deux goulots coupés en deux, comme il s'en voit dans les cuisines; et ce mot vient apparemment de *lancea fracta*, comme la *lichecasse* des Poitevins de *lancea quassa* qu'on aura dit pour *lancea quassata*, dans la signification d'une *lèchefrite* à deux goulots, cassée et partagée en deux, l'usage étant de joindre sous le rôt deux de ces *demi-lèchefrites*, lorsque la *lèchefrite* à deux goulots seroit trop courte pour pouvoir recevoir toute la graisse de plusieurs viandes embrochées ensemble. (L.) — Nous ne pouvons admettre ni la définition ni les étymologies de Le Duchat. La lèchefrite est telle que la définit Trévoux, et son nom vient très certainement de *lécher* et de *frire*, parcequ'on donne ce nom à un bassin long et plat, où tombe la graisse *frite*, et qu'on donne à *lécher* aux enfants, quand on en a toutefois vidé la graisse. Ceci écrit, nous ouvrons le dictionnaire de Ménage, et nous y trouvons avec plaisir les deux étymologies de Le Duchat, ainsi que celle de Ménage et de Ducange, rejetées par l'éditeur de ce dictionnaire, et la nôtre confirmée par La Monnoye. « Quant à l'étymologie de *lèchefrite*, dit ce savant dans son Glossaire bourguignon, lécher, *leccare*, ayant signifié être gourmand, et la graisse qui tombe du rôt dans la *lèchefrite*, étant une vraie *friture*; il est visible que *lèchefrite* est la même chose que *lècheuse* c'est-à-dire gourmande de friture, ce qui est confirmé par le nom *ghiotta*, gourmande, dont les Italiens appellent une *lèchefrite*, à cause de l'avidité avec laquelle il semble qu'elle reçoive cette graisse que j'ai dit être une friture. »

[7] * Soit en pillant le pays, soit plutôt parcequ'il fut forcé par l'ar-

rement il se paissoyt. Dont estoyt advenu, que peu devant le jour sus l'heure de sa digestion [8] il estoyt en griefve maladie tumbé, par certaine crudité d'estomach, causee de ce (comme disoyent les medicins [9]), que la vertus concoctrice de son estomach apte naturellement a moulins a vent touts brandifs digerer [10], n'avoyt peu a perfection consommer les paelles et coquasses: les chauldrons et marmites avoyt assez bien digeré. Comme disoyent congnoistre aulx hypostases [11], et eneoremes [12] de quatre bussars [13] d'urine qu'il avoyt a ce matin en deux foys rendue.

tillerie de Metz d'en lever le siége. Un interprète qui ne sait pas que le livre IV a paru en 1552 et même en 1548, dit que « cela figure la cuisine des moines, à laquelle Charles-Quint s'est volontairement réduit par suite du dépit qui lui fit abdiquer l'empire. »

[8*] Ces indigestions et crudités d'estomac, sont peut-être aussi une allusion à la délicatesse réelle de l'estomac de Charles-Quint: « Aussi mangeoit-il et soupoit-il fort sobrement. » Brantôme, vie de Charles-Quint, tome V, page 18.

[9] On lit *les medicins du lieu*, dans l'édition de Valence.

[10] C'est-à-dire causée, comme disoient les médecins, de ce que la vertu concoctrice de son estomac, naturellement propre à digérer les moulins à vent tout entiers, n'avoit pu dissoudre parfaitement, etc.

[11] Sédiments, comme on lit dans l'édition de Valence.

[12] Nébulosités qui surnagent dans l'urine.

[13*] Quatre tonneaux. *Bussard* est l'augmentatif de *busse*, qui se dit encore à Château-Gontier pour poinçon. On lit ici *troys tonnes*, dans l'édition de Valence. Comme on dit pisser de peur, la grande quantité d'urine que pisse Bringuenarilles doit faire allusion à la levée du siége de Metz, par Charles-Quint, et à la retraite de son armée. Voyez la note 44. « Les protestants, dit fra Paolo, à l'an 1552,

Pour le secourir usarent de divers remedes [14] selon l'art. Mais le mal feut plus fort que les remedes. Et estoyt le noble Bringuenarilles a cestuy matin trespassé, en façon tant estrange, que plus esbahir ne vous fault de la mort de Eschylus; lequel comme luy eust fatalement esté par les vaticinateurs predict, qu'en certain jour il mourroyt par ruyne de quelcque chose qui tumberoyt sus luy: icelluy jour destiné, s'estoyt de la ville, de toutes maisons, arbres, rochiers, et aultres choses esloigné, qui tumber peuvent, et nuire par leur ruyne. Et demoura on millieu d'une grande praerie, soy commettant en la foy du ciel libre et patent, en seureté bien asseuree, comme luy sembloyt, si non vrayement que le ciel tumbast, ce que croyoyt estre impossible. Toutesfoys on dict que les alouettes grandement redoubtent

s'étant approchés d'Inspruck, l'empereur fut contraint de s'enfuir de nuit avec toute sa cour; et ayant un peu couru par les montagnes de Trente, il rebroussa chemin, et vint faire sa retraite à Villaque, ville de Carinthie, sur la frontière des Vénitiens, si *éperdu de frayeur,* qu'il prit même l'épouvante de ce que le sénat de Venise envoya vers ce quartier-là quelque milice pour garder ses confins, bien que l'ambassadeur de la république l'assurât que ces troupes seroient à son service dans le besoin. »

[14]* « Charles-Quint fut tellement humilié d'avoir échoué devant Metz, et parconséquent de voir avorter ses projets, que, dans son dépit, il jura de se faire cordelier avant la révolution de trois années. Il abdiqua en effet la couronne impériale quatre ans après cette dernière et malheureuse entreprise. » Mémoires de l'Académie celtique, n° 11, page 292.

la ruine des cieulx; car les cieulx tumbant, toutes seroyent prinses.

Aussy la redoubtoyent jadis les Celtes [15] voisins du Rhin : ce sont les nobles, vaillants, chevaleureux, belliqueux et triumphants Françoys: lesquelz interrogez par Alexandre le Grand, quelle chose plus en ce monde craignoyent, esperant bien que de luy seul feroyent exception, en contemplation de ses grandes proesses, victoires, conquestes et triumphes, respondirent rien ne craindre, sinon que le ciel tumbast [16]. Non toutesfois faire refus d'entrer en ligue, confederation et amitié avecques ung si preux et magnanime roy [17].

Si vous croyez Strabo, *lib.* 7, et Arrian, *lib.* 1, Plutarche aussy, on livre qu'il ha faict de la face qui apparoist on corps de la lune, allegue ung nommé Phenace [18], lequel grandement craignoyt que la lune tumbast en terre; et avoyt commiseration et pitié de ceulx qui habitent soubs icelle, comme sont les Ethiopiens et Taprobaniens [19], si

[15] *Celtes voisins du Rhin; ce sont les...... François.* Dans l'édition de 1548, au lieu de ceci on lit :. *Gymnosophistes d'Indie.* (L.)

[16] Voyez Arrien, au livre I de son histoire. (L.)

[17] Ceci manque dans l'édition de 1548. (L.)

[18] On lit *Phenace* dans toutes les éditions, ce qui prouve que Rabelais a pris ce trait d'histoire non dans Plutarque, puisqu'on y lit *Pharnace* dans les meilleures éditions grecques, mais dans Erasme, en celui de ses Adages qui a pour titre *quid si cœlum ruat?* où on lit *Phenace* dans les éditions de Froben. (L.)

[19] Les habitants de l'île de *Taprobane,* c'est-à-dire de l'île de

une tant grande masse tumboyt sus eulx. Du ciel et de la terre avoyt paour semblable, s'ilz n'estoyent deuement fulcis [20] et appuyez sus les colomnes de Atlas, comme estoyt l'opinion des anciens, selon le tesmoignage de Aristoteles, *lib.* 6, *Metaphis*.

Eschylus ce nonobstant par ruyne feut tué, et cheute d'une caquerolle [21] de tortue, laquelle d'entre les gryphes d'une aigle haute en l'aer tumbant sus sa teste luy fendit la cervelle.

Plus de Anacreon, poete, lequel mourut estranglé d'ung pepin de raisin; plus, de Fabius, preteur romain, lequel mourut suffocqué d'ung poil de chievre, mangeant une esculee de laict [22]; plus, de celluy honteux, lequel par retenir son vent, et deffault de peter ung meschant coup, subitement mourut en la presence de Claudius, empereur romain; plus, de celluy qui a Rome est en la voye [23] Flaminie enterré, lequel, en son

Ceylan, et non pas de l'île de Sumatra, comme le dit un interprète d'après le *Dictionarium poeticum*.

[20] *Fulciz* du latin *fulciti*, appuyés, comme ce mot est expliqué par le suivant.

[21] Écaille de tortue. Voyez chap. XX et XLII, et livre III, chap. II. Ce qui prouve bien que la *caquerolle*, pour la quête, du temps de Rabelais, étoit un bassin qui imitoit l'écaille de tortue, comme le bénitier imite encore une coquille de mer ou de Saint-Michel.

[22] Jusques-là ces exemples sont pris de Pline, livre VII, chapitre VII. (L.)

[23] On lit *en la porte Flaminie*, dans l'édition de Valence.

epitaphe [24] se complainct estre mort par estre mords [25] d'une chatte on petit doigt; plus, de Q. Lecanius Bassus [26], qui subitement mourut d'une tant petite poincture d'aguille on poulce de la main guausche, qu'a poine la povoyt on veoir;

[24] On la voit dans une église de religieux Augustins, et François Schottus, sénateur d'Anvers, la rapporte en ces termes, dans son voyage d'Italie :

Hospes, disce novum mortis genus, improba felis
Dum trahitur, digitum mordet, et intereo.

Simon Goulart, tome II, page 480, de ses Histoires admirables et mémorables, fait aussi mention de cette épitaphe, et Nathan Chytræus l'avoit rapportée dès l'an 1593, page 20 de son *Itinerum Europæ deliciæ*, édition de 1606; mais au lieu de *dum trahitur* il a mis *dum teneo*, en quoi il n'a pas été suivi par Othon Melander, lequel, numéro 25 du deuxième tome de ses *Joco-Seria*, l'a donnée comme on la lit dans le Voyage de François Schottus. (L.)

[25] Au lieu de *mordu* on disoit en ce temps-là *mords*, et Henri Étienne, page 144, de ses Dialogues du nouveau langage françois italianisé, prétend que suivant l'analogie on devroit encore parler de la sorte. Du reste, cet endroit, qui dans les éditions modernes avoit été estropié sur celle de 1553, a été rétabli sur celle de 1548. L'épigramme suivante de C. Marot, intitulée *d'une épousée farouche*, fait foi que de son tems on ne disoit pas mordu :

L'épousé la premiere nuit
Asseuroit sa femme farouche :
Mordez-moy, *dit-il*, s'il vous cuit,
Voilà mon doigt en vostre bouche.
Elle y consent, il s'escarmouche,
Et après qu'il l'eust deshousée,
Or ça, *dit-il*, tendre rosée,
Vous ay-je fait du mal ainsi?
Adonc, respondit l'espousée,
Je ne vous ay pas mors aussi. (L.)

[26] Voyez Pline, livre XXVI, chapitre I. (L.)

plus, de Quenelault[27], medicin normand, lequel subitement a Monspellier trespassa, par de biais s'estre avecque ung trancheplume tiré ung ciron de la main.

Plus, de Philomenes[28], auquel son varlet, pour l'entree de dipner, ayant apresté des figues nouvelles, pendant le temps qu'il alla au vin, ung asne couillart esguaré estoyt entré on logis, et les figues apposees mangeoyt religieusement[29]; Phi-

[27] « Guignemauld Normand, medicin, grand avaleur de poys « gris, et berlandier tres insigne, lequel subitement à Monspellier « trespassa par faulte d'avoir payé ses debtes, et par de biais « s'estre, etc. » C'est comme on lit cet endroit dans l'édition de 1548. (L.)

[28] Valere-Maxime, livre IX, chapitre XII, et Lucien dans le Discours de ceux qui ont vécu long-tems, ont fourni à Rabelais cette histoire. Je ne sai au reste, pourquoi, dans tous les Rabelais, cet homme est ici appelé *Philomenes*, puisque, livre I, chapitre XX, où l'auteur parle déja de lui, il est nommé *Philémon*, comme dans Valere-Maxime et dans Lucien. Peut-être Rabelais a-t-il voulu faire connoître qu'il avoit lu aussi le Valere-Maxime, *in-folio*, Paris 1517, où au lieu de *Philemon* on lit *Philomenes*. (L.)

[29] Une à une. De *relegere*, amasser. (L.) — Cette explication est fondée sur une fausse étymologie. *Religio* ne vient pas de *relegere*, amasser, recueillir, mais de *religare*, relier. La religion est en effet un second lien pour retenir l'homme qui veut faire le mal; la morale parconséquent est le premier lien qui le retient; la religion ne vient qu'après et au secours de la morale naturelle et universelle, qui défend de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qu'on vous fit. La superstition, au contraire, dont le nom latin vient de *super statio*, l'action de se tenir, d'aller au-delà de ce que recommande la religion, ou plutôt le culte. *Religieusement* n'a donc pas ici d'autre sens que le sens usuel qu'il a encore aujourd'hui, et l'épithète de *dévot* qui y est donnée à l'âne, le prouve.

lomenes survenant, et curieusement contemplant la grace de l'asne sycophage [30], dist au varlet qui estoit de retour: Raison veult, puisque a ce devot asne as les figues abandonné, que pour boyre tu luy produise de ce bon vin que as apporté. Ces parolles dictes, entra en si excessifve guayeté d'esprit, et s'esclata de rire tant enormement, continuement, que l'exercice de la ratelle luy tollut toute respiration, et subitement mourut.

Plus, de Spurius Saufeius [31], lequel mourut humant ung œuf mollet a l'issue du baing; plus, de celluy lequel, dit Bocace [32], estre soubdainement mort par s'escurer les dents d'ung brin de saulge [33].

[30] Maschefigue. *Briefve déclaration.* — C'est en effet ce que signifie le mot grec.

[31] Rabelais pouvoit nommer celui-ci *Ap. Saufeius*, après Pline, livre VII, chapitre LIII; mais pour intriguer ses lecteurs, il a mieux aimé s'égarer avec Fulgose, qui donne à ce *Saufeius* le prénom de *Spurius*, livre IX, chapitre XII, *de inusitatis mortis generibus.* Au chapitre précédent il a déja affecté la même négligence au sujet de certain *Pharnace* qu'il appelle *Phenace.* (L.)

[32] L'édition de 1548 ne contient pas cet exemple, mais de celui de *Spurius Saufeius* elle passe à la mort de Bringuenarilles, et en commence le récit en ces termes: « Plus, dict Pline que filandoillet « le bon Bringuenarilles Chelas, mourut, etc. » (L.) — *Chelas* est sans doute une faute ou une mauvaise leçon pour *hélas*, écrit ainsi entre parenthèses (*hélas*) comme il l'est dans l'édition de 1552.

[33] Ce qui causa la mort inopinée de cet homme, c'est qu'un gros crapaud avoit jetté du venin sur la sauge dont il avoit détaché ce brin. Voyez le Décameron de Bocace, cinquième Journée, septième Nouvelle. (L.)

Plus,

De Philippot Placut[34],
Lequel estant sain et dru[35],
Subitement mourut,

en payant une vieille debte sans aultre precedente maladie. Plus, de Zeusis[36], le painctre, lequel subitement mourut a force de rire, considerant le minois et pourtrait d'une vieille par lui representee en paincture; plus, de mille aultres qu'on vous die, feust Verrius, feust Pline, feust Valere, feust Baptiste Fulgose, feust Bacabery[37] l'aisné.

Le bon Brinquenarilles, helas! mourut estranglé[38] mangeant ung coing de beurre frais a la

[34] De *plat cul*. Voyez chapitre IV du livre I.

[35] Pour dodu, bien nourri.

[36] Ceci est pris de Verrius Flaccus. Voyez Cælius Rhodiginus, livre IV, chapitre XVIII, de ses Anciennes leçons, et Bouchet, Sérée 28. (L.)

[37] Je ne sai qui il est, mais c'est apparemment lui qui fait le conte de la plaisante mort de Philippot Placut. Il y a *Bac-au-béry*, et *le petit Bac à béry*, tous les deux sur la rivière d'Oise, desquels le premier, situé à quatre lieues de la ville de Rheims, est le chef-lieu de la vicomté du Bac. Voyez le Guide des chemins de France, imprimé chez Charles Étienne, 1553, pages 28 et 53. Ainsi il se peut que c'étoit du premier de ces lieux que portoit le nom ce Bacabery que Rabelais appelle Bacabery l'aîné, et peut-être s'appelloit-il de la sorte parce que ce lieu lui appartenoit, ou seulement à cause qu'il y étoit né. Tant d'autres écrivains ont pris le nom du lieu de leur naissance, et on a appelé *Bourbon l'ancien* à la différence de *Bourbon l'Archambaut*, celui des deux Bourbons qui étoit le partage de l'aîné. (L.)

[38] * Le Duchat a donné la véritable explication historique de cet

gueule d'ung four chauld, par l'ordonnance des medicins.

La d'abundant nous feut dict que le roy de Cullan[39] de Bohu avoyt deffaict les satrapes du roy Mechloth[40], et mis a sac les forteresses de

endroit. Voyez le commentaire historique. L'empereur, dit Anquetil, à l'an 1552, avoit juré de se faire enterrer devant les murailles de Metz plutôt que d'en lever le siège. Mais, malgré son serment, il fut obligé d'en lever le siége dans les premiers jours de janvier. Un interprète, qui ne tient nul compte de la chronologie, et qui confond tout, le rapporte à la mort réelle de Charles-Quint, en 1558, le 21 septembre. « Ce coin de beurre frais, dit-il, est le beurre allégorique et rafraîchissant de l'Eucharistie, que le religieux Charles-Quint reçut très dévotement avant de mourir; *le four chaud* est la bouche, *quod furni vices gerit, cùm panem cœlestem administrat sacerdos;* et les médecins sont les médecins spirituels qui entouroient ce prince dans ses derniers moments. Écoutons l'histoire : « Le grand empereur Charles-Quint, accablé de tourments....., s'étoit préparé....; il reçut alors, avec une extrême piété..... le saint sacrement de l'Église, et étant ensuite secondé de son confesseur et de plusieurs personnes religieuses, il rendit son ame au Seigneur. » Hist. générale d'Espagne, de Ferreras, t. IX, p. 402. *Butyrum et mel comedet*, dit Isaïe, cap. VII, vers. 15, d'Emmanuel ou du Christ.

39 * La seigneurie de *Culant* est dans le Bourbonnois, diocèse de Bourges, près de Saint-Amand. Par conséquent ce roi de Cullan est Henri II, qui, par la valeur de ses généraux, et notamment du duc de Guise et du connétable Anne de Montmorency, triompha des princes que la politique de Charles-Quint avoit coalisés contre lui. On sait qu'on appeloit par raillerie Charles VII roi de Bourges. Le duché de Bourbon appartenoit sans doute alors au roi, depuis qu'il avoit été confisqué sur le connétable de Bourbon.

40 * *Mechlot* est encore Charles-Quint. Soit que ce nom soit pour *Michelot*, *Miquelot* ou *Miquelet*, pèlerin de Saint-Michel, par allusion à *Saint-Mihel* pour Saint-Michel, ville de Lorraine; soit que l'auteur ait forgé ce nom de la ville de Malines, en Brabant, ap-

Belima[41]. Depuis passasmes[42] les isles de Nargues et Zargues[43]. Aussy les isles de Teneliabin et Ge-

pelée par les Flamands, *Méchelen*, et en latin *Mechlinia*, où Charles-Quint tenoit alors son conseil impérial; alors ce seroit le roi de Malines. Mais il nous paroît plus probable que Rabelais a formé ce nom par métathèse de l'hébreu מלכות ou מלכה, *melchoth*, qui signifient royaume, régnant, reine, et qui est dérivé de מלך, *Melech*, roi, par allusion à Charles V ou à la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas.

[41] Ces forteresses mises à sac sont les villes de Metz, de Toul, de Verdun et de Luxembourg, qui furent prises sur Charles-Quint par Henri II, en 1552. Ce nom est le mot hébreu כלימה, *bélima*, qui signifie rien, néant. Un interpréte confond ce nom avec celui de *Bélinas* ville de Syrie.

[42] *Depuis passasmes..... Landgrauff d'Esse.* Ceci manque dans l'édition de 1548.

[43] * On sait ce que signifie *nargue* et *narguer*. Quant à *Zargues*, ce nom paroît formé, ainsi que notre mot *jargon*, de l'italien *zergo*, jargon, narquois, ou c'est une variante de *targuer*, par le changement du *t* en *z*. *Nargues* doit donc être la ville de Strasbourg, et *Zargues* la province d'Alsace où l'on parle un jargon allemand. « Henri II, dit Anquetil, à l'année 1552, fit des entrées triomphantes dans ses nouvelles conquêtes, et pénétra en Alsace jusqu'à Strasbourg, qu'il comptoit surprendre, ainsi qu'il avoit surpris Metz, en demandant un simple passage; mais devenus défiants par cet exemple, les habitants firent échouer son projet en résistant également aux flatteries et aux duretés du *rabroueur* Montmorenci. De plus, continue Anquetil, lorsque le roi fut arrivé sur les bords du Rhin, et qu'il alloit entrer en Allemagne, il apprit que l'électeur Maurice, son allié, avoit forcé les gorges du Tyrol, et dissipé par la terreur le concile de Trente. En mandant à Henri II cet avantage, les princes confédérés lui écrivoient que le fugitif proposoit d'entrer en accommodement, et ils le prioient de ne pas avancer davantage. Le roi, sans se montrer aussi piqué qu'il étoit de ce que ses magnifiques projets se trouvoient tout-à-coup renversés, répondit qu'il étoit bien aise de n'être pas obligé de faire son voyage plus long,

neliabin[44], bien belles et fructueuses en matiere de clysteres. Les isles aussy de Enig et Evig[45] :

que c'étoit pour lui assez de gloire et de joie de ce que l'Allemagne commençoit à respirer par son assistance. » Ou en prenant *nargues* et *zargues* dans le sens actif, au lieu du sens passif, le nom de ces îles pourroit figurer l'état triomphant de Henri II, après la prise des trois places fortes de la Lorraine, voyez la note 44, ce qui le mettoit à même de faire en effet la *nargue* à ses ennemis, et de s'en *targuer*. La *Briefve declaration* dit seulement que *nargues* et *zargues sont des mots faicts a plaisir ;* et l'Alphabet, que *nargues* est un mot dont use le vulgaire, qui s'écrit *nargue,* quand il est prêt de frapper le nez avec deux doigts, et nasarder ; que le mot de *zargue* a pareille signification. « Sur ce pied, dit de Marsy, ce seroit le pays des nazardes. » Ce qui nous confirme dans notre première idée, que ces deux îles sont Strasbourg et l'Alsace, où Henri II, après avoir pris Metz, Toul et Verdun, reçut une double nazarde sur le nez, et de la part de la ville de Strasbourg, et de la part des princes confédérés de l'Allemagne.

44* Selon la *Briefve declaration,* ces deux noms sont des dictions arabiques qui signifient l'un marine, l'autre miel rosat. L'Alphabet les explique de même, et ajoute : « Et pour ce qu'on en usoit jadis pour faire clysteres, l'autheur, selon sa coustume, en forge une isle fort copieuse en matiere de clysteres. » En effet, chacun de ces deux noms est composé de trois mots dont deux leur sont communs, savoir le second, qui est l'article arabe *el,* et le troisième qui est *iabin*. On lit *geleniabin* dans la *Briefve declaration* de 1552, et dans l'Alphabet de l'auteur, imprimé à la suite des éditions de 1711 et de 1741, tandis qu'on lit dans le texte de ces trois éditions, *geneliabin,* par une transposition de lettres fort ordinaire. On lit aussi *teleniabin* ou *tereniabin* dans le même Alphabet de ces mêmes éditions, par le changement ordinaire de l'*l* en *r*. Ces deux îles doivent être la Picardie et la Champagne, qui durent en effet foirer de peur dans cette campagne, et qui furent presque abandonnées au pillage des ennemis, pendant que le roi s'avançoit en Lorraine et sur le Rhin. « Des troupes, qu'avoit rassemblées la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, firent, dit Anquetil, en Picardie et

desquelles par avant estoyt advenue l'estafillade[46] au Landgrauff d'Esse.

en Champagne, quelques dégâts qui ne purent détourner le roi de son expédition, et elles prirent la fuite à son retour..... Cette conduite (du duc de Guise, après la levée du siège de Metz) contrastoit singulièrement, ajoute-t-il plus loin, avec celle d'une armée que la reine de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, envoya en Picardie, pendant le siège de Metz, avant que le roi eût rassemblé la sienne; elle y commit des cruautés horribles, brûla les villes de Noyon, Nesle, Chauni, Roie, et, dit-on, plus de sept-cents villages. Par ordre exprès de cette princesse, et pour faire un affront personnel au roi, on renversa de fond en comble le beau château de Folembray, que François I[er], son père, avoit fait bâtir..... Ces cruautés n'aboutirent qu'à prendre la ville de Hesdin et la ville de Terouenne qui fut démolie. » Un interprète, qui n'entend rien en étymologie, pas plus qu'en critique, et qui ne connoît pas même l'explication que la *Briefve declaration* donne des noms de ces deux îles, d'après l'arabe, les dérive du grec, sans aucune apparence de raison, ni pour le son, ni pour le sens. « L'auteur, dit-il, entend vraisemblablement par ces îles les pays d'Allemagne et de la Suisse. *Teneliabin*, du mot grec τηνελλα, qui signifie *harmonie de la lyre.* En effet, l'Allemagne est un pays de musiciens, et où la musique est cultivée le plus généralement, même parmi le peuple. *Genéliabin*, du grec γενεα, *génération.* Soit parce que les femmes sont très fécondes en Suisse, et y produisent de beaux hommes, soit parce que les montagnes de ce pays abondent en plantes salutaires et médicinales. »

45* Il paroît, par le chapitre IX du livre II, et par le chapitre XL du livre III, que Rabelais parloit bon allemand. Comment donc croire que ce soit lui qui ait fait les notes qui parurent sur son quatrième livre, vers l'année 1567 (c'est en 1552 qu'elles parurent) puisque l'explication qu'on y donne de ces deux mots allemands est absolument fausse, bien qu'elle ait été adoptée par le Scholiaste de Hollande? Une des clauses du traité entre l'empereur Charles V et le landgrave, devoit être que ce dernier demeureroit à la suite de l'autre, *ohne einige gefangnuss*, sans aucune prison; ce qui vouloit

dire que ce ne seroit nullement comme prisonnier que le landgrave seroit obligé de demeurer quelque temps auprès de l'empereur, mais seulement afin que le victorieux pût être sûr que le vaincu n'entreprendroit rien au préjudice du traité. Au lieu du mot *einige*, unique ou aucune, d'*ein*, un, lequel joint avec la particule *ohne*, sans, veut dire *sans aucune*, l'empereur avoit fait glisser dans l'acte le mot *ewige*, perpétuelle. De sorte que le landgrave, qui comptoit d'en être quitte pour suivre l'empereur seulement jusqu'à l'entière exécution de l'accommodement qu'ils avoient fait ensemble, fut bien étonné lorsqu'on lui fit voir que par le moyen du mot *ewige* fourré, à la place d'*einige*, il s'étoit reconnu prisonnier de l'empereur pour autant d'années qu'il plairoit à ce monarque. C'est à cette supercherie que Rabelais donne le nom d'*estafilade* ou de coup d'étrivières donnez au landgrave de Hesse. (L.) — Voici l'explication qu'on attribue à Rabelais lui-même, et qui a été adoptée par le Scholiaste de Hollande, dans l'*Alphabet de l'auteur françois* : « *Enig* et *evig*, mots allemands : *Enig* signifie sans, et *evig* avec. Il est donc aisé de prendre l'un pour l'autre, n'étant différents que de deux lettres, ce qui arriva au traité d'accord du landgrave de Hesse avec Charles-Quint, car au lieu de *enig*, sans détention de sa personne, il se trouva *evig*, avec détention. Et c'est ce que confessent les agens de l'empereur, au dix-neuvième livre des Commentaires de Sleidan, et pourroyt estre, ce disent ils, que par faute d'entendre la langue, on seroit tombé en erreur. Et voilà ce que veut entendre l'auteur, forgeant deux isles de ces deux noms, esquelles, dit-il, auparavant estoyt advenue l'estafilade au landgrave de Hesse. » Le fait est qu'en allemand, comme le dit Le Duchat, *einig*, dérivé d'*ein*, un, signifie unique et aucun, avec *ohne*, sans; et *ewig*, perpétuel; que parconséquent Rabelais entend par les *isles de Énig* et *Évig*, les îles de aucune (détention) et de perpétuelle détention, et qu'il fait allusion à cette *estafilade*. C'est ainsi que le plus fort interprète presque toujours les traités : c'étoit du temps de Charles-Quint comme de nos jours. Ce qui n'en est pas moins une tromperie indigne d'un prince et de tout homme d'honneur. Voyez Bouchet, f° 352, fra Paolo, pages 252, 362, 3, et Varillas, tome I, pages 8 et 9.

46* La supercherie que l'auteur qualifie d'*estafilade*, se fit par le moyen d'un seul trait de plume, lequel fit *ewig* du mot *einig*,

Voyez les Mémoires de Melvil, page 38, de l'édition de la Haye, 1694. Au reste, ceci ne se trouve point dans l'édition de 1547, parce-qu'elle précède l'accommodement du landgrave avec l'empereur. (L.) — En effet, la victoire que Charles-Quint remporta à Mulhberg, sur les princes protestants, confédérés de l'empire, est du 24 avril 1547. *Estafilade* s'entend au propre d'une balafre, c'est-à-dire d'une coupure ou forte égratignure au visage.

CHAPITRE XVIII[1].

Comment Pantagruel evada une forte tempeste en mer.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le lendemain Pantagruel rencontre un navire chargé de moines de tous les ordres, qui *alloient au concile de Chesil pour grabeler les articles de la foi*, *contre les nouveaux heretiques.* Cette rencontre lui présage l'horrible tempête qu'il doit essuyer, et qui donne à entendre que ces sortes de gens, dans les états et dans les familles, ne sont que des porte-malheurs, comme le dit le proverbe. La frayeur, la poltronnerie et la bigoterie de Panurge sont peintes avec un naturel admirable. La tempête finie, Panurge, « qui ne craint rien que le danger, » fait le bon compagnon, gourmande tout le monde, et se moque des vœux qu'il a faits; ce qui fait citer à Eusthènes ce proverbe *ancien* : *Passato il pericolo, gabbato il santo.*

Mais quelle est cette temprête? Un interprète prétend que « la tempête qu'essuie ici Panurge, en allant au chapitre général des Lanternes, figure évidemment les discussions pénibles et orageuses que le cardinal eut à soutenir au concile de Trente (en 1547); et que lorsque l'auteur fait enfin sortir Panurge, *tout foireux* et *tout breneux*, (chap. XIX ci-après)

[1] C'est le chapitre VIII de l'édition de Valence.

de ce danger, il fait clairement allusion à l'espèce de cacade que fit le cardinal à ce concile, puisqu'il en revint sans avoir pu empêcher qu'on n'y dérogeât aux droits du roi, et aux libertés de l'église gallicane. »

Il ajoute que « l'auteur n'amène la tempête qui va remplir ce chapitre et les quatre suivants, que pour mettre dans tout son jour la poltronnerie de Panurge, ou plutôt du cardinal de Lorraine, qu'il n'est jamais las de ridiculiser. »

Le Motteux pense que c'est la persécution des huguenots, causée par la rencontre des concilipètes au concile de Trente en 1548; que les diables sont les moines et le clergé, persécuteurs de ce temps-là; et le coup de foudre qui se fait entendre au ciel dans cette tempête, un coup de foudre du Vatican.

« Il est fort vraisemblable, dit-il, que le *fortunal*, ou la tempête dont les chapitres XVIII à XXIV contiennent la description, représente la cruelle persécution qui s'éleva en France sous le règne de Henri II. Elle commença en 1548 par une espèce d'inquisition qui fut établie pour faire le procès à ceux qui embrassoient la réformation. Voici les paroles de du Tillet là-dessus : « Il fut ordonné qu'une séance extraordinaire se feroit des judges à Paris, pour cognoistre particulierement du faict des heretiques. En icelle quelques miserables furent punis de cruels supplices a toute rigueur. »

« Durant cette tempête, Pantagruel fait voir une grande fermeté et une constance héroïque. Frère Jean est intrépide et extrêmement actif. Tous les compagnons de Pantagruel font de leur mieux pour sauver son vaisseau. Le seul Panurge marque de la foiblesse. « Il restoit de cul sus le tillac, « plourant et lamentant. Il se souhaite dedans la orque des « bons et beats peres concilipetes, qu'on a rencontrez le « matin, tant devots, tant gras, tant joyeulx, tant douil- « lets et de bonne grace. » Un moment après il veut se

confesser : et le voilà dévot à l'excès, comme il arrive souvent en pareil cas à ses confrères les déistes. Il demande ensuite à faire *ung petit testament, ou codicille pour le moins.* Enfin, rien n'est plus extravagant que les vœux, les souhaits, et les gémissements de ce *grand veau pleurant*, tant que le danger continue. Mais *la tempeste finie*, il fait *le bon compaignon*, il *travaille comme quatre*, et se montre aussi déterminé qu'il venoit d'être poltron. »

« L'orage commence, dans le chapitre XVIII, d'abord après la rencontre des bons pères *concilipetes :* il y a des éclairs, des tonnerres, des *foudres ;* et dans le chapitre XX, *ung coup de fouldre* particulier, suivi de tonnerres, qui font dire à frère Jean, *Tonnez, diables... Je croy que tous les millions de diables tiennent icy leur chapitre provincial...* Il est naturel de penser qu'il s'agit là des *foudres du Vatican*, et de tels autres foudres ecclésiastiques. Dans le chap. XXII, lorsque le temps se remet au beau, *nos diables*, dit frère Jean, *commencent escamper de hinch.* C'est toujours la même idée. Je ferai voir que par les *diables* il faut entendre les moines, les convertisseurs, les persécuteurs papistes. (Voy. le comm. hist. du chap. XLV et du chap. XLVI.)

« Panurge paroît bon catholique dans le fort de la tempête. C'est son caractère. La persécution lui fera faire toutes les simagrées qu'on voudra, quoiqu'il soit prêt à se moquer, après la tempête, de ce même *sainct Nicolas*, à qui il adresse cette supplication pendant le péril, dans le chap. XIX : « Sainct Nicolas a ceste fois, et jamais plus, je « vous fais ici bon vœu.... que si ce m'estes aydant, j'en« tends que me mettez en terre, hors ce dangier icy, je vous « edifieray une belle grande chapelle ou deux entre Quande « et Monssoreau, et n'y paistra vache ne veau. » A peine le *gualland* se croit en sûreté, que voici comme il s'explique, vers la fin du chap. XXIV, en jouant sur le mot de *chapelle*, qui signifioit quelquefois un alambic : « Escoutez, beaulx

« amis, je proteste devant la noble compaignie, que de la « chapelle vouee a monsieur sainct Nicolas, entre Quande « et Monssoreau, j'entends que sera une chapelle d'eaue « rose, en laquelle ne paistra vache ne veau, car je la jec- « terai au fond de l'eaue, » c'est-à-dire, sans doute, au fond de la rivière qui coule entre *Cande* et *Monssoreau*, et qui occupe tout l'entre-deux. »

« Pantagruel, preallablement avoir imploré l'ayde du « grand Dieu servateur, et faict oraison publicque en fer- « vente devotion, par l'advis du pilot, tenoyt l'arbre fort « et ferme. » Le but de cette particularité du chapitre XIX étoit d'insinuer à la famille de Navarre, et particulièrement à Antoine de Bourbon, nouvellement entré dans cette famille, que comme il n'y avoit personne qui fût plus en état que lui de protéger les grands embarqués avec lui dans l'affaire de la réformation, il devoit s'y employer de tout son pouvoir. Aussi du Tillet ne parle-t-il que de *quelques miserables* qui ayent eu beaucoup à souffrir de la *seance extraordinaire des judges* en 1548. Quelques uns douteront peut-être que Rabelais ait eu dans ces chapitres les vues personnelles que je lui prête; mais tout le monde avouera du moins qu'il a bien représenté ce que sont la plupart des hommes dans le danger, et sur-tout en temps de persécution. »

« Le chapitre XVIII, dit Bernier, commence par une raillerie du concile de Chesil, mot hébreu qui signifie inconstance et trouble, que quelques uns prennent pour le concile de Trente, parceque tout le monde n'y étoit pas d'accord touchant certaines matières qui n'étoient pas de foi. Au reste, la deseription de la tempête est un portrait assez naïf de ce que les voyageurs disent et promettent pendant l'orage: et le chapitre XIX, où on peint la contenance de plusieurs personnages pendant ce temps-là, et en particulier la fermeté de Pantagruel, est la résolution que le cardinal de Lorraine fit paroître durant les guerres

de Lorraine et de Flandre, et la peur du cardinal d'Amboise au fort des affaires que la France eut avec le pape, les Suisses, et autres puissances.

« Le chapitre xx, qui est le xxi[e] en quelques éditions, où la plupart des nochers abandonnent le navire au gré de la tempête, marque, dit-on, le désespoir et la lâcheté de quelques seigneurs françois qui prirent le parti de l'ennemi sous le régne de François I[er]. Mais la contenance et les discours de Panurge et de frère Jean y marquent bien plus visiblement quelques lâches désespérés et libertins, jusqu'au chapitre xxv, parceque c'est cette même matière jusque là. On y voit la foiblesse de ceux qui parlent de testaments alors inutiles, et de vœux auxquels on ne songe plus après le péril, et même la vanité de ceux qui, au lieu de penser à leur conscience à l'article de la mort, ne pensent qu'à mourir avec fracas et éclat. On s'étonnera peut-être de n'y point lire de vœux touchant le grand et le petit habit monachal; mais l'auteur a passé par-dessus, étant, dès ce temps-là, si usité, qu'il s'en va usé à présent. Au reste, l'*horrida tempestas montem turbavit acutum*, est bien appliqué à ce pédant du collége de Montaigu, où l'on voit son portrait. »

L'explication de Le Motteux est ingénieuse, et même vraisemblable; mais nous sommes persuadés qu'il ne s'agit pas ici d'une tempête religieuse, de la persécution des protestants et des calvinistes; que c'est une tempête politique que Rabelais a voulu décrire, pour montrer le courage de Pantagruel et de frère Jean, et la lâcheté de Panurge; que cette tempête doit être ou l'envahissement de la Lorraine et de la Champagne en 1544, par Charles-Quint, qui s'avança jusqu'à Meaux, et fit trembler Paris (voyez note 96 du nouveau prologue); ou celui de la Lorraine et de la Flandre, quand il assiégea Metz en 1552. S'il dit que cette tempête arriva après que la flotte de Pantagruel (le vais-

seau de l'état) eut rencontré l'*orque chargée de moynes, lesquels alloient au concile de Chesil*, c'est pour donner à entendre que le concile de Trente étoit la cause de cette tempête politique; que c'étoient les moines, les *concilipetes* qui avoient porté malheur à la France dans la circonstance difficile où elle se trouva. Nous venons de dire que cette tempête devoit être plutôt l'envahissement de ce royaume en 1552, pour deux raisons principales; 1° parceque le premier n'arriva pas sous Henri II, mais sous François Ier; 2° parceque le concile de Trente ne s'assembla qu'en 1545, et ne peut pas être la cause de la tempête politique de 1544. Le pape, qui, ainsi que le concile de Trente, étoit mécontent de l'opposition que le roi mettoit à ce concile, ne devoit pas y être étranger; et c'est à cela sans doute que fait allusion le coup de foudre, suivi de tonnerres, qui fait dire à frère Jean : « Tonnez, diables... Je croys que touts « les millions de diables tiennent ici leur chapitre provin« cial. » L'invocation de Panurge à saint Nicolas, qui est le patron des gens de mer, et en particulier de la Lorraine, prouve qu'il s'agit ici de l'envahissement de cette province par l'armée formidable de Charles-Quint. « Le « pilot qui tenoit l'arbre du vaisseau fort et ferme, pendant « que Pantagruel implore l'ayde du grand Dieu servateur, « et faict oraison publicque, en fervente devotion, » est le connétable Anne de Montmorenci. C'est le même que Xenomanes, le *grand traverseur des voyes perilleuses*. Voyez le comm. hist. du chap. 1er de ce livre. Il est inutile de dire que frère Jean, qui dans cette tempête se montre actif et intrépide, est le cardinal Du Bellay, qui se montra tel dans celle de 1544; que Panurge, qui s'y fait voir lâche et dévot, puis déterminé et impie, est le cardinal de Lorraine. Il falloit cette opposition de caractères pour les faire ressortir.

Rabelais, au reste, a imité cette tempête du douzième

livre de la Macaronée, qui commence ainsi :

> Ecce repentino mea versu togna comenzat,
> Namque repentinus ventorum stolus arivat, etc.

Voyez Histoire macaronique, liv. XII. La description de la tempête de Rabelais a été mise en vers par le marquis de Culant, dans la *Morale enjouée*, ou *Recueil de fables*, 1783, sans doute par reconnoissance de ce que notre auteur parle du roi de Culant dans le chapitre qui précède.

Au lendemain rencontrasmes, a Poge[2]: une orque[3] chargee de moynes, jacobins, jésuites[4],

[2] C'est-à-dire à main droite; c'est là signification que ce mot a dans Trévoux, qui dit que c'est un terme de marine du Levant. Voyez note 2, chapitre V. Ce mot est mal expliqué par *arrive tout, à l'arrière de nous*, dans la *Morale enjouée*.

[3] Au chapitre suivant on voit qu'il n'y en avoit qu'une. Ainsi, il faut lire de la sorte, conformément à l'édition de 1548, et non *neuf orques chargées*, comme on lit dans toutes les autres. *Ourque* est le nom d'un presque rond et prodigieusement gros poisson connu en Saintonge sous le nom d'*épaulart* : et ce pourroit bien être de la ressemblance de l'*orque* avec l'*épaulart*, que seroit venu le nom du premier, qui est le plus gros vaisseau de l'Océan. Voyez Rondelet, *de Piscibus*, liv. XVI, chapitre XIII. (L.)—Ce mot vient du latin *orca*, nom commun à un grand poisson de mer ennemi de la baleine, et à un grand navire. L'auteur n'a point placé là cette équivoque sans dessein : ce bâtiment est chargé de moines de tous les ordres. On lit *neuf orques* dans l'édition de 1552.

[4] Ménage remarque qu'anciennement on disoit *jesuistes*, et il cite cet endroit-ci de Rabelais, où dans son édition il y a *jesuistes*, comme on lit dans celle de 1548. Voyez le chapitre XIV du premier tome de ses *Observations*. En effet, Pâquier, chapitre XXVI du neuvième livre

cappussins, hermites, augustins, bernardins[5], celestins, theatins, egnatins, amadeans[6], cordeliers, carmes, minimes, et aultres saincts religieux, lesquels alloyent au concile de Chesil[7] pour

de ses *Recherches*, dit qu'en 1564, lorsqu'il plaida contre les *jesuites*, on les nommoit *jesuistes;* et au vingt-unième livre de ses *Lettres*, lettre I, où il parle des jésuites, il répète la même chose, mais il faut bien qu'alors, et même dès auparavant, on les nommât aussi *jesuites*, puisque l'édition de 1553 et celle de 1559 parlent de la sorte. Il se peut aussi que ceux mêmes qui écrivoient *jesuistes* prononçoient *jesuites*, d'autant plus qu'en latin on n'a jamais dit que *jesuitæ*. (L.) — L'édition de 1552 les nomme *jesuites;* mais il n'en est pas moins certain qu'on a dit *jesuistes* avant *jesuites*, qui en est une prononciation relâchée et contractée. Voyez l'article curieux de Ménage sur le nom de cette société trop fameuse.

[5] On lit bénédictins dans l'édition de Valence.

[6] Manque dans l'édition de 1548. *Amadeans*, religieux augustins fondez à Ripaille par *Amédée*, duc de Savoie, l'an 1448, après qu'il eut renoncé au papat en faveur de Nicolas V. Dans Viret, *De la vraye et fausse religion*, liv. VIII, chap. VI, les amadéens sont une branche de franciscains. (L.)

[7]* « *Chesil*, chez les Hébreux, dit l'Alphabet, est le nom d'un astre que les Grecs appellent *Orion*. *Chesil* vient de *chasal*, qui signifie estre inconstant. Propert., liv. II, eleg. XIII, *aquosus Orion;* Virg., *Æn. nimbosus Orion*, ἀπὸ τοῦ ὀρίνειν, esmouvoir et troubler. Ce qui est par les anciens poetes, astrologues et historiens, attribué à l'estoile d'Orion: car Pline, liv. XVIII, ch. XXVIII, la met au rang des astres espouvantables, lesquels esmeuvent des pluies excessives, gresles et orages. L'auteur donc, au liv. IV, chap. XV (XVIII), appelle le concile de Trente le *chesil*, c'est-à-dire concile de troubles, de tempeste et d'inconstance, comme il monstre au XXXI (LXIV) chapitre du quatrieme livre. » — C'est en effet le mot hébreu כסיל, chesil, nom de la constellation que les Grecs appellent *Orion*, dont le lever passoit chez les anciens pour exciter de grandes tempêtes; ce qui a fait dire à Virgile: *Quum subitò assurgens fluctu nimbosus Orion;* et à Pro-

grabeler[8] les articles de la foy contre les nouveaux hereticques. Les voyant, Panurge entra en exces

perce : *Aquosus Orion.* C'est le concile de Trente, qui se tenoit du temps qu'il écrivoit son roman, ou plutôt son histoire satirique, que Rabelais désigne par le nom de *chesil*, comme étant une assemblée qui excitoit les troubles et les tempêtes religieuses et politiques. Bernier admet cette étymologie : « Le chapitre XVIII, dit-il, commence par une raillerie du concile de Chesil, mot hébreu qui signifie inconstance et trouble, que quelques uns prennent pour le concile de Trente, parce que tout le monde n'y étoit pas d'accord touchant certaines matières qui n'étoient pas de foi. » Le Motteux, en reconnoissant que ce concile ne peut être que celui de Trente, qui s'étoit déja assemblé dans le temps que Rabelais écrivoit, donne une autre étymologie hébraïque de ce mot, et trouve celle de l'Alphabet tirée d'un peu loin. « Le mot hébreux *chelis*, qui, dit-il, par une seule transposition de deux lettres fera *chesil*, signifie *trois* quand il est au singulier, signifie *trente* quand il prend la terminaison du pluriel ; et si vous vous en tenez au nombre de trois, il entre dans le nom latin de la ville de Trente, *Tridentum*. Sur quoi son traducteur remarque que ceux qui entendent l'hébreu sentiront d'abord que l'étymologie hébraïque de *chesil*, telle que Le Motteux nous la donne, n'est pas exposée bien exactement : mais qu'ils suppléeront sans peine à ce défaut, et que ceux qui n'entendent pas l'hébreu seroient peut-être embarrassés par une plus grande exactitude. Cette supposition de transposition de lettres est trop arbitraire pour qu'elle ne soit pas elle-même, plutôt que celle qu'il rejette, tirée de trop loin ; on va en juger : שלשה, *scheloschah*, signifie en effet trois, et שלשים, trente ; mais il faut avouer qu'il y a bien loin de là jusqu'à *chesil*. Un interpréte, qui ne se doute pas de tout cela, et qui ne va pas chercher ses étymologies dans l'hébreu, donne encore une autre étymologie de *chesil*. « Le nom de *chesil* n'est évidemment ici, dit-il, que le mot italien défiguré de *chiesa*, qui signifie *l'Église*, mais c'est l'Église dans le sens le plus étendu, c'est le concile général ou écuménique, *le concile de Trente*. »

[8] C'est-à-dire discuter : ce verbe est dérivé de *grabeau*, discussion, examen, dont Rabelais se sert livre III, chapitre XVI.

de joye, comme asseuré d'avoir toute bonne fortune pour celluy jour[9] et aultres subsequens en long ordre, et ayant courtoisement salué les beats peres, et recommandé le salut de son ame a leurs devotes prieres et menus suffraiges, feit jecter en leur nauf soixante et dix-huict douzaines de jambons, nombre de caviarts[10], dizaines de cervelats, centaines de boutargues[11], deux mille beaulx angelots[12], pour les ames des trespassez.

[9] Ce trait satyrique, dit de Marsy, est des plus remarquables. Bien loin que l'augure de Panurge s'accomplisse, on va voir combien *celluy jour* pense être fatal à Pantagruel et à ses gens. Au reste, Pantagruel est ici bien plus prévoyant que Panurge. A peine a-t-il vu cette flotte monachale, qu'il entre dans une profonde rêverie. *Pantagruel*, dit maître François, *restoyt pensif et melancolicque. Soudain la mer commença s'enfler et tumultuer.* Tout cela est d'une grande finesse.

[10] *Nombre de caviarts.... Boutargues*, n'est point dans l'édition de 1548. (L.) — « Pâte composée, dit de Marsy, d'œufs de poisson, comme la boutargue, mais beaucoup plus molle. On en fait un grand usage dans tout le Levant. « On appelle ainsi en Provence, dit Ménage, les œufs de poisson salés, comme les œufs de muge. » Sur quoi Le Duchat remarque dans Ménage, au mot *cavial*, « M. Ménage dit que ce sont les œufs de muge, et ici il compte encore les œufs de muge au nombre des cavials. Mais si J. Bruyerin en est cru dans ce passage, il n'y a que les *boutargues* qui soient des œufs de muge, et le *cavial* sera composé d'œufs d'*esturgeons*. » Au lieu du nombre 78, que Rabelais semble affectionner dans ses plaisanteries, on lit ici *seze*, dans l'édition de Valence.

[11] OEufs de poisson à l'huile et au vinaigre, selon le glossaire de la langue romance, mais voyez la note précédente.

[12] Il y a des indulgences pour ceux qui disent dévotement l'*angelus*. (L.) — C'est le nom d'une sorte de fromage d'*Anjou*, très connu dans le pays de l'auteur, et qui ressemble pour la forme au

Pantagruel restoyt tout pensif et melancolicque. Frere Jean l'aperceut, et demandoyt dont luy venoit telle fascherie non accoustumee : quand le pilot considerant les voltigemens du peneau sus la pouppe, et prevoyant ung tyrannicque grain[13] et fortunal[14] nouveau, commanda touts estre a l'herte, tant nauchiers, fadrins et mousses, que nous aultres voyaigiers, feit mettre voile bas, meiane, contremeiane, triou, maistralle, epagon, civadiere[15] ; feit caller les boulingues, trin-

fromage de Neufchâtel. C'étoit aussi celui d'une monnoie, frappée sous Philippe de Valois, portant la figure d'un *ange*.

[13] Jean de Léry, chap. IV de son *Voyage de l'Amérique :* « Car « souvent s'eslevoient des tourbillons, que les mariniers de Norman- « die appellent grains, lesquels apres nous avoir quelquesfois arres- « tez tout court, au contraire tout à l'instant tempestoyent si fort « dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'ils ne nous « ont viré cent fois les hunes en bas, et la quille en hault, c'est-à- « dire ce dessus dessous. » Ces *grains*, qui sont toujours meslez de pluye, ne durent pas ordinairement un quart d'heure. On se prépare à les recevoir, parcequ'on les voit venir de loin : on cargue incontinent les huniers, qui autrement seroient emportez, et les mats de hune rompus. Lorsque le vent est trop fort, on abaisse toutes les voiles, ou l'on n'en porte que le moins qu'on peut. Pendant ce tems-là la mer est extrêmement agitée et paroît toute en feu. Il arrive souvent que ces *grains* reviennent plusieurs fois en un même jour, tellement que l'équipage est toujours aux écoutes ; le calme succède ordinairement à cet orage en très-peu de tems. Voyez le *Voyage de François le Guat,* part. I, pag. 19 et 20 de l'édition de Londres, 1707. (L.)

[14] Tempête. De l'italien *Fortunale.* (L.)

[15] « Noms de voiles, qu'il seroit trop long, dit de Marsy, et même inutile d'expliquer, ainsi que beaucoup d'autres termes de marine

quet de prore et trinquet de gabie, descendre le grand artemon, et de toutes les antennes ne rester que les grizelles et coustieres.

Soubdain la mer commença a s'enfler et tumultuer du bas abysme, les fortes vagues battre les flancs de nos vaisseaulx, le maistral[16] accompaigné d'ung cole effrené, de noires gruppades, de terribles sions[17], de mortelles bourrasques siffler a travers nos antennes; le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'aer perdre sa transparence, devenir opaque, tenebreux et obscurci, si que aultre lumiere ne nous apparoissoyt que des fouldres, esclaires et infractions des flambantes nuees; les categides[18], thyelles[19],

qui se rencontrent dans ce chapitre; mes remarques ne seroient guères entendues que des marins, qui n'en ont que faire. *Gabie* » est la voile d'étai de hune d'artimon.

[16] Le vent de nord-ouest. — *Cole* signifie tempête; *gruppades*, grains, tourbillons mêlés de grêle.

[17] Tourbillons. Le Plutarque d'Amyot, au chap. III du livre des Opinions des Philosophes: *quand le feu a plus de corps, alors il se fait un tourbillon ou sion.* Du reste, cette description de tempête sonne à-peu-près comme celle que Marot a faite du fougueux *cheval de Vuyart.* (L.) — *Sions* pour *cions*, du grec *κίων*, colonne, d'où un saint, étoit surnommé le Cionite.

[18] Vents impétueux, *ἀπὸ τοῦ καταιγίζειν*, souffler impétueusement. *Alphabet de l'auteur.* — Les tempêtes, du grec *καταιγὶς*, *procella*, mot composé de *κατα* et *αιξ*, chèvre, parceque la constellation de la chèvre les excite.

[19] Ce sont orages et soudaines tempêtes, *θύελλα*, *flatus prævalens qui repentè prosilit.* Arist., *Lib. de mundo.* Alph.

lelapes[20], et presteres[21] enflamber tout autour de nous par les psoloentes[22], arges[23], elicies[24], et aultres ejaculations etherees; nos aspects touts estre dissipez et perturbez, les horrificques typhones[25] suspendre les montueuses vagues du courant. Croyez que ce nous sembloyt estre l'anticque chaos[26] on quel estoyent feu, aer, mer, terre, touts les elements en refraiçtaire confusion.

[20] Λαίλαπες, Galien, au *Comment.* 2, *liv. I, Epid.*, dit « que ce sont tempestes soudaines et vents fort vehements, accompagnez d'une grande pluie qui ne dure guere. » *Alph.*

[21] Πρεστῆρες, les coups de tonnerre et tourbillons ardens et enflammez qui renversent et bruslent pareillement tout ce qu'ils touchent. Aristote, *lib. de mundo;* Pline, lib. II, cap. XLVIII. *Alph.*

[22] Foudres fuligineux. Aristote, *lib. de mundo :* Τῶν δὲ κεραυνῶν οἱ μὲν αἰθαλώδεις ψολόεντες λέγονται. ψολος, *fuligo*, suie. *Alph.*

[23] Ce sont esclairs qui s'eslevent soudain de quelque tonnerre, ἀργῆτες. Aristote, *lib. de mundo.* En Poitou, on les appelle *éloyses. Alph.*

[24] Pour *Helicies.* Du grec ἑλικιας (κεραυνὸς), foudre contournée en spirale, et lancée avec une rapide impétuosité. Selon Budée, qui cite Aristote, *lib. de mundo : Heliciæ dicuntur si lineari specie fulmina sunt conformata.* Il ne faut pas confondre ce mot grec avec le mot latin *elices*, qui signifie grandes conduites d'eau.

[25] Vents turbulents, soudains et tempestueux. Aristote, *lib. de mundo;* Pline, lib. II, c. XLVIII, et Aulu-Gelle, lib. XIX, c. I, appelle *typhons* des tourbillons fréquents en quelque forme de nuées espouvantables, en ces mots : *Quin turbines etiam crebriores, et cœlum atrum, et fumigantes globi, et figuræ quædam nubium metuendæ, quas τυφῶνας, vocabant, impendere immineréque ac depressuræ navem videbantur. Alph.*

[26] C'estoit, selon les anciens philosophes, au commencement, une masse informe, une confusion de toutes choses, qui ont été séparées, distinguées et mises en ordre par les mains de Dieu. *Alph.*

Panurge ayant du contenu en son estomach bien repeu les poissons scatophages[27], restoyt acropy sus le tillac, tout affligé, tout meshaigné[28] et a demy mort, invocqua touts les benoists saincts[29] et sainctes a son ayde, protesta de soy confesser en temps et lieu, puis s'escria en grand effroy, disant : Maigior dome[30] hau! mon amy, mon pere, mon oncle[31], produisez ung peu de salé: nous ne boyrons tantoust que trop[32], a ce que

[27] Maschemerdes : *vivant d'excrements.* Ainsi est par Aristophanes, *in Pluto*, nommé *Æsculapius*, en mocquerie commune à tous medecins. *Briefve decl.* — Ce que l'Alphabet répète ainsi : « Ce sont ceux qui vivent des excremens d'autrui. Aristophanes, en la comedie intitulée *Plutus*, donne ce brocard à Esculape. » D'où l'on voit que le poëte comique n'épargnoit pas plus les dieux, sur le théâtre d'Athènes, que les sages. Ce mot est composé du grec *σκατὸν*, merde et *φάγω*, je mange. Un interprète, qui ignore qu'un mot n'est presque jamais composé de deux langues, le fait venir à-la-fois du grec et du latin : « Les poissons scatophages sont, dit-il, des animaux qui vivent et habitent dans l'eau, du latin *scateo*, je coule, le propre de l'eau, et du grec *φάγω*, je mange, je me nourris. »

[28] Matagrabolisé, dans l'édition de Valence.

[29] *Tous les benoists saincts... puis.* Au lieu de ceci, dans l'édition de 1548 : on lit : *les deux enfants bessons de Leda, et la cocque d'œuf dont ils furent esclouz.* (L.)

[30] Majordome signifioit autrefois un maître-d'hôtel, un officier de galères. *Dict. de Trévoux.*

[31] * Panurge regardoit comme son tout ce majordome, qui seul pouvoit lui faire encore du bien, en lui donnant à manger tout son soû, avant que quelque vague les emportât l'un et l'autre. (L.) — L'oncle du cardinal Charles de Lorraine étoit le cardinal Jean de Lorraine.

[32] Un goinfre, dans l'état où se trouve ici Panurge, avoit déja eu cette pensée. *Quidam*, disent les Facéties de Bebelius, imprimées en

je voy. A petit manger bien boyre sera desormais ma devise. Pleust a Dieu et a la benoiste, digne et sacree Vierge, que maintenant, je dis tout a ceste heure, je feusse en terre ferme bien a mon aise!

O que trois et quatre fois heureulx sont ceulx qui plantent choulx! O Parces[33] que ne me fillastes vous pour planteur de choulx! O que petit est le nombre de ceulx a qui Jupiter ha telle faveur porté, qui les ha[34] destinez a planter choulx! car ils ont toujours en terre ung pied; l'aultre n'en est pas loing. Dispute de felicité et bien souverain qui vouldra, mais quiconcques plante choulx est presentement par mon decret declairé bienheureux, a trop meilleure raison que Pyrrhon[35] estant en pareil dangier que nous sommes, et voyant ung pourceau pres le rivaige, qui man-

1541, *orta tempestate in mari, cœpit avidissimè comedere carnes salitas, dicens hodiè plus se habiturum ad bibendum quàm nunquam anteà.* (L.) — Ce conte se trouve aussi dans les Facéties du Pogge.

[33] O Parques! que ne filâtes-vous pour me faire planteur de choux!

[34] Qu'il les a destinés à planter choux.

[35] Je ne sai où Rabelais peut avoir pris ce qu'il fait dire ici à Pyrrhon; mais Plutarque fait raisonner ce philosophe tout autrement, et en vrai stoïcien, qui, au fort de certaine tempête, ne fut non plus ému que certain petit cochon qui, dans le même tems, mangeoit goulument de l'orge tout près de lui. Voyez dans Plutarque le discours intitulé, *Comment on pourra apercevoir si l'on profite dans l'exercice de la vertu.* (L.) — Rabelais a pris ce qu'il fait dire à Pyrrhon dans l'endroit cité par Le Duchat; et Pyrrhon a bien pu le

geoyt de l'orge espandu, le declaira bienheureulx en deux qualitez, sçavoir est qu'il avoyt orge a foison, et d'abundant estoyt en terre.

Ha! pour manoir deificque et seigneurial il n'est que le planchier des vaches! Ceste vague nous emportera, Dieu servateur! O mes amis, ung peu de vinaigre! Je tressue de grand ahan. Zalas[36]! les veles sont rompues, le prodenou est en pieces, les cosses esclatent, l'arbre du hault de la guatte plonge en mer, la carene est au soleil, nos gumenes sont presque touts roupts. Zalas, Zalas! ou sont nos bolingues? tout est frelore[37], bigoth; nostre trinquetest a vau l'eaue. Zalas! a qui appartiendra ce bris? Amis, prestez moy ici derriere

dire en effet, sans cessér de raisonner en stoïcien. *A trop meilleure raison*, pour *à bien plus juste titre*.

[36] Par-tout où on lit *Zalas* ici et dans le chapitre suivant, l'édition de 1548 a *Jazus*, que je prends pour *Jésus* prononcé à la parisienne. Voyez dans Marot l'épître du jeune fils de Paris, et la réponse. *Zalas*, c'est *hélas*. (L.) — On lit dans l'édition de Valence, *iarus*, selon M. D. L., qui a pris un *z* pour une *r*. Nous pensons que Le Duchat a très bien deviné, en expliquant *Jazus* par *Jesus*. On dit encore en Sologne *peze* et *meze* pour *père* et *mère*.

[37] La *Bataille*, ou la chanson sur la défaite des Suisses à Marignan, mise en musique à quatre parties par le fameux Clément Jannequin, et réimprimé à Venise chez Jérôme Scot, 1550:

Tout est frelore
La tintelore,
Tout est frelore, bigot.

Ces termes, qui répondent au *tout est perdu*, que chantoit en mourant la gaye mademoiselle de Limueil, sont devenus françois depuis

une de ces rambades. Enfans, vostre landrivel est tumbé. Hélas! ne abandonnez l'orgeau, ne aussi le tirados. Je oy l'aigneuillot fremir. Est-il cassé? Pour Dieu, saulvons la brague, du fernel ne vous souciez. Bebebe bous, bous, bous! Voyez a la calamite[38] de vostre boussole, de grace, maistre astrophile[39], dont nous vient ce fortunal? Par ma foy j'ay belle paour. Bou, bou, bou, bous, bous! C'est faict de moy. Je me conchie de mal raige de paour. Bou, bou, bou, bou! Otto to to to to ti! Otto to to to to ti! Bou bou bou, ou ou ou bou bou bous bous. Je naye[40], je naye, je meurs, bonnes gens, je naye.

le tems de la farce de Patelin, où Guillemette, pour obliger son mari à se tenir sur ses gardes contre le drapier, qui pourroit le surprendre, lui parle de la sorte :

> *Je ne sçai s'il reviendra point,*
> *Ou non, dea, ne bougez encore;*
> *Nostre faict seroyt tout frelore,*
> *S'il vous trouvoyt estre levé.*

Bigott, ou *par Dieu*, c'est le saint *Picault* de Panurge, liv. III, chap. XXIX. Pierre de Larivey, acte II, scène dernière, de sa comédie du *Morfondu*, l'a appellé *sainct Picot*. (L.) — Tout est perdu, il n'y a plus de ressource, par Dieu. *Frelore* n'est point un mot suisse, comme le croit M. D. L.

38 A l'aiguille de la boussole : de l'italien *calamita*, aimant.

39* C'est à-dire ami ou observateur des astres, le pilote. Cet astrophile est James Brayer, ou plutôt le connétable de Montmorenci.

40 Je me noie.

CHAPITRE XIX[1].

Quelles contenences eurent Panurge et frere Jean durant la tempeste.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge, presque anéanti de frayeur, ne parle que de confession et de testament, et fait, dans ses lamentations, un vœu à saint Michel d'Aure, à saint Nicolas, et au bon Dieu, s'il sort de ce danger, de leur édifier une belle petite chapelle ou deux, entre Quande et Montsoreau. On verra, dans le chapitre XXIV ci-après, avec quelle loyauté il s'acquitte de sa promesse.

Le cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, en auroit bien fait autant en pareil cas. « On le tenoit pour.... fort hypocrite en sa religion,... » dit Brantôme, tom. IX, p. 179.

Pantagruel preallablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu servateur, et faicte oraison publicque en fervente devotion, par l'advis du pilot, tenoyt l'arbre fort et ferme; frere Jean s'estoyt

[1] Chapitre IX dans l'édition de Valence.

mis en pourpoinct pour secourir les nauchiers. Aussi estoyent Epistemon, Ponocrates, et les aultres. Panurge restoyt de cul[2] sus le tillac, pleurant et lamentant. Frere Jean l'apperceut passant sus la coursie, et luy dist : Par Dieu ! Panurge le veau, Panurge le pleurart, Panurge le criart, tu feroys beaucoup mieulx nous aydant ici, que la pleurant comme une vasche, assis sus tes couillons, comme ung magot. Be be be bous, bous, bous ! respondit Panurge, frere Jean, mon amy, mon bon pere, je naye, je naye, mon amy, je naye. C'est faict de moy, mon pere spirituel, mon amy, c'en est faict ; vostre bragmart ne m'en sçauroit saulver. Zalas ! Zalas ! nous sommes au dessus de Ela[3], hors toute la gamme. Be be be be bous bous ! Zalas ! a ceste heure, sommes nous au dessoubs de Gamma ut[4] ? Je naye. Ha mon pere,

[2] Voyez livre II, chapitre x.

[3] Allusion d'*hélas* à *ela*, qui est un terme de musique. Panurge veut dire qu'en l'état de mort prochaine où lui et les autres se trouvoient, les *hélas* étoient désormais superflus. Sainte Aldegonde, dans son Tableau, etc., tome III, au feuillet 86, a : Ce sont hérétiques par *b* quarre, par *b* mol, et par nature : je dis hérétiques *in quarto gradu*, comme parlent les docteurs en médecine, c'est-à-dire en souveraineté, et en E la. (L.) — C'est-à-dire, nous sommes au plus haut : expression figurée, prise de l'ancienne musique, où le plus haut ton de la voix s'appeloit *E la*, comme le plus bas s'appeloit *gamma ut*, autre expression qu'on trouvera ci-après. De Marsy.

[4] C'est comme il faut lire, conformément aux anciennes éditions, et non *gammaut*, comme dans les nouvelles *Joh. Lucibularius. M. Ortvino Gratio*, liv. I des épîtres *Obsc. Vir. Etiam sum cantor*, et

mon oncle, mon tout, l'eaue est entree en mes souliers par le collet[5]. Bous, bous, bous! paisch! hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha! je naye! Zalas! Zalas! A ceste heure foys bien a poinct l'arbre forchu[6], les pieds a mont, la teste en bas. Pleust a Dieu que presentement je feusse dedans la orque des bons et tant gras beats pere concilipetes[7], lesquels ce matin nous rencontrasmes[8] tants devots, tant joyeulx, tant douillets et de bonne grace. Holos, holos, holos! Zalas, Zalas! ceste vague de touts les diables (*mea culpa Deus*), je dis ceste vague de Dieu[9] enfondrera nostre nauf. Zalas! frere Jean,

scio musicam choralem et figuralem, et cum his habeo vocem bassam, et possum cantare infra gamma ut. Panurge, tantôt sur la pointe d'une vague, puis au pied d'une autre, se trouve également hors de gamme. (L.) — « La gamme, dit l'ancien Alphabet, est un ordre et regle que les musiciens observent pour enseigner le ton de la voix, l'accord, les nuances, suivant les six voix. La gamme s'appelle ainsi parcequ'elle commence par la lettre *gamma*, car le premier degré d'icelle est G ut, et le second A re, etc. »

[5] Saint-Ange à Mascurat, page 269 de la deuxième édition du Mascurat : « Si tu preschois de la sorte au milieu de la Greve, on ne « tarderoit gueres à te faire entrer l'eau de la Seine en tes souliers « par le collet de ta chemise. » (L.)

[6] Voyez livre I, chapitre XXII.

[7] Du latin *concilium peto*, qui vont au concile, comme *romipetes* de *Romam peto*, qui vont à Rome.

[8] Anciennement on parloit à l'aoriste d'une chose arrivée le même jour. Perceforest, vol. I, chap. XLI : *Certes damoiselle, tant vous puis-je dire, que huy matin entrasmes nous premier ez forez.* Et au pénultième chapitre du vol. II : *Je laissay huy matin en ce temple deux glaives.* Et dans Froissart, vol. IV, chap. XLIII : *Or nous dites, huy matin quand il deut monter à cheval, fustes-vous à son disner?* (L.)

mon pere, mon amy, confession. Me voyez-cy a genoilz. *Confiteor,* vostre saincte benediction.

Vien, pendu au diable, dist frere Jean, ici nous ayder, de par trente legions de diables, vien. Viendra il? Ne jurons poinct, dist Panurge, mon pere, mon amy, pour ceste heure! Demain tant que vouldrez. Holos, holos! Zalas! nostre nauf prent eaue; je naye, Zalas, Zalas! Be be be be be! bous, bous, bous, bous! Or sommes nous au fond? Zalas, Zalas! Je donne dix-huict cent mille escus d'intrade [10] a qui me mettra en terre tout foireux et breneux comme je suis, si oncques homme feut en ma patrie de bren [11]. *Confiteor*. Zalas! ung petit mot de testament ou codicille pour le moins.

Mille diables d'enfer, dist frere Jean, saultent au corps de ce coqu! Vertus Dieu! parles tu de

9 Panurge, qui venoit de prononcer une impiété, se corrige par complaisance pour un ami qui lui représente le danger où ils sont tous. (L.) — Expression du petit peuple, dit La Monnoie sur l'expression *belle serrure de Dieu*, de la XLVII[e] nouvelle de Des Périers, qui rapporte pieusement tout à Dieu... Rien n'est plus commun dans la bouche des bonnes vieilles que ces espèces d'hébraïsmes... Rabelais, peintre admirable, nous représente, livre IV, chapitre XIX, Panurge bigot et craignant Dieu durant la tempête, jusques là qu'ayant dit, suivant qu'il avoit naturellement coutume de parler, *cette vague de tous les diables*, il se reprend tout aussitôt, ajoutant, *meâ culpâ, Deus; je dis cette vague de Dieu.*

10 De rente.

11 * Il y a un saint Nicolas et un saint Martin de Bren ou Brem, en Poitou, diocèse de Luçon, dont le cardinal de Lorraine étoit évêque.

testament a ceste heure que sommes en dangier, et qu'il nous convient evertuer, ou jamais plus? Viendras-tu, ho diable? Comite[12] mon mignon; O le gentil algousan[13], deça, gymnaste, icy sus l'estanterol. Nous sommes, par la vertus Dieu! troussez a ce coup. Voila nostre phanal esteinct Cecy s'en va a touts les millions de diables! Zalas, Zalas! dist Panurge, Zalas! Bou, bou, bou, bous! Zalas, Zalas! estoyt ce icy que perir nous estoyt predestinez? Holos! bonnes gens, je naye, je meurs. *Consummatum est.* C'est faict de moy.

Magna, gna, gna, dist frere Jean. Fy qu'il est laid le pleurart de merde[14]. Mousse, ho! de par touts les diables, guarde l'escantoula. T'es tu blessé? Vertus Dieu! atache a l'ung des bitous. Icy, de la, de par le diable, hay. Ainsy, mon enfant.

Ha, frere Jean, dist Panurge, mon pere spirituel, mon amy ne jurons poinct; vous pechez. Zalas, Zalas! Bebebebous, bous, bous! je naye,

Il n'en a pas fallu davantage à l'auteur pour faire de ces lieux la patrie du cardinal, en polissonnant sur le mot à son ordinaire. Voyez le *Dictionnaire des Gaules*, de l'abbé Expilly, au mot Bren.

[12] *Comite* en italien, *comitre* en espagnol, est un officier de galère qui commande à la chiourme, et a le soin de faire ramer les forçats.

[13] C'est-à-dire alguasil, huissier, messager. *Trévoux.*

[14] Et ci-dessous, chapitre xxi, *Fy, qu'il est laid le pleurart?* Ici Panurge, qui s'étoit *embrené* de peur, est traité de *pleurart de merde* par frère Jean; et ici même, comme encore au chapitre xxi, le même Panurge qui, pleurant, sembloit demander qu'on lui fit le *beau-beau*

je meurs, mes amis! Je pardonne a tout le monde. Adieu. *In manus*. Bous, bous, bououououous! sainct Michel d'Aure! sainct Nicolas [15], a ceste fois et jamais plus. Je vous fais icy bon vœu et a nostre Seigneur, que si a ce coup m'estes aydant, j'entends que me mettez en terre hors ce dangier icy, je vous edifieray une belle grande petite chappelle, ou deux,

Entre Quande et Monssorau[16],
Et n'y paistra vasche ne veau.

Zalas, Zalas! il m'en est entré en la bouche plus

(bobo), comme à un enfant qui veut être ainsi caressé lorsqu'il se plaint, donne lieu à ce moine de lui reprocher qu'au contraire il est doublement laid, et comme pleurard et comme poltron. (L.)

15* Outre la vénération dans laquelle saint Nicolas a toujours été parmi les marins, il étoit particulièrement honoré dans la Lorraine, et par conséquent bien connu du poltron Panurge (le cardinal de Lorraine). Voyez Velly, tom. V, pag. 133, et les *Mémoires de l'académie celtique*, n° 11, pag. 276 et suivantes.

16 Panurge vouloit dire, *une belle grande chapelle, ou deux petites, entre Quande et Montsoreau,* mais la peur lui offusquoit le jugement. Quant à ce qu'il ajoute, qu'*il n'y paistra vache ni veau*, c'est le proverbe :

Entre Cande et Monsoreau,
Là ne paist brebis ne veau.

Proverbe qui donne à entendre le peu d'étendue et même la stérilité du terroir d'entre le château de Montsoreau et le bourg de Cande, qui ne sont séparez que par la Vienne et les sables de son rivage. (L.) — « Ce proverbe, dit M. D. L., exprime le peu d'étendue du canton désigné. » Ce proverbe ne vient pas de là, ni de ce que Cande et Montsoreau ne sont séparés que par la Vienne; mais de ce qu'ils se touchent : la Vienne ne les sépare pas..

de dix huict seillaulx[17] ou deux. Bous, bous, bous, bous! Qu'elle est amere et sallee! Par la vertus, dist frere Jean, du sang, de la chair, du ventre, de la teste, si encores je te oy pioller[18], coqu, au diable, je te gualleray en loup marin; vertus Dieu! que ne le jectons nous au fond de la mer? Hespaillier[19], ho! gentil compaignon, ainsy, mon amy. Tenez bien lassus. Vrayement voicy bien esclairé et bien tonné. Je croy que touts les diables sont deschainez aujourd'huy, ou que Proserpine est en travail d'enfant. Touts les diables dancent aux sonnettes.

[17] Petits seaux.

[18] La poule *piole*, et *galler* se dit du coq. Panurge piolant tenoit de la poule qui appete le mâle; et frère Jean, en vrai coq mau-piteux, se dispose à le gratter où il ne lui démange pas. *Galler*, comme on sait, signifie au figuré *gratter*, *étriller*; et c'est en ce sens que le moine le menace de le gratter en loup marin, c'est-à-dire aussi rudement que s'il y employoit la peau du *requiem* (requin), dont les menuisiers se servent pour polir leurs ouvrages. Voyez l'*Histoire naturelle des isles Antilles*, liv. I, chap. XVII, art. 3. (L.)—Le simple *galler* a ici le sens du composé *régaler*, traiter, pris au figuré.

[19] Ce mot paroît signifier ici matelot, mousse, soldat de marine. C'est encore le sens qu'il paroît avoir dans ce passage, du ch. XXXV suivant : *Les hespaillers de la nauf lanterniere amenarent le physeterre*. Voyez Roquefort, au mot HOUSPOUÏLLIER.

CHAPITRE XX[1].

Comment les nauchiers abandonnent les navires au fort de la tempeste.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Continuation de la tempête et des lamentations de Panurge, qui importune l'équipage de ses sanglots et de ses mortelles frayeurs. Il est à remarquer que pendant toute cette tempête l'auteur donne à Panurge des sentiments pleins de religion et de dévotion : « un mot de confession... « Dieu nous soit en ayde... que Dieu et la benoiste vierge « Marie soient avec nous, etc. » C'est le vrai caractère du cardinal, qui cachoit tous les vices sous le voile de la religion la plus marquante. Voyez Brantôme, t. IX, p. 79.

Ha! dist Panurge, vous pechez, frere Jean, mon amy ancien. Ancien, dis-je, car de present je suis nul, vous estes nul. Il me fasche le vous dire ; car je croy que ainsy jurer vous face grand bien a la ratelle, comme a ung fendeur de bois faict grand soulaigement celluy qui a chascun

[1] C'est la suite du chapitre IX de l'édition de Valence.

coup pres de luy crie, han! a haulte voix; et comme ung joueur de quilles est mirificquement soulaigé quand il n'ha jecté la boulle droict, si quelcque homme d'esprit pres de luy panche et contourne la teste et le corps a demy du cousté auquel la boulle, aultrement bien jectee[2], eust faict rencontre de quilles. Toutesfois vous pechez, mon amy doulx. Mais si presentement nous mangions quelcque espece de cabirotades[3], serions-nous en seureté de cestuy oraige? j'ay leu que sus mer, en temps de tempeste, jamais n'avoyent paour, toujours estoyent en seureté les ministres des dieux cabires, tant celebrez par Orphee, Apollonius, Pherecydes, Strabo, Pausanias, Herodote.

Il radote[4], dist frere Jean, le paouvre diable.

[2] Si elle eût été bien jetée.

[3] Allusion aux dieux cabires. « Le commentateur d'Apollonius, dit l'auteur de l'Alphabet, rapporte que ceux qui étoient de la confrérie des fêtes solemnelles qu'on célébroit tous les ans, en l'honneur de ces dieux, en l'île de Samothrace, ainsi que les ministres de ces dieux qui leur offroient souvent des sacrifices, ne craignoient point la tempête, et que s'ils en étoient surpris en mer, ils en étoient soudain préservés. C'est à cela que l'auteur fait une plaisante allusion, car au lieu de *cabires*, il se sert du mot de *cabirotade* pour *capilotade*, qui est une sauce délicieuse que l'on fait aux perdrix rôties. » Ce mot a été forgé en effet par l'auteur, pour jouer à-la-fois sur le nom des *dieux cabires*, dont il parle dans la phrase suivante, et sur les mots de *cabre rôtie*, pour *chèvre rotie*. On dit *cabre* pour *chèvre*, et on dit encore un *cabri* pour un *chevreau*.

[4] C'est apparemment cette allusion de Rabelais, qui a fait croire

A mille et millions et centaines de millions de diables soit le coqu cornard au diable! Ayde nous icy, hau! Tygre [5]. Viendra il? Icy a orche [6]. Teste Dieu [7] pleines de reliques, quelle patenostre de cinge est ce que tu marmotes là entre les dents? Ce diable de fol marin est cause de la tempeste, et il seul ne ayde a la chorme [8]. Par Dieu, si je voys-là, je vous chastieray en diable tempestatif [9]. Icy, Fadrin, mon mignon; tiens bien, que je y face ung nou [10] gregeois. O le gentil mousse [11]!

à quelques uns que *radoter* c'étoit proprement dire des contes aussi peu vraisemblables que paroissent l'être plusieurs choses que débite ou que raconte l'historien Hérodote. Voyez Ménage au mot RADOTER. (L.) — « Ne seroit-ce point cet endroit de Rabelais, dit de Marsy, qui a donné lieu au dicton: *Hérodote qui radote*. J'aimerois mieux le croire que de supposer avec Le Duchat que le mot *radoter*, au jugement de *quelques uns*, vient lui-même originairement du mot *Hérodote*, à cause du peu de confiance qu'on a aux histoires de cet écrivain. » Cela peut être, mais très certainement *radoter* ne vient point d'*Hérodote*: c'est un dérivé de *rat*, caprice. Ainsi *radoter* signifie avoir des *rats*, des caprices.

[5] On lit ici, dans l'édition de Valence: *Boulgre, bredache de tous les diables, incubes, succubes, et tout quant il y a.*

[6] A gauche. Voyez chapitre v, note 2.

[7] C'est un des serments du seigneur de la Roche du Maine. *Briefve decl.* et *Alph.* — « C'étoit, dit Brantôme, le serment du bonhomme monsieur de la Roche du Maine: où diable avoit-il trouvé celui-là? »

[8] *Encore nous importune il par ses criries*, dans l'édition de Valence.

[9] Cause de la tempête, en ce que c'étoit à son occasion que nos voyageurs l'essuyoient. (L.) — Qui se donne, dit de Marsy, les airs de causer des tempêtes. On lit *marin* dans l'édition de Valence.

[10] Un nœud à la grecque.

Pleust à Dieu que tu feusses abbé de Talemouze[12], et celluy qui de present l'est feust Guardian du Croullay[13]. Ponocrates, mon frere, vous blesserez là. Épistemon, guardez vous de la jalousie[14], je y ai vu tumber ung coup de fouldre. Inse[15].

[11] Ou *Talmont*, comme on lit dans l'édition de 1548; de *Talmont* celle de 1553 a fait *Talemouze*, par allusion au *gentil mousse* à qui frère Jean souhaite cette abbaye. (L.)

[12] C'est à Saint-Denis en France que se font les meilleures *talmouses*, et en plus grande quantité; mais frère Jean ne prenant pas assez d'intérêt à ce qui se passoit dans l'abbaye de ce lieu pour souhaiter qu'un tel en fût pourvu plutôt qu'un autre, il y a plus d'apparence que sous le nom d'abbaye de *Talmouze*, il entend celle de *Talemont*, d'autant plus que c'est *Talemouze* qu'on lit dans l'édition de 1547. Quant à ce qu'il nomme cette abbaye *Talemont*, c'est en partie pour être moins entendu, mais particulièrement par allusion au gentil mousse auquel il la souhaitoit. (L.) — Allusion burlesque de *talemouze* à *mousse*. « Supposer comme Le Duchat, dit de Marsy, qu'il s'agit ici de l'abbaye de Talmont en Touraine, c'est une conjecture raisonnable, et à laquelle il devoit s'arrêter, sans insinuer, comme il fait, que Rabelais a peut-être songé à l'abbaye de Saint-Denis, sous prétexte que *c'est à Saint-Denys en France que se font les meilleures talmouzes.* » On lit aussi *Talemouze* dans l'édition de 1552. Voyez pour l'étymologie de ce mot l'article de Le Duchat dans Ménage.

[13] En ce lieu qui est tout proche de Chinon est située la maison des Cordeliers de Chinon. (L.) — Un interprète, qui n'a pas même lu Le Duchat, confond ce village avec le ruisseau du Crould qui passe à Saint-Denis! « Le Croulay ou le Crou, dit-il, est une petite rivière qui passe à l'abbaye de Saint-Denis près Paris, lieu renommé de tout temps pour l'espèce de pâtisserie appelée *talmouze*. Or tout cela signifie: Plût à Dieu que tu fusses abbé de Saint-Denis, fourni de bonnes talmouzes, et que celui qui l'est présentement gardât pour lui l'eau du Croulay; tu pourrois nous régaler complètement. »

[14] La jalousie est le nom d'une fenêtre du vaisseau.

C'est bien dict. Inse, inse, inse. Vieigne esquif. Inse. Vertus Dieu! qu'est ce la? Le cap est en pieces. Tonnez, diables, petez, rottez, fiantez. Bren pour la vague. Elle ha, par la vertus Dieu! failli a m'emporter soubs le courant. Je croy que touts les millions de diables tiennent icy leur chapitre provincial, ou briguent pour election de nouveau recteur[16]. Orche. C'est bien dict. Guare la caveche, hau! Mousse, de par le diable, hay! Orche, orche.

Bebebebous, bous, bous! dist Panurge, bous, bous, bebe, bou, bous! je naye. Je ne voy ne ciel, ne terre. Zalas, Zalas! De quatre elemens ne nous reste que feu et eaue. Bouboubous, bous, bous! Pleust a la digne vertus de Dieu qu'a heure presente, je feusse dedans le clos de Seuillé, ou chez Innocent le patissier, devant la cave paincte[17] a

[15] Voyez note 6, chapitre XXII.

[16] *Ou briguent pour election de nouveau recteur,* n'est point dans l'édition de 1548. (L.)

[17]* L'auteur de l'Alphabet lit *la cave peinte en la maison de Innocent le pâtissier,* en confondant la cave et la maison que Rabelais distingue ici et dans le chapitre XXXV du livre V; et il fait cette remarque : « C'estoit celle de Rabelais, laquelle de ma connoissance est encore à son fils; et pour aller de cette maison dans la cave peinte, au lieu que l'on descend ordinairement ès caves, il faut monter en celle-là par autant de degrés qu'il y a de jours en l'an, puisqu'elle est beaucoup plus haute que la maison, et dans le plus haut du chasteau de Chinon, qui couvre toute la ville. Le mot de *paincte* est equivoque, et ne faut pas dire *cave peinte,* mais *cave à pinte,* d'autant qu'on va querir le vin avec des vaisseaux qu'on ap-

Chinon, sus poine de me mettre en pourpoinct pour cuire les petits pastez. Nostre homme[18], sçauriez vous me jecter en terre? Vous sçavez tant de bien, comme l'on m'ha dict. Je vous donne tout Salmiguondinois[19], et ma grande cacquerolliere, si par vostre industrie je trouve une fois terre ferme.

pelle pintes, et que les caves sont fort froides en esté. » Bernier, dans ses additions au jugement sur les prétendus éclaircissements de quelques endroits de Rabelais de l'édition de Hollande, 1663 et 1666, dit: « L'auteur de ces beaux éclaircissements prétend qu'il faut monter, au lieu de descendre, à la cave peinte de Chinon par autant de degrés qu'il y a de jours en l'an, ce qui est ridicule et très faux. Quant au mot de *cave pinte* (peinte) ou *pinte*, on passera à cet auteur tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il tombe d'accord que cette peinture n'est qu'un barbouillement de rouge et de noir de charbon, avec quoi quelques voyageurs y ont écrit leurs noms. » Et il ajoute ici: « Je suis de l'avis de ceux qui disent qu'il faut lire *cave pinte*, comme nous l'avons marqué ci-devant. » Mais il revient à sa première opinion, au chap. xxxv du livre V: « Ce qu'il y a à remarquer dans le chapitre xxxv, ce sont les mots de cave peinte, à quoi l'on ajoute celui de peinture, qui ne laisse aucun équivoque sur le mot de *pinte* et de *peinte*, comme le veut la remarque de l'édition de Hollande 1663. Car si on nous dit qu'on n'y voit plus à présent aucuns vestiges de peinture, elles peuvent s'être effacées. Le reste de la remarque n'est pas vrai sur la situation de ces caves. » Lorsque nous sommes allés à Chinon, nous n'avons pu visiter cette fameuse cave, mais nous en avons vu la situation; et le fait est qu'étant pratiquée presqu'au sommet du côteau au pied duquel est la ville de Chinon, il falloit, pour y aller de la maison d'Innocent le pâtissier, qui étoit vis-à-vis, *monter dans la cave peinte* au lieu d'y descendre. Le fait est encore qu'on nous a dit qu'elle avoit été peinte en effet, ce qui fait tomber la ridicule étymologie de l'auteur de l'Alphabet. On diroit que Rabelais a voulu ici parler encore de lui.

[18] C'est ainsi que les Provençaux appellent une espèce de sous-comite, qui est le cinquième des officiers d'une chiourme. Voyez

Zalas, Zalas! je naye, Dea, beaulx amis, puisque surgir ne povons a bon port, mettons nous a la rade, je ne sçay où. Plongez toutes vos ancres. Soyons hors de ce dangier, je vous en prie. Nostre amé, plongez le scandale[20] et les bolides de grace. Sçaichons la haulteur du profund. Sondez, nostre amé, mon amy, de par nostre Seigneur. Sçaichons si l'on boiroyt icy aisement de bout, sans soy baisser. J'en crois quelcque chose.

Uretacque[21]! hau! cria le pilot, uretacque! la main a l'insail[22], amene. Uretacque! bressine! uretacque! guare la pane! Hau! amure, amure bas. Hau! Uretacque! cap[23] en houlle! Desmanche le

Ant. Oudin, en son Dictionnaire italien et françois, au mot NOSTR'-HOMO. (L.)

[19]* Le Salmigondinois figure ici l'évêché de Luçon en Poitou, dont étoit pourvu le cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, et la grande caquerolière, le produit de la quête ou casuel du bénéfice. L'auteur appelle cet endroit *le Salmiguondinois*, parceque c'est un pays de marais.

[20] C'est-à-dire, jetez la sonde et les boulets qui y sont fixés. On trouve dans le dictionnaire françois-italien de Duez, *escandal* ou *scandail*, sonde des mariniers, *scandaglio*, et dans Du Cange, *scandalia*, funes ad tentandum fundum, et altitudinem aquarum cognoscendam. Les *bolides* sont les boulets fixés au bout des cordes des sondes marines.

[21] *Uretaque*, ou plutôt *étaque*, est la manœuvre qui sert à hisser et à amener les huniers et autres vergues, en les faisant couler le long des mâts.

[22] Le mot *sail* signifie en anglois, voile; l'*insail* doit donc être la vergue autour de laquelle on roule la voile, comme *l'ensuble* des tisserands est le cylindre autour duquel se roule le fil de la toile.

heaulme[24]. Acappaye[25]. En sommes nous là? dist Pantagruel. Le bon Dieu servateur nous soit en ayde! Acappaye, hau! s'escria Jamet Brahier[26], maistre pilot, acappaye. Chascun pense de son ame, et se mette en devotion, n'esperans ayde que par miracle des cieulx. Faisons, dist Panurge, quelcque bon et beau vœu. Zalas, Zalas, Zalas! Bou bou! bebebebous, bous, bous! Zalas, Zalas! faisons ung pelerin[27]. Ça, ça, chascun boursille a beaulx liards, ça.

Deça, hau! dist frere Jean, de par touts les diables. A poge[28]. Acappaye, au nom de Dieu. Desmanche le heaulme, hau! Acappaye, acappaye.

[23] Mettez la tête du vaisseau à la lame ou à la vague; car si un vaisseau y prêtoit le côté, il pourroit en être renversé.

[24] Le manche du gouvernail, qu'on appelle aussi timon, et qu'on démanche, lorsqu'on ne peut plus porter de voile, ni gouverner.

[25] Mets à la cape; manœuvre qui se fait dans les gros temps, pour donner au vent le moins de prise possible. Ainsi *acappayer* vient de *cape*, mettre à la cape. Le *cap* est la tête ou proue d'un vaisseau.

[26] C'étoit le premier pilote de Pantagruel. Voyez le chapitre I, ci-devant.

[27] L'Arioste, chant XIX de la traduction imprimée l'an 1555: « Bien est de fort et maling couraige, voires plus dur que n'est « acier, qui à ceste heure ne craint; Marphise mesme, qui autrefois « fut si asseurée, ne nye point qu'elle n'eust paour ce jour-là. L'on « fait un pelerin au mont Sinay, un promis en Gallice, à Ciprés, à « Romme, au Sepulchre, à la Vierge de Lorette, et si autre lieu cé- « lebre se nomme. » (L.) — Faisons vœu d'envoyer un pèlerin en quelque pèlerinage célèbre.

[28] A droite.

Beuvons, hau! je dis du meilleur, et plus stomachal. Entendez vous, hau! majourdome. Produisez, exhibez. Aussy bien s'en va cecy a touts les millions de diables. Apporte cy, hau! paige, mon tirouoir [29] (ainsi nommoyt il son breviaire). Attendez, tire mon amy, ainsi, vertus Dieu! voicy bien greslé et fouldroyé vrayement. Tenez bien la hault, je vous en prie. Quand aurons nous la feste de Touts Saincts? Je crois qu'aujourd'huy est l'infeste de touts les millions de diables.

Helas! dist Panurge, frere Jean se damne bien a credit. O que je y perds ung bon amy. Zalas! Zalas! voicy pis que antan [30]. Nous allons de Scylle en Carybde, holos! je naye. *Confiteor*, ung petit mot de testament, frere Jean, mon pere, monsieur l'abstracteur, mon amy, mon Achates, Xenomanes, mon tout. Helas! je naye, deux mots de testament. Tenez ici sus ce transpontin [31].

[29] Voyez chapitre xx, livre II.

[30] Devant: de *ante annum*, l'année d'avant.

[31] Ou, selon le langage d'aujourd'hui, *stra*, ou *estrapontin*: de *tras*, ou *straspuntino*, comme les Italiens appellent ce petit siège qu'on met au milieu du carrosse, à cause des contre-points du matelas dont il est garni. Cette espèce de tabouret ne tenant ni à cloux ni à chevilles, on en avoit mis un dans la nef de Pantagruel, tant pour sa commodité que pour celle des autres voyageurs. (L.) — Strapontin.

CHAPITRE XXI[1].

Continuation de la tempeste, et brief discours sus testament faictz sus mer.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge continue ses cris et ses doléances, malgré les semonces énergiques de frère Jean, qui lui donne, ainsi que ses compagnons, l'exemple de l'activité et de l'intrépidité.

Faire testament, dist Epistemon, a ceste heure qu'il nous convient evertuer et secourir nostre chorme sus poine de faire naufraige, me semble acte aultant importun et mal a propous comme celluy des lance pesades[2] et mignons de Cæsar, entrants en Gaule, lesquels s'amusoyent a faire

[1] C'est le chapitre x de l'édition de Valence.

[2] Ces lancepessades étoient de jeunes officiers gaulois, dont Jules-César faisoit vraisemblablement ses mignons. On appelle encore aujourd'hui *anspessade* l'officier qui marche après le caporal. On lit dans l'édition de 1552, *lances pessades*, et nous croyons, d'après le mot qui suit, que ce n'est pas sans dessein malin que Rabelais aura affecté de dire ici *persades* au lieu de *pesades*.

testamens et codicilles, lamentoyent leur fortune, pleuroyent l'absence de leurs femmes et amis romains, lorsque par necessité leur convenoyt courir aux armes, et soy evertuer contre Ariovistus[3] leur ennemy. C'est sottise telle que du charretier, lequel sa charrette versee par ung retouble[4], a genoilz imploroyt l'ayde de Hercules, et ne aguillonnoyt ses bœufs, et ne mettoyt la main pour soublever les rouës. De quoy vous servira icy faire testament? Car ou nous evaderons ce dangier, ou nous serons nayez. Si evadons, il ne vous servira de rien. Testaments ne sont vallables ne auctorisez sinon par mort de testateurs. Si sommes nayez, ne nayera t il pas comme nous? Qui le portera aux executeurs?

Quelcque bonne vague, respondit Panurge, le jectera a bort, comme feit Ulysses : et quelcque fille de roy allant a l'esbat sus le serain le rencontrera ; puis le fera tresbien executer : et pres le rivaige me fera eriger quelcque magnificque cenotaphe : comme feist Dido a son mary Sichee[5];

[3] Arioviste étoit un roi des Germains que les Romains croyoient leur ami, mais qui bientôt se montra leur ennemi, en se jetant dans les Gaules avec une puissante armée. César le défit entièrement près d'*Amagetobria*, soixante ans avant Jésus-Christ.

[4] Un *retouble*, ou, comme parle Rabelais au chapitre XLV suivant, un champ restile, *ager restibilis*, c'est une terre grasse, qu'on seme tous les ans. Voyez Nicot, au mot RETOUBLE. (L.) — « Rabelais, chapitre XLV, ajoute Le Duchat dans Ménage, a dit *restile* dans la

Eneas a Deïphobus[6], sus le rivaige de Troye pres Rhœte; Andromache a Hector[7], en la cité de Butrot; Aristoteles a Hermias et Eubulus[8]; les Atheniens au poete Euripides[9]; les Romains a Drusus[10] en Germanie, et a Alexandre Severe[11] leur empereur en Gaule; Argentier a Callaischre[12]; Xenocrite

même signification; car c'est ainsi qu'il y faut lire, au lieu de *stérile: Cettuy homme... avoyt un champ grand et restile, et le semoyt de touzelle.* Le Dictionnaire latin et françois de Robert Étienne, imprimé in-folio à Paris, en 1538 : *Restibilis, et hoc restibile: ut ager restibilis,* ung retouble, une terre qu'on seme tous les ans. Jean Bruyerin, *De re cibaria,* liv. IV, chap. XIV : *Lugdunenses montani, demesso tritico, levioribus sequenti anno frugibus serunt agros, quos restabiles nuncupant, quasi restibiles.* » On lit en effet dans Nicot: « *Un retouble,* une terre qu'on seme tous les ans, *ager restibilis.* » Dans Columelle, *restibilis* signifie qui rapporte tous les ans; *restire,* être en état d'être semé tous les ans. C'est sans doute le contraire de *stare,* ne pas s'arrêter, n'être pas en repos, comme *reserare,* qui signifie ouvrir, au lieu de fermer à clef et à serrure. *Retouble* vient donc de *restibilis,* et signifie une terre labourée, où, par conséquent, l'on enfonce; un mauvais pas. De Marsy met versée en un champ. Voyez Ménage.

[5] Je ne sai où Rabelais a pris ceci. Peut-être a-t-il pris pour un cénotaphe le bûcher qui donna occasion à Didon de se brûler avec le sacrifice qu'elle venoit d'offrir aux manes de Sichée. Voyez Justin, livre XVIII, chapitre VI. (L.)

[6] *Énéid.,* liv. VI, vers 505. (L.) — [7] *Énéid.,* liv. III, vers 302. (L.)

[8] Diogène Laërce, en la *Vie d'Aristote.* (L.)

[9] Voyez *l'Anthologie,* liv. III, pag. 394 et 395 de l'édition de Wechel. (L.)

[10] Voyez Suétone, en la *Vie de l'empereur Claudius.* (L)

[11] Lampridius, dans la Vie de cet empereur. (L.)

[12] Le nommé Calleschre, Κάλλαισχρος, ayant péri sur mer, les poëtes, bien payez sans doute par ses héritiers, s'exercèrent à lui faire des cénotaphes. Il nous en reste deux, liv. III de *l'Anthologie,*

a Lysidices[13]; Timares a son fils Teleutagores; Eupolis et Aristodice a leur fils Theotime[14]; Onestes a Timocles[15]; Callimache à Sopolis[16], fils de Dioclides; Catulle[17] a son frere; Statius[18] a son pere, Germain de Brie a Hervé le Naucher Breton[19].

chap. XXII, l'une de Léonidas, l'autre d'Argentarius, qui commence *Οὗτος ὁ Καλλαισχρου κενεὸς τάφος.* (L.)

[13] Voyez *l'Anthologie*, liv. III, p. 367 de l'édition de Wechel. (L.)

[14] Je n'ai pu rien trouver touchant ceci, ni touchant Timares et Teleutagores. (L.)

[15] Voyez *l'Anthologie*, liv. III, p. 366 de l'édition de Wechel. (L.)

[16] Voyez les *Épigrammes* de Callimaque, épigr. XXII. (L.)

[17] Voyez la CII[e] des *Épigrammes* de Catulle. (L.)

[18] Voyez les *Sylves* de Stace, liv. V, Epiced. III. (L.)

[19] L'an 1512, le jour de saint Laurent, il y eut devant Saint-Mahé en Bretagne un grand combat sur mer entre la flotte françoise et l'angloise, plus nombreuse de moitié. Les Anglois, voyant leur amiral en danger, jettèrent le feu dans celle de France, que commandoit le capitaine Hervé, breton. Celui-ci, après avoir inutilement tenté de la sauver, reconnoissant que la perte en étoit inévitable, accrocha le vaisseau ennemi, où le vent ayant porté le feu, la Régente d'Angleterre, et la Cordelière de France, c'étoit le nom des deux vaisseaux, périrent avec tous les hommes qui étoient dessus. Germain de Brie, en latin *Germanus Brixius,* fit sur ce sujet un poëme intitulé *Chordigera* dédié à la reine d'Angleterre, à la fin duquel il dressa ce cénotaphe à la mémoire du capitaine Hervé :

HERVEI CENOTAPHIUM.

Magnanimi manes Hervei, nomenque verendum
Hic lapis observat, non tamen ossa tegit.
Ausus enim Anglorum numerosæ occurrere classi,
Quæ patrium infestans jam prope littus erat,
Chordigera invectus regali puppa : Britannis
Marte prius sævo comminus edomitis,
Arsit Chordigeræ in flammâ, extremoque cadentem
Servavit moriens excidio patriam.

Resves-tu? dist frere Jean. Ayde icy de par cinq cens mille et millions de charretees de diables, ayde; que le cancre te puisse venir aux moustaches, et trois razes d'angonnages[20], pour te faire ung hault de chausses, et nouvelle braguette! Nostre nauf est elle encaree[21]? vertus Dieu! comment la remolquerons nous? Que touts les diables de coup de mer voicy! Nous n'eschapperons jamais, ou je me donne a touts les diables.

Alors fut ouïe une piteuse exclamation de Pan-

Prisca duos ætas Decios miratur: at unum
Quem conferre queat, nostra duobus habet.

Thomas Morus y fit cette vive et piquante réponse:

Hervea cum Deciis unum conferre duobus
Ætas, te, Brixi, judice, nostra potest.
Sed tamen hoc distant, illi quod sponte peribant,
Hic periit, quoniam non potuit fugere.

Voyez les épigrammes de Thomas Morus, et les poésies de Germain de Brie. Celles-ci ont été réimprimées dans le recueil qu'a fait *Gruterus*, sous le nom de *Ranutius Gherus*, des poésies latines que des François publièrent dans le XVI[e] siècle. C'est un in-16 en trois tomes, imprimé l'an 1599. (L.) — Germain de Brie étoit très connu de Rabelais. Voyez *Ménagiana*, tome III, page 118.

[20] Tuscan. Trois demies aulnes de bosses chancreuses. *Briefve declaration.* — C'est-à-dire bosses chancreuses, en langage toscan. Trois razes, c'est-à-dire trois demi-aulnes. *Alph.* — Trois couches de poix ou de goudron, comme l'explique un autre interprète, d'après le Dictionnaire de Trévoux.

[21] Engravée. « *Encarrée,* dit Le Duchat dans Ménage, signifie là, et liv. V, chap. XVIII, jettée par les courrans sur quelques bancs de sable comme sur un charriot. De l'italien *incarrare,* charger sur un chariot. » Voyez Ménage.

tagruel, disant a haulte voix : Seigneur Dieu, sauve nous; nous perissons[22]. Non toutesfois advieigne selon nos affections; mais ta saincte volonté soyt faicte. Dieu, dist Panurge, et la benoiste Vierge soyent avecques nous. Holos! holas! je naye. Bebebebous, bebe bous, bous! *In manus*. Vray Dieu! envoye moy quelcque daulphin pour me saulver en terre comme ung beau petit Arion. Je sonneray bien de la harpe, si elle n'est desmanchee.

Je me donne a touts les diables, dist frere Jean (Dieu soyt avecques nous, disoyt Panurge entre les dents): sy je descends la, je te monstreray par evidence que tes couillons pendent au cul d'ung veau coquart[23], cornart, escorné. Mgnan[24],

[22] Paroles de saint Pierre dans la nacelle. (L.)

[23] C'est tantôt un veau à qui les cornes sont sur le point de percer, comme à Panurge, qui vouloit se marier, quoique de toutes parts il fût menacé d'être cocu; et tantôt un poltron, un fainéant, qui ne vaut rien qu'à la cuisine, ou un jeune sot, toujours paré de plumes de *coq*, comme en portoient sur le bonnet les muguets du tems passé. Alain Chartier, dans son livre des *Quatre Dames :*

> Ilz ne sont bons qu'à seoir on banc
> Soubz cheminées.
> Quand leurs bouches sont avinées,
> Et ilz ont les bonnes vinées,
> Lors comptent de leurs destinées.
> Les coquars fouz
> Alors se vantent de grans cous,
> Et font grans despens et grans coustz.
> Et quoy qu'il soit prins ou recoux,
> Nul d'eulx n'y pense.

mgnan, mgnan! Viens icy nous ayder, grand veau pleurart[25], de par trente millions de diables, qui te saultent au corps. Viendras-tu? hau! veau marin[26]. Fy! qu'il est laid le pleurart! Vous ne dictes aultre chose[27]? ça, joyeulx tirouoir[28], en avant, que je vous espeluche a contrepoil[29]. *Beatus vir qui non abiit.* Je sçay tout cecy par cueur. Voyons la legende de monsieur sainct Nicolas.

Horrida tempestas montem turbavit acutum.

Prestz ilz seroient à la despense,
Mais tardifz sont à la deffense.

Veau *cornart*, docteur ignorant, qui, pour s'attirer du respect, ne paroît jamais en public sans la *cornette* qui marque qu'il est gradué. Voyez le chapitre VIII des *Illustres proverbes*. Veau *écorné*, franc poltron, à qui sa lâcheté a déja attiré mainte *escorne*. Escorne, de l'italien *scorno*, honte, affront. Au chapitre LVI suivant: *Advenent qu'il feust marié, le prendre aux cornes comme ung veau;* et ailleurs: *Coquu, cornu, cornecul*, c'est-à-dire *cocu, cornu*, voire *cocu jusqu'au cú*. (L.)

[24] Cris d'impatience et de moquerie.

[25] Voyez le chapitre XIX.

[26] Panurge, par ses lamentations depuis le commencement de la tempête, imitoit le veau marin quand il meugle. (L.)

[27] C'est Panurge qui parle. *Fy, qu'il est laid*, etc., lui avoit dit et répété frère Jean, en le tutayant. Panurge, au contraire, usant de *vous* par respect, se contente de lui remontrer, qu'au lieu de l'encourager, le moine en revient toujours à lui faire des reproches sur sa laideur par une couardise involontaire. (L.)

[28] C'est ainsi qu'il appelloit son bréviaire.

[29] Frère Jean, qui traitoit de *tiroir* son bréviaire, en tourne les feuillets de la gauche à la droite, c'est-à-dire *à rebours*, pour trouver le psaume *Beatus vir qui non abiit*, etc., qui est le premier de tous. Dire sa patenôtre *à l'envers*, c'est blasphêmer. (L.)

Tempeste[30] feut ung grand fouetteur d'escholiers au college de Montagu. Si par fouetter paouvres petits enfans, escholiers innocens, les pedagogues sont damnez, il est, sus mon honneur, en la rouë de Ixion, fouettant le chien courtault qui l'esbranle[31] : s'ils sont par enfans

[30] Pierre Tempeste, natif du Noyonnois, disciple de Jean Standonc, puis régent, et ensuite, en 1524, principal du collége de Montaigu, où l'on dit que se voit encore son portrait, si ce n'est peut-être celui d'Antoine Tempeste, qui, selon Du Boulai, tom. VI, page 969 de son *Histoire de l'Université*, régentoit dans le même collége en 1553. Les *Contes d'Eutrapel*, chap. XXVI : *Leopolde me disoit...* Ecce montem acutum, *où jadis nostre maistre Antoine* Tempestas *tonna si topiquement.* Pour ce qui est du vers, *Horrida tempestas*, etc., c'est une ingénieuse application de celui-ci d'Horace, Epod. XIII, lib. II :

Horrida tempestas cœlum contraxit et imbres.

Un cordelier, nommé *frère Tempeste*, qui sans changer d'habit préchoit la réformation à Montelimar, en 1560, donna commencement à l'Église de ce lieu. Voyez Bèze, *Hist. eccles.*, tome I, page 219 et 345. (L.) — Rabelais, livre IV, chapitre XXI, dit La Monnoye sur la LXV[e] nouvelle de Des Périers, parle d'un *Tempeste*, grand fouetteur d'écoliers au collège de Montaigu : soit que c'ait été Pierre Tempeste, à qui le docteur Noël Beda resigna la principauté de ce collège, comme le rapporte le P. Hilarion de Coste, dans la vie de Fr. Le Picart; soit que, comme il y a plus d'apparence, c'ait été Antoine Tempeste, dont Noël du Faïl parledans ses *Contes d'Eutrapel.* Le collège de Montaigu étoit fameux en ce temps-là par la pédanterie de ses régents, et par sa malpropreté. Il faut voir la peinture qu'en fait Érasme en deux mots, dans le sommaire de sa vie, où il dit être tombé malade en ce collège à cause des œufs pourris qu'on y mangeoit, et du mauvais air de sa chambre.

[31] Qui la fait tourner.

innocens fouetter saulvez, il doibt estre au-dessus des[32]...

[32] M. Simon de Val Hebert a cru qu'il falloit lire ici *au-dessus* d'Ela, comme au chapitre XIX; mais je crois qu'il pourroit se tromper, car ces paroles de frère Jean, qui effectivement ne font point un sens complet, ont bien l'air d'une période interrompue par Pantagruel, qui s'écrie : *terre*, *terre*. (L.) — S'ils sont sauvés, en fouettant des enfants innocents.

CHAPITRE XXII[1].

Fin de la tempeste.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Fin de la tempête. Panurge commence à respirer. L'auteur affecte de faire voir, tant dans ce chapitre que dans les trois précédents, que les termes de marine lui étoient familiers.

Terre, terre[2], s'escria Pantagruel, je voy terre. Enfans, couraige de brebis[3]. Nous ne sommes pas loing de port. Je voy le ciel du cousté de la Transmontane, qui commence s'esparer[4]. Advisez à Siroch[5]. Couraige, enfans, dist le pilot, le cou-

[1] C'est la suite du chapitre x dans l'édition de Valence.

[2] C'est le γῆν ὁρῶ ou *terram video* de Diogène, lorsqu'il se trouva sur la fin de certain gros volume dont la lecture l'avoit beaucoup ennuyé. (L.)

[3] Qui bêlent de plus belle, lorsqu'elles approchent de l'étable. (L.)

[4] S'éclaircir. De l'italien *sparar*, qui se dit d'une chambre en l'état qu'elle paroît après qu'on a dépendu les tapisseries qui en couvroient les parois. (L.)

[5] De l'italien *sirocco*, le vent de sud-est, c'est-à-dire qui souffle de la *Syrie*

rant est refoncé. Au trinquet de gabie. Inse, inse[6]. Aulx boulingues de contremeiane. Le cable au capestan. Vire, vire, vire. La main a l'insail. Inse, inse. Plante le heaulme. Tiens fort a guarant. Pare les couets. Pare les escoutes. Pare les bolines. Amure babord. Le heaulme soubs le vent. Casse escoute de tribord, fils de putain. (Tu es bien ayse, homme de bien, dist frere Jean au matelot, d'entendre nouvelles de ta mere.) Vien du lo[7]. Prés et plain. Hault la barre. Haulte est, respondoyent les matelots. Taille vie. Le cap au feuil. Malettes hau! Que l'on coue bonnette. Inse, inse! C'est bien dict et advisé, disoyt frere Jean. Sus, sus, sus, enfans, diligentement. Bon. Inse, inse. A poge[8]. C'est bien dict et advisé. L'oraige me semble critiquer[9], et finir en bonne heure. Loué soit Dieu pourtant. Nos diables commencent escamper dehinch. Mole. C'est bien et doctement

[6] *Inse*, parole qui répond à l'italien *issa*, et à l'espagnol *izza*, dont on se sert sur la Méditerranée, pour animer la chiorme à ramer ou deçà ou delà. Voyez les Épitres dorées d'Antoine de Guévare, Paris, 1565, tome VIII, au feuillet 25, a. (L.) — *Issa* en italien signifie tout maintenant, en sous-entendant *hora*, heure: à cette heure même. Mais ce pourroit être pour *isse* ou *hisse*, impératif de *hisser*, hausser, guinder, qui se dit en italien *issare*, en espagnol *yzar*.

[7] Viens du lof. — [8] A droite.

[9] Ou *minüer*, comme on lit dans l'édition de 1548. L'orage *critique* lorsqu'il est dans une *crise* ensuite de laquelle il *diminue*. (L.) — La crise de l'orage me semble tirer à sa fin.

parlé. Mole, mole. Icy, de par Dieu! Gentil Ponocrates, puissant ribauld. Il ne fera qu'enfans masles, le paillard. Eusthenes[10], guallant homme. Au trinquet de prore. Inse, inse. C'est bien dict. Inse, de par Dieu! Inse, inse. Je n'en daigneroys rien craindre; car

Le jour est feriau.
Nau, nau, nau[11].

Cestuy Celeume[12], dist Epistemon, n'est hors de propous, et me plaist. Car le jour est feriau, Inse,

[10] En effet *Eusthènes*, Εὐσθενὴς, en grec signifie fort, robuste, puissant et galant homme, comme le remarque l'Alphabet.

[11] Ceci est pris d'un noël qu'on chante encore en Poitou, et qui commence :

Au sainct Nau
Chanteray sans point m'y feindre,
Je n'en daignerois rien craindre,
Car le jour est feriau,
Nau, nau, nau.

Nau en poitevin, c'est *Noël*. Feriau, de *ferialis*, veut dire *solemnel*. (L.) — La Monnoye ajoute dans son glossaire : « Cet endroit est tiré indubitablement d'un de ces noëls que Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre, dit avoir été composés en langage poitevin, par le seigneur de Saint-Georges, nommé Frapin... » Dans un recueil de vieux noëls, imprimé in-8°, à Paris, sans date, en lettres gothiques, se trouve le noël désigné ici par Rabelais.

[12] Chant pour exhorter les mariniers et leur donner couraige. *Brief. decl.* — Exclamation, cry et admonition des nautonniers à haute voix, pour se donner courage. *Alph.* — Du grec κέλευσμα, cri des nautonniers pour s'encourager. On lit *celeume* dans l'édition de 1552. Au lieu de *celeusme*, qu'on devroit lire et qu'on lit dans la *Briefve declaration* de la même édition.

inse. Bon, s'escria Epistemon, je vous commande touts bien esperer. Je voy ça Castor[13] a dextre.

Be be bous bous bous! dist Panurge; j'ay grand paour que soyt Heleine[14] la paillarde. C'est vrayement, respondit Epistemon, Mixarchagevas[15], si plus te plaist la denomination des Argives. Haye, haye! Je voy terre; je voy port; je voy grand nombre de gents sus le havre. Je voy du feu sus ung obeliscolychnie[16]. Haye, haye! dist le pilot, double le cap, et les basses. Doublé est, respon-

[13] Voyez Pline, liv. II, chap. XXXVII; et le *Scaligerana*, au mot *Noctilucæ*. (L.) — Les anciens appelloient *Castor et Pollux* ce que nos matelots, dit de Marsy, appellent *feu St-Elme*. Horace nomme ce feu *fratres Helenæ lucida sidera*.

[14] On appeloit Hélène un feu qui, sur mer, présageoit la tempête; mais Rabelais fait ici en même temps allusion à la fameuse Hélène, femme de Ménélas, en jouant sur les mots.

[15] C'est comme il faut lire. Voyez Plutarque, problême XXIII, quest. 63. (L.) — Surnom que les Argiens donnoient à Castor. *Alph.* —Les Argiens donnoient en effet le surnom de *Mixarchagevas* à Castor : par conséquent ce dieu étoit favorable aux marins. « Qu'est-ce que l'on appelle *Mixarchagevas*, dit Plutarque, en la ville d'Argos? Ils appellent Castor *Mixarchagevas*, et pensent qu'il soit enseveli en leur pays. » Ce nom est composé de μιξίας, qui est mêlé (μιξίας fait μιξ en composition devant voyelle, comme dans μιξέλλην, Hellen, ou Grec de père et de mère), du dorique ἀρχαγος, pour ἀρχηγὸς, guide, et φάω, je luis, je brille, le bâtard guide lumineux des nautonniers. Nous pensons que le premier radical signifie le bâtard, Castor l'étant en effet, comme presque tous les enfants des dieux. Personne avant nous n'a tenté de donner l'étymologie ni la signification de ce nom étrange, sans doute parcequ'elle est difficile et obscure.

[16] Phare.

doyent les matelots. Elle s'en va, dist le pilot : aussy vont celles de convoy. Ayde au bon temps.

Sainct Jean, dist Panurge, c'est parlé cela. O le beau mot! Mgna, mgna, mgna, dist frere Jean, si tu en tastes goutte, que le diable me taste. Entends tu, couillu [17], au diable? Tenez, nostre amé, plein tanquart [18] du fin meilleur. Apporte les frizons [19], hau! Gymnaste, et ce grand mastin de pasté jambicque [20], ou jambonique, ce m'est tout ung. Guardez de donner a travers.

Couraige, s'escria Pantagruel, couraige, enfans. Soyons courtois [21]. Voyez cy pres nostre nauf, deux luts [22], trois floüins [23], cinq chippes [24], huict

[17] Coion, lâche. (L.)

[18] Ce mot est anglois, et signifie certain pot à bière, assez plat et également large du haut en bas. La mesure appellée *tanquart* est de deux sortes. Le grand *tanquart* tient deux pintes, et le petit n'en tient qu'une. (L.) — Pleine mesure. Le Duchat ajoute dans Ménage : « Je ne sais si l'anglois ne seroit pas une corruption de *tinquart*, une mesure d'*étain*, tenant une *quarte* de liqueur. »

[19] Les tripes.

[20] Mastin, de *massatinus*, dans la signification d'un porc engraissé dans une métairie. (L.)—*Mastin* n'a point le sens et l'étymologie que lui donne Le Duchat. Ce nom de chien vient de *master*, et signifie qui se *mâte*, se dresse comme un *mât* contre un homme pour l'attaquer.

[21] Ici *courtois* signifie proprement *libéral*. Voyez Ménage au mot COURTOIS. (L.)

[22] « On appelle *lut*, dit Ménage, une sorte de petit vaisseau de mer, à cause de sa ressemblance à l'instrument de musique qui porte le même nom. *Liuta*, un lut, sorte de barque, dit Antoine Oudin. Il pouvoit ajouter que le *lut* est une barque connue sous ce nom-là

voluntaires[25], quatre gondoles, et six fregates, par les bonnes gents de ceste prochaine isle envoyee a nostre secours. Mais qui est cestuy Ucalegon[26] la bas qui ainsy crie et se desconforte? Ne tenoys je l'arbre seurement des mains, et plus droict que ne feroyent deux cens gumenes? C'est, respondit frere Jean, le paouvre diable de Panurge, qui ha la fiebvre de veau. Il tremble de paour quand il est saoul.

par les Provençaux, qui s'en servent, je pense, à transporter le sel.» De Marsy explique ce mot par flûte; et en effet, *lut*, dans le sens d'instrument de musique et de petit vaisseau, pourroit bien n'être qu'une variante de *flûte*, par le changement ordinaire aux Espagnols de *fl* latin en *ll*. Le mot *flouin* qui suit n'en seroit alors que le diminutif, et confirmeroit notre étymologie.

[23] Vaisseaux légers : de l'allemand *flüen*, voler. (L.) — Voyez la note précédente.

[24] Bateaux : du flamand *schip*, mot de même signification. (L.) — Cinq esquifs.

[25] Vaisseaux d'armateurs peut-être, ou bien certains vaisseaux comme les *pac-bots*, qu'on auroit nommez *volontaires*, parcequ'ils vont presque à tout vent, à la *volonté* du pilote. Marmol, liv. VI, chap. XVI, de son *Afrique*, parlant de la flotte qu'André Doria commandoit dans la mer de Tunis, dit, qu'entre les quatre cents voiles dont elle étoit composée, on comptoit quatre-vingt-dix galères royales, et quelques galiotes et fustes de *volontaires*, d'Espagne, d'Italie, et d'ailleurs. Voyez la traduction de M. d'Ablancourt, tom. II, pag. 463 de l'édition in-4°, Paris, 1667. (L.)

[26] Non aydant. C'est le nom d'un viel Trojan celebré par Homere, Iliade III. *Brief. decl.*— « Et par Virgile, ajoute l'Alphabet, au liv. II de l'*Énéide*. Ce mot est grec οὐκ, non, et ἀλεγίζω, j'ai soin, je donne secours : un homme qui ne donne secours ni aide, et se contente de voir travailler les autres. Tel étoit Panurge, qui ne faisoit que crier assis sur son cul, et ne mettoit point la main à l'œuvre.»

Si, dist Pantagruel, paour il ha eu durant ce colle[27] horrible et perilleux fortunal, pourveu que au reste il se feust evertué, je ne l'en estime ung pelet[28] moins. Car comme craindre en tout heurt[29] est indice de gros et lasche cueur, ainsy comme faisoyt Agamennon[30] : et pour ceste cause le disoyt Achilles en ses reproches ignominieusement avoir œils de chien et cueur de cerf[31] : aussy ne craindre quand le cas est evidentement redoutable, est signe de peu[32] ou faulte de apprehension. Ores si chose est en ceste vie à craindre, apres l'offense de Dieu, je ne veulx dire que soyt la mort. Je ne veulx entrer en la dispute de Socrates et des Academicques : mort n'estre de soy maulvaise, mort n'estre de soy a craindre. Je dis ceste espece de mort par naufraige estre, ou rien

[27] *Tourmente*, tempête. Voyez Oudin, Dictionnaire françois-italien au mot *cole*. (L.) — Durant cette tourmente et périlleuse bourasque. On dit encore en breton *coll*, perte, *colla* ou *colli*, perdre.

[28]* Allusion au singulier foible de Henri II pour le cardinal de Lorraine, qu'il excusoit toujours, à tort et à travers.

[29] Attaque, revers.

[30] On lit de la sorte dans les plus anciennes éditions, au lieu d'Agamemnon; peut-être par la même raison qu'encore aujourd'hui on prononce *condanné* pour *condamné*. (L.) — On lit en effet *Agamennon* dans l'édition de 1552.

[31] Ceci est pris du premier livre de l'*Iliade*. Plutarque le rapporte dans le discours intitulé : *Comment il faut lire les poëtes*. (L.)

[32] Signe de peu ou point du tout de jugement. Dans les nouvelles éditions on lit *peur* comme dans celle de 1596. Il faut lire *peu*, conformément à celles de 1548 et 1553. (L.) — Et à celle de 1552.

n'estre a craindre. Car, comme est la sentence d'Homere, chose griefve, abhorrente et denaturee est perir en mer[33]. De faict Eneas, en la tempeste de laquelle feut le convoy de ses navires pres Sicile surprins, regrettoyt n'estre mort de la main du fort Diomedes, et disoyt ceulx estre trois et quatre fois heureulx qui estoyent morts en la conflagration de Troye. Il n'est ceans mort personne. Dieu servateur en soyt eternellement loué. Mais vrayement voicy ung mesnaige assez mal en ordre. Bien il nous fauldra reparer ce bris[34]. Guardez que ne donnons par terre.

[33] Dans les onze premiers chapitres du livre IV, imprimés à Valence et à Lyon, on lit, après ces trois mots : « La raison est baillee « par les pythagoriciens, pour que l'ame est feu et de substance « ignee. Mourant doncques l'homme en eaue, element contraire, « leur semble (toutes foys le contraire est verité) l'ame estre entie« rement esteincte. » Rabelais a sans doute supprimé ce passage, dit le dernier éditeur, parcequ'il soutient ailleurs la thèse contraire; lorsqu'il dit, d'après saint Augustin, que *en sec jamais l'ame n'habite.* C'est dans ce seul passage de ces deux éditions de Valence, 1547, et de Lyon, 1548, et dans le suivant, qui ont disparu des éditions subséquentes, qu'existe la différence de ces deux éditions, dont la première est recherchée parcequ'elle est vantée par Niceron, pour ces onze chapitres qu'il dit être fort différents de ceux des autres éditions. Voici le second passage rapporté par l'éditeur que nous venons de citer, qui assure avoir conféré le tout avec le plus grand soin. Frère Jean y dit à Panurge, pendant la tempête : « Ayde« nous icy, ho! boulgre, bredache (bardache) de tous les diables, « incubes, succubes, et tout tant il y a. »

[34] Ce dommage, ce brisement.

CHAPITRE XXIII[1].

Comment la tempeste finie, Panurge faict le bon compaignon.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge, voyant le péril passé, fait du vaillant et bon compagnon, et accuse tous ses camarades de nonchalance et de lenteur : *Je m'appelle, dit-il, Guillaume sans peur... et ne crains rien que les dangers.*

Voici ce que dit l'histoire du cardinal de Lorraine : « Il étoit, dit Bayle, le plus hardi de tous les hommes dans le cabinet... mais aussi le plus timide et le plus foible pour exécuter dès qu'il y voyoit du péril... » Bayle, au mot *Lorraine* (Charles de).

« De nature, avoit dit Brantôme avant lui, il étoit fort timide et poltron, même il le disoit... » Voyez Brantôme, tome IX, page 180. Peut-on voir un parallèle plus identique?

Ha, ha! s'escria Panurge, tout va bien. L'oraige[2] est passé. Je vous prie, de grace, que je descende le premier. Je vouldroys fort aller ung

[1] C'est la suite du chapitre x dans l'édition de Valence.

[2] *Oraige* féminin, comme déja *ouvraige*, liv. II, chap. XVI. (L.)

peu a mes affaires. Vous ayderoys je encores la? Baillez que je vrillonne[3] ceste chorde. J'ai du couraige prou, voire[4]; de paour bien peu. Baillez ça, mon amy. Non, non, pas maille de craincte. Vray est que ceste vague decumane[5], laquelle donna

[3] Que j'assure, etc. *Vrille*, d'où *vrilloner*, semble venir de *capreolus*, mot latin de même signification. *Capreolus*, *caprillus*, *prillus*, *vrillus*, *vrilla*, vrille. La Vrillière, nom d'une famille illustre, a la même origine. (L.) — A la lettre, Que j'attache cette corde à l'entour, en forme de *vrille*. L'étymologie de Le Duchat fait pitié, quoiqu'elle ait été insérée dans la dernière édition du dictionnaire de Ménage, ainsi que toutes les étymologies que ce commentateur a données, dans les remarques qu'il a faites sur Rabelais et sur d'autres anciens auteurs françois. Par de semblables suppositions, Ménage a fait venir *alfana* d'*equus*. *Vrilloner* vient de *vrillon*, augmentatif de *vrille*, et *vrille* doit être le diminutif de *veru*, broche.

[4] Beaucoup, vraiment.

[5] C'est-à-dire grande, forte et violente comme *dix*. C'est ainsi, comme le remarque le Scoliaste de Hollande, qu'il donne l'épithète de *decumanes* à des écrevisses, livre V, chapitre XXII; ce qui est pris de Festus, qui ajoute que le dixième œuf est toujours le plus grand; de Columelle et de Pline, qui appellent, l'un, poires *decumanes*, celles qui sont belles et grosses; l'autre, qui dit que la porte *decumane* de Rome se nomme ainsi, à cause de sa grandeur. Voici la note textuelle de la *declaration*, d'où l'auteur de l'Alphabet et nous avons tiré la précédente. Comme les notes de cette *declaration d'aulcunes dictions obscures*, du livre IV, sont attribuées à Rabelais, et ont été imprimées en 1552, de son vivant, nous nous faisons toujours un devoir de les citer textuellement; ce qui n'avoit pas encore été fait avant nous. L'Alphabet de l'auteur s'en est bien emparé, en les augmentant, mais il en a changé la rédaction, et il n'en cite presque jamais la source. Quant à Le Duchat, il ne fait jamais de notes sur les mots qui ont été éclaircis dans ces deux petits glossaires, sans doute pour éviter les doubles emplois; mais il eût dû au moins y renvoyer, et il a toujours négligé de le faire. Voici donc cette *Declaration*. «*Vague de-*

de prore en pouppe, m'ha ung peu l'artere alteré. Voile bas. C'est bien dict. Comment, vous ne faictes rien, frere Jean? Est il bien temps de boyre a ceste heure? Que sçavons nous si l'estaffier[6] de sainct Martin nous brasse encores quelcque nouvelle oraige? Vous iray je encores ayder de la? Vertus guoy! je me repens bien, mais c'est a tard, que je n'ay suivy la doctrine des bons philosophes, qui disent soy pourmener[7] pres la mer, et naviger pres la terre, estre chose moult seure et delectable: comme aller a pied, quand l'on tient son cheval par la bride. Ha, ha, ha! par Dieu, tout va bien. Vous ayderay-je encores la? Baillez ça; je feray bien cela, ou le diable y sera.

Epistemon avoyt une main tout au dedans escorchee et sanglante, par avoir, en violence grande, retenu ung des gumenes[8]; et entendent

cumane. Grande, forte, violente; car la dixieme vague est ordinairement plus grande, en la mer oceane, que les aultres. Ainsy sont par cy-apres dictes escrevisses decumanes, grandes; comme Columella dict poyres decumanes; et Fest. Pomp. œufs decumans: car le dixieme est tousjours le plus grand; et en un camp, porte decumane. »

[6] Le diable: la légende de Saint-Martin le lui donne pour estaffier en cette occasion. (L.) — Le diable vint un jour tenter saint Martin sous la figure d'un pauvre gelé de froid; mais notre Saint lui donna sur-le-champ la moitié de son manteau, ce qui ne fit pas le compte du tentateur. Voyez Baillet, *Vie de saint Martin*, évêque de Tours, 11 novembre.

[7] Qui disent que se promener... est...

[8] Pour avoir retenu un des cables avec une grande violence. *Gu-*

le discours de Pantagruel, dist : Croyez, seigneur, que j'ay eu de paour et de frayeur non moins que Panurge. Mais quoy? Je ne me suis espargné au secours. Je considere que sy vrayement mourir est (comme est) de necessité fatale et inevitable : en telle ou telle heure, en telle ou telle façon mourir est en la saincte[9] volunté de Dieu. Pourtant icelluy fault incessamment implorer, invocquer, prier, requerir, supplier. Mais la ne fault faire but et bourne[10] : de nostre part convient pareillement nous evertuer, et[11] comme dict le sainct envoyé, estre cooperateurs avecques luy[12]. Vous sçavez que dist Flaminius consul, lorsque par l'astuce de Annibal il feut reserré pres le lac de Peruse dict Thrasymene. Enfans, dist il a ses

mene, de l'italien *gumena*, cable, cordage des ancres, tout grand cordage. Ce mot vient sans doute du grec ἡγούμενος, qui guide, dirige, commande.

[9] On lit ici dans l'édition de Valence : *part en la voulunté des dieux, part en nostre arbitre propre.* C'est-à-dire, remarque de Marsy, que si c'est (comme ce l'est sans doute) une nécessité fatale et inévitable de mourir : il est en la volonté de Dieu de mourir en telle ou telle heure, etc. C'est un tour latin, qui ne laisse pas d'avoir quelque grace en françois, quoiqu'en général ces inversions soient contre le génie de notre langue.

[10] Ne faut s'arrêter et se borner.

[11] On lit ici dans l'édition de Valence : *leur ayder on moyen et remede.*

[12] On lit dans la même édition : *Si je n'en parle selon les decrets des matheologiens, ils me pardonneront ; j'en parle par livre et authorité.*

souldars, d'icy sortir ne vous fault esperer par voeüz et imploration des dieux. Par force et vertus il nous convient evader, et a fil d'espee chemin faire par le milieu des ennemis. Pareillement en Salluste, l'ayde (dist M. Portius Cato) des dieux n'est impetree par vœuz ocieux, par lamentations muliebres. En veiglant, travaillant, soy evertuant, toutes choses succedent a soubhait et bon port. Si en necessité et dangier est l'homme negligent, eviré[13] et paresseux, sans propous il implore les dieux. Ils sont irritez et indignez.

Je me donne au diable, dist frere Jean (j'en suis de moitié, dist Panurge), si le clous de Seuillé ne feust tout vendangé et destruict, si je n'eusse que chanté *Contra hostium insidias* (matiere de breviaire), comme faisoyent les aultres diables de moynes, sans secourir la vigne a coups de baston de la croix contre les pillars de Lerné.

Vogue la gualere, dist Panurge, tout va bien; frere Jean ne faict rien la. Il s'appelle frere Jean faict neant[14], et me reguarde icy suant et travaillant pour ayder a cestuy homme de bien matelot premier de ce nom[15]. Nostre amé, ho! Deux mots,

[13] Lâche, mou, efféminé : du latin *eviratus*.

[14] Par opposition à Panurge dont le nom veut dire un *factotom*, un homme qui fait tout. (L.)

[15]* Frère Jean, parlant à celui-ci dans le chapitre précédent l'avoit par ironie appellé *homme de bien*. Or qui voudra voir en quelle réputation étoient en ce tems-là généralement tous les matelots, n'a

mais que je ne vous fasche. De quante espaisseur sont les ais de ceste nauf? Elles sont, respondit le pilot, de deux bons doigtz espaisses, n'ayez paour. Vertus Dieu! dist Panurge, nous sommes doncques continuellement a deux doigtz pres de la mort[16]. Est ce cy une des neuf joyes de mariaige[17]? Ha! nostre amé, vous faictes bien mesurant le peril a l'aulne[18] de paour. Je n'en ay

qu'à lire Jean de Léry, au chap. II de son *Voyage de l'Amérique*. (L.) — Ce *matelot premier de ce nom* doit être le même que *le pilot*, que Xenomanes, c'est-à-dire le connétable Anne de Montmorency. Voyez le commentaire historique du chapitre I. Ce qui le prouve, c'est qu'on lit après : *respondit le pilot*. Ce n'est donc point, comme l'a cru Le Duchat, par ironie que Panurge appelle ce matelot, *premier de ce nom*, quoique de Marsy ait adopté son opinion, en expliquant *premier de ce nom* par *premier homme de bien dans sa profession*. C'est sans doute une allusion au Montmorenci *premier baron chrétien*.

[16] Cette pensée est d'Anacharsis, dans Diogène Laërce. (L.)

[17] Plaisante comparaison entre un homme qui, quelque heureusement qu'il ait rencontré dans son mariage, et un autre qui, pour s'être embarqué sur un bon vaisseau, n'est pourtant pas sûr de ne point faire naufrage. On a réimprimé plusieurs fois dans le seizième siècle le petit volume des *Quinze joyes du mariage;* et il est coté à la dernière page des Controverses des sexes masculin et féminin, imprimé dès l'an 1534. (L.) — L'auteur des *Quinze joyes du mariage* est François du Rosset. Cet ouvrage a d'abord été imprimé in-4° sans date, puis in-12 en 1620, et a eu bien d'autres éditions. Rabelais, dit M. D. L. assez plaisamment, ne comptoit que neuf joies du mariage; François du Rosset, plus libéral, les a portées à quinze.

[18] Ceci se rapporte à ce qu'a dit le matelot, *elles sont de deux bons doigts expesses, n'ayez paour*. On lit comme nous lisons ici, dans toutes les éditions, entre autres dans les deux de Le Duchat, dans

poinct, quant est de moy. Je m'appelle Guillaume sans paour. Du couraige tant et plus. Je n'entends couraige de brebis[19], je dis couraige de loup[20], asseurance de meurtrier[21]; et ne crains rien que les dangiers[22].

les deux de M. D. L., et dans celle de 1552. De Marsy seul lit ainsi: *Mesurant le peril a l'aulne de peur, je n'en ay point, quant est de moy*. Il pourroit bien avoir raison contre tous.

19 Lâcheté. Le Dictionnaire françois-italien d'Oudin Couraige de Brebis, *animo vile, dapocagine*. Alain Chartier, dans son livre des *Quatre Dames:*

Tendres sont comme une espousée,
Tremblans comme brebis tousée. (L.)

20 Assurance forcée, comme celle du loup, qui ne tourne tête pour combattre que lorsqu'il ne peut plus fuir avec sa proye. (L.)

21 Hardiesse à nier effrontément un fait. Bonaventure des Périers, page 154 de ses œuvres, Lyon, 1544, parlant des prognostiqueurs et de leurs fameuses prédictions:

Là de tous cas jugent asseurement
Comme un meurtrier, lequel asseurément,
En affermant de tous les accidentz
Feablement, comme arracheurs de dentz.

Du reste, *asseurance* ici dans Rabelais est la même orthographe qui lui a fait écrire ailleurs *scelon*, et suivant laquelle messieurs de l'Académie écrivent *sçavant, sçavoir, assçavoir. Assceurance de meurtrier*: qui ne sauroient jamais oublier tout-à-fait le danger où ils sont continuellement. *Etant asseurez comme meurtriers*, dit Luther de quelques membres du clergé romain, *ils ne font compte d'admonitions si claires et évidentes, et se moquent à-peu-près de l'ire de Dieu qui se donne à connoître*. Voyez Sleidan, liv. V. (L.)

22 Et plus bas, chapitre LV, *Car je ne crains rien fors les dangiers. Je le diz tousjours. Aussi disoit le franc-archier de Baignolet*. Sur lequel endroit l'abbé Guyet a fait cette note à la marge de son Rabelais: *C'est un poëme de Villon, dans lequel il fait dire à ce franc-*

archer qu'il ne craint que les dangers. (L.) — Panurge dit fièrement *qu'il ne craint que les dangers;* mot qu'il témoigne avoir emprunté du *franc-archer de Bagnolet,* c'est-à-dire de la pièce qui a pour titre *Monologue du Franc-archer de Bagnolet,* imprimée in-12 chez Galiot Dupré, 1532, à la suite des œuvres de Villon, à qui, de même que les *Repues franches,* et le *Dialogue des seigneurs de Malepaie et de Baillevent,* elle a été faussement attribuée. Le Tassoni a dit de même : *Mà ne' perigli pezzo di polmone.* S'il avoit lu Rabelais, je croirois, dit La Monnoye (*Menagiana,* III, 444), qu'il l'auroit imité. En effet, ces expressions sont tirées du Franc-archer de Baignolet de Villon, pag. 43 :

« Je ne craignois que les dangers.

CHAPITRE XXIV[1].

Comment par frere Jean Panurge est declairé avoir eu paour sans cause durant l'oraige.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Panurge continue à vouloir faire le brave et le nécessaire; mais le frère Jean lui déclare net qu'il a eu peur, et sans raison, d'autant plus qu'il porte une peau insubmersible, pour exprimer son horreur pour l'eau.

Bon jour, messieurs, dist Panurge, bon jour trestous. Vous vous portez bien trestous. Dieu mercy et vous. Vous soyez les bien et a propous venus. Descendons. Hespailliers, hau! jectez le pontal[2] : approche cestuy esquif. Vous ayderay je encores la? Je suis allouvy[3] et affamé de bien faire et travailler, comme quatre bœufs[4]. Vrayement

[1] C'est la suite encore du chapitre x, dans l'édition de Valence.

[2] La planche qui sert de *pont* pour aller à bord.

[3] Affamé d'agir, comme loup de manger. (L.) — J'ai une faim de *loup*, je suis affamé comme un *loup*.

[4] Plus haut, livre I, chapitre VI, *laissez faire aux quatre bœufs de*

voicy ung beau lieu, et bonnes gents. Enfans, avez vous encores affaire de mon ayde? N'espargnez la sueur de mon corps, pour l'amour de Dieu. Adam, c'est l'homme[5], nasquit pour labourer et travailler, comme l'oiseau pour voler. Nostre Seigneur veult, entendez vous bien, que nous mangeons nostre pain en la sueur de nos corps; non pas rien ne faisants, comme ce penaillon[6] de moyne que voyez, frere Jean, quy boit, et meurt de paour. Voicy beau temps. A ceste heure congnoys je la response d'Anacharsis[7] le noble philosophe estre veritable, et bien en raison fondee, quand il interrogué, quelle navire luy sembloyt la plus seure? respondit: celle qui seroyt on port.

devant. Ces façons de parler proverbiales sont de charretiers du Poitou, qui veulent vanter la force et l'ardeur des bœufs de leurs charrettes. (L.)

[5] En effet, Adam en hébreu ne signifie que l'homme fils de la terre, et *adama* la terre; comme le mot *gigas* géant, qui vient du grec γῆ, terre, γαω, naître de la terre. Aussi Adam est-il rendu par *homo* dans la Vulgate, et la création d'Adam ou de l'homme est-elle suivie dans la Genèse de la destruction des géants par le déluge.

[6] Le Dictionnaire françois-italien d'Oudin: Pennaillons, *senci, stracci.* Au chapitre XL du livre I, Épistémon disoit de frère Jean que ce moine n'étoit point *dessiré,* c'est-à-dire qu'il ne sentoit point le coquin ou le belître. Ici Panurge voudroit persuader que du moins, à l'air près, il en a la paresse et la gourmandise. (L.) — Ici *pénaillon* veut dire vêtu de haillons; mais ce mot ne signifie que haillon: c'est un diminutif de mépris, qui vient de *pannus.*

[7] Voyez sa vie dans Diogène Laërce. (L.)

Encore mieulx, dist Pantagruel, quand il interrogué desquels plus grand estoyt le nombre, des morts ou des vivans? demanda : Entre lesquels comptez vous ceulx qui navigent sus mer? Subtillement signifiant que ceulx qui sus mer navigent, tant pres sont du continuel dangier de mort qu'ils vivent mourants, et mourent vivants.

Ainsi Portius Cato[8] disoyt de trois choses seullement soy repentir. Sçavoir est, s'il avoyt jamais son secret a femme revelé : sy en oisiveté jamais avoyt ung jour passé ; et sy par mer il avoyt peregriné en lieu aultrement accessible par terre.

Par le digne froc que je porte, dist frere Jean a Panurge, couillon mon amy, durant la tempeste tu as eu paour sans cause et sans raison. Car tes destinees fatales ne sont a perir en eaue. Tu seras hault en l'aer certainement pendu, ou bruslé guaillard comme ung pere[9]. Seigneur, voulez

[8] Voyez sa Vie dans Plutarque. (L.)

[9] Comme un de ces luthériens ou premiers réformez, qu'en France on désignoit sous le nom de *pères*, parceque, prians en françois comme font encore ceux de la religion, la plupart de leurs prières commencent par *Père éternel*, comme les Graces latines par le verbe *agimus*, qui devint aussi le sobriquet des catholiques. Saint-Ange à Mascurat, qui ne pouvoit souffrir les huguenots :

> Tu devrois plustost dire avec moy:
> Pere Eternel et *Agimus*,
> Soyez tous deux les bien-venus. (L.)

—Le Duchat donne de ce mot, dans Ménage, une meilleure explication. « On dit, en proverbe, remarque-t-il, *gai comme Perrot*, et

vous ung bon guaban[10] contre la pluie? Laissez moy ces manteaulx de loup et de bedouault[11]. Faictes escorcher Panurge, et de sa peau couvrez vous. Ne approchez pas du feu, et ne passez par devant les forges des mareschaulx, de par Dieu: en ung moment vous la voyrriez en cendre. Mais a la pluie exposez vous tant que vouldrez[12],

dans Rabelais, livre IV, chapitre XXIV, *gaillard comme un pere*, c'est-à-dire comme un *perroquet*, qui, comme on sait, chante toujours.» Des rapprochements qui nous sont propres la confirment. 1° *Perroquet* est le diminutif de *perrot*, pour *Pierrot*, diminutif de *Pierre*, qu'on prononce encore *Père* dans le nom de la rue des *Saints-Pères* à Paris, et de la rue *Saint-Père* à Montreuil où nous écrivons ceci, pour la rue de *Saint-Pierre*, qui est le patron de ce village; 2° *Pierrot* est aussi le nom du moineau et d'un paillasse des tréteaux, et on dit également *gai comme un Pierrot;* 3° on a donné le nom de *Pierre* à ces deux oiseaux, sans doute parcequ'ils chantent comme le coq qui a fait pleurer *saint Pierre* par son chant; 4° enfin on a nommé pour la même raison, et d'après le même proverbe sans doute encore, le perroquet *papegai* ou *papegaut*, c'est-à-dire père *gai*. Nous avions déja donné ailleurs l'explication suivante de ce proverbe: «Ces noms de *père*, *perrot* et *Pierre*, donnés au moineau, viennent de celui de saint *Pierre*, qui a pour symbole un coq; le coq passe pour gai également, puisque *gai*, qui s'écrivoit *gail* autrefois, vient, ainsi que son dérivé *gaillard*, du latin *gallus*, coq. C'étoit l'usage, au moyen âge, de donner des noms de saints aux animaux.»

10 Casaque, surtout, manteau.

11 C'est-à-dire manteaux de peau de loup et de blaireau. Le blaireau s'appeloit *bédouault* dans l'ancien langage. La Fontaine, liv. VIII, fable III, a dit de même:

D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau.

Le roman du Renard a été pour Rabelais et pour La Fontaine un canevas commun sur lequel ils ont fait leurs riches broderies.

12 Voyez Pline, liv. XXII, chap. XXI.

a la neige, et a la gresle. Voire, par Dieu, jectez vous au plonge[13] dedans le profund de l'eaue, ja ne serez pourtant mouillé. Faictes en bottes d'hiver : jamais ne prendront eaue. Faictes en des nasses pour apprendre les jeunes gents a nagier : ils apprendront sans dangier. Sa peau doncques, dist Pantagruel, seroyt comme l'herbe dicte cheveu de Venus, laquelle jamais n'est mouillee ne remoitie : tousjours est seiche, encores qu'elle feust au profund de l'eaue tant que vouldrez. Pour tant est dicte Adiantos[14].

Panurge mon amy, dist frere Jean, n'aye jamais paour de l'eaue, je t'en prie. Par element contraire sera ta vie terminee[15]. Voire, respondit Panurge : mais les cuisiniers des diables resvent quelcquesfois, et errent en leur office : et mettent souvent bouillir ce qu'on destinoyt pour roustir; comme en la cuisine de ceans les maistres queux[16] souvent lardent perdris, ramiers, et bizets, en intention (comme est vray semblable) de les

[13] En plongeant.

[14] Par conséquent, pour cela est nommée *adiantos*. Ce mot signifie en grec, non mouillée, de α priv. et διαίνω, je mouille, j'humecte, j'arrose, parceque cette herbe ne se mouille pas dans l'eau : elle croît dans des puits. C'est la plante que nous appelons aussi *capillaire*, parceque ses feuilles ressemblent à des cheveux.

[15] Ce qui doit pendre ne peut noier. (L.)

[16] Cuisiniers : du latin *cocus*, comme *jeu* de *jocus*, *feu* de *focus*. On appeloit anciennement *le grand queux de France*, le surintendant de tous les officiers de cuisine de la maison du roi.

mettre roustir. Advient toutesfois que les perdris aulx choulx[17], les ramiers aulx pourreaulx, et les bizets ilz mettent bouillir aux naveaulx.

Escoutez, beaulx amis : Je proteste devant la noble compaignie, que de la chapelle vouee a monsieur S. Nicolas entre Quande et Monssoreau, j'entens que sera une chapelle[18] d'eaue rose : en laquelle ne paistra vasche ne veau. Car je la jecteray au fond de l'eaue. Voila, dist Eus-

[17] Qu'ils mettent bouillir les perdrix aux choux, les ramiers, etc.

[18] Une chapelle à distiler. Le mot de *chapelle*, dans la signification d'*alembic*, se trouve dans le *De corr. serm. emendatione*, de Mat. Cordier, au chap. *Habendi summa*, de l'édition de 1531. Depuis, Nicot et Oudin l'ont encore mis dans leurs dictionnaires. Marot, dans son épigramme à mademoiselle de La Chapelle :

La Chapelle, où se font eaües odoriferentes,
Donne par ses liqueurs guerisons differentes. (L.)

— « Panurge, dit de Marsy, avoit fait vœu, dans le fort de la tempête, d'*édifier* à saint Nicolas une belle, grande, petite *chapelle* : il équivoque ici sur ce mot, et au lieu d'une chapelle ou oratoire qu'il avoit promis, il entend que ce sera une *chapelle* d'eau rose, c'est-à-dire une *chapelle à distiller*. » Par chapelle l'auteur entend icy la *cape*, le couvercle d'un alembic même à distiller ; et il joue, comme on voit, sur le mot, en faisant dire à Panurge que la chapelle vouée à monsieur saint Nicolas sera une *chapelle d'eau rose*. Telle étoit en effet la religion du cardinal de Lorraine. « On le tenoit, dit Brantôme, pour brouillon, remuant, fort ambitieux..., poltron de nature, fort caché, et hypocrite en sa religion. » BRANTÔME, tome IX, pages 179 et 180. C'est ainsi qu'un capitaine de vaisseau, près de faire naufrage, voue à la Vierge, dans les Facéties de Pogge, un cierge gros comme un mât de navire. On lui fait des représentations : Bon, dit-il, si nous échappons, il faudra bien qu'elle se contente d'un

thenes, le guallant : voila le guallant : guallant et demy : c'est verifier le proverbe lombardicque :

Passato [19] el pericolo, gabato el Santo.

petit cierge. C'est ainsi encore que La Fontaine, liv. IX, fable XIII, dit :

Vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.

[19] La dangier passé, est le sainct mocqué. *Brief. decl.*

CHAPITRE XXV[1].

Comment apres la tempeste Pantagruel descendit es isles des Macreons.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Après la tempête, Pantagruel et ses compagnons descendent dans l'île des Macréons ou des Vieillards. Ils y sont reçus honorablement. Macrobe, un de leurs échevins, dont le nom ou le titre ramène la même idée, le titre de *maire* qui vient de *major*, explique à Pantagruel la cause de cette tempête effrayante qui a si fort maltraité ses vaisseaux. Il lui apprend que dans l'île est une très grande forêt, demeure des démons et des héros qui ont atteint le dernier âge de la vie, et que cette tempête, qui avoit été précédée de l'apparition d'une comète, annonçoit la mort de l'un d'eux. Tant que leur ame est unie à leur corps, le bonheur, lui dit-il, régne ici comme dans toutes les îles voisines, et la mer qui nous environne est calme et tranquille; mais qu'un de ces héros vienne à mourir, alors tout change de face autour de nous. Pantagruel ajoute à ce discours de Macrobe : il pense que les cieux, près de recevoir dans leur sein ces ames illustres, font éclater leur joie par des comètes et d'autres météores enflammés, et que, pour

[1] C'est le chapitre XI de l'édition de Valence.

apprendre à la terre qu'elle n'est pas digne de jouir plus long-temps de la société de ces ames sublimes, ils l'étonnent et l'épouvantent par le renversement des lois mêmes de la nature.

Le traducteur anglois veut que l'île des Macréons soit l'Angleterre, parceque ceux qui, sous Édouard VI, s'y réfugioient pour éviter la persécution de France, trouvoient le secret d'y prolonger une vie qu'ils auroient perdue dans leur patrie; mais cette allusion paroît un peu tirée. On va en juger.

« *Le bon Macrobe* dit, dans le chapitre XXVI, que l'île est *subjecte au dominateur de Bretaigne*. Or l'*Angleterre*, ainsi désignée, étoit, dit Le Motteux, effectivement alors, sous le régne d'Édouard VI, un port assuré contre la tempête de la persécution, et où l'on pourroit dire que les hommes vivoient long-temps, parceque leur vie n'y étoit pas abrégée par les persécuteurs. Les *vieulx temples ruinez* qui s'y trouvent, dans le chapitre XXV, marquent la décadence du papisme, la ruine de ses temples et de ses idoles. Les *heroes* qui ont leur *manoir* ou *habitation* au milieu de ces débris, dans le même chapitre, ce sont les vrais chrétiens qui avoient secoué le joug de Rome, et établi la réformation sur les ruines du papisme. Le bon Macrobe dit, dans le même chapitre encore: « Au trespas d'ung chascun d'iceulx ordinairement oyons nous par la forest grandes et pitoyables lamentations......, et en mer tempeste et fortunal. » Il croit qu'il en est mort quelqu'un le jour précédent, *au trespas duquel*, dit-il, *soit excitee cette horrible tempeste qu'avez pâti*. Cela marque, en général, de quelle conséquence pouvoit être la mort de certaines personnes considérables, et nommément peut-être quelle perte les réformez venoient de faire par la mort de Marguerite de Valois, reine de Navarre, vers la fin de 1549, un an après le mariage de Jeanne d'Albret, héritière présomptive

de la couronne de Navarre, avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, le Pantagruel de Rabelais. »

Bernier ne dit, sur cette allégorie, qu'un mot qui n'explique rien « L'île des Macréons, dit-il, et le reste, jusqu'au chapitre xxix, contient plus de faits historiques et d'érudition que de mystères; mais quelques vagues que paroissent ces discours, il y a bien de la *vaghezza* italienne, et même des choses bien chrétiennes à la fin. »

L'éditeur de la Bibliothèque des romans qui a donné, dans le volume de mars 1776, une analyse raisonnée du roman satirique de Rabelais, dit ici : « On voit que ceci est une satire contre l'astrologie, et les opinions si contraires à la bonne physique, qui étoient encore en vogue du temps de Rabelais. » Et c'est sans doute d'après lui qu'un autre interpréte dit, en parlant de l'île des Macréons : « On voit que l'auteur ne parle de cette île que pour en tirer la grivoise étymologie de l'*isle Maquerelle*, près Paris, pour y placer tous les sujets de l'humaine crédulité, tels que les contes des fées, des revenants, de la fable et de l'astrologie judiciaire, auxquels croyoit le bon Pantagruel. Rabelais veut faire tout voir à ses voyageurs. »

Le Duchat pense que l'île des Macréons pourroit être l'île de *Wight*. « Quelques-uns, dit-il, veulent que ce soit ici la Grande-Bretagne. D'autres, sous le nom d'*isle des Macréons*, veulent aussi comprendre la province de Bretagne, dans laquelle, de même qu'en Angleterre, les contes d'Eutrapel, chapitre xxxiii, remarquent qu'on voit encore une infinité de monuments anciens et de ces singularités dont parle le présent chapitre. Le traducteur du Rabelais en anglois croit que c'est proprement l'Angleterre, mais, quoiqu'il soit constant qu'on y vit fort vieux, ce n'est point cette raison-là qui le détermine. C'est uniquement que ceux qui sous Édouard VI, pour éviter la persécution de France, se réfugioient en Angleterre, trouvoient le se-

cret d'y prolonger une vie qui n'auroit pas manqué de leur être ôtée dans leur patrie. Ne seroit-ce pas à la lettre l'île de *Wight?* Le roman de Perceforest la nomme *isle de vie*, et ce roman, qui prolonge la vie de ses héros au-delà de plusieurs siècles, ne les fait vivre si long-temps qu'à raison du séjour qu'il leur assigne dans cette île, d'où il faut enfin les tirer pour les mettre dans la possibilité de mourir.» Mais ce n'est que par un jeu de mot, par une fausse analogie du nom de l'île de *Wight* avec le mot latin *vita*, que le roman de Perceforest a pu nommer cette île l'*île de Vie*, puisque son nom actuel vient de celui de *vectis*, barre, que les anciens lui donnoient : il n'y a donc pas le moindre rapport entre le nom de cette île et celui de l'île des Macréons.

Nous pensons, nous, que l'île des Macréons est en effet l'Angleterre, en particulier l'île angloise de Guernesey, qui a un port, une ville, un château et dix paroisses; que le nom grec de *Macrobe*, qui en est l'échevin, répond en effet au mot latin *major*, le maire, comme il le dit; que le but de l'auteur, qui étoit vieux alors, est de louer, dans ces quatre chapitres le règne de François Ier, et les héros de son temps, aux dépens de celui de Henri II, selon l'usage des vieillards qu'Horace dit être *laudatores temporis acti*; que la tempête qui a précédé la mort d'un des héros qui ont atteint le dernier âge de la vie, est celle de l'invasion de la Champagne par Charles-Quint, et de la Picardie par Henri VIII, en 1544, qui a précédé la mort de Henri VIII et celle de François Ier, arrivées en 1547, ou la tempête du luthéranisme et du calvinisme, qui a précédé la mort de Guillaume du Bellay, arrivée en 1544. Ce qui confirme que l'île des Macréons est l'Angleterre ou une île britannique, c'est que tout ce que Rabelais dit ici de l'île des Macréons, Plutarque le dit de l'île de la Grande-Bretagne, dans le livre de la Cessation des oracles, auquel Rabelais lui-même renvoie ses lecteurs, à la fin du chapitre XXVIII; c'est que nos anciens

romans de chevalerie placent dans la Grande-Bretagne la forêt d'Arnantes, et dans la Petite-Bretagne la forêt de Brocéliande, l'une et l'autre forêt également immense et merveilleuse. Voici le passage de Plutarque, d'après la traduction d'Amyot : nous l'avons déja rapporté en partie dans notre Dissertation sur le Paradis des Gaulois. Voyez le tome III des Mémoires de l'académie celtique, page 13.

«Quant à ce qu'il y ait des dæmons, et qu'ils soient mortels, j'en ay oui faire un conte à un personnage qui n'est point esventé ni menteur, c'estoit Epitherses, le père d'Æmylianus, l'orateur. Cestui Epitherses estoit de la même ville que je suis, et avoit esté mon maistre en grammaire, lequel contoit que pour aller en Italie, il s'embarqua un voyage sur une navire chargee de plusieurs marchandises et de grand nombre de passagers, et disoit que sur le soir le vent leur faillit auprès des isles Echinades, et que leur navire alla branlant tant qu'elle arriva près de Paxes, que la plus part des passagers estoient veillants, et y en avoient beaucoup qui buvoient encore, achevant de souper, quand tout soudain on entendit une haute voix, venant de l'une de ces isles de Paxes, qui appelloit Thamos si fort, qu'il n'y eut celui de la compagnie, qui n'en demeurast tout esbahi. Ce Thamos estoit un pilote egyptien, que peu de ceux qui estoient en la nef connoissoient par son nom. Pour les deux premieres fois qu'il fut appellé il ne respondit point, mais à la troisieme, si : et lors celui qui l'appelloit, renforçant sa voix, lui cria, que quand il seroit à l'endroit des basses, qu'il denonçast que le grand Pan estoit mort. Epitherses nous contoit que tous ceux qui ouirent le cri de ceste voix, en demeurerent fort esmerveillez, et entrerent là dessus en dispute, à sçavoir s'il seroit bon de faire ce qu'il commandoit ou bien de ne s'en entremettre point, ains le laisser là : finalement qu'ils resolurent ainsi, que s'ils avoient bon vent lorsqu'ils passeroient par devant

ce lieu, que Thamos passast oultre sans mot dire : mais si d'adventure il y avoit calme et qu'il ne tirast point de vent, qu'il criast tout ce qu'il avoit entendu. Quand ils furent à l'endroit de ces basses et platis, il avint qu'il ne tiroit ne vent ne halaine, et estoit la mer fort plate : par quoy ce Thamos, regardant de dessus la proue vers la terre, dit tout haut ce qu'il avoit entendu, que le grand Pan estoit mort. Il n'eut pas plus tost achevé de dire, que l'on entendit un grand bruit, non d'un seul, mais de plusieurs ensemble, qui se lamentoient et s'esbahissoient tout ensemble : et pour autant que plusieurs estoient presens, la nouvelle en fut incontinent espandue par toute la ville de Rome, tellement que l'empereur Tiberius Cæsar envoya quérir ce Thamos, et adjousta tant de foy à son dire, qu'il fit enquérir qui pourroit estre ce Pan là, et que les hommes de lettres, qui estoient en bon nombre autour de lui, furent d'opinion que ce devoit estre celui qui estoit né de Penelope et de Mercure : si y eut lors quelques uns en la compagnie qui temoignerent l'avoir autrefois oui dire au viel Æmylianus.

« Demetrius adonc conta, que alentour de l'Angleterre y a plusieurs petites isles desertes, semees çà et là par la mer, que l'on appelle au païs *les isles des dæmons et des demi dieux*, et que lui mesme, par commandement de l'empereur, alla en la plus prochaine des desertes, pour voir et enquerir que c'estoit, et trouva qu'il y avoit peu d'habitans qui estoient tenus pour saincts et inviolables par les Anglois. Peu après qu'il y fut arrivé, il dit que l'air et le temps se troubla merveilleusement, et se fit une terrible tempeste et orage de vents et de tonnerre : laquelle estant à la fin cessee, il dit que les insulaires lui asseurerent que c'estoit quelqu'un de ces dæmons et demi dieux qui estoit decedé : car ainsi comme une lampe, disoient-ils, pendant qu'elle est allumee, n'a rien qui offense personne; mais

quand elle vient à s'esteindre, elle rend une puanteur qui fasche ceux qui sont alentour : aussi les grandes ames, pendant qu'elles luisent, sont douces et gracieuses, sans fascher personne; mais quand elles viennent à s'esteindre et à defaillir, elles emeuvent comme lors de grands orages et de grandes tempestes, et bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage, qu'il y a l'une de ces isles là où Saturne est detenu prisonnier par Briareüs, qui le tient lié de sommeil, et que l'on a inventé ce moïen là de le tenir enchaisné en le faisant dormir, et qu'il y avoit autour de lui plusieurs dæmons qui estoient ses vallets et ses serviteurs. »

« Ogygie, dit encore Plutarque dans le Traité de la face de la lune, est une isle loin en mer, distante de l'Angleterre, en naviguant devers le couchant, de cinq journees de navigation, et y en a encore trois autres distantes egalement d'elle, et les unes des autres, en tirant devers l'occident estival, en l'une desquelles les barbares du païs feignent que Saturne est detenu prisonnier par Jupiter. Et pour garde, tant de lui que des isles, et de toute la mer adjacente, qui se nomme Saturnienne, le geant Ogygius ou Briareus est là colloqué, et que la grande terre ferme, par laquelle la grande mer est tout alentour circulairement bordee, et distante des autres isles de moindre espace et de celle d'Ogygie, environ cinq mille stades, à y aller en vaisseau à rames, parce que la mer y est plate et basse, difficile à naviguer aux grands vaisseaux ronds, à cause de la vase qu'y apporte la multitude des rivieres qui, venans de la grande terre, se degorgent dedans et y font de grands bancs..... Ces isles sont habitees de peuples grecs..... Les habitants en sont tenus pour saincts..... Il se presente à eux des esprits familiers et dæmons qui divisent avec eux. Ils disent que Saturne mesme y est, dedans une grande caverne d'un rocher reluisant comme s'il estoit de fin or,

endormi, parceque Jupiter lui a preparé le sommeil aulieu de fers aux pieds, pour le garder de bouger; mais qu'il y a des oiseaux qui, volans dessus, lui apportent de l'ambroisie, et que toute l'isle en est toute remplie d'une odeur et parfum admirable, qui s'espand comme une fontaine odorante hors de ceste caverne par toute l'isle, et que ces dæmons servent et font la court à Saturne, aïans esté ses courtisans et familiers amis du temps qu'il tenoit l'empire et royauté sur les hommes et sur les dieux, et qu'aïans la science de deviner les choses futures, ils en predisent beaucoup d'eux mesmes. »

D'où l'on voit que les anciens appeloient la Grande-Bretagne l'*île des Bienheureux;* qu'auprès de cette île étoient des îles nommées les *îles des Génies* et *des Héros*, et les *îles Ogygies,* dont le nom vient de ὠγύγιος, antiquus, vetustus, et est parconséquent le synonyme de *Macréon*, qui vient de μακραίων, longævus. Rabelais place ces dernières îles peu loin du port de Saint-Malo, livre II, chapitre xxv. Enfin c'étoit dans la Grande-Bretagne que les Gaulois plaçoient leur *paradis*, d'après Tzetzés, Procope, Plutarque et Strabon, comme nous l'avons prouvé dans notre Dissertation sur la situation du paradis des Gaulois.

Sus l'instant nous descendismes au port d'une isle laquelle on nommoyt l'isle des Macreons[2]. Les

[2] Gens qui vivent longuement, dit la *Briefve declaration;* et par plusieurs siècles, μακρὰ αἰὼν, et macrobes, ajoute l'Alphabet. L'île des Vieillards, comme l'explique de Marsy, d'après le texte même, qui l'explique ainsi plus loin. C'est en effet ce que signifient les noms de *macréons* et de *macrobes,* du grec μακραίων, *longævus,* de μακρὸν αἰὼν, *longum ævum,* μακρόβιος, qui vit long-temps, de μακρος βίος, longue vie. Voyez le commentaire historique.

bonnes gents du lieu nous receurent honnorablement. Ung vieil Macrobe[3] (ainsi nommoyent ils leur maistre Eschevin) vouloyt mener Pantagruel en la maison commune de la ville pour soy refreschir a son aise, et prendre sa refection. Mais il ne voulut partir du Mole que touts ses gents ne feussent en terre. Apres les avoir recongneus, commenda chascun estre mué de vestements et toutes les munitions des Naufs estre en terre exposees, a ce que toutes les chormes feissent chere lie. Ce que feut incontinent faict. Et Dieu scayt comment il y eut beu et guallé[4]. Tout le peuple du lieu apportoyt vivres en abundance. Les Pantagruelistes leur en donnoyent d'advantaige. Vray est que leurs provisions estoyent aul-

[3] Homme de longue vie. *Brief. decl.* — Voyez la note 2. Son nom est grec, et il parle l'ionique, qui est un des quatre dialectes grecs, sans doute parceque le maire de l'île étoit un savant helléniste.

[4] Il y fut bien bu, et on s'y réjouit beaucoup. Patelin, au Drapier:

> Il y aura beu et gallé
> Chez moi, ains que vous en aliez.

Lancelot du Lac, vol. III, au feuillet 46 tourné, édition de 1520 : *Au matin quand le jour apparut, coururent aux nefs les povres et les riches, entrerent dedans, et tous ceux qui en Gaule devoient passer. Si y eut assez plouré et cryé.* Et Froissart, vol. I, ch. CLXXXXIV : *Là eut tiré et escarmouché, et moult assailloient et escarmouchoient les Navarrois.* Je ne sache pas qu'il soit resté dans notre langue aucun vestige de cette façon de parler, qui, comme on voit, a eu cours en France pendant plus de trois cents ans. (L.) — Comme on y but, et comme on s'y régala et réjouit

[5] *Qui a plus n'en dict.* Ainsi finit le chap. XI de l'édit. de Valence.

cunement endommaigees par la tempeste precedente. Le repas finy, Pantagruel pria ung chascun soy mettre en office et debvoir pour reparer le bris. Ce que feirent, et de bon hayt[6]. La reparation leur estoyt facile, par ce que tout le peuple de l'isle estoyt charpentier et touts artizans, tels que voyez en l'arsenac de Venise : et l'isle grande seulement estoyt habitee en trois ports[7], dix parœces, le reste estoyt bois de haulte fustaye, et desert : comme sy feust la forest de Ardeine.

A nostre instance le vieil Macrobe monstra ce que estoyt spectable et insigne en l'isle. Et par la forest umbrageuse et deserte descouvrit plusieurs vieulx temples ruïnez, plusieurs obelisques[8], pyramides[9], monuments, et sepulchres anticques,

[6] De bonne volonté.

[7] On compte en Angleterre cinq principaux ports, et on nomme les cinq barons qui y demeurent, *les barons des cinq ports*.

[8] « Grandes et longues aiguilles de pierre, larges par le bas, et peu à peu finissantes en pointe par le hault. Vous en avez a Rome pres le temple de Saint-Pierre une entiere, et ailleurs plusieurs aultres. Sus icelles, pres le rivage de la mer, lon allumoit du feu pour luyre aux mariniers on temps de tempeste : et estoient dictes *obeliscolychnies*, comme cy dessus est escript. » *Briefve declaration.* — « Il diffère de *pyramide*, ajoute l'Alphabet, en ce que l'obélisque est d'une pièce seule, et la pyramide de plusieurs, liées avec mortier et ciment... Il appelle *obéliscolichnies* ces colonnes ou pyramides, alors que le feu étoit allumé au-dessus de leur pointe. » C'est sans doute cette note qui a fait attribuer avec raison toutes celles de la *Briefve declaration* à l'auteur lui-même, qui étoit allé à Rome, et qui en avoit publié une topographie.

avec inscriptions et epitaphes divers. Les ungs en lettres hieroglyphicques[10], les aultres en languaige ionicque, les aultres en langue arabicque, Agarene[11], Sclavonicque, et aultres. Desquels

[9] Grans bastimens de pierre ou de bricque quarrez, larges par le bas, et aigus par le hault, comme est la forme d'une flambe de feu, πῦρ. Vous en pourrez veoir plusieurs sus le Nil près le Caire. *Briefve declaration.*

[10] « Sacres sculptures. Ainsi estoient dictes les lettres des antiques saiges egyptiens : et estoient faictes des images diverses de arbres, herbes, animaulx, poissons, oiseaux, instrumens, par la nature et office des quelz estoit représenté ce qu'ilz vouloyent designer. De icelles avez veu la divise de mon seigneur l'admiral en une ancre, instrument tres poisant, et un daulphin poisson legier sus tous animaulx du monde : laquelle aussy avoit porté Octavian Auguste, voulant designer : *haste toy lentement, fays diligence paresseuse* : c'est a dire, expedie, rien ne laissant du necessaire. D'icelles entre les Grecs a escript Orus Apollon. Pietre Colonne en a plusieurs exposé en son livre tuscan intitulé *Hypnerotomachia Polyphili.* » Cette note a bien pu encore faire croire que la *Briefve declaration* étoit de Rabelais lui-même.

[11] Rabelais distingue ici la langue agarene de l'arabique. Ce qui est contre la première des remarques que le Scholiaste de Hollande a placées sous la lettre H. Peut-être a-t-il en vue la différence qu'à la mode de son tems il a déja faite liv. II, chap. 1 de l'édition gothique in-12, entre *Grecs, Arabes* et *Ethniques,* c'est-à-dire *Mahométans.* Je dis à la mode de son tems, car outre les preuves qu'on en a déja vues dans la première note sur le chapitre 1 du deuxième livre, il n'est pas jusqu'à Gratien du Pont, sieur de Drusac, qui n'ait distingué entre *Ethniques* et *Gentilles,* les histoires qu'il rapporte. Voyez ses Controverses des sexes masculin et féminin, au feuillet 11 du troisième livre, édition de 1540. (L.) — « Arabesque, car les Arabes se disent descendus d'*Hagar,* chambrière et concubine d'Abraham. » L'Alphabet, au mot *Hagarene.*—Langue que parloient les descendants d'*Agar,* concubine d'Abraham. Ce qui, suivant l'Alph.

Epistemon feit extrait curieusement. Ce pendent Panurge dist a frere Jean : icy est l'isle des Macreons. Macreon en grec signifie vieillart homme, qui ha des ans beaucoup.

Que veux tu (dist frere Jean) que j'en face?
Veulx tu que je m'en defface [12]?

Je n'estoys mie on pays lors que ainsy feut baptisee. A propous, respondit Panurge, je croy que le nom de maquerelle en est extraict. Car maquerellaige ne compete que aulx vieilles : aulx jeunes compete culletaige. Pourtant seroyt ce a penser que icy feust l'isle Maquerelle original et prototype [13] de celle qui est a Paris. Allons pescher des huytres en escalle.

de l'aut. fr., désigne la langue des Arabes, quoiqu'il paroisse que Rabelais distingue ici la langue *agarene* de l'*arabique.*» En effet, *agarene* est séparé de *arabique* par une virgule, dans l'édition de 1552, donnée de son vivant.

[12] Que m'importe? que veux-tu que j'y fasse? veux-tu que je m'en désespère? Du reste, ces deux rimes, *face* et *deffface*, sont apparemment de quelque poëte de ce tems-là. (L.) — Veux-tu que pour cela je m'arrache le visage, je me défigure la *face*.

[13] « Premiere forme, patron, modele. » *Brief. decl.* — Ce mot et quelques autres n'ont plus besoin aujourd'hui d'être expliqués; mais nous nous faisons un devoir de reproduire à leurs places toutes les explications du petit glossaire que nous venons de citer, parcequ'elles sont attribuées à Rabelais, et qu'elles ont été publiées de son vivant. Quant à *l'isle Maquerelle*, on sait que c'est ainsi en effet qu'on appeloit anciennement l'île des Cygnes, qui est située entre le Champ-de-Mars et la barrière de la Cunette. Rabelais joue ici sur le nom de *Macréons* et sur celui de *Maquerelle*.

Le vieil Macrobe en languaige ionicque demandoyt a Pantagruel comment et par quelle industrie et labeur estoyt abourdé a leur port celle journee en laquelle avoyt esté troublement de l'aer, et tempeste de mer tant horrificque? Pantagruel lui respondit que le hault Servateur avoyt eu esguard a la simplicité, et sincere affection de ses gents, lesquels ne voyageoyent pour guain ne traficque[14] de marchandise. Une et seule cause les avoyt en mer mis, sçavoir est studieux desir de veoir, apprendre, congnoistre, visiter l'oracle de Bacbuc, et avoir le mot de la bouteille, sus quelcques difficultez proposees par quelcqu'ung de la compaignie. Toutesfois ce ne avoyt esté sans grande affliction et dangier evident de naufraige. Puis lui demanda quelle cause lui sembloyt estre de cestuy espouventable fortunal, et si les mers adjacentes d'icelle isle estoyent ainsy ordinairement subjectes a tempestes, comme en la mer Oceane sont les rats de Sanmaieu[15], Maumusson[16],

[14] Traficque, trissyllabe et féminin, vient selon moi de *transnavica*, qu'on aura dit pour *transnavigatio*, comme *promissa* au lieu de *promissio*. Il s'agit ici d'un commerce maritime, et le principal trafic a toujours été celui qui s'est fait par mer. (L.) — *Trafique* doit venir plutôt de *trans facere*, faire au-delà, sur faire. Mais *non est hìc locus*.

[15] Rats de Saint-Matthieu en Bretagne, passage dangereux à cause des courans qui y sont des plus rapides. Froissart, vol. III, chap. LII : *et singlerent tant, qu'ils passerent les ras Sainct-Matthieu en Bretagne, sans peril et sans dommage.* (L.) — *San* en composi-

et en la mer Mediterranee le gouffre de Satalie[17], Montargentan[18], Plombin, Capo Melio[19] en Laconie, l'estroict de Gilbathar, le far de Messine, et aultres?

tion initiale se dit souvent pour *saint*, et *maieu* est ici pour *Matthieu*, que les Bretons appellent *Mahé*. Ce *rat* est si redouté qu'il est l'objet de trois proverbes bretons, de deux vers chacun; en voici un :

> Niscoaz den ne dremenas ar raz,
> N'en devezé aoun, pe glas.

C'est-à-dire, Personne ne passa jamais le Rat, qui n'eût ou mal ou peur. C'est sans doute pour cela qu'il y a près de ce Rat un lieu nommé Notre-Dame de *Daoulas*, nom composé de *daou*, deux, et *las*, en composition pour *glas*, douleur.

[16] Le canal ou pertuis de Maumuisson, passage des plus dangereux à cause d'une infinité de bancs et de sables mouvants dont il est couvert. Il a deux lieues de long et une de large, et il sépare les îles d'Alvert et d'Oleron. Voyez La Popelinière, liv. XLV de son *Histoire de France*. (L.) — Le *rat*, ou comme on l'appelle aujourd'hui, *le pertuis de Maumusson*, est un passage dangereux situé entre l'île d'Oléron et le cap de Maumusson en Saintonge. *Maumusson* pour *mal musson*, signifie à la lettre mauvais pertuis où l'on se *musse*, où l'on se cache.

[17] Anciennement *Attalie*, dans la Pamphylie. Il est encore aujourd'hui fort dangereux, mais, si on en croit le voyageur Villamont, il l'étoit autrefois bien davantage à cause d'un monstre marin qui y faisoit sa demeure. L'impératrice sainte Hélène, à son retour de Jérusalem, d'où elle rapportoit les clous dont Jésus-Christ avoit été attaché à la croix, y en jeta un qui a eu la vertu de rendre ce monstre si traitable, que ce n'est plus que de tems en tems qu'il se plaît encore à abîmer les navires qui l'approchent. Voyez les *Voyages de Villamont*, liv. II, chap. v. (L.)

[18] *Porto de Telamone*, dans la Toscane. (L.)

[19] *Cabo de Malvasia*, anciennement *Malleum promontorium*. (L.)

CHAPITRE XXVI.

Comment le bon Macrobe racompte a Pantagruel le manoir et discession [1] des Heroes.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le bon *Macrobe*, maire de l'île des Macréons, apprend à Pantagruel, et ses compagnons, qu'ils sont dans une terre actuellement déserte et habitée seulement par les démons et les héros; que tant qu'ils vivent ce n'est que joie et abondance dans le pays, mais qu'arrivant le trépas de quelqu'un d'eux, on y est frappé de toute sorte de maux, orages et calamités, et que c'est là vraisemblablement la cause de l'affreuse tempête qu'ils ont essuyée. Dans ce chapitre et les deux suivants, l'auteur, entièrement dévoué au cardinal du Bellay, a cherché à faire sa cour à ce prélat, en faisant l'éloge de Guillaume du Bellay son frère, et celui du régne précédent. Il y fait aussi la censure des préjugés de son temps, qui étoient de croire à l'astrologie judiciaire, à l'influence des cométes et autres météores, sur les évènements importants de la vie, préjugés alors très à la mode, surtout à la cour. Il met tous ces contes bleus dans l'île des Vieillards, sans doute parceque les récits merveilleux sont ordinairement de leur goût, et font même souvent partie de leur croyance.

[1] Sortie de ce monde des héros.

Adoncques respondit le bon Macrobe : amis peregrins, icy est une des isles Sporades, non de vos Sporades qui sont en la mer Carpathie : mais des Sporades[2] de l'Ocean, jadis riche, frequente, opulente, marchande, populeuse, et subjecte au dominateur de Bretaigne. Maintenant par laps de temps, et sus la declination[3] du monde, paovre et deserte comme voyez.

En ceste obscure forest, que voyez longue et ample plus de soixante et dix-huict mille parasanges[4], est l'habitation des demons et heroës. Lesquels sont devenus vieulx : et croyons plus ne luysant le Comete[5] presentement, lequel nous appareut par trois entiers jours precedens, que hier en soit mort quelqu'ung. Au trespas duquel soit excitee[6] cette horrible tempeste qu'avez pati. Car eulx vivents tout bien abunde en ce lieu et aultres isles voisines : et en mer est bonache et

[2] « A græco σποράδην, lat. *passim*, gall. *par cy, par là*. L'autheur donne ce nom à certaines isles qui sont esparses çà et là en la mer. » *Alph.*—Ce sont sans doute les îles Cassitérides des anciens, nommées *Sorlingues* de nos jours par les Anglois, situées au-dessus du cap Lézard. Ces îles étoient jadis *riches, frequentes, opulentes, marchandes*, à cause du commerce de l'étain dont elles tiroient leur nom.

[3] La décadence, le déclin du monde.

[4] « Entre les Perses estoit une mesure des chemins contenente trente stades. Hérodote, lib. II. » *Brief. decl.*

[5] Vu que la comète a cessé de luire.

[6] A été excitée. Et plus loin *bonache* pour *bonace; vimeres* pour desastres; *fortunal* pour bourasque.

serenité continuelle. Au trespas d'ung chascun d'iceulx ordinairement oyons nous par la forest grandes et pitoyables lamentations, et voyons en terre pestes, vimeres et afflictions, en l'aer troublement et tenebres : en mer tempeste et fortunal.

Il y ha, dist Pantagruel, de l'apparence en ce que dictes. Car comme la torche[7] ou la chandelle tout le temps qu'elle est vivente et ardente, luist ez assistants, esclaire tout au tour, delecte ung chascun, et a chascun expose son service et sa clarté, ne faict mal ne desplaisir a personne: sus l'instant qu'elle est estaincte, par sa fumee et evaporation elle infectionne l'aer, elle nuit es assistants et a ung chascun desplaist. Ainsy est il de ces ames nobles et insignes. Tout le temps qu'elles habitent leur corps, est leur demeure pacifique, utile, delectable, honorable : sus l'heure de leur discession[8], communement adviennent par les isles, et continents grans troublements en l'aer, tenebres, fouldres, gresles : en terre concussions, tremblements, estonnements : en mer fortunal et tempestes, avecques lamentations des peuples, mutations des religions, transports des royaulmes, et eversions des republicques.

[7] Comparaison prise de Plutarque, dans le discours des Oracles qui ont cessé. (L.)

[8] Décès.

Nous, dist Epistemon, en avons n'aguieres veu l'experience on deceds du preux et docte chevalier Guillaume du Bellay[9], lequel vivent, France

[9] Marot, dans sa complainte sur la mort du général Guillaume Preud'homme :

..... De sa bouche à grand' peine
Eut hors ce mot, qu'ils veirent en la plaine
Venir plus clair que nul ruby ballay
L'esprit du preux Guillaume du Bellay.
Tant travaillé des guerres piedmontoises,
Qu'à peine eust sceu encor aller deux toises :
Si se vint mettre avec eux à repos,
Larmes laissant à souldars et supposts,
Laissant en France et en Piedmont ennuy;
Mais non laissant homme semblable à luy. (L.)

—Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, lieutenant-général du roi en Piémont, frère du cardinal du Bellay, fut un des plus braves hommes de son siècle. Il joignoit à la valeur beaucoup d'esprit et de connoissances, comme ses Mémoires en font foi. Il fut envoyé plusieurs fois en Allemagne; et dans toutes les diètes où il assista, il soutint avec beaucoup de dignité les intérêts et la gloire de la France. De Marsy. — Ce du Bellay, grand homme de guerre, grand politique et bon écrivain, étoit frère du cardinal Jean du Bellay (le frère Jean des Entommures), tous deux protecteurs de Rabelais: c'est pourquoi cet auteur en parle toujours avantageusement. Il mourut le 9 janvier 1543. Nous avons de lui des *Mémoires*, imprimés en sept volumes in-12, en 1757, *Instruction sur le faict de la guerre*, Paris, 1548, in-folio, et *Epitome de l'Histoire des Gaules*, imprimé avec ses Opuscules en 1556, in-4°. Il est un des premiers écrivains qui aient révoqué en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc, et cependant il y avoit à peine un siècle que cette héroïne s'étoit rendue célèbre. Ce qui nous fait penser que le peuple, et ensuite les historiens, auront chargé son histoire de circonstances fabuleuses, et des merveilles analogues de la Pallas de l'ancienne mythologie, comme cela est arrivé à nombre de personnages célèbres de l'histoire, entre autres à Alexandre et à Charlemagne.

estoyt en telle felicité, que tout le monde avoyt sus elle envie, tout le monde se y rallioyt[10], tout le monde la redoubtoyt. Soubdain apres son trespas elle ha esté en mespris[11] de tout le monde bien longuement.

Ainsy, dist Pantagruel, mort[12] Anchises a Drepani en Sicile, la tempeste donna terrible vexation a Eneas. C'est paradventure la cause pourquoy Herodes le tyrant et cruel roi de Judee soy voyant prest de mort horrible et espouventable en nature (car il mourut d'une phthiriasis mangé des verms et des poulx, comme paravant estoyent morts L. Sylla[13], Pherecydes Syrien[14], precepteur de Pythagoras[15], le poëte gregeois Alcman[16], et

[10] Recouroit à elle, et recherchoit sa protection (L.)

[11] Tôt après la mort de Guillaume du Bellai, l'empereur Charles V contraignit le duc de Cléves de renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France, et comme le roi François Ier passoit pour avoir attiré dans la Méditerranée et jusque devant le château de Nice le corsaire Barberousse, l'empereur, alors tout puissant en Allemagne, n'empêcha pas seulement que les ambassadeurs que le roi envoyoit à la diéte ne missént le pied dans l'empire, il s'en fallut peu même qu'un héraut, qu'ils avoient envoyé demander pour eux des passeports, ne fût pendu sans aucune autre forme de procès, tant l'empereur s'étoit rendu absolu en Allemagne depuis la mort de M. de Langey, qui, se trouvant à toutes les diétes, ne manquoit pas, tout en représentant aux Allemands leurs véritables intérêts, de soutenir dans ces assemblées la gloire et les intérêts de la France. (L.)

[12] Anchise étant mort.

[13] Voyez Pline, liv. XI, chap. XXXIII, et liv. XXVI, chap. XIII. (L.)

[14] Voyez Pline, liv. VII, chap. LI. (L.)

[15] Voyez Pline, liv. II, chap. LXXIX. (L.)

aultres) et prevoyant que a sa mort les Juifs feroyent feux de joye, feit en son serrail de toutes les villes, bourgades, et chasteaulx de Judee touts les nobles et magistrats convenir, soubs couleur et occasion fraudulente de leur vouloir choses d'importance communicquer pour le regime et tuition[17] de la province. Iceulx venus et comparents en personnes feit en l'Hippodrome[18] du serrail reserrer. Puis dist a sa sœur Salomé, et a son mari Alexandre : Je suis asseuré que de ma mort les Juifs se esjouïront : mais si entendre voulez, et executer ce que vous diray, mes exeques[19] seront honorables, et y sera lamentation publicque. Sus l'instant que seray trespassé, faictes par les archiers de ma guarde, esquels j'en ay expresse commission donné, tuer touts ces nobles et magistrats, qui sont ceans reserrez. Ainsy faisans toute Judee maulgre soy en deuil et lamentation sera, et semblera ez estrangiers, que ce soit a cause de mon trespas : comme si quelcque ame heroïcque feust decedee.

Aultant en affectoyt ung desesperé tyrant quand il dist : Moy mourant la terre soit avec le feu meslee; c'est a dire, perisse tout le monde. Lequel mot Neron[20] le truant changea disant,

[16] Voyez Pline, liv. IX, chap. XXXIII. (L.)

[17] Conservation. — [18] En l'hippodrome. — [19] Obsèques.

[20] Plus bas encore, chapitre XXXIV, *le truant Commodus empereur*

moy vivant : comme atteste Suetone[21]. Cette detestable parole, de laquelle parlent Cicero, *lib.* 3 *de finibus*, et Seneque, *lib.* 2 de Clemence, est par Dion Nicæus[22] et Suidas attribuee a l'empereur Tibere.

à Romme. Et au livre III, chapitre III : *cette trüandaille de monde qui rien ne preste. Truant* signifie proprement un *coquin*, un *belître;* mais ce mot vient de *tributum*, et il veut dire *ignoble*, un vilain, qui paie taille ou *tribut.* C'est l'opposé à gentil, épithète que nos vieux livres joignent volontiers au nom de *roi.* (L.)

[21] Au chap. XXXVI de la *Vie de Néron.* (L.)

[22] Au liv. XXXVIII de son *Histoire romaine.* (L.)

CHAPITRE XXVII.

Comment Pantagruel raisonne sus la discession des ames heroicques : et des prodiges horrificques qui precedarent le trespas du feu seigneur de Langey.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel croit, d'après les récits de *Macrobe*, que les comètes et les autres météores ne se montrent que pour annoncer aux hommes les évènements importants, tels que les tempêtes, les calamités, la mort des grands personnages; et que l'effroi que ces malheurs causent au commun des hommes, prouvent qu'ils ne sont pas dignes de les posséder. Quoique Macrobe prétende que les ames des héros soient mortelles, au bout d'un très long temps, Pantagruel croit toute ame immortelle de sa nature. C'est particulièrement dans ce chapitre que Pantagruel se montre entiché de l'astrologie. Henri II, qui est le vrai Pantagruel, croyoit de même à l'astrologie judiciaire, aux devins, et autres charlataneries de cette espèce; aussi l'auteur, en plusieurs endroits, dit-il de son Pantagruel, que *c'estoit bien le meilleur petit et grand bonhommet qui oncques ceignist l'espee, ou qui fust d'ici au bout d'ung baston.* Livre III, chapitre II. Ce qui montre bien l'opinion qu'il en avoit. Si Henri II se fût reconnu sous ce nom !

« J'ai ouï conter, dit Brantôme, que quelques années

avant qu'il mourût (Henri II), il y eut un devin qui lui prédit qu'il devoit mourir en duel et combat singulier..... Et sans avoir égard à ce que lui avoit dit M. le Connétable, il donna cette prophétie à garder à M. de l'Aubépine, et voulut qu'il la serrât pour quand il la lui demanderoit.....» Voyez Brantôme, tome VIII, pages 103 et 104. Il y avoit donc alors des devins qui exerçoient librement leur art jusque dans le palais du roi.

Je ne vouldroys, dist Pantagruel continuant, n'avoir pati la tormente maritime, laquelle tant nous ha vexez et travaillez, pour non entendre ce que nous dict ce bon Macrobe. Encore suis je facilement induict a croire ce qu'il nous ha dict du comete[1] veu en l'aer par certains jours precedents telle discession. Car aulcunes telles ames tant sont nobles, precieuses, et heroïcques, que de leur deslogement et trespas nous est certains jours devant donnee signification des cieulx. Et comme le prudent medecin voyant par les signes prognostics son malade entrer en decours de mort, par quelcques jours devant advertist les femmes, enfans, parens, et amis du

[1] Ici, et au chapitre précédent, comete est masculin; mais au chapitre XXIII du livre I, et au chapitre III de la Progn. Pantagr., il est féminin dans toutes les éditions, excepté dans celle de 1553. (L.) — De la comète vue en l'air pendant certains jours qui précèdent tel décès.

deceds imminent du mary, pere, ou prochain : affin qu'en ce reste de temps qu'il ha de vivre, ils l'admonnestent donner ordre a sa maison, exhorter et benistre[2] ses enfans, recommander la viduité de sa femme, declairer ce qu'il sçaura estre necessaire a l'entretenement des pupilles, et ne soit de mort surprins sans tester et ordonner de son ame et de sa maison : semblablement les cieulx benevoles comme joyeulx de la nouvelle reception de ces beates ames, avant leur deceds semblent faire feux de joye par tels cometes, et apparitions meteores ; lesquelles voulent[3] les cieulx estre aulx humains pour prognostic certain et veridicque prediction, que dedens peu de jours telles venerables ames laisseront leurs corps et la terre.

Ne plus ne moins que jadis en Athenes les juges areopagites ballotants pour le jugement des criminels prisonniers, usoyent de certaines notes selon la varieté des sentences : par Θ [4], si-

[2] Benir : comme *tortre* pour *tordre*.

[3] Il y a *voulent* dans les éditions de 1553 et 1559, et c'est ainsi qu'il faut lire. *Voulant*, comme on lit dans les nouvelles et dans celle de 1596, est une faute de quelqu'un qui n'a pas compris que dans le vieux langage on disoit *voulent* et *voulenté* pour *veulent* et *volonté*. (L.) — On lit aussi *voulent* pour *veulent* dans l'édition de 1552.

[4] Du grec Θάνατος, la mort. C'est donc un Θ, et non pas un O, comme on lit dans toutes les éditions que j'ai vues, et c'est à la signi-

gnifians condemnation a mort: par T[5], absolution : par A[6], ampliation : sçavoir est, quand le cas n'estoyt encores liquidé. Icelles publicquement exposees estoyent d'esmoy et pensement les parens, amis, et aultres curieux d'entendre quelle seroyt l'issuë et jugement des malfaicteurs detenus en prison. Ainsy par tels cometes, comme par notes ætherees, disent les cieulx tacitement: Hommes mortels, si de cestes[7] heureuses ames voulez chose aulcune sçavoir, apprendre, entendre, congnoistre, preveoir touchant le bien et utilité publicque ou privee, faictes diligence de vous representer a elles, et d'elles response avoir. Car la fin et catastrophe de la comedie ap-

fication du *théta* dans les jugemens des Grecs que fait allusion ce vers de Perse :

> Et potis es vitio nigrum præfigere theta. (L.)

— Il paroît que Le Duchat n'a pas vu l'édition de 1552, puisqu'il y a ici un Θ dans cette édition, et non un O. Cette lettre étant l'initiale du mot grec Θάνατος, étoit un signe de condamnation à mort.

[5] En grec Τελέωσις. (L.)

[6] Rabelais s'est trompé, après Érasme, qui n'a pas eu un texte bien correct d'Asconius. Ce grammairien ne dit rien absolument de ce qui se trouve ici dans Rabelais, et dans les adages d'Érasme, chil. I, cent. 5, chap. LVI, puisque l'A, selon lui, est la marque de l'absolution, C de la condamnation, et que les deux lettres N L, savoir *non liquet*, désignent l'ampliation. (L.) — C'est-à-dire plus *ample* informé.

[7] *Cestes* pour *ces*, comme au chapitre suivant *vostres colonels*, pour *vos colonels*. Les Languedociens disent encore, *ce sont vostres affaires*. (L.)

proche. Icelle passee, en vain vous les regretterez.

Font d'adventaige. C'est que pour declairer la terre et gents terriens n'estre dignes de sa presence, compaignie, et fruition de telles insignes ames, l'estonnent et espouventent par prodiges, portentes [8], monstres, et aultres precedents signes formez contre tout ordre de nature. Ce que veismes plusieurs jours avant le departement de celle tant illustre, genereuse, et heroïcque ame du docte et preux chevalier de Langey duquel vous avez parlé.

Il m'en soubvient, dist Epistemon, et encores me frissonne et tremble le cueur dedans sa capsule, quand je pense ez prodiges tant divers et horrificques lesquels veismes apertement cinq et six jours avant son depart. De mode que les seigneurs de Assier [9], Chemant [10], Mailly le borgne [11],

[8] Présages : du latin *portenta*.

[9] François de Genouillac, de Saint-Haliert, seigneur d'Assier, tué à la bataille de Cerizolles le 14 d'avril 1544. Il étoit fils unique de Jaques de Genouillac, grand-maître de l'artillerie et grand-écuyer. Voyez Guill. Paradin, liv. IV, chap. v de l'Histoire de son temps. (L.)

[10] François Erault, seigneur de *Chemant*, maître des requêtes, président en la cour du parlement de Turin, et garde des sceaux. Il fut destitué en 1544, et mourut à Châlons le 3 septembre de la même année. Il fut un des exécuteurs du testament de Guillaume du Bellai, qui, par le même testament, fait à Turin le 13 de novembre 1542, lui lègue cent volumes de ses lettres, à choisir, laissant le surplus de ces mêmes lettres à Jaques d'Aunai, seigneur de Villeneuve-la-Guyart. Voyez l'*Hist. chronol. de la chancellerie de France*, Paris, 1676, pag. 96. Brantôme, homm. Ill. Franç., tom. II, p. 320,

Saint Ayl[12], Villeneuve-la-Guyart[13], maistre Gabriel medicin de Savillan[14], Rabelais[15], Cohuau, Massuau[16], Majorici, Bullou[17], Cercu, dict bour-

où il parle d'un autre M. Erraut, ou d'Erraut, le nomme mal M. *de Rodes*. Voyez les Comm. du maréchal de Montluc, liv. I. (L.)

[11] Ils étoient deux frères, dont celui-ci, commissaire de l'artillerie à la bataille de Cerizolles, y marcha avec huit pièces de campagne à la tête du bataillon des Gruiers. Voyez les Mémoires de Mart. du Bellai, liv. X, et les Commentaires du maréchal de Montluc, liv. I. (L.)

[12] Saint-Aignan peut-être, comme au prologue du livre IV. (L.) — Le Duchat se trompe en confondant le nom de *Saint-Ayl* avec celui de *Saint-Aignan* : il s'agit ici du seigneur de Saint-Ayl, qui est un village situé sur la route d'Orléans à Meung.

[13] Jaques d'Aunai, seigneur de Villeneuve-la-Guyart, fils de la sœur de Guillaume du Bellai, lequel, outre le legs qui concerne Jaques d'Aunai dans l'article de M. de Chemant, donne à ce gentilhomme son neveu un harnois doré, un coursier, un roussin, un cheval d'Espagne, et un cheval turc. Ce Jaques d'Aunai mourut sans enfans, et l'aînée de ses sœurs, nommée Gabrielle, mariée à Jaques, seigneur de Goüé et de Fougerolles au Bas-Maine, succéda à la terre de Villeneuve-la-Guyart, qui, à cause de la mère du sieur de Baugi, petite-fille de ce seigneur de Goüé, appartient présentement à ce gentilhomme, gendre de M. du Fourny, auditeur des comptes de Paris. (L.)

[14] Gabriel Taphenon, médecin. Guillaume du Bellai, son maître, lui legue cinquante écus-sol une fois payez. (L.)

[15] Guillaume du Bellai lui legue cinquante livres tournois de rente annuelle, jusqu'à ce qu'il ait en bénéfices au moins trois cents livres de revenu. (L.) — On voit, par ce trait, que Rabelais affecte par-tout de se mettre au nombre des amis et serviteurs de tous les rejetons de la famille des Langey-du Bellay, et qu'il ne fut point ingrat envers son bienfaiteur, dont il fait ici le plus grand éloge, ce qui fait le sien en même temps.

[16] Il a traduit les Stratagèmes de Langey, du latin de Rabelais, sous ce titre : *Stratagèmes, c'est-à-dire proesses et ruses de guerre*

guemaistre, François Proust, Ferron[18], Charles Girard, François Bourré[19], et tant d'aultres amis, domesticques, et serviteurs du defunct, touts ef-

du preux et très célèbre chevalier Langey, on commencement de la tierce guerre cesarienne, traduit du latin de Fr. Rabelais, par Claude Massuau. Lyon, Seb. Gryph. 1542. Nous avons cette traduction dans notre bibliothèque, sous le titre de *Discipline militaire*, in-8°. Lyon 1592; et il en existe une autre édition de 1551, in-folio; mais, comme le remarque M. L. D., l'original latin n'a pas été imprimé. Il seroit bien à desirer qu'il se retrouvât. On croit que Massuau étoit Manceau.

[17] Guillaume du Bellai lui lègue un harnois doré, le coursier de Geyselles, et un des grands chevaux de son écurie. (L.)

[18] Ce doit être le père ou le frère d'Armand Du Ferron, conseiller au parlement de Bordeaux, qui mourut en 1563, à quarante-huit ans, et qui est auteur d'une continuation, en latin, de l'histoire de Paul-Émile, et d'autres ouvrages, qui lui firent donner, par Scaliger, le surnom d'*Atticus*. Son père étoit aussi conseiller au parlement. Armand du Ferron n'avoit que vingt ans en 1543, époque de la mort de Langey.

[19] Je n'oserois avancer qu'il fût descendu de Jean Bourré, secrétaire du roi Louis XI, général de ses finances, et seigneur du Plessis, surnommé *Bourré*, à cause qu'il bâtit le château : ni qu'il ait été le père du jeune M. de Jarzay, qui fut tué d'un coup de pistolet, par les huguenots, au siége de Rouen ; la postérité duquel s'étant rendue illustre par sa valeur et par ses alliances avec les maisons de la Jaille, dont elle prit les armes, de Maillé et de la Tour-Landry, est fondue dans la maison des Roches-Pichomel du Plessis, dont est descendu M. le marquis de Jarzay, dans l'Anjou. (L.) — Il semble, d'après Le Duchat, que Jean Bourré fut surnommé *Bourré* à cause qu'il bâtit le château de Plessis : ce devoit être plutôt à cause du village de *Bourré-sur-Cher*, près de Montrichard, dont il étoit peut-être seigneur, et d'où il a pu tirer les pierres pour faire bâtir le château de Plessis-les-Tours. On tire de Bourré de belles pierres de craie pour bâtir; et on y recueille un vin blanc *bourru*, mais très bon, qui a bien pu donner le nom à cette commune.

frayez se regardoyent les ungs les aultres en silence sans mot dire de bouche, mais bien touts pensants et prevoyants en leurs entendements que de brief seroyt France privee d'ung tant parfaict et necessaire chevalier a sa gloire et protection, et que les cieulx le repetoyent comme a eulx deu par proprieté naturelle.

Huppe de froc[20], dist frere Jean, je veulx devenir clerc sur mes vieulx jours. J'ai assez belle entendouoire, voire.

Je vous demande en demandant[21],
Comme le roy a son sergent[22],
Et la royne a son enfant,

Ces heroes icy et semidieux desquels avez parlé, peuvent ils par mort finir? Par nettre dene[23], je pensoys en pensaroys[24] qu'ils feussent immortels,

[20] Ménage, au mot *froc*, dans son Dictionnaire étymologique, remarque qu'il y avoit anciennement une *touffe* au bout des *frocs*. C'est par cette touffe, espèce de huppe, que jure frère Jean. (L.)

[21] Dites-moi sérieusement. Cette façon de parler revient encore dans le prologue du livre V; elle fait allusion à la clause des lettres royaux, *si vous mandons et commandons*. (L.)

[22] Valet. Du latin *serviens*, dont on a fait aussi *servant*, mot dont les paysans lorrains se servent pour désigner leurs valets. L'ancienne histoire de Saint-Denys dit que Philippe-Auguste chassa de France tous les Juifs, parcequ'ils avoient des *sergens* et des chambrières chrétiennes. Voyez Bodin, livre I, chapitre v, de sa République. (L.) — Proverbe du temps, qui annonce l'autorité de celui qui demande.

[23] Par Notre Dame.

[24] Je pensois et repensois. Plus bas, livre V, chapitre xxxvi. Pa-

comme beaulx anges, Dieu me le veuille pardonner. Mais ce reverendissime Macrobe dict qu'ils meurent finablement. Non touts, respondit Pantagruel. Les Stoïciens les disoyent touts estre mortels, ung excepté, qui seul est immortel, impassible, invisible.

Pindarus apertement dist ez deesses[25] Hamadryades plus de fil, c'est a dire plus de vie, n'estre fillé de la quenouille et fillasse des Destinees et Parces iniques, que ez arbres par elles conservees. Ce sont Chesnes, desquels elles nasquirent selon l'opinion de Callimachus, et de Pausanias *in Phoci*. Esquels consent Martianus Capella. Quant aulx Semidieux, Panes, Satyres, Sylvains, Follets[26], Egipanes, Nymphes, Heroes, et Demons, plusieurs ont par la somme totalle resultante des eages divers supputez par Hesiode compté leurs vies estre de 9720 ans[27] : nombre

nurge dit à la dame Lanterne, sa conductrice, que Dieu lui *rendra* en son grand *rendouer* la rétribution des peines qu'elle a prises pour lui. Ces expressions ne conviennent qu'à des gens du caractère de frère Jean et de Panurge. (L.) — L'auteur nomme ici le pays des Pensées, *le Pensarois*, comme il nomme, livre I, chapitre VI, le pays des bons Buveurs, *le Bibarois*, en jouant sur les mots.

[25] Que pour les déesses hamadryades plus de fil, c'est-à-dire plus de vie, n'est filé de la, etc., que pour les arbres, etc.

[26] De *Faunulettus*. Fol vient pareillement de *Faunulus*, diminutif de *Faunus*. (L.) — *Fol* vient de *follis*, ballon ; une tête folle ressemble en effet à un ballon.

[27] La somme totale de 9,720 ans résulte en effet de

$$(4 \times 20 + 1) \times 3 \times 8 \times 5,$$

composé de unité passante en quadrinité, et la quadrinité entiere quatre fois en soy doublee, puis le tout cinq fois multiplié par solides triangles. Voyez Plutarche on livre de la cessation des Oracles.

Cela, dist frere Jean, n'est poinct matiere de breviaire. Je n'en croy sinon ce que vous plaira. Je croy, dist Pantagruel, que toutes ames intellectives sont exemptes des cizeaulx d'Atropos. Toutes sont immortelles : anges, demons et humaines. Je vous diray toutesfois une histoire bien estrange, mais escripte et asseuree par plusieurs doctes et sçavans historiographes a ce propous.

comme l'a très bien remarqué M. D. L.; et comme il est facile de le vérifier. L'auteur, par le petit détail dans lequel il entre à ce sujet, donne à entendre que l'art des devins de son temps ne lui étoit pas inconnu.

CHAPITRE XXVIII.

Comment Pantagruel racompte une pitoyable histoire touchant le trespas des Heroes.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le récit que l'auteur fait faire ici par Pantagruel de la merveilleuse histoire du *grand-Pan*, est tiré de Plutarque. Voyez le commentaire historique du chapitre xxv. Ce récit fait voir que Henri II, figuré par Pantagruel, étoit bien crédule, et qu'il étoit lui-même fortement entiché des préjugés de l'astrologie judiciaire, qui en effet s'identifient avec ceux de la chevalerie, dont il faisoit profession.

Epitherses[1], pere de Emilian Rheteur, navigant de Grece en Italie dedans une nauf chargee de diverses marchandises et plusieurs voyagiers, sus le soir cessant le vent aupres des isles Echinades, lesquelles sont entre la Moree et Tunis,

[1] Voyez Plutarque, dans son Traité des oracles qui ont cessé. (L.) — Épitherses, célèbre grammairien, natif de Chéronée. Plutarque fut son disciple.

feut leur nauf portee pres de Paxes. Estant la abourdee, aulcuns des voyagiers dormants, aultres veiglants, aultres beuvants et souppants, feut de l'isle de Paxes[2] ouïe une voix de quelcqu'un qui haultement appeloyt Thamoun[3]. Auquel cri touts feurent espouventez. Cestuy Thamous estoyt leur pilot natif de Egypte; mais non congneu de nom, fors a quelcques ungs des voyagiers. Feut secondement ouie ceste voix: laquelle appeloyt Thamoun en cris horrificques. Personne ne respondent, mais touts restants en silence et trepidation, en tierce[4] fois ceste voix feut ouïe plus terrible que devant. Donc advint que Thamous respondit : Je suis icy, que me demandes-tu? que veulx-tu que je fasse? Lors feut icelle voix plus haultement ouïe, luy disant et commandant, quand il seroyt en Palodes[5] publier et dire que Pan le grand dieu estoyt mort[6].

[2] Nom de deux îles inhabitées, entre celles de Saint-Maur et de Corfou.

[3] C'est Thamous qui étoit le dieu Pan de l'Égypte. Rabelais l'appelle *Thamoun* à l'accusatif, *Thamous* au nominatif, comme le fait Plutarque, d'où cette fable est tirée.

[4] Une troisième fois.

[5] Ce pays de l'Égypte nous est inconnu; mais comme c'est évidemment le même nom que celui de *Pelodes*, qui en grec signifie vaseux, boueux, et qui est le nom d'un port de l'Épire, et d'un golfe de la Susiane, nous pensons que ce pourroit être le Delta ou au moins le nome dont *Pelusium* étoit la capitale, vu que le nom de cette ville dérive également de πηλός, boue. C'est aussi le sens qu'ont chez nous les noms du pays de *Bray* et de celui de la *Brie*.

Ceste parolle entendue, disoyt Epitherses, touts les nauchiers et voyagiers s'estre esbahis et grandement effrayez : Et entre eulx deliberants quel seroyt meilleur ou taire ou publier ce que avoyt esté commandé, dist Thamous son advis estre, advenant que lors ils eussent vent en pouppe, passer oultre sans mot dire : advenant qu'il feust calme en mer, signifier ce qu'ils avoyent ouï. Quand donc feurent pres Palodes advint qu'ils n'eurent ne vent ne courant. Adoncques Thamous montant en prore[7], et en terre projectant sa veue, dist ainsy qu'il luy estoyt commandé, que Pan le grand estoyt mort. Il n'avoyt encore achevé le dernier mot quand feurent entendus grands souspirs, grandes lamentations et effroys en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble.

Ceste nouvelle (parce que plusieurs avoyent esté presents) feut bien toust divulguee en Rome. Et envoya Tibere Cæsar lors empereur en Rome querir cestuy Thamous. Et l'avoir entendu parler adjousta foy a ses parolles. Et se guementant[8] ez gents doctes qui pour lors estoyent en sa court et en Rome et en bon nombre, qui estoyt cestuy

[6] Dans la mort du grand Pan, arrivée sous Tibère César, et dont on trouve l'histoire dans Plutarque, plusieurs ont cru voir la mort de Jésus-Christ, ou une allégorie semblable.

[7] Sur la proue et jetant sa vue en terre.

[8] S'informant aux gens.

Pan, trouva par leur rapport qu'il avoyt esté fils de Mercure et de Penelope. Ainsi auparavant l'avoyent escript Herodote [9] et Ciceron on tiers livre de la nature des Dieulx.

Toutesfois je le interpreteroys de celluy grand servateur [10] des fideles, qui feut en Judee ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prebstres, et moynes de la loy mosaïcque. Et ne me semble l'interpretation abhorrente. Car a bon droict peult il estre en languaige gregeois dict Pan. Veu qu'il est le nostre Tout [11], tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que esperons est luy, en luy, de luy, par luy. C'est le bon Pan, le grand pasteur, qui, comme atteste le bergier passionné Coridon, non seulement ha en amour et affection ses brebis, mais aussi les bergiers [12]. A la mort duquel feurent plaincts [13], soupirs, effroys et lamen-

[9] Livre II, page 165 de l'édition de H. Étienne, 1592, et Cicéron, etc.

[10] « Rabelais n'est pas le premier, dit M. D. L., qui ait eu l'idée d'appliquer ce trait fabuleux de Plutarque à un personnage allégorique, sur lequel tous les écrivains de l'antiquité ont gardé le silence le plus absolu. »

[11] Vu qu'il est notre *tout* : *pan* en grec signifie *tout*. C'est ainsi qu'on nomme un pasteur fabuleux à Chauny, *Tout-le-monde*, et qu'on y dit proverbialement : *Le vacher de Chauny, Tout-le-monde*.

[12] C'est la pensée de Virgile :

Pan, curat oves, oviumque magistros.....

ECLOGUE II.

[13] Plaintes.

tations en toute la machine de l'univers, cieulx, terre, mer, enfers. A ceste mienne interpretation compete le temps. Car cestuy tresbon, tresgrand Pan, nostre unicque servateur mourut ez Hierusalem, regnant en Rome Tibere Cæsar.

Pantagruel, ce propous fini, resta en silence et profunde contemplation. Peu de temps apres nous veismes les larmes[14] decouller de ses œilz grosses comme œufs de austruche[15]. Je me donne a Dieu, si j'en mens d'ung seul mot.

[14]* Lorque plus haut, livre III, chapitre II, Rabelais dépeint Pantagruel comme le *meilleur petit et grand bon homme qui oncq ceignit epee*, il semble vouloir insinuer que les grandes qualités de ce prince étoient mêlées de beaucoup de petitesses. Ici il le fait pleurer par tendresse de tempéramment. (L.) — L'auteur, par ces expressions, a bien l'air de traiter ces larmes de foiblesse et de crédulité, qui formoient en effet le caractère de Henri II.

[15] Ils ont communément six à sept pouces de long sur cinq de large ; mais il y en a de si prodigieusement gros, que chaque moitié peut couvrir la tête d'une personne. Voyez Lucien au discours des Dipsodes. (L.)

CHAPITRE XXIX.

Comment Pantagruel passa l'isle de Tapinois, en laquelle regnoyt Quaresmeprenant.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Les vaisseaux réparés ont repris leur route. Xenomanes fait observer de loin aux voyageurs l'île de *Tapinois*, où régne *Quaresmeprenant*. Rabelais fait ici contre le carême une sortie très vive, qui prouve qu'il ne faisoit pas beaucoup de cas de cette institution, non plus que de celui qui l'avoit inventée. Il profite de l'occasion pour tomber sur les moines, et en même temps sur Calvin.

Cette allégorie est très claire. L'île de *Tapinois* ou des dévots, mortifiés par l'abstinence et le jeune, en laquelle régne *Quaresmeprenant*, que l'auteur a soin de placer immédiatement après l'île des *Macréons*, où l'on rencontre les plus absurdes préjugés, n'est qu'une allégorie du carême et de ses austérités, et la censure de ses abus. Les andouilles farfelues ou lutines de l'*isle Farouche*, sont, par opposition au carême, les organes de la concupiscence, qui se trouvent fort mal des dures lois de l'abstinence et du jeûne, et se mettent volontiers sous la protection de Mardi-Gras, *son bon voisin et ancien ami*. Le frère Jean propose à Panurge de combattre et anéantir Carêmeprenant; mais ce dernier lui en fait sentir le danger: allusion aux dangers de fronder,

en général, les rits de l'église, en particulier ceux de l'abstinence et du jeûne, et à l'hypocrisie du cardinal de Lorraine, qui, dans ses plus grands déportements, se paroit toujours du manteau de la religion.

Tous les commentateurs s'accordent à voir dans l'île de Tapinois, le pays des hypocrites; mais l'auteur fait ailleurs (chapitre LXIII) la description de l'île de l'Hypocrisie, sous le nom hébreu de *Caneph*, et *tapinois* est un mot françois qui vient de *tapir*, et non du grec. « On veut que l'île de Tapinois, dit Bernier, soit le pays des hypocrites *à notatione nominis;* parceque *tapinosis* signifie humilité, *tapinoo*, in terram decumbo; et que Carêmeprenant y règne parceque le carême disparoît après les fêtes mobiles. Le reste, jusqu'au chapitre XXX, n'est que railleries du carême faites par des libertins, si elles ne sont de Rabelais. Visions, au reste, qui ont bien de la conformité avec celles de Lucien. Mais si tout cela est de Rabelais, j'en suis d'autant plus surpris qu'étant habile homme, il devoit savoir que le carême est d'une sainte et ancienne institution...... Il finit le chapitre XXXII par des invectives, où il n'épargne pas plus le moine Putherbe, qu'il fait Calvin, et tous ceux qui s'étoient déclarés contre lui. »

« De l'île des Macréons, dit Le Motteux, Pantagruel arrive à celle de Tapinois, en laquelle régnoit *Quaresme prenant*, qui est mis ici pour le *carême*, parcequ'il l'est effectivement pour une partie de l'église romaine : je veux dire pour les moines et pour le clergé dont le jeûne commence plutôt que celui des laïques, et pour qui le mardigras est un jour d'humiliation, le véritable jour des cendres. Aussi Rabelais oppose-t-il son *Quaresmeprenant* au *mardi-gras*. Je trouve, dans un livre intitulé l'*Héraclite français*, que le cardinal de Lorraine ayant donné à trois ecclésiastiques les évêchés de Metz, de Toul, et de Verdun, mais en se réservant une partie si considérable du re-

venu, qu'il ne leur restoit presque que les titres, on les appela *les évêques de carême-prenant*, pour dire qu'ils avoient la mine aussi maigre et aussi affamée que s'ils eussent été réduits à un carême perpétuel. Je ne crois pourtant pas que Rabelais ait pensé à eux. Je croirois plutôt que son dessein est de tourner en ridicule la superstition des catholiques au sujet du carême. De là le portrait grotesque de *Quaresmeprenant* dans les chapitres XXX, XXXI et XXXII. Ce qu'il y a de fou dans ce portrait, étoit pour faire prendre le change à ses ennemis, et pour pouvoir dire en cas de besoin que c'étoit un pur badinage; car il étoit dangereux d'attaquer les bigots sur un point de cette importance. »

« *Xenomanes*, l'un des plus expérimentés de la troupe, déconseille à Pantagruel, dans le chapitre XXIX, d'aller dans l'*isle de Tapinois en laquelle regnoit Quaresmeprenant*: et cela, *tant pour le grand destour du chemin* (ils vouloient arriver au séjour de la Vérité) *que pour le maigre passetemps qu'il dist estre en toute l'isle et court du Seigneur. Vous y verrez*, disoit-il, *pour tout potaige ung grand avalleur de pois gris..... confalonnier des Ichtyophages..... fouetteur de petits enfants* (parceque en carême l'on fait pénitence et l'on se fustige); *calcineur de cendres* (allusion au mercredi des cendres); *foisonnant en pardons, indulgences et stations:* ce qui fait dire de lui, dans le chapitre XXX, qu'*estant marié avec la Myquaresme*, il *engendra seulement nombre de adverbes locaulx*, par lesquels j'entends les stations, les églises, les chapelles, les *lieux* où il faut que le sot peuple s'arrête pour gagner des indulgences. Xénomanes dit encore, dans le chapitre XXIX, que *Quaresmeprenant jamais ne se trouve aulx nopces.* Mais comme il faut rendre justice à tout le monde, fût-ce au diable, *vray est*, ajoute-t-il, *que c'est le plus industrieux faiseur de lardoires et brochettes qui soit en quarante royaulmes.* C'est que les bouchers n'ont alors presque pas autre chose à faire. *Il ha guerre sempiternelle*

contre les *Andouilles farfelues*, parceque en carême toute sorte de chair, au moins de chair morte, est défendue au peuple. *Frère Jean*, qui est toujours entreprenant, et qui va vite en besogne, se déclare contre le Carême : *Sacmentons ce grand villain*, dit-il; mais *Panurge*, qui est toujours timide et circonspect, ne pense pas de même. *Combattre Quaresmeprenant*, dit-il, *de par touts les diables! Je ne suis sy fol et hardy ensemble.* »

« Si quelqu'un, au reste, me demande, continue Le Motteux, pourquoi l'île de *Quaresmeprenant* est appelée l'*isle de Tapinois*, je répondrai par une observation qu'on a faite avant moi : c'est qu'il y a beaucoup de rapport entre *Tapinois* et le mot grec *Tapeinosis*, qui signifie *humilité, humiliation*; d'où je conclurai qu'autant que le Carême trouve son régne dans l'humiliation et dans le jeûne, autant peut-on dire, en style allégorique, par allusion à *Tapeinosis*, qu'il règne dans l'île de *Tapinois*. Ajoutez que le carême étant haut ou bas, selon le temps des fêtes mobiles, on peut dire encore, conformément à l'Alphabet de l'auteur françois, que le carême avance et recule, qu'il se hausse et se baisse ou se *tapit* en quelque sorte comme un homme qui feroit quelque chose *en tapinois*. »

« Rabelais, dit de Marsy, pour mieux envelopper les traits hardis que renferme ce chapitre, et les quatre suivants, donne au carême le nom de *Quaresmeprenant*, sous lequel on entend ordinairement les derniers jours du carnaval. Ce Xenomanes, qui désigne Luther, va s'expliquer sur le carême avec la même hardiesse que ce réformateur. Le carême, selon Luther, et tant d'autres austérités de ce genre, sont des pratiques inutiles, de nul mérite, et qui bien loin d'abréger les voies du ciel, ne font que *détourner* du chemin. On va voir que Rabelais pensoit sur cet article comme Luther..... S'il a personnifié le *carême*, s'il l'a anatomisé, quant aux parties internes et externes, s'il a

décrit jusqu'aux qualités de son ame et de son esprit, ce n'a été que pour en faire un personnage ridicule, bizarre, monstrueux, et pour faire dire à ses lecteurs : *Voila une estrange et monstrueuse membreure d'homme!* Je n'impute rien à Rabelais. Quiconque lira attentivement ces quatre chapitres, portera le même jugement que moi. Le portrait de Carêmeprenant est terminé par le conte allégorique d'*Amodunt* et de *Discordance*, épilogue digne du reste. »

Les naufs du joyeulx convoy refaictes et reparees : les victuailles refraischies : les macreons plus que contents et satisfaicts de la despense que y avoit faict Pantagruel : nos gents plus joyeulx que de coustume, au jour subsequent feut voile faicte au serain et delicieux Aguyon [1], en grande alegresse. Sus le hault du jour feut par Xenomanes [2] monstré de loing l'isle de Tapinoys [3] en laquelle regnoyt Quaresmeprenant : duquel Pan-

[1] Ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire; mais ce doit être le même qu'*Aguillon*, *Agulhon*, qu'on a dit pour *aiguillon*, qui pique, qui stimule, d'où *aguillonner* pour *aiguillonner* : l'*aguillon de nature, igniculus,* dans Monnet. C'est donc un vent frais et piquant. « *Aguyon* entre les Bretons et Normands mariniers, dit l'auteur de la *Briefve déclaration* et de l'ancien *Alphabet* de Rabelais, est un vent doux, serein et plaisant, comme en terre est le zéphire. » Ceci écrit, nous lisons dans le glossaire de M. D. L., que ce mot se trouve en ce sens dans Cotgrave. Un autre interprète prétend que c'est un vent de côte, parcequ'il croit son nom dérivé du grec ἀγὴ, rivage.

[2]* *Xenomanes* est, selon nous, le connétable de Montmorenci. C'est, selon un interprète, le duc de Guise.

[3]* Le séjour des moines, qu'au chapitre XLVI, du livre III, et au

tagruel avoyt aultresfois ouï parler, et l'eust voluntiers veu en personne, ne feust que Xenomanes l'en decouraigea, tant pour le grand destour du chemin, que pour le maigre passetemps[4] qu'il dist estre en toute l'isle et court du seigneur. Vous y voyrrez, disoyt-il, pour tout potaige ung grand avalleur de pois gris[5], ung grand cacquerotier[6], ung grand preneur de taulpes[7], ung grand boteleur de foin[8], ung demy geant a poil

prologue du livre IV, Rabelais appelle *taupetiers*, et leurs églises *taupetières*, à cause qu'ils y sont renfermés (*tapis*) comme des *taupes* dans leurs trous. C'est dans leurs couvents où doit régner l'abstinence des viandes, que le Carême est censé avoir choisi sa demeure. (L.) — « Viel mot français qui signifie secrètement et en cachette. Aucuns le tirent du verbe grec ταπεινόω, c'est-à-dire abaisser, mettre par terre; d'où vient qu'on dit le plus souvent il s'est tapi, c'est-à-dire il s'est couché à terre pour se cacher, et la figure grecque ταπείνωσις, signifie humilité, abaissement. Or, parceque Quaresme-prenant s'enfuit après les festes mobiles (parceque dès-lors qu'elles sont arrivées il n'est plus nouvelle de Quaresme-prenant), comme dit l'autheur au chapitre XXIX du livre IV, et semble par ce moyen qu'il voudroit se cacher, ores s'advançant et ores se reculant : voilà pourquoi il le fait habiter en l'isle de Tapinois. » *Alphabet.*

4* Le tems se passe chez les moines à manger maigre. (L.) — Ce maigre passetemps est le temps du carême qui dure toute l'année pour quelques moines.

5* En carême les pois sont gris, et anciennement le potage y étoit défendu. (L.)

6* Cacque-ruptier. En carême on rompt et on défonce les caques de harengs. (L.) — C'est-à-dire un grand enfonceur de caques de harengs, pour *ruptier*, du latin *caque-ruptor.*; par conséquent grand mangeur de harengs. La *Briefve déclaration* met ici en note : *Cacquerotier*, porte-enseigne, tuscan.

7* Le carême est la saison de toute l'année où l'on prend le plus

follet et double tonsure extraict de lanternoys[9], bien grand lanternier[10] : confalonnier[11] des Ich-

de taupes. D'ailleurs on appelle preneur de taupes un *songe-creux*, tel qu'un jeûneur qui n'a rien dans l'estomac, et comme est un superstitieux qui veut se rappeler tous les péchés de sa vie pour s'en confesser à pâque. Mais ici les preneurs de taupes, sont principalement les bigots, qui sur la fin du carême courrent aux églises après les moines, qui s'y tiennent dans les confessionnaux comme les *taupes* dans leurs trous. (L.) — C'est-à-dire grand attrapeur de sots et d'imbécilles, que l'auteur assimile à la taupe qui ne voit goutte.

8* Le foin commençant à devenir rare en carême, on ne le vend plus guère que par *bottes*. (L.) — Probablement pour dire un grand consommateur de légumes, herbes et racines.

9* Rabelais appelle le carême un *demi geant a poil follet*, à cause de sa longueur, et parcequ'il n'y a pas long-temps qu'il est sur le pied où on le voit aujourd'hui, et parceque ceux qui ont établi le carême sont les ecclésiastiques, gens *tonsurez* qu'ailleurs il traite de *lanterniers*, c'est aussi selon lui un géant à double tonsure, extrait de Lanternois. (L.) — *Demi géant à poil follet*, pour exprimer l'état de foiblesse de ceux qui font le carême dans toute sa rigueur. « *Demi géant*, dit de Marsy (qui croit que Xenomanes est Luther), par rapport à sa longueur; *a poil follet*, eu égard à son institution moderne (c'est Rabelais, ou si l'on veut Luther qui parle); *a double tonsure*, parcequ'il a été institué par des ecclésiastiques ou gens *tonsurez; extraict de Lanternois, grand lanternier*, etc. Luther n'a rien dit de plus hardi.

10* Il lanterne ceux qui l'observent, et comme d'ailleurs il y a en carême plusieurs dévotions nocturnes, on y voit des *lanternes* à proportion. (L.) — C'est-à-dire un grand porteur de lanternes et de cierges, à cause des nombreux offices et processions du carême qui exigent beaucoup de lumières.

11* Un confalonnier est un homme qui porte l'étendart à la tête d'une troupe. Rabelais appelle de ce nom le premier jour de carême, parcequ'il en précède plusieurs autres où l'on mange toujours du poisson. (L.) — C'est-à-dire porte-étendart ou capitaine des mangeurs de poisson, aliment du carême..

thyophages[12] : dictateur de Moustardoys[13] : fouetteur de petits enfants[14] : calcineur de cendres[15] : pere et nourrisson des medicins[16] : foisonnant en pardons, indulgences et stations[17] : homme de bien : bon catholic, de grande devotion. Il pleure les trois parts du jour. Jamais ne se trouve aulx nopces[18]. Vray est que c'est le plus indus-

[12] Les Ichthyophages étoient un peuple de l'Éthiopie, qui ne vivoit que de poisson, comme l'indique leur nom composé de ἰχθὺς, poisson, φάγω, je mange; mais l'auteur attribue ici ce nom à ceux qui cheminent sous l'enseigne de Carêmeprenant. « Gens vivans de poissons, dit la *Briefve declaration*, en Éthiopie intérieure, près l'Océan occidental. Ptolem., lib. IV, cap. IX, Strab., lib. XV. »

[13] Parcequ'en plusieurs mets de carême il entre de la moutarde. (L.)

[14] En partie parceque le jeûne et les viandes de carême, comme bilieuses, excitent la colère des pères et des maîtres d'école. En partie aussi parceque durant la semaine sainte, la fouetterie redouble chez les farfadets et autres coiffés du béguin d'innocence. Voyez plus bas chapitre LXVI. (L.) — Les aliments du carême étant plus échauffants, allument la bile des maîtres, et leurs disciples s'en ressentent.

[15] Tant à cause des *cendres* qu'on va prendre à l'église le premier jour de carême, que parceque y ayant en carême beaucoup de *cendres* dans les foyers, c'est le temps ou jamais de les calciner pour s'en servir aux lessives. (L.) — Allusion au mercredi des cendres.

[16] Au chapitre XXIX du livre V, ce sont les viandes qu'on a mangées en carême qui engendrent les maladies de toute l'année. (L.)

[17] En temps de carême on court aux *stations* pour gagner les *pardons* et les *indulgences*, dont abonde chaque église particulière. (L.)

[18] L'église défend de se marier en carême. (L.)

trieux faiseur de lardouoires[19] et brochettes qui soyt en quarante royaulmes[20].

Il y ha environ six ans que passant par Tapinois j'en emportay une grosse[21], et la donnay aulx bouchers de Quande. Ilz les estimarent beaucoup, et non sans cause. Je vous en monstreray a nostre retour deux attachees sus le grand portail[22].

Les aliments desquels il se paist, sont aubers[23] sallez, casquets, morions[24] sallez, et salades sallees. Dont quelcquefois patit une lourde pisse-

[19]* C'est en carême, et principalement sur sa fin, que les bouchers prennent leur temps pour faire des brochettes, et pour remplacer celles qui manquent à leurs étaux. Les cuisiniers et les rotisseurs choisissent le même temps pour cela, et pour faire nouvelle provision de lardoires et de brochettes à retrousser la volaille. (L.) — Le grand faiseur de *lardoires* et *brochettes*, est toujours carême-prenant, dont le régime échauffant *ad libidinem et erectionem provocat*. De là les belles et bonnes lardoires et brochettes de Carême-prenant.

[20] Hyperbole imitée du roman du Galien restauré, chapitre XVIII. Il s'en voit une assez pareille dans Perceforest, volume II, chapitre LVI. (L.)

[21] Une *grosse* de lardoires, douze douzaines. (L.)

[22] Il est possible qu'en effet on voie des lardoires sur le grand portail de l'église de Cande. Ce portail, qui est en pierres de taille, est couvert de statues et de sculptures.

[23]* Toutes viandes de carême indigestes et de haut goût, dont les noms sont communs à autant de différentes sortes de *casques* accompagnés de leur coiffe de maille qu'on appeloit *salade*. (L.)

[24] On appelle *morion* une espèce de casque, mais sous le nom de *morions salez* on peut aussi entendre de petites *morilles* salées pour l'hiver. (L.)

chaulde[25]. Ses habillements sont joyeulx, tant en façon, comme en couleur. Car il porte gris et froid[26] : rien devant, et rien darriere[27], ses manches de mesme.

Vous me ferez plaisir, dist Pantagruel, si comme m'avez exposé ses vestements, ses aliments, sa maniere de faire, et ses passetemps : aussy me exposez sa forme et corpulence en toutes ses parties. Je t'en prie, Couillette, dist frere Jean, car je l'ai trouvé dedans mon breviaire : et s'enfuit apres les festes mobiles. Voluntiers, respondit Xenomanes. Nous en oirons par adventure plus amplement parler passants l'isle Farouche[28], en laquelle dominent les Andouilles[29]

[25] C'est ainsi qu'il dit dans la Prognostication, chapitre III : « Et mourra a l'hospital un grand marault tout catharré et crouste levee. »

[26]* Le temps de carême est le plus souvent *gris et froid*, mais ce n'est apparemment pas tout ce que veut dire Rabelais. Ma pensée est qu'encore ici il fait allusion à la régle de Saint-François qui oblige les frères *gris* à ne porter point de linge, et à redoubler en carême la discipline sur leur chair nue. (L.) — C'est-à-dire que le carême est presque toujours accompagné d'un temps gris et froid ; c'est la queue de l'hiver. Un habit gris et froid.

[27] C'est-à-dire qu'il ne s'habille presque point par esprit de pénitence.

[28]* L'île Farouche, dont Niphleseth est reine, est l'île de Cythère, des plaisirs et de la volupté, par opposition à l'île des Tapinois qui est celle de la mortification de la chair, de l'abstinence et du jeûne. Voyez chapitre xxxiii et xxxix.

[29]* C'est-à-dire les *andouilles farfouillantes*, ce qui est le propre

farfelues ses ennemies mortelles : contre lesquelles il ha guerre sempiternelle. Et ne feust l'aide du noble Mardigras, leur protecteur et bon voisin, ce grand lanternier Quaresmeprenant les eust ja pieça exterminees de leur manoir.

Sont elles,

demandoyt frere Jean,

Masles ou femelles?
Anges ou mortelles?
Femmes ou pucelles?

Elles sont, respondit Xenomanes, femelles en sexe[30], mortelles en conditions : aulcunes pucelles, autres non. Je me donne au diable, dist frere Jean, si je ne suis pour elles. Quel desordre est ce en nature faire guerre contre les femmes? Retournons. Sacmentons[31] ce grand villain.

de l'andouille de nature comme de tous les reptiles ; ce qui suit prouve que c'est bien là le sens de l'auteur.

30 * *Mentula* est en effet du *sexe* féminin.

31 « C'est-à-dire assommer subitement, ainsi que faisoit le hérault d'armes entre les Romains, qui assommoit un porc avec un gros caillou, lorsqu'il faisoit les cérémonies pour ratifier le traité de paix avec quelque autre nation. Premier donc que de tuer le porc, ce fecial, c'est-à-dire ce hérault d'armes demandoit qu'on luy apportast du *sagmen*, c'est-à-dire de la vervaine, et si tost qu'il l'avoit reçue, il donnoit au porc, sur la teste, le coup de pierre, et soudain l'assommoit. De ce *sagmen* ou vervaine est peut-être tiré le mot de *sacmenter ;* toutefois s'escrivant par *c*, il le faut tirer de cet encouragement qu'on donne aux soldats à la prise d'une ville, quand on leur crie *à sac*, *à sac*, afin que proprement ils passent tout au

Combattre Quaresmeprenant, dist Panurge, de par touts les diables! Je ne suis pas si fol et hardy[32] ensemble. *Quid juris*, si nous trouvions enveloppez entre Andouilles et Quaresmeprenant? Entre l'enclume et les marteaulx[33]? Cancre. Houstez vous de la. Tirons oultre. Adieu, vous dis,

fil de l'épée. » *Briefve declaration.* — C'est cette dernière étymologie que nous adoptons; *sacquement* s'est dit pour *sac*, et en vient, comme *vestimentum* vient de *vestis*. On lit dans Alain Chartier: *Codrus changea son habit royal en vesture de sacquement, afin que nul ne l'épargnast.* Et dans le dialogue de la langue tolosaine, *sacment* est interprété par brigand, coupe-jarret. Le même mot se trouve dans Monstrelet. *Sacmenter* qui en est dérivé, signifie donc *saccager*, mettre à sac; comme assassin, dont on a cherché jusqu'ici l'étymologie en vain dans différentes langues, et que le peuple dit encore pour *assassinat*, doit venir de *à sac seing*, c'est-à-dire *seing*, signe ou signal donné pour mettre *à sac*. Le Duchat s'est donc trompé à l'article de *sacquement*, dans Ménage, en faisant venir ce mot « du saxon *sacqs-man*, comme qui diroit, un aventurier qui n'a que la cappe et l'épée. »

32* Le cardinal de Lorraine, le vrai Panurge, grand inquisiteur de la foi en France, n'avoit garde de combattre Carêmeprenant. Voyez l'histoire de France de Vély, tome 31, page 96.

33* C'est Carêmeprenant ou la superstition qui frappe et qui persécute. Les andouilles, c'est-à-dire les prétendus hérétiques, sont la partie souffrante. Bèze, tome II, page 3 de son histoire Ecclésiastique raconte qu'à propos du massacre de Vassi, tout fraîchement commis de propos délibéré par les ordres du duc de Guise, le roi de Navarre voulant lui persuader qu'il étoit du devoir des Huguenots, s'ils étoient la vraie église, comme ils s'en vantoient, de souffrir sans se plaindre ni vouloir s'en venger: *Sire*, lui repliqua-t-il, *c'est à la vérité à l'église de Dieu d'endurer les coups et non pas d'en donner; mais aussi vous plaira il vous souvenir que c'est une enclume qui a usé beaucoup de marteaux.* Belle et tout ensemble hardie repartie! Aussi est-ce sous l'idée qu'elle donne de l'Église, qu'au devant de

Quaresmeprenant. Je vous recommande les Andouilles : et n'oubliez pas les Boudins.

chaque volume de l'histoire Ecclésiastique de Bèze, sont représentés trois hommes armés, qui usent force marteaux à vouloir briser une enclume, avec ces mots autour de l'estampe :

Plus à me frapper on s'amuse,
Tant plus de marteaux on y use. (L.)

CHAPITRE XXX.

Comment par Xenomanes est anatomisé et descript Quaresmeprenant.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'auteur fait anatomiser ici Carême-Prenant par le voyageur *Xenomanes*, et lui trouve toutes les parties internes du corps, macérées, amaigries, enfin conformes à ce que prescrit l'église romaine, dans le carême, temps de pénitence et de mortification de la chair. Il dit, entre autres choses, que sa cervelle est grosse comme la couille gauche d'un ciron, ce qui veut dire qu'il n'a point de cervelle ou de sens commun, et ensuite qu'il avoit le reste des parties internes de même maigreur. L'inventeur du carême, comme on voit, n'avoit pas un grand jugement aux yeux de Rabelais.

« C'est ordinairement le carnaval, dit Le Duchat, et en particulier le *mardi-gras* qu'on désigne sous le nom de *carême-prenant;* mais ici ce doit être le jour des *cendres*, ou même le Carême en personne, puisqu'il est mis en opposition avec le Mardi-Gras, protecteur des Andouilles. Ainsi, le portrait grotesque que fait ici Xénomanes de la figure de Carême-Prenant ne pouvant se rapporter aux extravagantes mascarades du carnaval, il faut que d'un côté ce portrait regarde la bizarrerie de l'habit des moines en gé-

néral, à qui leurs règles prescrivent un carême continuel, et de l'autre, l'erreur de ceux qui font consister une bonne partie de la religion chrétienne dans l'observation du carême et de ses dévotions. »

« Rabelais, ajoute l'abbé de Marsy, entraîné par les nouvelles opinions, regardoit le carême, non seulement comme une institution humaine, mais comme une austérité superstitieuse et déraisonnable. On voit, par ce qu'il dit ici, quel cas il faisoit du jugement de ses instituteurs, puisqu'il compare la cervelle de *Quaresme-Prenant, en grandeur et vigueur,* à celle d'un ciron. Au reste, de tous les articles qui composent ce chapitre et le suivant, il n'y en a qu'un très petit nombre dignes de remarque, et dans lesquels Rabelais développe sa pensée d'une manière assez sensible. Tout le reste n'est qu'une charge en apparence fort extravagante, mais qui au fond sert d'enveloppe, et même, s'il étoit besoin, d'excuse à l'auteur. C'est dans cet esprit qu'il faut lire ces deux chapitres, sans quoi ils paroîtront d'une insipidité et d'une platitude pitoyables, même après le soin que j'ai pris de les abréger considérablement dans mon édition. »

Quaresmeprenant, dist Xenomanes, quant aulx parties internes, ha, au moins de mon temps avoit, la cervelle[1] en grandeur, couleur, substance et vigueur semblable au couillon guausche d'ung ciron masle.

Les ventricules d'icelle, comme ung tirefond[2].

[1] * Qui que ce soit qui ait inventé le carême, il ne passoit pas dans l'esprit de Rabelais pour un homme d'un grand jugement. (L.) — L'auteur veut dire que carême-prenant est *un sans-cervelle.*

[2] Instrument de tonnelier.

L'excrescence vermiforme, comme ung pillemaille[3].

Les membranes, comme la cocqueluche[4] d'ung moine.

L'entonnouoir, comme ung oiseau[5] de masson.

La voulte, comme ung guoimphe[6].

Le conare, comme ung veze.

Le rets admirable, comme ung chanfrain.

Les additaments mammillaires, comme ung bobelin[7].

Les tympanes, comme ung moulinet.

Les os petreux, comme ung plumail.

La nucque, comme ung fallot.

Les ners, comme ung robinet.

La luette, comme une sarbataine[8].

Le palat, comme une moufle[9].

[3] Un maillet à jouer au mail. De *pila*, et de *malleus*. Le jeu même s'appelloit *palemail*, ou, comme a écrit Nicot, *palemaille*. (L.)

[4] Le capuchon.

[5] L'auge de maçon est en effet en entonnoir.

[6] Du grec *γόμφος*, *cuneus*, *clavus*, d'où nous avons fait aussi *gond*.

[7] Vieux cuir. De *bubulus*, ou de *bubalinus*. (L.)

[8] Manque dans les nouvelles éditions. (L.) — C'est un long tube pour souffler le feu.

[9]* Cet article, qui manque aussi dans les nouvelles éditions, veut dire qu'il faut que Carême-prenant ait le palais bien insensible, puisque les mets les plus salez et les plus épicez ne le picotent seulement pas. Au chap. XXIII du liv. V, on lit de la dame Quintes-

La salive, comme une navette.
Les amygdales, comme lunettes[10] a un œil.
Le isthme[11], comme une pourtouoire.
Le gouzier, comme ung panier vendangeret.
L'estomach, comme ung bauldrier.
Le pylore[12], comme une fourche fiere.
L'aspre artere, comme ung gouet[13].
Le guaviet, comme ung peloton d'estouppes.
Le poulmon, comme une aumusse.
Le cueur, comme une chasuble.
Le mediastin, comme ung guodet.
La plevre, comme ung bec de corbin.
Les arteres, comme une cappe de Biart[14].
Le diaphragme, comme ung bonnet a la coquarde[15].

sence, qu'elle avoit le gosier doublé de satin cramoisi, à petites nervûres et cannetilles d'or, et les dents d'yvoire. (L.)

[10] « Ce passage et celui du liv. V, chap. XXVII où il est dit que les frères Fredons *dormans avoient bezicles au nez, ou lunettes pour le pire*, fait voir, dit Le Duchat, dans Ménage, que ce qu'on appelloit *lunettes* du temps de Rabelais, c'étoit des lunettes à un seul verre; les bézicles d'alors étant proprement nos lunettes d'aujourd'hui: et parconséquent il semble que Rabelais dérivoit *lunettes* d'*unus* (oculus), et *bezicles* de *bis oculi.* » La conséquence que Le Duchat tire ici pour l'étymologie de *lunettes* est aussi mal fondée que l'étymologie qu'il donne de ce mot, qui est évidemment le diminutif de *lune*.

[11] L'entrée du gosier. (L.)

[12] L'orifice inférieur de l'estomac. (L.)

[13] Comme une serpe.

[14] Comme une cape du Béarn.

[15] Sorte d'ancien bonnet fort lourd, où il y avoit derrière un re-

Le foye, comme une bezaguë.
Les venes, comme ung chassis.
La ratelle, comme ung courquallet[16].
Les boyaulx, comme ung tramail.
Le fiel, comme une dolouoire.
La fressure, comme ung guantelet.
Le mesantere, comme une mitre Abbatiale.
L'intestin jeun, comme ung daviet.
L'intestin borgne, comme ung plastron.
Le colon, comme une briade.
Le boyau culier, comme ung bourrabaquin[17] monachal.
Les roignons, comme une truelle.
Les lumbes, comme ung cathenat[18].

bras doublé de frise rouge, dans lequel rebras il entroit jusqu'à une demi-aune de drap. Louïs Goyon, qui donne cette description des anciens *bonnets à la coquarde*, ajoute qu'il vit un jour à Paris un de ces bonnets qui pesoit quatre livres dix onces. Voyez ses *Diverses Leçons*, liv. II, chap. VI. (L.)

[16] Courcaillet, appeau qui fait *courir* ou accourir les *cailles*.

[17] Grand verre à boire, de la figure d'un canon de mousquet. *Bicchier grande, fatto à guisa di cannone*, dit Ant. Oudin. Ce mot au reste, vient de l'espagnol *borracha*, qui signifie un flacon de cuir. Voyez Ménage au mot BOURRIQUE. (L.) — « J'ai donné, dit de Marsy, dans le premier chapitre de ce livre, mes conjectures sur la signification de ce mot; mais Le Duchat a beaucoup mieux rencontré que moi. » C'est ainsi qu'il faut avouer ses erreurs.

[18] Cadenas, qu'on a écrit aussi *cadenat*, et qui se dit *catenaccio* en italien: du latin *catena*, chaîne. Passerat remarque, sur Properce 654, que les serrures n'étoient anciennement attachées aux portes qu'avec des chaînes.

Les pores ureteres, comme une cramailliere.

Les venes emulgentes, comme deux glyphoueres[19].

Les vases spermaticques, comme ung guasteau feuilleté.

Les parastates, comme ung pot a plume[20].

La vessie, comme ung arc a jallet[21].

Le coul d'icelle, comme ung batail.

Le mirach[22], comme ung chappeau albanois.

Le siphach[23], comme ung brassal.

Les muscles, comme ung soufflet.

Les tendons, comme ung guand d'oiseau.

[19] D'*oculi feria*. On appelle *clifoire* en Anjou et à Bourges ce qu'on appelle à Paris une *calonnière* et en Normandie une *saquebute*, qui est un petit canon de sureau, avec lequel les petits enfants et les badins jettent de l'eau au nez des passans. Voyez Ménage, au mot CLIFOIRE. (L.) — L'étymologie que donne Le Duchat de ce mot est ridicule: *glyphouère* ou *clifoire* vient de *cliquer* pour *claquer*, en *foirant*. *Calonnière* est pour *canonnière*, et *saquebute* vient de *saquer* tirer, et de *but*, qui tire au but.

[20] C'est une fort grande urne. Tant qu'elle est entière, et bien conditionnée on s'en sert en Poitou, et en Touraine à couler la lessive. Lorsqu'elle est fêlée, ou ébrêchée, elle sert encore à mettre en réserve des plumes qu'on destine à des lits. (L.)

[21] C'est une arbalète à jallet. *Jallet* vient de *jaillir*, qu'on disoit *jallir* autrefois, et qui vient de *jaculum*, javelot.

[22] Mirach est un mot arabe, dont voici la signification, comme l'a donnée *Leonellus Faventinus*, en son *De medendis morbis*, part. I, chap. L. *Mirach*, dit-il, *dicitur pars ventris exterior, composita ex cute, pinguedine, et octo musculis ventris.* (L.)

[23] *Est Siphac*, dit le même auteur, *panniculus nervosus, solidus, continens inter se zirbum, stomachum, et hepar.* (L.)

Les ligaments, comme une escarcelle.
Les os, comme cassemuzeaulx.
La mouelle, comme ung bissac.
Les cartilages, comme une tortue de guarigues[24].
Les adenes, comme une serpe.
Les esperits animaulx, comme grands coups de poing.
Les esperits vitaulx, comme longues chiquenauldes.
Le sang bouillant, comme nazardes multipliees.
L'urine, comme ung papefigue.
La geniture, comme ung cent de clous a latte.

Et me contoyt sa nourrice, qu'il estant marié avecques La Myquaresmes[25], engendra

[24] Sorte de tortuë terrestre. Elle est plus petite que la tortuë d'eau, a l'écaille plus belle, et le ventre jaunâtre. On en voit beaucoup en Languedoc, où on appelle *garrigues* les landes et les brossailles. (L.)

[25]* De tout le carême, il n'y a que la mi-carême, où, dans la communion de Rome, il soit permis de se marier. C'est ce qui a fait naître à Rabelais la pensée de marier ce jour-là (*le jour de la Mi-Carême*) avec *Quaresmeprenant*, ou le carême : et comme le carême est stérile en fait de nôces, de là vient que d'un tel mariage il ne provient que des adverbes *locaux*, et certains jeûnes doubles ; les jeûnes commençant en effet à se renforcer après la mi-carême, et chacun voulant savoir *d'où* l'on vient, *où* l'on *va*, et *par où* il faut aller pour gagner les indulgences. (L.) — « Les stations et indulgences, d'où on vient, où on va, et par où il faut aller pour gagner les indulgences. Quaresme-prenant estant marié avec la Mi-carême engendra seulement

seullement nombre de adverbes locaulx, et certains jeusnes doubles.

La memoire avoyt, comme une escharpe.

Le sens commun, comme ung bourdon.

L'imagination, comme ung quarillonnement de cloches.

Les pensees, comme ung vol d'estourneaulx.

La conscience, comme ung denigement de heronneaulx.

Les deliberations comme une pochee d'orgues[26].

La repentance[27], comme l'équippage d'ung double canon.

Les entreprinses, comme la saboure d'ung guallion.

L'entendement[28], comme ung breviaire dessiré.

Les intelligences, comme Limaz sortants des fraires[29].

La volunté, comme trois noix et une escuelle.

Le desir, comme six boteaulx de sainct foing.

nombre d'adverbes locaux et certains jeûnes doubles. » Alph. — Le Motteux entend aussi par adverbes locaux « les stations, les églises, les chapelles, les saints *lieux*, où il faut que le peuple s'arrête pour gagner les indulgences. » Mais, comme on voit, le premier mérite de cette explication appartient à l'auteur de l'*Alphabet*.

[26] Un sac d'orge. Les Tourangeaux parlent de la sorte. (L.)

[27] Tardive et d'un grand appareil. (L.)

[28] Émoussé. (L.)

[29] Fraises.

Le jugement, comme ung chaussepied.
La discretion, comme une moufle.
La raison, comme ung tabouret[30].

30* Ce qui ne donne pas une grande idée de la raison de Carême-prenant, ainsi que toute cette kirielle de comparaisons de ses autres facultés.

CHAPITRE XXXI.

Anatomie de Quaresmeprenant quant aux parties externes.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Xénomanes fait l'anatomie des parties externes du corps de Carême-prenant, comme il vient de faire celle des parties internes, et obtient le même résultat. Il trouve, en toutes ses parties, ce monstre d'une extrême maigreur, ce qui n'étonne personne.

Quaresmeprenant, disoit Xenomanes continuant, quant aulx parties externes, estoit ung peu mieulx proportionné, exceptez les sept coustes [1] qu'il avoit oultre la forme commune des humains.

Les orteils avoit comme une espinette organisee.

Les ongles, comme une vrille.

[1]* Ces sept côtes sont évidemment les sept semaines d'austérités du carême, qui, pour les dévots, commencent dès le dimanche gras.

Les pieds, comme une guinterne [2].
Les talons, comme une massue.
La plante, comme ung creziou [3].
Les jambes, comme ung leurre.
Les genoilz, comme ung escabeau.
Les cuisses, comme ung crenequin [4].
Les anches, comme ung vibrequin.
Le ventre a poulaines [5], boutonné selon la mode anticque, et ceinct a l'antibust [6].

[2] Guitarre : *guinterne* ne vient pas de *cytharina*, comme le croit Ménage, mais de *guiterre* pour *guitarre* de *cythara*, par le nasalement de l'*i*, et le changement de l'*r* en *n*.

[3] Comme une lampe à crochet. De Marsy a traduit *creziou* creuset, d'après le dictionnaire de Ménage; mais nous pensons qu'il s'est trompé. Ce mot est encore en usage en Savoie dans le sens que nous lui donnons. Nous n'ignorons pas cependant que Ménage prétend qu'un *creuset* se nomme *creziou* à Lyon et en Dauphiné; ce qui ne l'empêche pas d'avouer avec bonne foi qu'ici la signification de *creziou* ne lui est pas connue.

[4] *Crennequin* est comme aucuns l'interprètent, une espèce d'habillement de teste de l'homme de guerre à cheval, rapportant au heaume. *Galea*, *cassis*. Ainsi prins, son extraction seroit du grec κράνος. *Crennequinier* est l'homme de guerre armé de *crennequin*. Nicot.

[5] Ventre très proéminent, et faisant pointe comme les souliers à la poulaine. « Les gens de qualité (sous Charles VI) avoient mis en usage une certaine sorte de chaussure qui par devant avoit de longs becs recourbés en haut, que l'on nommoit des *poulaines*, et par derrière comme des éperons qui sortoient des talons. » Hist. de la Sainte-Chapelle par Morand, p. 256, édit. de 1790. Cette pointe étoit longue d'un demi-pied pour les gens ordinaires, d'un pied pour les gens riches, et de deux pieds pour les princes : de là l'expression, *être sur un grand pied dans le monde*.

[6] Ceint sur la poitrine. Plus haut, livre II, chapitre xx : « Et croyez

Le nombril, comme une vielle.
La penilliere, comme une dariolle[7].
Le membre, comme une pantophle.
Les couilles, comme une guedoufle[8].
Lès genitoires, comme ung rabbot.
Les cremasteres, comme une raquette.
Le perinæum, comme ung flageolet.
Le trou du cul, comme ung mirouoir crystallin[9].
Les fesses, comme une herse.
Les reins, comme ung pot beurrier.
L'alkatin[10], comme ung billart.

« qu'ils beurent à ventre desboutonné (car en ce temps là on fer« moit les ventres à boutons comme les collets de présent) jusqu'à « dire d'où venez vous? » (L.) — La poitrine, d'après un passage du tableau de sainte Aldegonde, imprimée en 1602, et cité par Le Duchat, dans Ménage.

7 Duez traduit ce mot par *lattaivola* qu'il explique ailleurs par flan de laict, et *dariolette* par *mezzana, ruffiana*, entremetteuse, maquerelle.

8 J'ai dit ma pensée sur la signification de ce mot dans mes remarques sur le chapitre XVI du livre II, et je n'ai rien à y ajouter sinon que la figure de la guedouffle, qui est celle d'un *treffle* dont on a ôté la feuille d'en-bas, convient très bien à ce qu'ici Rabelais dit lui ressembler. (L.)

9 Allusion à cette maladie honteuse (la cristalline) qui suit le péché antiphysique, à laquelle l'auteur donne à entendre que conduit le régime échauffant et aphrodisiaque du carême. Voyez le chapitre suivant.

10 Plus haut déja, liv. III, chap. XX, *et le posa sus l'alkatin*. C'est le péritoine. Andreas Bellunensis, dans son interprétation des mots arabes qui se trouvent dans Avicenne : *Alchatin est pars con-*

Le dours, comme une arbaleste de passe.
Les Spondyles, comme une cornemuse.
Les coustes, comme ung rouet.
Le brachet, comme ung baldachin [11].
Les omoplates, comme ung mortier.
La poictrine, comme ung jeu de regnales.
Les mammelles, comme ung cornet a boucquin.
Les aisselles, comme ung eschiquier.
Les espaules, comme une civiere a bras.
Les bras, comme une barbute [12].
Les doigts, comme landiers de frarie [13].
Les rasettes, comme deux eschasses.
Les fauciles, comme faucilles.
Les coubtes, comme ratouoires.
Les mains, comme une estrille.
Le coul, comme une saluerne [14].
La guorge, comme une chausse d'hippocras.

tinens spondyles quinque, qui sunt immediate infra spondylem 12. (L.) — [10] Les vertèbres.

[11] Mot italien francisé qui veut dire un dais. (L.) — Le bréchet comme un baldaquin.

[12] Baveron d'habillement de teste, partie de heaume. (Duez.)

[13] De confrairie.

[14] Et au chap. XXXIV du liv. V, *hanaps, jadaux, saluernes, taces.* Ce mot est de l'argo, et dans le dictionnaire de l'argo, où on lit *saliverne,* il signifie une écuelle; mais dans Bouchet, Sérée 15, c'est proprement une tasse. *Saluerne,* de *saluer,* peut-être. On *salue* avec la tasse ceux à la santé de qui on boit. D'autre côté *salva* en espagnol, est une soucoupe, et c'est aussi la tasse dans laquelle on fait l'essai aux grands, d'où *salverne* pourroit venir par extension. Enfin

Le nou[15], comme ung baril : auquel pendoient deux guoytrous[16] de bronze bien beaulx et harmonieux, en forme d'une horloge de sable.

La barbe, comme une lanterne.

Le menton, comme ung potiron.

Les aureilles, comme deux mitaines.

Le nez, comme ung brodequin anté en escusson[17].

Les narines, comme ung beguin.

Les soucilles[18], comme une lichefrette.

Sus la soucille guausche avoyt ung seing en forme et grandeur d'ung urinal.

Les paulpieres, comme ung rebec[19].

Les œilz, comme ung estuy de peignes.

Les nerfs opticques, comme ung fuzil.

Le front, comme une retumbe[20].

saluerne ou *salverne*, de *salubrina* fait de *saluber*, ne seroit-ce pas à la lettre une de ces tasses qui ne souffrent pas de poison? (L.)

[15] Le nœud de la gorge, selon Le Duchat et nous. Selon un interprète qui cite Roquefort, c'est le nœud ombilical ou nombril; mais les mots qui précèdent et qui suivent prouvent qu'il s'est trompé.

[16] Goîtres.

[17] Soulier à poulaine, ou avec un long bec recourbé par enhaut. (L.)

[18] Les sourcils, comme une lichefrite. Voy. chap. XVII.

[19] Comme un violon.

[20] Plus bas encore, liv. V, chap. XXII, *beuvans en belles et amples retumbes vins de quatre sortes.* De *rotunda*, peut-être, en sousentendant *cupa*. Voyez J. Bouchet, Annales d'Aquitaine, au feuil-

Les temples, comme une chantepleure[21].

Les joues, comme deux sabbots.

Les maschoueres, comme ung goubelet.

Les dents, comme ung vouge[22]. De ses telles dents de laict vous trouverez une a Colonges les royaulx en Poictou : et deux a la Brosse[23] en Xantonge, sus la porte de la cave.

let 99 de l'édition de Poitiers, 1557. Là parlant de certain *vaisseau de verre* rond, *plein de vin*, qu'anciennement, dit-il, on jettoit pendant les rogations, contre la maîtresse châsse de l'église abbatiale de Saint-Cyprien de Poitiers, en marge de cet endroit du livre ce vaisseau rond est appellé *retumbe.* (L.) — Cette signification est certaine. On lit dans Du Cange : *De retumbis et cyfis vitreis.* Mais l'étymologie de Le Duchat est inadmissible.

[21] Arrosoir de jardinier; entonnoir percé de trous. Nicot traduit ce mot en latin par *clepsydra;* Duez, en italien par *gnaffiatoio, rigarvolo* qui signifient arrosoir. « La comparaison des tempes de Quaresmeprenant à une chantepleure, dit avec raison M. D. L., est assez plate, comme tout ce chapitre. Rabelais n'étoit pas toujours heureux en plaisanteries. Nous avons un livre de théologie intitulé *Chantepleure d'eaue vive redundant,* Paris 1537, in-8°. Quant à l'étymologie de ce mot, voici ce qu'en dit le poëte Cailly :

Depuis deux jours on m'entretient
Pour savoir d'où vient chantepleure.
De chagrin que j'en ai, je meure :
Si je savois d'où ce mot vient,
Je l'y renverrois tout-à-l'heure. »

L'étymologie de *chantepleure* est cependant certaine : ce mot vient, ainsi que le dit Ménage, de *chante pleure,* qui chante et qui pleure en même temps, à cause du bruit que fait l'eau en sortant par les trous de l'arrosoir.

[22] Longues comme un vouge, ou comme un épieu, à force de jeûner. (L.) — Les jeûneurs ont les dents longues.

[23] Boccace, dans son *Traité de la généalogie des dieux*, liv. IV,

La langue, comme une harpe.
La bouche, comme une housse.
Le visaige historié, comme un bast de mulet.
La teste contournee[24], comme ung alambic.
Le crane, comme une gibessiere.
Les coustures, comme ung anneau de pescheur[25].
La peau, comme une gualvardine[26].
L'epidermis, comme ung beluteau.
Les cheveulx, comme une decrotouoire.
Le poil, tel comme ha esté dict.

chap. LXVIII, cité par Jean Le Maire, liv. I, chap. VII de ses *Illustrations*, etc., et par Chassanion, chap. X de son *Traité des géans*, rapporte l'histoire de quelques dents de géans, dont deux, qui furent trouvées à Drepano en Sicile, y furent attachées à deux chaînes de fer aux voutes de l'église Notre-Dame. (L.)

[24] A la manière de ce genre d'hommes qu'ailleurs Rabelais appelle *Tor-cous*. (L.) — C'est-à-dire, le col tors, à la manière des cafards et hypocrites.

[25] Seroit-ce l'*annulus piscatoris* du pape? (L.) — Cela est incontestable : les pêcheurs n'ont pas d'anneau particulier.

[26] Et plus bas, liv. V, chap. LXIII. *Puis le vestit d'une galverdine, l'encapitonna d'ung beau et blanc beguin.* Galvardine, mot duquel on voit que la prononciation avoit changé en assez peu de temps, est interprété par Oudin, *giornea da contadino*, une jaquette de païsan. D'autres avec plus d'apparence prétendent que la *galverdine* est proprement une cape de Béarn, que les Espagnols appellent *capa de agua*, *gaban*, et *gavan*, d'où par divers degrez de corruption ils ont formé leur *gavardina*, mot de même signification que notre *galvardine*. Sur ce pié-là, *galvardine*, que j'aurois pris pour une corruption de *Clavus*, pourroit bien venir de *cappa*, comme *gaban*. Voyez Ménage, au mot GABAN. (L.)

CHAPITRE XXXII.

Continuation des contenances de Quaresmeprenant.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

C'est toujours dans le même sens que Xenomanes donne le détail des habitudes et des manières de Carême-prenant : *Cas estrange*, dit-il, *il travailloit, rien ne faisant....* ; c'est-à-dire que les scrupuleux observateurs du carême passent leur temps dans une multitude de pratiques qui n'aboutissent à rien : *Corybantioit en dormant* ; c'est-à-dire chantoit par mortification jusques dans la nuit, à la manière des Corybantes : *Les œils ouverts..... craignant quelque camisade d'Andouilles...* ; c'est-à-dire tremblant de tomber dans quelque pollution nocturne : *Se jouoit des cordes des saints ou plutôt des ceints* ; manière plaisante de dire qu'il se donnoit la discipline : *Il escrivoyt sur parchemin velu, avec son gros guallimart, prognostications et almanachs* ; pour dire qu'il se livroit à ces jouissances honteuses qu'on reproche aux grands jeûneurs. La peau humaine est appelée le *parchemin de nature* dans les *Curiosités françaises*, de Oudin. Le *guallimart*, qui est la partie longue ou supérieure de l'ecritoire, est bien clairement désigné encore par ce que dit plus bas Pantagruel : *Voila une estrange et monstrueuse membreure d'homme, si homme le doibs nommer.*

L'auteur, à propos du carême et de ses rigueurs, verse

dans le reste du chapitre, l'ironie à pleines-mains sur les vices des gens d'église et des moines, qui abandonnent les plaisirs naturels pour les goûts et les plaisirs antiphysiques. Il finit par dire qu'*Antiphysis* engendra les cagots, papelards, caffards, hérétiques, cannibales et autres monstres de nature. Ce qui achève d'éclaircir l'allégorie.

« L'ingénieux *apologue de Physis* et d'*Antiphysie*, ou de *nature* et de sa *partie adverse*, vers la fin du chapitre XXXII, fait voir, dit Le Motteux, comment l'église romaine, en ordonnant des choses contraires à la nature, contredit les lois de Dieu même, et prétend encore donner un bon tour à ce qu'elle fait. Aussi Rabelais nous dit-il qu'*Antiphysie*, mère du Carême, *engendra les matagots, cagots et papelars..... les briffaulx, caphars, chatemites, canibales, et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de nature.* »

Sur quoi son traducteur fait cette remarque : « Rabelais met ici au nombre des enfans d'Antiphysie, *les demoniacles Calvins imposteurs de Geneve.* Mais ces paroles, comme l'a observé M. Le Duchat, ne se trouvent pas dans toutes les éditions; M. Le Motteux ne paroît pas les avoir trouvées dans l'édition sur laquelle il a traduit et commenté son auteur. D'ailleurs, s'il les avoit vues, il n'auroit pas manqué de dire 1° que les calvinistes ne sont là que pour donner le change à certains lecteurs; 2° que si Calvin y est attaqué personnellement, c'est une suite de certaines personnalités assez connues; et que par cela même Rabelais pourroit être censé attaquer Calvin sans attaquer le calvinisme ou la réformation en général. »

Il développe ensuite ainsi l'étymologie que Bernier a donnée de *tapinois*, et que nous sommes bien éloignés d'adopter. Ce nom est pris ici dans son sens usuel, dans celui de *tapinaudière*. Voyez livre IV, chapitre XII.

« Si quelqu'un, au reste, me demande, dit-il, pourquoi l'île de *Quaresme-prenant* est appelée l'*isle de Tapinois*, je ré-

pondrai par une observation qu'on a faite avant moi : c'est qu'il y a beaucoup de rapport entre *tapinois* et le mot grec *tapeinosis*, qui signifie *humilité, humiliation*; d'où je conclurai qu'autant que le Carême trouve son règne dans l'humiliation et dans le jeûne, autant peut-on dire en stile allégorique, par allusion à *tapeinosis*, qu'il régne daus l'île de *Tapinois*. — Ajoutez que le carême étant haut ou bas selon le temps des fêtes mobiles, on peut dire encore, conformément à l'Alphabet de l'auteur françois, que le carême avance et recule, qu'il se hausse et se baisse ou se *tapit* en quelque sorte comme un homme qui feroit quelque chose *en tapinois*. »

Cas admirable en nature, dist Xenomanes continuant, est veoir et entendre l'estat de Quaresmeprenant. S'il crachoyt, c'estoyent panerees de chardonnette[1].

S'il mouchoyt, c'estoyent anguillettes sallees.

S'il pleuroyt, c'estoyent canars a la dodine[2].

[1] C'est la fleur de la carline qui est une espèce d'artichaut sauvage, dont Charlemagne se servit pour guérir son armée de la peste; ce qui l'a fait nommer *carline* pour *caroline*. Le Duchat croit que c'est la fleur d'artichaut.

[2] On appelle *dodine* certaine sausse à l'oignon. A la dodine, *salsa di cipolle per l'anetre*, dit Ant. Oudin. Or, comme il entre de l'oignon dans les daubes, il se pourroit bien qu'on auroit appellé *dodines* celles des canars et autres, parce que comme une daube se sert dans du linge bien propre, il semble qu'on *dodine* la viande ainsi préparée. D'autre côté la *dodine* peut avoir eu son nom de quelque cuisinier appellé *Claude*. A Metz *Dodin* est un diminutif de *Claude*. (L.) — N'est-ce pas plutôt parcequ'on *dodine* cette sauce comme on berce un enfant, en la remuant ou secouant souvent?

S'il trembloyt, c'estoyent grands pastez de lievre[3].

S'il suoyt, c'estoyent moulues [4] au beurre frais.

S'il rottoyt, c'estoyent huitres en escalle.

S'il esternuoyt, c'estoyent pleins barrils de moustarde.

S'il toussoyt, c'estoyent boites de Coudignac.

S'il sanglouttoyt, c'estoyent denrées[5] de Cresson.

S'il baisloyt, c'estoyent potees de pois pillez.

S'il souspiroyt, c'estoyent langues de bœuf fumees.

S'il subloyt[6], c'estoyent hottees de cinges verds.

S'il ronfloyt, c'estoyent jadaulx de febves frezes[7].

Dodine vient de *dodo*, et *dodo* de *dors*, *dors*. De Marsy explique à la dodine, par à la ciboule.

[3] * Les canards, les pâtés de lièvre et autres viandes défendues font pleurer et trembler le dévot Quaresmeprenant.

[4] Morues : on trouve aussi *moulue* dans la 65ᵉ nouvelle de Des Périers.

[5] Paquets de la valeur d'un *denier* chacun. (L.) — on appeloit *denrée* tout ce qui valoit un *denier*, toutes menues marchandises de comestibles, du latin *denarius*.

[6] Souffloit. (L.) — S'il siffloit, et non pas s'il souffloit, comme l'explique Le Duchat. La preuve qu'il se trompe, c'est qu'on lit *s'il soufloit* plus loin. Voyez Ménage à SUBLER, où Le Duchat lui-même explique ce passage comme nous. Quant à *cinges verds*, voyez liv. I, ch. XXIV.

S'il rechinoyt, c'estoyent pieds de porc au sou.

S'il parloyt, c'estoyt gros bureau[8] d'Auvergne, tant s'en failloyt que feust saye chamoisye, de laquelle vouloyt Parisatis estre les paroles tissues de ceulx qui parloyent a son fils Cyrus roy des Perses.

S'il souffloyt, c'estoyent troncs pour les indulgences.

S'il guignoyt des œilz, c'estoyent gauffres et obelies[9].

S'il grondoyt, c'estoyent chats de Mars[10].

S'il dodelinoyt de la teste, c'estoyent charrettes ferrees.

S'il faisoyt la moue, c'estoyent bastons rompus.

S'il marmonnoyt, c'estoyent jeux de la bazoche.

S'il trepignoyt, c'estoyent respits et quinquenelles.

[7] Petites *jattes* ou écuellées de fèves *frésées* ou dérobées, *fabæ fressæ*. Platine, lequel, liv. VII de son traité *de Obsoniis*, a fait un petit chapitre de la *fève frésée* ou *frese*, comme parle Didier Christol, ancien traducteur de cet ouvrage, la nomme *faba fracta*. Du reste, Carême-prenant ronfloit des fèves, comme quelques-uns soufflent des pois en dormant. (L.) — Quant à *jadeau*, voyez liv. I, chap. XXXIX, et liv. V, ch. XXXIV.

[8] C'étoient paroles rudes et grossières, comme la bure qui se fabrique en Auvergne; entièrement opposées aux paroles *douces et moëleuses comme la soye*, dont Parisatis vouloit qu'on usât avec son fils Cyrus. Voyez Plutarque en ses *Apophthegmes*.

[9] Oublis. — [10] Ils sont alors en chaleur. Voyez liv. I, chap. XIII.

S'il reculoyt, c'estoyent cocquecigrues[11] de mer.
S'il bauvoyt, c'estoyent fours a ban.
S'il estoyt enroué, c'estoient entrees de Moresques.
S'il petoyt, c'estoyent houzeaulx de vache brune.
S'il vesnoyt, c'estoyent botines de cordouan.
S'il se gratoyt, c'estoyent ordonnances nouvelles.
S'il chantoyt, c'estoyent pois en gousse.
S'il fiantoyt, c'estoyent potirons et morilles.
S'il buffoyt, c'estoyent chous a l'huile, *alias* caules amb'olif.
S'il discouroyt, c'estoyent naiges d'antan[12].
S'il se soucioyt, c'estoyent des rez et des tonduz.
Si rien donnoyt, aultant en avoyt le brodeur.
S'il songeoyt, c'estoyent vits[13] volants et rampants contre une muraille.

[11] Voyez liv. I, chap. XLIX. — [12] De l'an passé.

[13] C'est d'ici qu'est prise l'histoire racontée de certains moines avec quelques religieuses leurs voisines, liv. IV, chap. XII de Féneste. Ces songes sont quelquefois dangereux suivant Beroalde de Verville dans son moyen de parvenir, au chapitre intitulé *Défaut*, tom. II, fol. 427, édit de la Monnoye. « Mademoiselle de Lescar, dit-il, ayant ouy conter ces nouvelles, eut des visions en dormant, et luy sembloit qu'elle voyoit semer des V...; ainsi elle se jetta hors du lit, et se cassa un bras, voulant, comme elle l'a confessé à M. le premier barbier, en amasser un bien gros. (L.) — C'est peut-être ce songe qui a donné lieu au joli conte italien intitulé *Parapilla*.

S'il resvoyt, c'estoyent papiers rantiers.

Cas estrange : travailloyt rien ne faisant[14] : rien ne faisoyt travaillant. Corybantioyt[15] dormant : dormoyt corybantiant, les œilz ouverts comme font les lievres de Champaigne, craignant quelcque camisade d'Andouilles[16] ses anticques enne-

[14] Passoit les nuits à ne rien faire. Travailloit, *transvigilabat*.(L.)

[15] « Dormir les œils ouverts. » *Briefve déclaration.* — *Corybantier* ne se trouve que dans Rabelais ; il y signifie dormir les yeux ouverts, comme il l'explique, à l'imitation des *corybantes* prêtres de Cybèle, lorsqu'ils gardoient Jupiter enfant, de peur qu'il ne fût dévoré par son père Saturne. On sait en outre que le culte que ces prêtres rendoient à Cybèle, consistoit à sauter et danser au son des flûtes et des tambours, comme des frénétiques ; car les hommes de tout temps ont rendu sacrées toutes leurs folies et toutes leurs passions, en y intéressant le culte des dieux ; ce qui a fait donner le nom de *corybantiasme* à une espèce de frénésie.

[16*] Carême-prenant connoissoit bien les Andouilles et s'en défioit ; mais il craignoit qu'elles ne se déguisassent pour le surprendre. La *camisade* consiste à vêtir une chemise sur l'habit. Cela convient aux *andouilles*, qui ne sont composées que de plus ou de moins de tripes mises l'une sur l'autre comme autant de chemises. Du reste, on voit ici que ce n'est qu'après Rabelais que Ménage a dérivé *Andouille* d'*indusiola*. Comme l'andouille n'est qu'un entassement de plusieurs boyaux fourrés l'un dans l'autre, quoi de plus aisé aux Andouilles de ce chapitre que d'en mettre un de plus sur leurs habits, ce qui s'appelle proprement *camisade ?* C'étoient des *camisars* de ce tems-là. (L.) — « Ce qui confirme encore cette étymologie, ajoute Le Duchat dans Ménage, c'est qu'au même livre IV, chapitre XXXVI, les plus grosses andouilles sont qualifiées *farfelues,* comme qui diroit *par pelues*, en *toutes peaux*. Les Andouilles de Rabelais étoient de véritables *camisades*, par rapport à Quaresme-prenant leur ennemi. » *Farfelues* ne signifie pas *toutes peaux*, mais *tout poilues :* on devine bien alors de quelles andouilles il s'agit.

mies. Rioyt en mordant, mordoyt en riant. Rien ne mangeoyt jeusnant, jeusnoyt rien ne mangeant. Grignotoyt par soubson: beuvoyt par imagination. Se baignoyt dessus les haults clochiers, se seichoyt[17] dedans les estangs et rivieres. Peschoyt en l'aer, et y prenoyt escrevisses decumanes[18]. Chassoyt on profund de la mer, et y trouvoyt ibices[19], stamboucqs et[20] chamois. De toutes corneilles prinses en tapinoys ordinairement poschoyt[21] les œilz, rien ne craignoyt que

[17]* C'est-à-dire il tenoit un régime de vie diamétralement opposé à son but, qui est le triomphe des aiguillons de la chair.

[18] Grandes. Cy-dessus a esté exposé. *Briefve déclaration.*

[19] Chamois, boucs sauvages : du latin *ibices.*

[20] Plus bas encore, chapitre LIX, *pastez de stamboucqs.* De l'allemand *stein-bok* qui signifie bouc de montagnes et de rochers. Cet animal, espèce de *rupicapra* que, contre l'opinion de Scaliger contre Cardan, *Exercit.* 207, Rabelais distingue ici de l'*ibice* est le même que par inversion de l'allemand *stein-bock,* Belon, liv. I, chap. XIII de ses *Singularitez,* etc., et d'autres avant lui ont appellé *boucestain,* et qu'aujourd'hui on appelle communément *bouquetin.* Il tient du chevreuil et du dain. On en mange à Sterzingen, dans les montagnes, sur la route d'Inspruck à Trente, et sa chair est également savoureuse et délicate. Voyez Misson, lettre XIII de son *Voyage d'Italie.* (L.)

[21]* Voyez les *Adages* d'Erasme, au mot *Cornicum oculos configere.* Le carême romain est une pratique nouvelle qui fait le procès à la plus saine antiquité. C'est-là le sens de ce proverbe. *Proverbio dicuntur configere cornicularum oculos, qui novo quopiam invento efficiunt ut priores nihil sapere videantur,* dit la note de Listrius, sur la page 203 de la *Folie d'Erasme*, édit. de Bâle, 1676. Au reste, ces corneilles semblent pouvoir ici s'entendre des religieux, qui, dès qu'ils ont fait profession, ne doivent plus rien voir que par les yeux de leurs supérieurs. (L.)

son umbre, et le cry des gras chevreaulx [22]. Battoyt certains jours le pavé. Se jouoyt ez chordes des ceincts [23]. De son poing faisoyt ung maillet [24]. Escripvoyt sus parchemin velu [25] avecques son gros guallimart prognostications et almanachs.

Voila le gualland, dist frere Jean. C'est mon

[22]* Rabelais paroît désigner ici un moine qui voudroit faire gras. Deux choses, dit-il, font peur à ce libertin, l'une, que son compagnon ne l'accuse; l'autre, qu'il ne soit trahi par le cri du chevreau dont il voudroit se régaler. (L.)— C'est-à-dire qu'il avoit peur de tout, et sur-tout des viandes grasses : voilà bien le superstitieux.

[23] Soit qu'en effet il y ait de vieux Rabelais où on lise *saincts*, comme dans les nouvelles éditions, conformément à celle de 1596, soit qu'on doive lire *ceincts*, comme j'ai cru qu'il falloit lire après celle de 1553, les trois de Lyon, et celle de 1626, je trouve que l'auteur reprend ici deux actions dans certains moines : l'une de friponnerie dans ceux d'entre eux qui font servir à leur avarice ou à leurs débauches les *corps des SS.* et les reliques; et l'autre d'orgueil et de badinage dans les cordeliers, qui entre eux se jouent de la *corde* dont ils sont *ceints*, mais qui en font sonner bien haut le mérite et la vertu. (L.) — On lit *ceincts* comme ici dans l'édition de 1552.

[24]* On devine aisément quel étoit le maillet de Carême-prenant, quand on le voit écrire *ensuite* avec son gros *guallimart sus parchemin velu*.

[25]* Se donnoit bien de la peine inutilement. Écrire avec une plume sur du parchemin velu, c'est perdre sa peine et son tems; mais ce n'est pas ce que Rabelais impute ici aux moines. Il leur reproche qu'au moyen de l'avortement qu'ils procurent aux nonnains enceintes de leurs œuvres, il ne paroît en public non plus de traces d'un tel commerce, que si l'on avoit tracé de l'écriture sur une peau velue. Le *Roman de la Rose*, fol. m. 120, n° où *Genius* exhorte chacun à la génération :

Ne vous laissez pas déconfire,
Griffes avez, pensez d'escripre,

homme. C'est celluy que je cherche. Je luy voys mander [26] ung cartel. Voila, dist Pantagruel, une estrange et monstrueuse membreure d'homme [27], si homme le doibs nommer. Vous me reduisez en memoire la forme et contenence de Amodunt [28] et Discordance. Quelle forme, de-

N'ayez pas les bras emmoufflez,
Martelez, forgez et soufflez. (L.)

Nous n'adoptons ni l'une ni l'autre explication ; et nous pensons qu'il n'est pas même nécessaire d'expliquer quel est ce *parchemin velu* sur lequel Carême-prenant, dont il fait un vrai satyre, écrivoit avec son *gros guallimart*. Voyez la note précédente.

[26] Je vais lui envoyer un cartel.

[27]* Voilà, s'écrie De Marsy, où Rabelais en vouloit venir. Voyez le commentaire historique.

[28] « Hoc est, *sine modo*, une chose difforme, contrefaite, et sans mesure. Aussi dit-il qu'*Amodunt* et Discordance ont été engendrées d'antiphysie, c'est-à-dire contre nature. » *Alph.* — Cette étymologie d'*Amodunt* n'est pas exacte ; celle de M. D. L. l'est encore moins, quoiqu'elle soit tirée de la source que nous venons de citer, et qu'il ne cite jamais. « *Amodunt,* personnage imaginaire, dit-il, que Rabelais fait naître d'antiphysie, et dont le nom est formé *quasi sine modo.* » Ce nom doit être composé des mots latins *a modo ens*, être sans mesure, *monstre difforme et contrefait* en despit de nature, comme dit Rabelais à la fin de ce chapitre, ou du grec ἄμ ὁδὸς ὄνθος, circa viam stercoris, ou enfin d'ἀμμώδης, arenosus, comme *Amathonte* d'*Amathus*. Mais l'origine de cet apologue nous est inconnue, comme à Le Duchat et à tous les autres commentateurs. Nous ne croyons pas cependant que le nom d'*Amodunt* ait été forgé par Rabelais. Ce doit être le nom d'un personnage fabuleux plutôt du moyen âge que des temps mythologiques ; et nous espérons qu'on pourra le retrouver plutôt dans quelques anciens fabliaux, dans quelques romans de chevalerie que parmi les apologues antiques d'où Rabelais prétend l'avoir tiré. Voyez la note 31. Ceci écrit, nous lisons ce qui suit dans le *Ménagiana.* « On a jusqu'ici été fort en peine, dit

manda frere Jean, avoyent ils? Je n'en ouy jamais parler. Dieu me le pardoint[29].

Je vous en diray, respondit Pantagruel, ce que j'en ay leu parmy les apologues anticques. Physis (c'est nature) en sa premiere portee enfanta Beaulté et Harmonie sans copulation charnelle: comme de soy mesme est grandement feconde et fertile. Antiphysie[30], laquelle de tout temps est partie adverse de Nature, incontinent eut envie sus cestuy tant beau et honorable enfantement:

La Monnoye (t. III, p. 282), de savoir d'où pouvoit avoir été tiré l'apologue de *Physis* et d'*Antiphysie* rapporté liv. IV, ch. XXXII de Rabelais. La découverte en étoit difficille par deux raisons. L'une que tout moderne qu'est cet apologue, Rabelais n'a pas laissé de le qualifier antique; ce qui a fait qu'on l'a, mais très inutilement, cherché dans les écrits des anciens. L'autre que Cœlius Calcagninus, qui l'a inventé, n'est pas un auteur qu'on lise beaucoup. L'apologue, dont il s'agit, se trouve p. 622 de ses œuvres simprimée in-fol. à Bâle 1544. Il est intitulé *Gigantes*, et commence ainsi: « Natura, « ut est per se ferax, primo partu Decorem, atque Harmoniam edi- « dit, nulla opera viri adjuta. Antiphysia vero, semper naturæ ad- « versa, tam pulchrum fœtum protinùs invidit, usaque Tellumonis « amplexu, duo ex adverso monstra peperit, Amoduntem ac Discre- « pantiam nomine. Si formam indicâro, excitabo risum legentibus. « Ea enim capite circumrotato incedebant, auribus prominulis, ma- « nibus in posteriora versis, rotundis pedibus in sublime porre- « ctis », et le reste que Rabelais n'a fait que traduire, jusqu'à ces mots inclusivement: *Depuis elle engendra les Matagots*, etc. »

[29] *Pardoint* et *doint* se disoient encore dans le XVI[e] siècle pour marquer l'optatif. A présent ce mot est confondu avec l'indicatif en *donne* et *pardonne* qui seuls sont d'usage pour l'un et l'autre mode. (L.) — [30] L'adverse partie de Nature. *Alph*.

et au rebours enfanta Amodunt et Discordance par copulation de Tellumon[31]. Ils avoyent la teste sphericque et ronde entierement comme ung ballon : non doulcement comprimee des deux coustez, comme est la forme humaine. Les aureilles avoyent hault enlevees[32], grandes comme aureilles d'asne : les œilz hors la teste fi-

[31] Comme tout ce que j'ai jusqu'à présent consulté de gens de lettres sur ce prétendu ancien apologue m'ont avoué que l'auteur leur en étoit absolument inconnu, en attendant qu'on le découvre, voyez la note 28, supposé que ce ne soit pas Rabelais lui-même, ce qui est très-possible, je me contenterai de remarquer après Varron, dans les fragments de son *de Diis*, saint Augustin, liv. VII, chap. XXIII de la *Cité de Dieu*, et Stuckius *de Gentilium sacris*, etc. au feuillet 22 de l'édit. de Zurich 1598, que les Romains qui avoient fait de *Tellumon* une de leurs divinitez, la distinguoient de leur déesse *Tellus*, en ce que, selon leur théologie, celle-ci étoit la terre, entant qu'elle conçoit, et *Tellumon*, la même terre entant qu'elle produit. (L.) — *Tellus*, terre de laquelle toutes choses principalement tirent leur corruption ; et c'est ce que veut dire l'auteur, qu'Antiphysie par copulation de Tellumon engendra Amodunt et Discordance. Béroalde, sur le livre VI de l'*Asne doré* d'Apulée, rapporte ce que M. Varro a écrit de Tellumon, en ces mots : « M. Varro terræ vim geminam, masculinam scilicet et fœmininam inesse prodit. Masculinam scilicet, « quod semina producat, et fœmininam, quod recipiat atque nutriat. Inde à vi fœmininâ dictam esse Tellurem, à vi masculinâ « Tellumonem, etc. Ce qui esclaircit beaucoup ce qu'en ce lieu l'autheur raconte. » Alph.—Le nom de *Tellumon* est composé de *tellus*, la terre, l'*humus*, et de *homo*, homme, l'homme de la terre, ce qui revient au nom hébreu d'*Adam* qui signifie l'homme né de *adama*, la terre productive. C'est un surnom de Pluton ou *Dis*, dieu des richesses renfermées dans le sein de la terre. Ce qui confirme notre étymologie grecque du nom d'*Amodunt*. Voyez la note 28.

[32] Eslevées.

chez sus des os semblables aux talons, sans soucilles, durs comme sont ceux des cancres : les pieds ronds comme pelottes : les bras et mains tournez en arriere vers les espaules. Et cheminoyent sus leurs testes continuellement faisant la roue, cul sus teste, les pieds contremont[33].

Et, comme vous sçavez que és cingesses semblent leurs petits cinges plus beaulx que chose du monde, Antiphysie louoyt, et s'efforçoyt prouver que la forme de ses enfants plus belle estoyt et advenente, que des enfants de Physis : disant que ainsy avoir les pieds et teste sphericques, et ainsy cheminer circulairement en rouant, estoyt la forme competente et perfaicte alleure retirante a quelcque portion de divinité : par laquelle les cieulx et toutes choses eternelles sont ainsy contournees. Avoir les pieds en l'aer, la teste en bas estoyt imitation du createur de l'univers : veu que les cheveulx sont en l'homme comme racines : les jambes comme rameaulx. Car les arbres plus commodement sont en terre fichez sus leurs racines, que ne seroyent sus leurs rameaulx. Par ceste demonstration alleguant que trop mieulx et plus aptement estoyent ses enfants comme une arbre droicte, que ceulx de Physis : lesquels estoyent comme une arbre renversee. Quant est

[33] En haut. Ce qui signifie que ceux qui s'écartent ainsi de la nature, ont une allure extravagante et folle.

des bras et des mains, prouvoyt que plus raisonnablement estoyent tournez vers les espaules: parceque ceste partie de corps ne doibvoyt estre sans defenses : attendu que le devant estoyt competentement muny par les dents. Desquelles la personne peut non seulement user en marchant sans l'ayde des mains : mais aussi soy defendre contre les choses nuisantes. Ainsy par le témoignaige et astipulation[34] des bestes brutes tiroyt touts les fols et insensez en sa sentence[35], et estoyt en admiration a toutes gents escervelez et desguarnis de bon jugement et sens commun. Depuis elle engendra les matagots, cagots et papelars : les maniacles[36] Pistolets, les demoniacles[37] Calvins imposteurs de Geneve : les enrai-

[34] Suffrage. — [35] En son opinion.

[36] *Maniacles* pour *maniaques*, comme *démoniacle* et *thériacle*, qu'on disoit pour *démoniaque* et *thériaque*. Sous le nom de *pistolets* Rabelais entend la faction des *noirs* et celle des *blancs*, espèce de *guelphes* et de *gibelins*, qui environ l'an 1300 s'élevèrent en Italie dans la petite ville de *Pistoie*, d'où ensuite prirent aussi leur nom les pistolets de poche ; parce que les premiers de ces petits pistolets vinrent de la même ville. Voyez H. Etienne, dans la préface de son *Traité de la conformité du langage françois avec le grec ;* et Fauchet, liv. II de la *Milice et des armes.* (L.) — Ce sont les habitants de Pistoye en Toscane, qui, comme ceux de toute l'Italie, passoient pour entichés fortement de ces goûts dépravés. C'est à Pistoye que les pistolets ont été inventés, et c'est du nom de cette ville qu'ils tirent leur nom. Voyez Trévoux.

[37] * On a retranché cet endroit dans l'édition de 1596, mais dans les trois de Lyon on lui a substitué ces paroles : *Demoniacles chi-*

gez Putherbes[38], briffaulx, caphars, chattemites, canibales[39]: et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de nature.

quanous, et racleurs de bénéfices. Il est pourtant de Rabelais, et on le trouve dans l'édition de 1626, et même déja dans celle de 1553. Ce qui, selon moi, a donné lieu au nouvel emportement que l'auteur témoigne ici contre Calvin que le prologue du livre II traite déja de *predestinateur* et d'*imposteur*, c'est le livre *de Scandalis* de ce réformateur, publié en françois l'an 1550. Jusque-là, Calvin n'avoit presque point douté que Rabelais n'eût goûté sa doctrine; mais comme elle ne tendoit pas moins à réformer les mœurs qu'à épurer la foi, outré de voir que les expressions libertines de Rabelais se multiplioient à mesure que son roman grossissoit, et qu'on ne pouvoit plus compter sur lui, quoique bien convaincu des erreurs et des abus de l'église romaine, il garda si peu de mesures avec lui dans ce livre *de Scandalis*, que Rabelais en vint enfin aux grosses injures qu'on voit ici contre Calvin dans les vieilles éditions. (L.) — L'auteur use ici de représailles envers Calvin, qui l'avoit dénigré dans ses écrits. On peut voir comme il le traite encore dans la deuxième stance de ses *Fanfreluches*, où il le qualifie d'*affecté maroufle*. Voyez aussi l'épître liminaire du livre IV, au cardinal Odet de Chatillon. On lit aussi dans l'édition de 1552: *Démoniacles Calvins imposteurs de Geneve*: Calvin, homme bigot et atrabilaire, dit de Marsy, s'étoit déchaîné avec beaucoup d'emportement contre le roman de Rabelais, dans son traité *de Scandalis*, publié vers l'an 1550. Rabelais s'en venge ici, et trouve en même temps le moyen de donner le change à certains catholiques qui l'accusoient de calvinisme, et auxquels il ferme la bouche, en se déchaînant d'une manière si forte contre Calvin.

[38]* Gabriel de Puy-Herbaut (*Putherbeus*), moine de Fontevraut, contemporain et grand adversaire de Rabelais, qui lui rend ici la pareille, en traitant d'*enragé* ce religieux, par rapport à son nom, qui, comme ce moine l'avoit mal latinisé, signifie en vieux françois *un puits infecté d'herbes qui donnent la rage*. Le livre où Putherbe se déchaîne si cruellement contre Rabelais est intitulé: *Theotimus; sive de expungendis et tollendis malis libris, iis præcipuè quos vix*

incolumi fide ac pietate plerique legere queant. Voyez Launoy, page 728 de son *Hist. du collège de Navarre.* Le livre du moine Putherbe fut imprimé in-8°, à Paris, chez Jean de Roigny, l'an 1549; et la furieuse tirade qu'on y lit contre Rabelais, liv. II, pag. 180 et 181, est rapportée toute entière par Gisbert Voetius, en ses *Paralipomènes*, pag. 1144 et 1145 de la première partie. *Select. disput. Theol.* impr. in-4°, à Utrecht, en l'année 1648. Le procès verbal de la Coûtume de Touraine fait mention d'un M. Denys de Puy-Herbaut, habitant de l'Isle-Bouchart, et procureur du commandeur de ce lieu. (L.) — Celui qui s'est déchaîné le plus furieusement contre Rabelais, dit Bernier, p. 47, est un moine de Frontevaux (*sic*) son contemporain, nommé *Putherbeus*, *Putherbe*, ou *Puits-Herbaut*, en françois, dans un ouvrage intitulé : *Gabrielis Putherbei Theotimus*, etc., Paris 1549, le pillant et le pouillant d'une manière peu chrétienne et indigne d'un religieux. Il est vrai que le compilateur des éloges de Rabelais (Ant. Le Roy), qui se fait partout son avocat, rend bien le change à ce moine; mais comme il s'arrête trop aux injures qu'il tire *à notatione nominis*, il ne lui fait pas grand mal, ces sortes d'injures n'étant plus que *telum imbelle sine ictu*, quoiqu'elles portassent coup au siècle passé. Pour celles que ce Putherbe dit à Rabelais d'une manière fort cicéronienne, c'est-à-dire en fort beau latin et beau grec, quoique la pluspart de ce qu'il lui reproche soit vrai, ne pouvoit-il pas le ramener par des voyes plus douces? Qui sçait même si dans le tems qu'il le traite ainsi il n'avoit point déja changé de vie, ayant été un fort honnête homme depuis qu'il fut curé? car, quant à ce qu'il a dit, fait et écrit avant ce tems-là : *in hoc non laudo.* » Et il ajoute en note sur le nom de Putherbe : « Apud antiquos Cenomanos et Turonos rusticanos, *avoir quelque herbaut dans la tête, est avoir quelque défaut considérable; animal herbaudi et rabougri*, unde *enherber*, « pour dire *empoisonner*, hispanicè enerbolar. » Voyez le prologue du livre premier.

39* Moines différents, qui, comme à belles dents déchiroient l'auteur par leurs écrits et dans leurs discours. (L.) — *Briffaux*, chiens de chasse qui mangent, *briffent* avec avidité : il applique ici ce nom, comme l'a remarqué M. Walckenaer, à des écrivains qui, semblables à des chiens, le déchirent dans leurs satires.

CHAPITRE XXXIII.

Comment par Pantagruel feut ung monstrueux physetere apperceu pres l'isle Farouche.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

En approchant de l'île Farouche, Pantagruel aperçoit un physetere, espèce de baleine, qui vient droit à eux; il le combat, le tue, et le fait amener à terre dans cette île habitée par des Andouilles. Il est forcé de les combattre elles-mêmes, parceque, dans l'idée que c'est Carême-prenant, leur mortel ennemi, elles s'avancent vers lui en ordre de bataille; mais elles reconnoissent leur erreur, et se soumettent à lui prêter foi et hommage. Quelques commentateurs ont cru reconnoître les Suisses dans ce peuple grotesque; ce qui semble en effet être indiqué par ce passage, où il joue sur les mots : « Les Souisses, peuple maintenant hardy et belliqueux, que sçavons nous si jadis estoient saulcisses? » et dans ce monstre grand, gras, gros, gris, à personnage rouge et cramoisi, à queue longue et noire, devant lequel les andouilles s'agenouillent, et qui répand de la moutarde sur leurs blessures, le cardinal de Sion, et l'or, au moyen duquel il sut animer les Suisses après la bataille de Marignan. Voici notre explication de l'allégorie du monstrueux poisson et de l'île Farouche.

Sur le haut du jour, dit l'auteur, nous aperçûmes un

monstrueux physetere, pres de l'île Farouche; c'est-à-dire sur la fin du carême, époque voisine du retour des plaisirs et de la jouissance, nous aperçûmes un énorme poisson...., *bruyant*, *ronflant*. Pantagruel parvint à le tuer à force de traits qu'il lui lança; c'est-à-dire qu'ils tuèrent le carême dont il est l'embléme. C'est ainsi qu'on brûle le jour du mercredi des cendres, un homme de paille, auquel on attache une queue de hareng, et qu'on appelle le Mardi-Gras; comme à la fin du carême on se moque du poisson d'avril.

L'auteur profite de la circonstance pour donner, à sa manière, un échantillon de l'intrépidité de Panurge, à la vue du monstre. Il finit, dans son effroi, par envoyer le physetère à l'audience et aux suppôts de la chicane. L'île Farouche, manoir des Andouilles, est l'île allégorique des plaisirs de la chair, interdits en carême.

Voici maintenant l'explication de Le Motteux : « Le *grand et monstrueux physetere* (sorte de poisson) dont Pantagruel se défait victorieusement, dans ces chapitres, *pres l'isle Farouche, en laquelle dominent les Andouilles farfelues, ennemies mortelles de Quaresmeprenant*, comme on le voit au chapitre XXIX : le grand et monstrueux physetere, dis-je, désigne les grandes provisions de poisson salé dont on vient à bout pendant le carême, ou dont on se débarrasse lorsque le temps revient de manger de la chair. Là, finit le régne du *poisson* détruit ou abandonné; là commence le régne des *andouilles;* et leur régne suit de si près celui du poisson, qu'on les voit paroître en triomphe et toutes chaudes sur la table, au moment que l'horloge, en sonnant minuit, annonce la fin du carême et le premier jour de Pâques. Aussi est-ce *sus le hault du jour* et *près* de l'île des Andouilles que le gros poisson de Rabelais expire. »

« L'avidité carnassière de ceux qui sont ici représentés par les habitants de l'île *Farouche*, a souvent quelque chose

qui approche assez de la férocité des sauvages, pour nous faire concevoir comment le nom de sauvage, de féroce ou de *farouche* peut convenir à leur île prétendue. »

Quant à Bernier, il ne dit que deux mots de ces deux chapitres, et ce qu'il en dit n'est qu'une rêverie. « Le chapitre XXXIII, dit-il, est la description d'une baleine, dont il fait un monstrueux physetère, et dont les contemplatifs font la défaite d'une armée navale d'Espagne, par la ligue du roi Henri II, avec les Hollandois. »

Sus le hault du jour approchants l'isle Farouche, Pantagruel de loing apperceut ung grand et monstrueux physetere [1], venant droict vers nous bruyant, ronflant, enflé, enlevé [2] plus hault que les hunes des naufs, et jectant eaulx de la gueule en l'aer devant soy, comme si feust une grosse riviere tumbante de quelque montaigne. Pantagruel le monstra au pilot et a Xenomanes. Par le conseil du pilot feurent sonnees

[1] * Le physetere, appellé *peis mular* en Provence, et *sedenette* en Saintonge, est une espèce de baleine, qu'on voit quelquefois sur l'océan françois, particulièrement vers Bayonne. Les Grecs ont nommé ce poisson *physetère*, comme qui diroit *souffleur*, à cause de l'eau qu'il jette comme en soufflant, par un pertuis qu'il a dans le dessus de la tête. Voyez Rondelet *de Piscibus*, liv. XVI, chap. XIV, où il cite Pline, liv. IX, chap. IV. (L.) — Au figuré, ce physetere est l'aiguillon de la chair, que les austérités du carême sont censées tuer, ou au moins mortifier. Le nom de *sedenette* donné au physetere, doit être dérivé ou composé du mot latin *cetus*, baleine.

[2] Élevé.

les trompettes[3] de la Thalamege en intonation de Guare Serre[4]. A cestuy son toutes les naufs, guallions, ramberges, liburnicques (selon qu'estoyt leur discipline navale) se meirent en ordre et figure telle qu'est le Y gregeoys[5] lettre de Pythagoras : telle que voyez observer par les grues en leur vol, telle qu'est en ung angle acut[6] : on cone et base de laquelle estoyt ladicte Thalamege en equipaige de vertueusement combattre.

Frere Jean on chasteau guaillard monta guallant et bien deliberé avecques les bombardiers. Panurge commença a crier et lamenter plus que jamais. Babillebabou, disoyt il, voicy pis qu'antan[7]. Fuyons. C'est, par la mort bœuf! Leviathan descript par le noble prophete Moses en la vie du sainct homme Job. Il nous avallera touts et gents et naufs, commes pilule. En sa grande gueule infernale nous ne luy tiendrons lieu plus que feroyt un grain de dragee musquee en la gueule d'ung asne. Voyez le cy[8]. Fuyons, guain-

[3] Allusion au liv. XV de Strabon, où Néarchus s'y prend de la sorte pour écarter des baleines qui sembloient devoir abîmer sa flotte. Voyez aussi Diod. Sicilien, liv. XVII, chap. XXIII, et Arrien *de Rebus Indicis*. (L.)

[4] D'alerte. — [5] L'y grec.

[6] Cette observation sur le vol des grues est de Plutarque, dans le Traité où il examine quels animaux sont les plus avisez. (L.) — Angle aigu.

[7] Qu'auparavant. — [8] Le voici.

gnons terre. Je croy que c'est le propre monstre marin qui feut jadis destiné pour devorer Andromeda. Nous sommes touts perdus. O que pour l'occire presentement feust icy quelque vaillant Perseus. Percé jus[9] par moy sera, respondit Pantagruel. N'ayez paour[10]. Vertus Dieu! dist Panurge, faictes que soyons hors les causes de paour. Quand voulez vous que j'aye paour, sinon quand le dangier est evident?

Si telle est, dist Pantagruel, vostre destinee fatale, comme n'aguieres[11] exposoyt frere Jean, vous doibvyez paour avoir de Pyrœis, Heoüs, Aëthon, Phlegon, celebres chevaulx du soleil flammivomes, qui rendent feu par les narines: des Physeteres, qui ne jectent qu'eaue par les ouies et par la gueule, ne doibvez paour aulcune avoir. Ja par leur eaue ne serez en dangier de

[9] On voit que Rabelais joue ici sur *Perseus* et *percé jus*. Jus signifie à bas.

[10]* Ceci semble être une allusion à ce qui arriva à Paris en 1544, après la prise du Château-Thierri par l'empereur Charles V. Ce prince victorieux menaçoit Paris dont les habitants et ceux des environs sauvoient déja leurs meilleurs effets. Le roi parut avec une bonne armée et l'augmenta des plus robustes gens de métier qu'il fit mettre sous les armes en bonne ordonnance; et après avoir témoigné à son peuple combien il avoit à cœur de le garantir, il dit qu'à la vérité il ne pouvoit pas les empêcher d'avoir peur, mais qu'il empêcheroit bien qu'ils n'eussent du mal. Guill. Parel, *Hist. de ....*, liv. IV, chap. VI. (L.)

[11] Au chapitre XXIV. Frère Jean avertit Panurge de craindre moins l'eau que le feu. (L.)

mort. Par cestuy element plus toust serez guaranti et conservé que fasché ne offensé.

A l'aultre, dist Panurge. C'est bien rentré de piques noires[12]. Vertus d'ung petit poisson[13]! ne vous ay-je assez exposé la transmutation des elements, et le facile symbole[14] qui est entre rousti et bouilli, entre bouilli et rousti[15]? Halas! Voy le cy. Je m'en voys cacher la bas. Nous sommes touts morts a ce coup. Je voy sus la hune Atropos[16] la felonne, avecques ses cizeaulz de frais esmoulus, preste a nous touts couper le filet de vie. Guare. Voy le cy. O que tu es horrible et abominable! Tu en as bien noyé d'aultres qui ne s'en sont poinct vantez. Dea s'il jectast[17] vin bon, blanc, vermeil, friant, delicieux, en lieu de ceste eaue amere, puante, sallee, cela seroyt to-

[12] Rentré de trefle, parlé mal à propos. (L.) — Cette expression proverbiale est tirée du jeu de cartes, où la *rentrée* n'est pas toujours favorable.

[13] Quelques-uns jurent par le *ventre*, par la *chair*, par le *corps*, par la *tête Dieu*. Pour éviter tout cela on a mis en vogue cette sorte de juron qui est encore en usage en Languedoc et en Dauphiné. Au chapitre XXXII du livre III, Panurge en employe un qui fait allusion à celui-ci. (L.)

[14] Conférence, collation. *Briefve déclaration.*

[15] Panurge avoit répondu à frère Jean (chap. XXIV) que les cuisiniers infernaux se trompoient quelquefois, et faisoient souvent bouillir ce qu'il falloit mettre à la broche.

[16] Le physetere que la peur de Panurge lui faisoit paroître s'élever plus haut encore que la hune du vaisseau. (L.)

[17] S'il jetoit.

lerable aulcunement : et y seroyt aulcune occasion de patience, a l'exemple de celluy milourt anglois [18], auquel estant faict commandement pour les crimes desquels estoyt convaincu, de mourir a son arbitraige, esleut mourir nayé dedans ung tonneau de Malvesie. Voy le cy. Ho! ho! diable Satanas, Leviathan. Je ne te peulx veoir, tant tu es hideux et detestable. Vestz [19] a l'audience : vestz aux chiquanous.

[18] George, duc de Clarence, lequel son frère Edouard IV, roi d'Angleterre fit mourir de la sorte au mois de février 1477, ou selon le calendrier romain 1478, dans la prévention où étoit ce roi que c'étoit le duc de Clarence que les prophéties de Merlin désignoient, comme devant un jour ravir la couronne à ses enfans. Voyez la Continuation de Monstrelet, fol. 196. Fulgose, liv. IX, chap. XII, et les Mémoires de Martin du Bellai, liv. I, sur l'an 1514. Quelques historiens se contentent de dire que l'infortuné duc George fut étouffé dans la tour de Londres, sans spécifier si ce fut dans du vin ou autrement; mais supposé que ce duc eût en effet choisi de mourir comme le raconte Rabelais, encore la manie de ce seigneur ne seroit-elle pas sans exemple, témoin cette épigramme, qui est des *Tombeaux* de Michel Haslob, de Berlin, imprimés in-8° à Francfort sur l'Oder, l'an 1571 :

In ciatho vini pleno cùm Musca periret,
Sic ait Oeneus, sponte perire velim. (L.)

[19]* L'abbé Guyet a remarqué à la marge de cet endroit de son Rabelais, que l'auteur faisoit ici allusion à certaine historiette du Mans, mais il ne rapporte point cette historiette, et d'ailleurs j'ai été averti que ceci regardoit proprement un conte qu'a depuis fait Verville, d'un certain monsieur de Lierne, dans le tems que ce gentilhomme françois se divertissoit entre deux draps avec la courtisane Imperia. Après l'avoir plus d'une fois embaumé par de petites vessies de senteur qu'elle faisoit crever à propos, tout à coup

elle lui lâcha un vent naturel que ce gentilhomme trouva aussi *abominable* à peu près, que le physetere paroît ici détestable au pauvre Panurge, qui l'envoya *vescir* à l'*audience*, et au nez des *chicanoux*. Voyez *le Moyen de parvenir*, au chap. VII, intitulé *Couplet*. La réponse de Guérin à M^e. Guillaume, Paris 1612, finit par ces mots de Momus à Guérin : *Te voilà sur le Pont-Neuf, le crocheteur de la Samaritaine te monstrera le chemin;* et vest au gast, *la foire est passée*. (L.) — Va-t'en à l'audience, va-t'en aux chiquanoux. Un interprète traduit aussi *vests* par *vas*, cours, mais confondant ensuite ce mot avec le nom de Jean de *Vert*, il ajoute : « Rabelais envoye peut-être aussi ce physetere à l'audience du sieur Jean de Vert, président en la chambre des Comptes, sous Charles VIII, par suite de la haine qu'il portoit aux tribunaux supérieurs. » *Hist. de la Sainte-Chapelle de Paris*, par Morand, in-4°, pag. 282. M. D. L. fait ici une remarque semblable, dans son glossaire, au mot *Vestz*. « C'est, dit-il, suivant Le Duchat, l'impératif du verbe *vessir*, vesser. *Vetz a l'audience*, va vesser à l'audience. Cette interprétation n'est pas tout-à-fait convaincante ; car d'où viendroit le *t* de *vest*? Cotgrave rend tout bonnement *vestz* par *va-t-en* (*goe thou*), et dit que cette locution est picarde. » Nous sommes de son avis.

CHAPITRE XXXIV.

Comment par Pantagruel feut deffaict le monstrueux physetere.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'adresse avec laquelle Pantagruel tue le physetère est vraiment merveilleuse dans le récit de l'auteur, qui, par là, fait une allusion assez vraie à l'adresse et à la prodigieuse force de corps que montroit Henri II, dans tous les genres d'exercices.

Le physetere entrant dedans les brayes [1] et angles des naufs et guallions, jectoyt eaue sus les premieres a pleins tonneaulx, comme si feussent les catadupes [2] du Nil en Ethiopie; dards,

[1] Les ouvertures par où passe la barre du gouvernail.

[2] « Lieu en Éthiopie, en quel le Nil tombe de haultes montaignes, en si horrible bruyt que les voisins du lieu sont presque tous sours, comme escript Claud. Galen. L'évesque de Caramith, celluy qui en Rome feut mon précepteur en langue arabique, m'ha dict que l'on oyt ce bruyt a plus de troys journées loing, qui est autant que de Paris à Tours. Voyez Ptol., Ciceron *in Som. Scipionis*, Pline, lib. V, cap. IX, et Strabo. » *Briefve déclaration.* — Voilà une note qui ne laisse plus aucun doute, et qui prouve que Rabelais est bien l'auteur

dardelles, javelots, espieux, corsecques, partuisanes, voloyent sus luy de touts coustez. Frere Jean ne s'y espargnoyt. Panurge mouroyt de paour. L'artillerie tonnoyt et fouldroyoit en diable, et faisoyt son debvoir de le pinser sans rire. Mais peu proufitoyt : car les gros bollets de fer et de bronse entrants en sa peau sembloyent fondre a les veoir de loing, comme font les tuilles au soleil. Alors Pantagruel considerant l'occasion et necessité, desploye ses bras, et monstre ce qu'il sçavoyt faire.

Vous dictes, et est escript, que le truant Commodus empereur de Rome, tant dextrement tiroyt de l'arc, que de bien loing il passoyt les flesches entre les doigts des jeunes enfants levants la main en l'aer, sans aulcunement les ferir. Vous nous racomptez aussi d'ung archier Indian on temps que Alexandre le Grand conquesta Indie, lequel tant estoyt de traire perit, que de loing il passoyt ses flesches par dedans ung anneau : quoy qu'elles feussent longues de trois

du petit glossaire du livre IV que nous venons de citer. Les catadupes sont les cataractes du Nil. Ce sont en effet les lieux en Éthiopie où les eaux du Nil se précipitent à plomb de très hautes montagnes, entre les rochers, avec une si grande impétuosité que si l'on en croit Cicéron (*in Somnio Scip.*), les habitants voisins sont presque tous sourds du bruit qu'elles font en tombant : « Nec est ullus « hebetior sensus in vobis, sicut ubi Nilus ad illa, quæ catadupa « nominantur, præcipitat ex altissimis montibus. »

coubdees : et feust le fer d'icelles tant grand et poisant, qu'il en persoyt brancs d'assier[3], boucliers espois, plastrons asserez : tout generalement qu'il touchoyt : tant ferme, resistant, dur et valide feust que sçauriez dire.

Vous nous dictes aussi merveilles de l'industrie des anciens François, lesquels a touts estoyent en l'art sagittaire preferez : et lesquels en chasse de bestes noires et rousses frottoyent le fer de leurs flesches avecques ellebore : pource que de la venaison ainsi ferue la chair plus tendre, friande, salubre et delicieuse estoyt : cernant toutesfois et houstant la partie ainsi attaincte tout au tour. Vous faictes pareillement narré des Parthes, qui par darriere tiroyent plus ingenieusement que ne faisoyent les aultres nations en face.

Aussi celebrez vous les Scythes en ceste dexterité. De la part desquels jadis ung ambassadeur[4] envoyé a Darius, roy des Perses, luy offrit ung

[3] Ceci est pris en partie d'Arrien, pag. 180, A, de l'édition de H. Etienne, 1575. A l'égard du mot, il n'y a pas d'apparence qu'ici *branc* soit comme dans le prologue du livre III, cette sorte d'épée *blanche*, que je présume qu'on n'appelloit *branc* qu'à cause du brillant de son acier. Selon moi, c'est proprement en cet endroit une *cuirasse*, qu'on appelloit aussi *armes blanches*, à cause que l'acier en étoit *blanc* et poli. De la même manière on disoit d'un homme vêtu de fer de pié en cap qu'il étoit *armé à blanc*. (L.) — Quoi qu'en dise Le Duchat, *brancs* signifie ici comme ailleurs épées.

[4] Voyez le livre IV d'Hérodote. (L.)

oiseau, une grenoille, une souris, et cinq flesches sans mot dire. Interrogé que pretendoyent tels presents, et s'il avoyt charge de rien dire, respondit que non. Dont restoyt Darius tout estonné et hebeté en son entendement, ne feust que l'ung des sept capitaines qui avoyent occis les maiges, nommé Gobryes, luy exposa et interpreta, disant : Par ces dons et offrandes vous disent tacitement les Scythes : Si les Perses comme oiseaulx ne volent au ciel, ou comme souris ne se cachent vers le centre de la terre : ou ne se mussent on profund des estangs et palus, comme grenoilles, touts seront a perdition mis par la puissance et sagettes des Scythes.

Le noble Pantagruel en l'art de jecter et darder estoyt sans comparaison plus admirable. Car avecques ses exhorribles piles et dards (lesquels proprement ressembloyent aux grosses poultres sus lesquelles sont les ponts de Nantes, Saulmur, Bregerac, et a Paris les Ponts au Change et aux Meusniers soustenus en longueur, grosseur, poisanteur et ferrure), de mille pas loing il ouvroyt les huistres en escalle, sans toucher les bords : il esmouchoyt une bougie sans l'extaindre, frappoyt les pies par l'œil, dessemeloyt les bottes sans les endommaiger : deffourroyt les barbutes[5] sans

[5] La barbute étoit une partie du casque que la fourrure rendoit *barbue*.

rien guaster : tournoyt les feuillets du breviaire de frere Jean l'ung apres l'aultre sans rien dessirer.

Avecques tels dards, desquels estoyt grande munition dedans sa nauf, au premier coup il enferra le physetere sus le front[6], de mode qu'il luy transperça les deux machouoires et la langue, si que plus ne ouvrit la gueule, plus ne puisa, plus ne jecta eaue. Au second coup il luy creva l'œil droict. Au troisiesme l'œil guausche. Et feut veu le physetere en grande jubilation de touts porter ces trois cornes au front quelcque peu panchantes devant, en figure triangulaire equilaterale : et tournoyer d'ung cousté et d'aultre, chancellant et forvoyant, comme estourdi, aveuglé, et prochain de mort. De ce non content Pantagruel, luy en darda ung aultre sus la queue panchant pareillement en arriere. Puis troys aultres sus l'eschine en ligne perpendiculaire[7] par equale distance de queue et bac[8] troys foys justement compartie. Enfin, luy en lança sus les

[6]* Les cent et quelques traits dont Pantagruel perce et tue le physetere, figurent les privations, austérités, et mortifications sans nombre, que pratiquent les dévots, pendant la durée du carême, pour le terminer canoniquement, et amortir la concupiscence, ce qui s'appelle, enterrer la synagogue avec honneur.

[7] Les architectes disent tombante à plomb... Droictement pendente. *Briefve declaration.*

[8] Allusion *au bac à jet de trempe* des brasseries, qui a trois trous, savoir : un de chaque côté, pour pouvoir jeter d'une chaudière

flancs cinquante d'ung cousté et cinquante de l'aultre. De maniere que le corps du physetere sembloyt a la quille d'ung guallion a trois guabies[9] emmortaisee par competente dimension de ses poultres, comme si feussent cosses[10] et porte-hausbancs de la carine. Et estoyt chose moult plaisante a veoir. Adoncques mourant le Physetere se renversa ventre sus dours[11], comme font touts poissons mors : et ainsi renversant les poultres contre bas en mer ressembloyt au Scolopendre serpent ayant cent pieds, comme le descript le saige ancien Nicander[12].

dans l'autre, et celui de devant, pour jeter les eaux chaudes des chaudières dans la grande cuve.

[9] La gabie, de l'italien *gabbia*, est une espèce de *cage*, placée au haut des antennes, et qui sert de vedette ou de guérite.

[10] J'ignore, dit de Marsy, ce que Rabelais entend par *cosses*. Les *porte-haubans* ne peuvent être autre chose que les parties qui soutiennent les haubans ou cordages d'un vaisseau. Par le mot de *carine* il faut entendre la carène, c'est-à-dire les flancs et le fonds du vaisseau, jusqu'à fleur d'eau.

[11] C'est-à-dire ventre sur dos, ou plutôt le ventre en haut et le dos en bas. *Dours*, du latin *dorsum*, le dos.

[12] Ce Nicander (Jovien), né 140 ans avant Jésus-Christ, étoit grammairien, poëte, et médecin. Il fit entre autres traités, celui de l'*Ophiaque ou des serpents*.

CHAPITRE XXXV.

Comment Pantagruel descend en l'isle Farouche, manoir anticque des Andouilles.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Les graisses et issues du physetère, tué par Pantagruel, guérissent, dit l'auteur, certaine maladie appelée *faulte d'argent*, ce qui exprime avec vérité que tout ce qui touche au régime du jeûne et du carême, convient tout-à-fait à ceux qui manquent d'argent. Pantagruel et ses compagnons abordent dans l'*isle Farouche:* le titre de ce chapitre, qui annonce que c'est le manoir antique des Andouilles, suffit pour en donner l'explication; mais la description suivante l'éclaircit encore bien davantage.

« L'isle Farouche a ung petit port desert, vers le midy, « situé lez une touche de bois haulte, belle et plaisante, de « laquelle sortoyt ung délicieux ruisseau d'eaue doulce.... »

La guerre interminable entre les Andouilles et Carêmeprenant, est l'opposition qui existe nécessairement entre les plaisirs et les mortifications de la chair, entre le gras et le maigre, entre les voluptés d'une vie sensuelle, et les austérités de la pénitence. *Les Boudins saulvaiges* et *les Saulcissons montigenes*, que Carêmeprenant ne vouloit comprendre au traité de paix, sont évidemment les montagnards Suisses et Allemands, anciens alliés des François,

que l'Église romaine rejetoit comme hérétiques; les Andouilles, qui vouloient que *la forteresse de Cacques* et *le chasteau de sollouoir* fussent remis à leur discrétion, signifient que les amis de la joie et de la bonne chère vouloient qu'on arrangeât le carême à leur fantaisie, qu'on en bannît les caques de harengs salés, les *assassineurs* et brigands qui occupoient ces places, c'est-à-dire les cagots et hypocrites, qui se complaisoient dans ces abstinences, et ne faisoient qu'ajouter encore aux rigueurs du carême.

« Mais depuis la dénonciation des Andouilles au concile « de Chesil, où elles furent farfouillées, etc., Quaresme- « prenant fut déclaré breneux et stocfisé, au cas qu'il fist « aucun traité d'alliance avec elles..... » C'est-à-dire, mais depuis la dénonciation des protestants, partisans du gras, au concile de Trente, elles furent déclarées honteuses et illicites, et il y fut dit expressément qu'il ne seroit admis aucune espèce d'accord ni de mélange de ces plaisirs avec les austérités du carême; partant, les andouilles et le carême, le gras et le maigre, sont restés ennemis irréconciliables.

Voici les opinions diverses des commentateurs sur les allégories de ces huit chapitres : « Nous voyons d'abord ici dit Le Motteux, Pantagruel *descendre en l'isle Farouche, pour seicher et refraischir aulcuns de ses gents mouillez et souillez par le villain physetere.* Il n'avoit point abordé dans l'île de *Quaresmeprenant*, il en avoit été *découragé* par Xenomanes, dans le chapitre XXIX; mais il met volontiers pied à terre dans une île, *manoir anticque des Andouilles.* « La, dessoubs belles « tentes feurent les cuisines dressées, sans espargne de boys. « Chascun mué de vestements à son plaisir, feust par frere « Jean la campanelle sonnee. Au son d'icelle feurent les « tables dressees et promptement servies. » On voit enfin Pantagruel *dipnant avecque ses gents joyeusement.* Tout cela est une représentation de ce qui se fait après le carême. Et nous pouvons en dire autant de ce *combat martial*, du

chapitre XLI, où *Riflandouille rifloyt Andouilles*, où *Taillebouдin tailloyt Boudins*, où *Pantagruel rompoyt Andouilles au genoil*, et où *frere Jean à coups de bedaines les abbatoyt menu comme mousches*, combattant à la tête de ses *preux cuisiniers*, comme ils sont appelés dans le chapitre XL. Les andouilles, boudins, saucissons et cervelats, toutes viandes qui excitent à boire, viennent fort bien dans cette plaisante allégorie, pour marquer comment les observateurs du carême s'en donnent à cœur joie dès qu'ils sont venus à bout de ces six semaines de mortification. »

« Dans le chapitre XXXVII, le *notable discours sur les noms propres des lieux et des personnes*, est une raillerie aux dépens de ceux qui ont prétendu ou qui prétendent *prognostiquer par noms.* Avant que la bataille se livrât, un des compagnons de Pantagruel avoit dit aux Andouilles, dans le chapitre XLI, *Vostres, vostres, vostres sommes trestous; et à commandement. Touts tenons de Mardi-Gras vostre anticque confederé.* Mais il y avoit eu du mal entendu, et de là la bataille. Un éclaircissement à l'amiable changea les choses. Pantagruel, reconnu pour ce qu'il étoit, dans le chapitre XLII, reçut les hommages de *la royne des Andouilles.* Il ne seroit pas impossible que Rabelais, sous cet emblême eût voulu désigner quelque mésintelligence entre les réformateurs; car quoiqu'ils fussent tous d'accord, aussi bien que Pantagruel et les Andouilles, pour ne point aimer le Carême et ses suppôts, on sait assez qu'entre eux, aussi bien qu'entre Pantagruel et les Andouilles, il y eut des mésintelligences et des malentendus. Les réformés de *France*, si ma conjecture est vraie, seront représentés par les gens de Pantagruel, et les Andouilles représenteront les *Suisses* ou les *Allemands.* »

« Pantagruel, dans le chapitre XXXV, parle à Xenomanes de ménager un accommodement entre *Quaresmeprenant* et les *Andouilles.* A quoi Xenomanes répond : « Possible n'est

« pour le present..... Il y a environ quatre ans que passant « par cy et Tapinois, je me meis en debvoir de traicter paix « entre eulx, ou longues treves pour le moins, et ores feus-« sent bons amis et voisins, si tant l'ung comme les aultres « soy feussent despouillez de leurs affections en ung seul « article. » Entendez cela de quelques ouvertures pacifiques qui s'étoient faites dans le concile de Trente. La suite prouve que c'est de ce concile qu'il s'agit ici. Xenomanes continue et dit : « Quaresmeprenant ne vouloyt on traicté de paix « comprendre les Boudins saulvaiges, ne les Saulcissons « montigenes, leurs anciens bons comperes et confederez. « Les Andouilles requeroient que la forteresse de Cacques « feust par leur discretion, comme aussi le chasteau de « Salloir, regie et gouvernee et que feussent hors chassez « ne sçay quels puants villains, assassineurs et briguans « qui la tenoyent. » Entendez par là les moines ou tels suppôts du Carême, lesquels, tant qu'ils seront les maîtres du *salloir*, c'est-à-dire du vaisseau à saler les viandes, n'y tiendront que du poisson, pendant qu'on pourroit y mettre de bonnes andouilles ou de bonnes pièces de chair. »

« Il y a, selon l'édition de M. Le Duchat, remarque de Missy, *comme est le chasteau de Sollouoir;* il trouve même dans *Sollouoir* une allusion au château de *Solleure* en Suisse. Cela auroit dû accommoder M. Le Motteux qui veut que les Andouilles soient les Suisses. Il est vrai, au reste, que dans quelques éditions on lit *Sallouoir.* »

« Tout cela n'est point étranger au concile de Trente; mais ce qui suit y appartient visiblement. Xenomanes après avoir dit que la demande des Andouilles ne leur put être accordée; que « sembloyent les conditions inicques à « l'aultre partie : qu'ainsi ne feut entre eulx l'appoincte-« ment conclud ; que restarent toutesfois moins severes et « plus doulx ennemis que n'estoyent par le passé; mais, « ajoute-t-il, depuis la denunciation du concile national

« de Chesil, par laquelle elles feurent farfouillees, guode-
« lurees et intimees; par laquelle aussi feut Quaresmepre-
« nant declairé breneux, hallebrené et stocfisé, en cas que
« avecques elles il feist alliance ou appoinctement aulcun,
« se sont horrificquement aigris, envenimez, indignez et
« obstinez en leurs couraiges, et n'est possible y reme-
« dier : plutoust auriez les chats et rats, les chiens et lievres
« ensemble reconcilié. » Les andouilles, à ce compte, pourroient représenter en général ceux qui demandoient une réformation; mais je l'ai déja insinué. Je crois qu'il s'agit particulièrement des protestants d'*Allemagne* et de *Suisse*; et que ce sont les catholiques de ces deux nations, qui sont figurés par *Quaresmeprenant*, lequel nous avons vu qui *ne vouloyt on traicté de paix comprendre les Boudins saulvaiges, ce seront la les Allemands, ne les Saulcissons montigenes leurs anciens bons comperes*, ce seront là les Suisses. »

« On ne peut guère douter que Rabelais n'ait eu les Suisses en vue, lorsqu'on lit ces paroles du chapitre XXXVIII : *Les Souisses, peuple maintenant hardy et belliqueux, que sçavons nous si jadis estoyent saulcisses? Je n'en vouldrois pas mettre le doigt au feu.* Bien des Suisses étoient alors et sont encore aujourd'hui gens *farouches*, comme sont qualifiés ailleurs les *Guodivaulx* et les *Saulcissons*, habitants de l'île *Farouche*, aussi bien que les *Andouilles*, qui vont au combat avec un *fier marcher* et avec des *faces asscurees*, dans le chapitre XXXVI. »

« Ainsi par la *royne des Andouilles* j'entendrois la *république des Suisses*; et par les andouilles que la reine envoie à Gargantua et que celui-ci envoie *au grand roy de Paris*, dans le chapitre XLII, il seroit naturel d'entendre les troupes que la Suisse fournit à la France. *Le noble Gargantua*, dit mon auteur, *en feyt present et les envoya au grand roy de Paris. Mais au changement de l'aer, aussi par faulte de moustarde (beaulme naturel et restaurant d'andouilles), mou-*

rurent presque toutes. La moutarde des Suisses c'est l'argent. Point d'argent, point de Suisses.»

«Xenomanes, dans le chapitre XXXVI, dit que les Andouilles sont andouilles, *tousjours doubles et traistresses.* Cela convient aux Suisses d'alors, qui se rangeoient tantôt du côté de l'empereur, et tantôt du côté de la France. Au chapitre XLI, *Gymnaste* est assailli par un *gros cervelat saulvaige et farfelu.* Mais il *sacque son espee a deux mains, et trenche le cervelat en deux pieces.* Puis l'auteur se récriant sur la graisse qu'il en vit sortir : *Il me soubvient*, dit-il, *du gros taureau de Berne, qui feut a Marignan tué a la deffaicte des Souisses. Croyez qu'il n'avoyt guieres moins de quatre doigts de lard sus le ventre.* Voilà encore les Suisses, et même un trait de leur histoire. *Paul Jove*, dans la relation qu'il donne de la bataille de Marignan, fait mention de *Pontiner,* fameux capitaine Suisse, homme d'une taille gigantesque et extrêmement gras, qui fut tué dans la bataille, et à qui ensuite quelques Allemands du parti des François vinrent enfoncer leurs piques ou leurs lances dans sa grosse bedaine.»

« L'île Farouche, dit avec raison l'abbé de Marsy, représente le temps du charnage, c'est-à-dire *du temps où l'on manqe gras et où il est permis de se marier, ou de se livrer aux œuvres de la chair.* On y entre au sortir du pays de Tapinois, c'est-à-dire du carême. Les andouilles, boudins, saucissons et cervelats, vont se trouver ici à foison, *pour marquer,* dit Le Motteux, *comment les observateurs de carême s'en donnent à cœur joye, dès qu'ils sont venus à bout de ces six semaines de mortification.*»

Le Duchat n'est pas si heureux dans son explication. On sait qu'il n'entend rien aux explications historiques et allégoriques, et qu'il ne s'en occupe même presque jamais : c'est un aveugle volontaire pour ce qui regarde cet objet. «Il y a, dit-il, de l'apparence que sous ce nom d'*isle Farouche*, Rabelais entend le feu des cuisines. La compagnie

s'en approche pour se sécher, et l'équipage de sa flote pour fondre la graisse du physetere. C'est d'ailleurs l'élément des andouilles, et enfin rien de si *farouche* que le *feu*, puisqu'il dévore tout. »

Le Bernier a vu encore moins clair ici. « Le chapitre xxxv, dit-il, est une autre vision de notre auteur, où à propos de Quaresmeprenant, il parle d'andouilles qu'il appelle ingénieusement traîtresses, peut-être parceque le contenant des boyaux et sur-tout du côlon, retient souvent quelque chose du contenu. Tout cela avec quelques inductions historiques, et quelques traits qui font passer doucement sur le fade de ses andouilles, quoique à la lettre andouilles soient toujours de haut goût, tant on a soin de les sinapiser de sel, de poivre, d'oignons, etc. »

Les Hespailliers[1] de la nauf lanterniere amenarent le physetere lié en terre de l'isle prochaine dicte Farouche, pour en faire anatomie, et recueillir la gresse des roignons[2] : laquelle disoyent estre fort utile et necessaire a la guerison de certaine maladie qu'ils nommoyent faulte d'argent[3].

[1] Voyez chapitre xix.

[2] Il y a telle baleine qui rend jusqu'à cent kardels de graisse. Les communes en rendent depuis quarante-cinq jusqu'à cinquante. Les kardels sont des tonneaux ou des barriques de quatre pieds de long sur deux et demi de diamètre, et chacun est estimé environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix francs. Voyez le Journal de Trévoux, décembre 1717, p. 1994. (L.)

[3] Cette graisse, que les marchands renferment dans des barils, leur rapporte souvent beaucoup d'argent. (De Marsy.)

Pantagruel n'en tint compte, car aultres assez pareils, voyre encore plus enormes[4], avoyt veu en l'Ocean gallicque[5]. Condescendit toutesfoys descendre en l'isle Farouche, pour seicher et refraischir aulcuns de ses gents mouillez et souillez par le villain physetere, a ung petit port desert, vers le midy[6], situé lez une touche[7] de boys haulte, belle et plaisante : de laquelle sortoyt ung delicieux ruisseau d'eaue doulce, claire et argentine. La, dessoubs belles tentes[8] feurent

[4] En 1631, sur la fin de février, fut pris sur la côte, entre Bayonne et Saint-Jean de Luz, un petit *baleinon*, qui suivoit sa mère. Il avoit près de cinquante pieds de long, et n'avoit pas plus de huit jours, au dire des gens du païs. Journal de Bassompierre, tom. I, pag. 533 de l'édition de 1692. (L.)

[5] Ce doit être l'océan qui baigne les côtes de France : les anciens appelloient *fretum gallicum*, le pas de Calais. Un interprète croit que c'est la Méditerranée.

[6] Vers le point le plus chaud.

[7] * Un bouquet de bois qui *touchoit* le petit port (de Vénus). Voici quelques mots d'une ancienne chanson, qui paroissent calqués sur cette peinture de l'île Farouche :

Je cherche un petit bois touffu
Que vous portez, Climéne ;
Qui cache, s'il n'est pas tondu,
Le bord d'une fontaine, etc.

L'auteur ne pouvoit manquer de conduire Pantagruel et ses compagnons dans l'île des voluptés, le premier but de son ouvrage étant de faire passer ses héros par tous les états et situations de la vie, et par la route des plaisirs ; la volupté formant le principal caractère de Henri II et de sa cour, comme de celle de François I[er]. Voyez livre I, chapitre XXXVIII.

[8] * On devine aisément sous quelle espèce de tentes on dresse la

les cuisines dressees, sans espargne de boys. Chascun mué[9] de vestements a son plaisir, feut par frere Jean la campanelle sonnee. Au son d'icelle feurent les tables dressees et promptement servies.

Pantagruel dipnant avecques ses gents joyeulsement, sus l'apport de la seconde table[10] aperceut certaines petites Andouilles affaictees[11] gravir et monter sans mot sonner sus ung hault arbre pres le retraict du guoubelet[12] : si demanda a Xenomanes : Quelles bestes sont ce la? pensant que feussent escurieulx, belettes, martres ou hermines. Ce sont Andouilles, respondit Xenomanes. Icy est l'isle Farouche, de laquelle je vous parloys a ce matin : entre lesquelles et Quaresmeprenant, leur maling et anticque ennemy, est guerre mortelle de long temps. Et croy que par les canonnades tirees contre le physetere ayent

cuisine, quelle cuisine on dresse, et de quel bois on est si prodigue dans cette île des voluptés. Ces tentes sont évidemment les voiles et draperies qui dérobent aux yeux profanes les beautés de l'île. La cuisine et le bois y doivent aller bon train, c'est l'amour qui s'en charge.

[9] Chacun ayant changé de vêtements.

[10] Lorsqu'on *apporta* le second service.

[11] C'est-à-dire apprivoisées, dressées. Terme de fauconnerie. Voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot AFFAITÉ.

[12] C'est ainsi qu'on nommoit chez le roi, le buffet, l'armoire ou la pièce où l'on *retiroit* les *gobelets*, c'est-à-dire où l'on serroit les bouteilles et les verres.

eu quelcque frayeur et doubtance que leur dict ennemy icy feust avecques ses forces pour les surprendre, ou faire le guast[13] parmi ceste leur isle, comme ja plusieurs fois s'estoyt en vain efforcé et a peu de proufict, obstant le soing et vigilance des Andouilles : lesquelles, comme disoyt Dido aux compaignons d'Eneas voulents prendre port en Carthaige sans son sceu et licence, la malignité de leur ennemy et vicinité de ses terres contraignoyent soy continuellement contregarder et veigler[14]. Dea bel amy, dist Pantagruel, si voyez que par quelcque honneste moyen puissions fin a ceste guerre mettre, et ensemble les reconcilier, donnez m'en advis. Je m'y employeray de bien bon cueur : et n'y espargneray du mien pour contemperer et amodier[15] les conditions controverses entre les deux parties.

Possible n'est pour le present, respondit Xenomanes. Il y ha environ quatre ans que passant par cy et Tapinois je me meis en debvoir de traicter paix entr'eulx, ou longues treves pour le moins : et ores[16] feussent bons amis et voisins, si tant l'ung comme les aultres soy feussent despouillez de leurs affections en ung seul article. Quaresmeprenant ne vouloyt on traicté de paix comprendre les Boudains saulvaiges, ne les Saul-

[13] Le dégât. — [14] Veiller.
[15] Tempérer et modifier.

cissons [17] montigenes leurs anciens bons compères et confederez. Les Andouilles requeroyent

[16] Aujourd'hui seroient bons amis.

[17*] Je ne doute nullement, que par ces *Andouilles* et ces *Saucissons montigènes* de l'*Isle-Farouche*, il ne faille entendre les Anglois, et principalement les montagnars, que la reine Marie faisoit brûler pour la religion qu'ils avoient embrassée et professée sous les deux régnes précédents. On sait assez les intrigues de plusieurs cardinaux pour faire rentrer ces gens-là dans la communion de Rome, et qu'il ne tint pas aux rois de France que la chose ne réussît. Jusqu'au concile de Trente, on n'en désespéra pas tout-à-fait, mais les matières s'y étant traitées et décidées comme on ne peut guère l'ignorer, il fallut en venir contre ces peuples à des anathêmes formels; et c'est ce qui dans le stile de Rabelais rendit le carême *breneux*, *halbrené* et *stocfisé*, c'est-à-dire infecté d'hérésie, privé de support et excommunié, au cas qu'il eût voulu faire amitié ou alliance avec les Andouilles de l'Isle-Farouche. (L.) — « Ces *boudins sauvages*, et *saulcissons montigènes*, ne sont autre chose, selon moi, dit l'abbé de Marsy, que les cervelats étrangers, et en particulier les *saucissons* qui se font à Bologne, en Italie, au voisinage de l'*Apennin*. Prétendre, comme Le Duchat, qu'il s'agit ici des montagnards protestants d'Angleterre, ou comme Le Motteux, des montagnards suisses, c'est se perdre dans des idées vagues; c'est embrouiller Rabelais, au lieu de l'éclaircir. » Mais voici un sonnet de Joachim du Bellay son contemporain, qui prouve que par les *Saulcissons* ou *Saulcisses*, il faut entendre les *Suisses*:

La terre y est fertile*, amples les édifices,
Les poesles bigarrez, et lès chambres de bois,
La police immuable, immuables les loix,
Et le peuple ennemy de forfaicts et de vices.

Ils boivent nuict et jour en Bretons et Suysses,
Ils sont gras et refaicts, et mangent plus que trois:
Voilà les compagnons et correcteurs des rois,
Que le bon *Rabelais* a surnommez *Saulcisses*.

* En Suisse.

que la forteresse de Cacques [18] feust par leur discretion, comme est le chasteau de Sollouoir [19], regie et gouvernee, et que d'icelle feussent hors chassez ne sçay quels puants [20], villains, assassineurs et briguants qui la tenoyent. Ce que ne peut estre accordé, et sembloyent les conditions

Ils n'ont jamais changé leurs habits et façons,
Ils hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ils comptent à leur mode, et de tout se font croire:

Ils ont force beaux lacs, et force sources d'eau,
Force prez, force bois. J'ai du reste, Belleau,
Perdu le souvenir, tant ils me firent boire.

Le surnom de *montigènes* et le titre de *confédérés* confirment qu'il s'agit ici des montagnards de la Suisse; de plus le *château de Sollouoir* pour *Saloir* fait évidemment allusion à *Soleure*. *Montigènes* est expliqué par *engendrez ès montagnes*, dans la *Déclaration*. Mais voyez chapitre XXXVIII, note 8, où il dit clairement: « Les *Souisses*, peuple maintenant hardy et belliqueux, que sçavons nous si jadis estoient *Saulcisses*. » Voyez la note 10 du chapitre XLI.

[18] Le lieu où Carême-prenant tient ses principales munitions, qui sont les harangs et la moruë. (L.) — Ce qui signifie tout simplement les caques remplies de harengs, pour le carême.

[19] * Ou *Sallouoir*, comme on lit dans plusieurs éditions. Allusion du château de *Soleurre*, en Suisse (*castrum salodorense*), au *saloir* à saler la chair et les dépouilles de porc. Il est communément de la figure d'une tour antique, et les andouilles en sont la plus ordinaire garnison. (L.) — Ce château est le *saloir*, dont on fait grand usage en temps de pénitence. « Rabelais, dit de Marsy, représente le *salloir*, comme une forteresse régie et gouvernée par les andouilles, qui en sont en effet la garnison la plus ordinaire. » Voyez la note 17.

[20] * Les harangs puants, et la morue gâtée qui se trouvent dans les caques, et qui empoisonnent ceux qui les approchent, ou qui en mangent. (L.) — L'auteur entend sur-tout parler ici de ces hypocrites et fanatiques, qui ajoutent aux austérités du carême.

inicques a l'aultre partie. Ainsi ne feut entr'eulx l'appoinctement conclud. Restarent toutesfois moins severes et plus doulx ennemis, que n'estoyent par le passé. Mais depuis la denunciation du concile national de Chesil[21] par laquelle elles feurent farfouillees, guodelurees et intimees[22] : par laquelle aussi feut Quaresmeprenant declairé breneux[23], hallebrené[24] et stocfisé[25], en cas que

[21]* Le concile de Trente, que Rabelais désigne ici malignement sous l'idée d'un *concile national*, s'est expliqué dit l'abbé de Marsy, formellement en faveur du carême, que les protestants vouloient abolir. Là, les *andouilles*, suivant Rabelais, furent *farfouillées*, *guodelurées*, et *intimées*, c'est-à-dire dénoncées, flétries, et proscrites : et fut défendu à Quaresprenant (au carême) de faire alliance avec elles, sous peine d'être lui-même déclaré *breneux*, etc., c'est-à-dire infame. Voyez chapitre XVIII.

[22]* Par laquelle dénonciation ou intimation des andouilles au concile, elles furent notées d'infamie comme s'étant laissé farfouiller, patiner, et fouiller dans les entrailles. L'andouille se forme de plusieurs boyaux qu'on fourre l'un dans l'autre avec un petit entonnoir. Ainsi, point d'andouille qui n'ait été *farfouillée* et fouillée jusque dans le ventre. (L.) — *Guodeluré* est formé de *godelureau*, jeune fanfaron, glorieux, pimpant et coquet, qui se pique de galanterie, de bonne fortune auprès des femmes.

[23] Si puant que chacun le fuit. C'est ce qu'entend le petit peuple de Paris quand il crie après quelque passant, qu'*il a chié au lit*. (L.)

[24] Incapable de se soutenir, non plus que ces jeunes oiseaux de rivière qu'on appelle *halebrans*, aussi long-tems qu'ils ne savent voler. Voyez M. de la Nouë, dans son Dictionnaire de rimes, pag. 163 de l'édition de 1596. (L.)

[25] Excommunié, ou sans tête, non plus que la morue sèche, que les Allemands appellent *stock-fisch*, d'un nom qui dans leur langue signifie poisson sans tête. Stock-fisch, *ex* stock et fisch, *ob capita truncata*, dit H. Ottius, pag. 194 de sa *Franco-Gallia*. (L.)

avecques elles il feist alliance ou appoinctement aulcun, se sont horrificquement aigris, envenimez, indignez, et obstinez en leurs couraiges : et n'est possible y remedier. Plutoust auriez vous les chats et rats, les chiens et lievres ensemble reconcilié.

— Un interprète explique ce mot par épuisé de forces, suffoqué, étouffé.

CHAPITRE XXXVI.

Comment par les Andouilles farouches est dressee embuscade contre Pantagruel.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Les quarante-dèux mille andouilles *gigantales*, arrivant au son des trompettes et tambours, accompagnées de Boudins sauvages, Saucissons à cheval et insulaires, marchant tous *avec fiere contenance et haut appareil*, émurent d'abord un peu Pantagruel, qui délibère s'il doit ou non leur résister, malgré les remontrances d'Épistémon, qui leur dit que cette espèce de montre ou parade, est vraisemblablement la manière dont on accueille les étrangers dans l'île.

Ce disant Xenomanes, frere Jean aperceut vingt et cinq ou trente jeunes Andouilles de legiere taille sus le havre, soy retirantes le grand pas vers leur ville, citadelle, chasteau et rocquette de cheminees, et dist a Pantagruel : il y aura icy de l'asne[1], je le prevoy. Ces Andouilles

[1] De la méprise, comme entre ces deux villageois, qui à leurs brayemens contrefaits, venoient toujours à se rencontrer au lieu de

venerables vous pourroyent par advanture prendre pour Quaresmeprenant, quoiqu'en rien ne lui sembliez. Laissons ces repaissailles[2] icy, et nous mettons en debvoir de leur resister. Ce ne seroyt, dist Xenomanes, pas trop mal faict. Andouilles sont Andouilles, tousjours doubles[3] et traistresses. Adoncques se lieve Pantagruel de

l'âne qu'ils cherchoient. Voyez Don Quichot, partie II, chapitre xxv, ou *de l'asnerie*. Gare quelque pas de Clerc. Pâquier, liv. I, chap. vi de son *Catéch. des Jésuit.*, parlant du jésuite Congordan qui, après avoir fait un faux pas dans la cause des jésuites contre l'Université en 1564, s'étoit sans façon désavoué lui-même, par un tour de finesse familier à la société: « C'est, dit-il, pour vous montrer qu'en toutes les négociations qui se sont passées de leur part avec nous, pour l'advancement de leur secte, il y a eu tousjours de l'*asne* et du *renard* tout ensemble. « Le 52[e] des Arrests d'amours. » Plus disoit que lesdictz masqués par ces propos qu'ils tiennent ausdictes damoyselles, taschent à les desgouster de leursdictz marys, et si leur mettent le cœur et la gloire au ventre par leurs flatteries, louanges, et graces qu'ils dyent estre en elles, et souvent contre vérité, qui est cause que quelquefois il y ha de l'asne et de la male ezdictes femmes; » c'est qu'elles se méconnoissent. (L.) — C'est-à-dire, combat andouillique ou amoureux : l'âne étoit consacré à Priape, à cause de sa lasciveté. C'est ce qu'annonce clairement la démarche de ces jeunes Andouilles, qui se retirent vers leur ville, citadelle, ou château, désignant allégoriquement le temple de la volupté.

[2] Et plus bas, chapitre LI. *Croyez que la repaissaille fut copieuse, et les beuvettes numereuses.* On dit aujourd'hui *ripaille* dans la signification de cet ancien mot, dont le nouveau pourroit bien être une contraction. (L.) — *Ripaille* n'est pas la contraction de *repaissaille*, mais celle de *ripuaille*, augmentatif de mépris, dérivé de *repue*, *repu*, comme *repaissaille* en est un de *repaître*.

[3] Anciennement on prononçoit *andoille*, et en Lorraine *redoiler*, c'est redoubler. Ainsi, Rabelais pourroit bien avoir dérivé *an-*

table pour descouvrir hors la touche de bois: puis soubdain retourne, et nous asseure avoir a gauche descouvert une embuscade d'Andouilles farfelues[4], et du cousté droict a demie lieue loing de la, ung gros bataillon d'aultres puissantes et gigantales Andouilles le long d'une petite colline furieusement en bataille marchantes vers nous au son des vezes et piboles[5], des guogues et des vessies, des joyeulx pifres[6] et tabours, des trompettes et clairons. Par la conjecture de soixante et dixhuict enseignes qu'il y comptoyt, estimyons

douille d'*indupla*. Les andouilles sont *doublées* de plusieurs boyaux, et elles se *redoublent* comme les boudins. (L.)

[4] Grasses, *feuillues* peut-être, entant qu'elles sont couvertes de plusieurs boyaux, comme d'autant de *feuilles*. (L.) — Étourdies, éventées: de l'italien *farfalla*, papillon. De Marsy. — *Farfelu*, ainsi que nous l'avons déja dit, doit venir de *per* et *poilu*, comme *farfouiller*, de *per* et *fouiller*.

[5] Cornemuses et musettes. Bouchet, sérée 5: « Tellement que ceste mariée ne voulut jamais bouger de là où elle estoit, que les menours ne l'allassent prendre, et que les piboleux et vezeurs n'eussent soufflé là. » (L.) — C'est-à-dire au son des musettes ou cornemuses, fifres, etc. *Veze*, dans la Beauce et dans le pays chartrain, signifie une *cornemuse*, voyez les Mémoires de l'acad. celtiq., n° 11, pag. 292. *Pibole*, de l'italien *piva* ou *piba*, une *musette* et *cornemuse*. Le Duchat ajoute dans Ménage: en Poitou, la pibole est une sorte de flûte: mais par-tout ailleurs en France, c'est une cornemuse. De l'italien *pivola*, diminutif de *piva*, fait de *tibia*.

[6] En Touraine on appelle *pifre* cette sorte de flûte qu'ailleurs on nomme fifre. Chappuys, dans sa traduction du tome XV d'Amadis, au chapitre XXXVIII: *Plusieurs sont des pifres* et *autres instrumens*. (L.)

leur nombre n'estre moindre de quarante et deux mille.

L'ordre qu'elles tenoyent, leur fier marcher et faces asseurees nous faisoyent croire que ce n'estoyent friquenelles [7] : mais vieilles Andouilles de guerre. Par les premieres fillieres jusques pres les enseignes estoyent toutes armees a hault appareil [8], avecques picques petites, comme nous sembloyt de loing, toutesfois bien poinctues et asserees : sur les aesles estoyent flancquegees [9]

[7] Menu fretin de jeunes andouilles. On a aussi appelé *friquenelles*, comme qui diroit petites *friquettes*, les jeunes coquettes qui suivoient la cour. Bèze, liv. III, tom. I, pag. 301 de son *Hist. Ecclésiastique*, sur l'an 1560 : « Le prévost cependant s'estant enquis des soldats de Richelieu, et de quelques friquenelles de cour, en fit son rapport au roy. (L.) — De Marsy rend ce mot par milices nouvelles.

[8] De pied en cap. Un poëte françois emploie le mot *appareil* dans le même sens, à propos d'une femme qui plaidoit contre son mari, en séparation, pour cause d'impuissance. Le conte dit que l'avocat de la dame, nommé maître Forêt, avoit oublié * de mettre son haut-de-chausse, de manière que dans la chaleur de la plaidoierie, on le voyoit en bel état. L'avocat du mari lui en fait reproche en ces termes :

. . . . . Maître Forêt,
Babillez moins, et cachez votre *chose*,
Vous l'avez-là, dans *un bel appareil*....
L'autre répond : Nous perdons notre cause,
Si ta partie en produit un pareil.

GRÉCOURT, conte de l'Avocat distrait, tom. II, IIe part., pag. 224.

[9] De l'italien *fiancheggiare*, qui en ce tems-là se glissoit déja

* Par grande distraction.

d'ung grand nombre de Boudins sylvaticques, de Guodiveaulx massifs et Saulcissons a cheval, touts de belle taille, gents insulaires [10], bandolliers [11] et farouches.

Pantagruel feut en grand esmoy, et non sans cause : quoy qu'Epistemon luy remonstrast que l'usance et coustume du pays andoullois povoyt estre ainsi caresser et en armes recepvoir leurs amis estrangiers : comme sont les nobles roys de France par les bonnes villes du royaulme receups et saluez a leurs premieres entrees apres leur sacre et nouvel advenement a la couronne. Par adventure, disoyt il, est ce la guarde ordinaire de la royne du lieu, laquelle advertie par les jeunes Andouilles du guet [12] que veistes sus l'ar-

parmi le françois. On disoit de même *campeger* pour *camper*, et ce mot, qui se trouve dans Oudin, avoit été employé par l'ancien traducteur de l'Arioste, dans le neuvième et dans le treizième chant, aux feuillets 45 et 58 de l'édition de 1555. (L.) — Flanquées d'un grand nombre de Boudins sauvages.

[10]* En effet ces andouilles et saucissons, sont, comme le porte le titre du présent chapitre, les *antiques* habitants de l'Ile-Farouche.

[11]* Les boudins *sylvaticques* ou de venaison, les godiveaux et les saucissons, de tous lesquels Rabelais fait de la cavalerie, parce qu'on les met ordinairement sécher sur de petits bâtons, sont appellez *farouches*, parce qu'il est dangereux pour la santé de s'apprivoiser avec eux. L'auteur en fait des *bandoliers* parce qu'on les vend attachez l'un à l'autre, en guise de *bandolières*. (L.) — Portant bandolières. En quoi Rabelais fait ici allusion à l'usage où sont les chaircutiers d'attacher les saucissons l'un à l'autre en forme de bandolière.

[12] Que vous vîtes en sentinelle sur l'arbre.

bre, comment en ce port surgeoyt le beau et pompeux convoy de vos vaisseaulx, ha pensé que la debvoyt estre quelcque riche et puissant prince; et vient vous visiter en personne. De ce non satisfaict, Pantagruel assembla son conseil pour sommairement leur advis entendre sur ce que faire debvoyent en cestuy estrif[13] d'espoir incertain et craincte evidente.

Adoncques briefvement leur remonstra comment telles manieres de recueil[14] en armes avoyt souvent porté mortel prejudice soubs couleur de caresse et amitié. Ainsi, disoyt il, l'empereur Antonin Caracalle a l'une fois occis les Alexandrins: a l'aultre desfist la compaignie d'Artaban roy de Perse, soubs couleur et fiction de vouloir sa fille espouser. Ce que ne resta impuny: car peu apres il y perdit la vie[15]. Ainsi les enfants de Jacob pour vanger le rapt de leur sœur Dyna, sacmentarent[16] les Sichimiens. En ceste hypocriticque[17] façon par Galien empereur romain feurent les gents de guerre deffaicts dedans Constantinoble. Ainsi soubs espece d'amitié Antonius attira Artavasdes roy d'Armenie: puis le feit lier et enfer-

[13] En cette perplexité.

[14] D'accueillir les gens avec armes.

[15] Tout ceci est pris d'Hérodien, liv. IV, en la Vie d'Antonin Caracalla. (L.)

[16] Mirent à sac. Voyez la note 31 du chapitre XXIX.

[17] Faincte, desguisée. *Briefve déclaration.*

rer de grosses chaines : finablement le feit occire[18]. Mille aultres pareilles histoires trouvons nous par les anticques monuments. Et a bon droict est jusques a present de prudence grandement loué Charles roy de France sixiesme de ce nom, lequel retournant victorieux des Flamens et Gantois en sa bonne ville de Paris, et au Bourget en France, entendent que les Parisiens avecques leurs maillets, dont feurent depuis surnommez Maillotins[19], estoyent hors la ville issus en bataille jusques au nombre de vingt mille combatants, ne y voulut entrer, quoyqu'ils remonstrassent que ainsy s'estoyent mis en armes, pour plus honorablement le recueillir sans aultre fiction ne maulvaise affection, que premierement ne se feussent en leurs maisons retirez et desarmez.

[18] Voyez les Annales de Tacite, liv. II. (L.)

[19] Les Parisiens avoient pris ces *maillets*-là dans l'Hôtel de Ville, et ceci arriva l'an 1413. (L.)

CHAPITRE XXXVII.

Comment Pantagruel manda querir les capitaines Riflandouille et Tailleboudin [1], avecques ung notable discours sus les noms propres des lieux et des personnes.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel, sur l'avis de son conseil, se détermine à se tenir sur ses gardes, et envoie chercher les colonels *Riflandouille* et *Tailleboudin*, avec leurs troupes; tous deux lui paroissent très propres à se mesurer au besoin contre les Andouilles. Il les exhorte à se montrer vertueux au combat, s'il a lieu.

Il est certain que pour briller dans le combat, auquel cette allégorie fait allusion, et qu'on devine bien, on ne sauroit se montrer trop brave et trop vigoureux. *Mardi gras*, en pareil conflit, doit en effet servir de mot du guet.

« Le chapitre XXXVII, livre IV, du roman satirique de Rabelais, dit l'auteur des Remarques sur quelques ouvrages facétieux, page 49, a vraisemblablement fourni à Sterne l'idée singulière de l'importance des noms de baptême, dont il est aussi question dans le *Schattenspielen* du

[1] Ces deux noms sont expliqués dans le chapitre XLI : *Riflandouilles*, rifloit andouilles, *Tailleboudin*, tailloit boudins; et l'auteur dit ici qu'ils étoient le présage de la victoire sur les Andouilles et les Boudins.

baron de *Cramer*. Quiconque a lu *Tristram Shandy*, reconnoitra au premier coup d'œil le débiteur et son créancier. Mais ce dernier est rentré dans le cas où l'on peut s'emparer de la pensée d'autrui, parcequ'il l'*éclaircit et la met dans un beau jour*, et qu'elle produit un effet tout nouveau. »

La résolution du conseil feut qu'en tout evenement ilz se tiendroyent sus leurs guardes. Lors par Carpalim et Gymnaste au mandement de Pantagruel feurent appelez les gents de guerre, qui estoyent dedans les naufs Brindiere [2], desquels coronel estoyt Riflandouille, et Portoueriere desquels coronel estoyt Tailleboudin le jeune. Je soulaigeray, dist Panurge, Gymnaste de ceste poine. Aussi bien vous est icy sa presence necessaire. Par le froc que je porte, dist frere Jean, tu te veulx absenter du combat, couillu, et ja ne retourneras, sus mon honneur. Ce n'est mie grande perte. Aussi bien ne feroyt il que pleurer, lamenter, crier, et descouraiger les bons souldars. Je retourneray certes, dist Panurge; frere Jean, mon pere spirituel, bien toust. Seullement donnez ordre a ce que ces fascheuses

[2] Dans le dénombrement des vaisseaux, chapitre 1er du livre IV, il est dit que le neuvième avoit pour enseigne une *brinde*, et le onzième une *portouoire* : delà les noms de *brindière* et de *portouerière*. De Marsy.

Andouilles ne grimpent sus les naufs. Ce pendent que combattrez, je prieray Dieu pour vostre victoire, a l'exemple du chevalereux capitaine Moses, conducteur du peuple israelicque.

La denomination, dist Epistemon a Pantagruel, de ces deux vostres[3] coronels Riflandouille et Tailleboudin en cestuy conflict nous promet asseurance, heur et victoire, si par fortune ces Andouilles nous vouloyent oultraiger. Vous le prenez bien, dist Pantagruel : et me plaist que par les noms de nos coronels vous prevoyez et prognosticquez la nostre[4] victoire. Telle maniere de prognosticquer par noms n'est moderne. Elle feut jadis celebree et religieusement observee par les Pythagoriens. Plusieurs grands seigneurs et empereurs en ont jadis bien faict leur proufict.

Octavian Auguste[5] second empereur de Rome, quelcque jour rencontrant ung païsant nommé *Eutyche*, c'est a dire, bien fortuné, qui menoyt ung asne nommé *Nicon*, c'est en langue grecque *Victorien*[6], meu de la signification des noms, tant

[3] On lit ainsi dans l'édition de 1553, dans les trois de Lyon, et dans celle de 1626. *Vos coronels*, comme on lit dans les nouvelles éditions, est une faute de celle de 1596. (L.) — On lit aussi *vostre* pour *vostres* dans l'édition de 1552. Voyez livre V, chapitre xx.

[4] Charles Fontaine, dans son épître à Sagon et à la Huéterie:

> D'aultant s'en fault, que la vostre Marotte
> Ne lui ressemble ; elle est trop jeune et sotte. (L.)

[5] Voyez Suétone, chap. xcvi de la Vie d'Auguste. (L.)

[6] Victorieux.

de l'asnier que de l'asne, s'asseura de toute prosperité, felicité et victoire. Vespasian empereur pareillement de Rome, estant ung jour seulet en oraison on temple de Serapis, a la veue et venue inopinee d'ung sien serviteur nommé *Basilides*, c'est a dire, royal, lequel il avoyt loing darriere laissé malade, print espoir et asseurance de obtenir l'empire romain. *Regilian*[7] non pour aultre cause ne occasion feut par les gents de guerre esleu empereur, que par[8] signification de son propre nom. Voyez le Cratyle[9] du divin Platon. (Par ma soif, dist Rhizotome, je le veulx lire. Je vous oy souvent le alleguant.)

Voyez comment les Pythagoriens par raison des noms et nombres concluent que Patroclus doibvoyt estre occis par Hector : Hector par Achilles : Achilles par Pâris : Pâris par Philoctetes. Je suis tout confus en mon entendement, quand je pense en l'invention admirable de Pythagoras[10], lequel par le nombre par ou impar des syllabes d'ung chascun nom propre exposoyt de quel

[7] Regilianus (Quintus Nonius), Dace d'origine, que son mérite avoit élevé, sous Valérien, aux premiers emplois militaires, fut en effet élu empereur, parcequ'on s'étoit joué à table sur son nom, qui est dérivé de *rex*, roi.

[8] Que pour la signification.

[9] Le dialogue intitulé *Cratyle*.

[10] Outre Pline, liv. XXVIII, chap. IV, on peut voir là-dessus, Agrippa, chap. XV de son Discours de la vanité des sciences, et Scaliger contre Cardan, Exercitation 266. (L.)

cousté estoyent les humains boiteux, bossus, borgnes, goutteux, paralyticques, pleuriticques, et aultres tels malefices en nature : sçavoir est assignant le nombre par au cousté guausche du corps, le impar au dextre.

Vrayement, dist Epistemon, j'en veids l'experience a Xainctes en une procession generale, present le tant bon, tant vertueux, tant docte et equitable president Briend Vallee seigneur du Douhet[11]. Passant ung boiteux ou boiteuse, ung

[11] C'est le même Briand Vallée, seigneur du Douhet près de Saintes, qu'au chap. x du liv. II, on trouve avoir été l'un des juges du procès d'entre les seigneurs de Baisecul et de Humevesne : ce qui a fait croire à l'auteur de la préface du Rabelais anglois, que par ce procès il falloit entendre celui où le chancelier Poyet eut Briand Vallée pour l'un de ses commissaires en l'année 1544. Mais il n'a pas pris garde que le second livre du Rabelais paroissoit dès environ l'année 1529, près de quinze ans avant le procès fait au chancelier Poyet. Ce qu'au reste Rabelais dit ici qu'à Saintes il vit le président Vallée à une procession générale, donne lieu de présumer que c'étoit-là que Briand Vallée étoit président, et non pas au présidial de Poitiers, comme l'a cru Bernier dans son Jugement sur Rabelais. Quoi qu'il en soit, dès l'an 1538, Briand Vallée étoit conseiller au parlement de Burdeaux, puisque ce fut en cette année-là que ce généreux magistrat s'attira l'estime et la reconnoissance de Scaliger le père et de sa famille, pour avoir fait éviter à ce grand homme les griffes de l'inquisiteur Rochet, qui l'accusoit d'avoir mangé gras pendant le carême, et d'avoir parlé peu catholiquement de plusieurs points de religion. Voyez Bèze, Hist. eccl. sur l'an 1538. Parmi les lettres de Jule Scaliger, il y en a plusieurs à Briand Vallée. (L.) — Briand Vallée, *Briandus Valleus*, étoit, dit Bernier dans ses additions, selon quelques uns, conseiller à Bordeaux, auquel Buchanan attribue l'apologie *pro Lena*. Voy. liv. II, chap, x.

borgne ou borgnesse, ung bossu ou bossue, on luy rapportoyt son nom propre. Si les syllabes du nom estoyent en nombre impar, soubdain sans veoir les personnes, il les disoyt estre maleficiez, borgnes, boiteux, bossus du cousté dextre. Si elles estoyent en nombre par, du cousté guausche. Et ainsi estoyt a la verité[12], oncques n'y trouvasmes exception.

Par ceste invention, dist Pantagruel, les doctes ont affermé que Achilles estant a genoilz feut par la flesche de Pâris blessé on talon dextre. Car son nom est de syllabes impares. Icy est a noter que les anciens s'agenoilloyent du pied dextre. Venus par Diomedes devant Troye blessee en la main guausche[13], car son nom en grec est de quatre syllabes[14]. Vulcan boiteux du pied guausche,

[12] Dans la vérité.

[13] Dans Plutarque, où la quatrième question du livre IX des Propos de table est de savoir à quelle main Diomédes blessa Vénus? Le rhéteur Maxime prétend que ce fut à la main droite. (L.)

[14] Vénus, en grec, a quatre syllabes Ἀφροδίτη, Vulcain en a trois Ἥφαιστος. *Briefve déclaration.* — L'autheur veut entendre le nom grec Ἀφροδίτη, qui est de quatre syllabes, c'est pourquoy elle fut blessée à la main gauche, par Dioméde. En cet endroit il touche cette espèce de divination nommée *onomantie*, car selon le nombre des syllabes du nom propre, on jugeoit anciennement de quelque accident ou événement bon ou mauvais, et aussi des perfections personnelles. Il y en a mesme en ce temps qui se meslent de prédire lequel mourra le premier, le mari ou sa femme, sachant le nom de l'un et de l'autre, en calculant non seulement les syllabes, mais aussi les lettres. *Alph.*

par mesme raison. Philippe roy de Macedonie, et Hannibal, borgnes de l'œil dextre. Encores pourrions nous particularizer des ischies[15], hernies, hemicraines, par ceste raison pythagoricque.

Mais pour retourner aux noms, considerez comment Alexandre le Grand, fils du roy Philippe, duquel avons parlé, par l'interpretation d'ung seul nom parvint a son entreprinse. Il assiegeoyt la forte ville de Tyre et la battoyt de toutes ses forces par plusieurs sepmaines; mais c'estoyt en vain. Rien ne proufitoyent ses engins et molitions[16]. Tout estoyt soubdain demouli et remparé par les Tyriens. Dont print fantaisie de lever le siege, avecques grande melancholie voyant en cestuy departement perte insigne de sa reputation. En tel estrif et fascherie se endormit. Dormant songeoyt qu'ung satyre estoyt de-

[15] Des sciatiques, des hernies, des migraines : *ischies*, du gréco-latin *ischia*, os des hanches, d'*ischium*, en grec ἰσχίον, d'où *ischias*, dans Pline, goutte sciatique, et l'adjectif *ischiadicus*, qui a la goutte sciatique, *ischiadique*, dans Rabelais; ce mot prouve que notre mot *sciatique* vient de cet adjectif. *Hemicraine*, d'où nous avons fait *migraine*, par aphérèse également, est le mot grec ἡμικρανία, douleur qui n'affecte que la moitié de la tête, d'ἥμισυς moitié, en composition ἡμι, et κράνον, tête. — *Ischies*. Vous les appelez *sciatiques*. *Hernies*, ruptures du boyau de vallerus en la bourse, ou par aiguosité, ou carnosité, ou varices, etc. *Hemicraines*, vous les appellez *migraines*, c'est une douleur comprenente la moytié de la teste. *Briefve décl.* et *Alph.* — De Marsy explique *ischies* par gouttes.

[16] Machines et travaux.

dans sa tente, dançant et saultelant avecques ses jambes boucquines. Alexandre le vouloyt prendre; le satyre tousjours luy eschappoyt. Enfin le roy le poursuivant en ung destroict le happa. Sus ce poinct se esveigla. Et racomptant son songe aux philosophes et gents sçavants de sa court, entendit que les dieux luy promettoyent victoire, et que Tyre bien toust seroyt prinse: car ce mot *Satyros* divisé en deux est *sa Tyros*, signifiant: Tienne est Tyre[17]. De faict au premier assault qu'il feit, il emporta la ville de force et en grande victoire subjugua ce peuple rebelle.

Au rebours considerez comment par la signification d'ung nom Pompee se desespera. Estant vaincu par Cæsar en la bataille Pharsalicque, ne eut moyen aultre de soy saulver que par fuite. Fuyant par mer arriva en l'isle de Cypre. Pres la ville de Paphos apperceut sus le rivaige ung palais beau et sumptueux. Demandant au pilot comment l'on nommoyt cestuy palais: entendit qu'on le nommoyt Κακοβασιλέα, *Cacobasilea*, c'est a dire, Malroy[18]. Ce nom luy feut en tel effroy et abomination, qu'il entra en desespoir, comme asseuré de n'evader que bien toust ne perdist la vie. De mode que les assistants et nauchiers ouïrent ses cris, soupirs et gemissements. De faict

[17] Voyez Plutarque, au chapitre VIII de la Vie d'Alexandre. (L.)
[18] Voyez Valère Maxime, liv. I, chap. V.

peu de temps apres ung nommé Achillas païsant incogneu luy trencha la teste.

Encore pourrions nous a ce propous alleguer ce que advint à L. Paulus Emilius[19], lors que par le senat romain feut esleu empereur, c'est a dire chief de l'armee qu'ils envoyoyent contre Persès roy de Macedonie. Icelluy jour sus le soir retournant en sa maison pour soy apprester au deslogement, baisant une sienne petite fille nommee Tratia[20], advisa qu'elle estoyt aulcunement triste. Qui ha il, dist il, ma Tratia; pourquoy es tu ainsi triste et faschee? Mon pere, respondit elle, *Persa*[21] est morte. Ainsi nommoyt elle une petite chienne, qu'elle avoyt en delices. A ce mot print Paulus asseurance de la victoire contre *Persès*. Si le temps permettoyt que puissions discourir par les sacres bibles des Hebreux, nous trouverions cent passaiges insignes nous monstrants evidemment en quelle observance et religion leur estoyent les noms propres avecques leurs significations.

Sus la fin de ce discours arrivarent les deux

[19] Voyez Cicéron, *De divinatione*, liv. I, n° 103, et liv. II, n° 83, et Valère Maxime, liv. I, chap. v. (L.)

[20] On doit lire *Tertia*. *Tratia* vient apparemment de l'abbréviation *Tria* mal devinée par les imprimeurs. (L.)

[21] Plutarque, dans la Vie de Paul Émile, a copié cet endroit de Cicéron, mais peu versé dans la langue latine, comme il en convient lui-même quelque part, il fait de cette chienne un chien qu'il nomme *Perseus*. (L.)

coronels accompaignez de leurs souldars touts bien armez, et bien deliberez. Pantagruel leur feit une briefve remonstrance, a ce qu'ils eussent a soy monstrer vertueux au combat, si par cas estoyent contrainctz, car encores ne povoyt il croire que les Andouilles feussent si traistresses) avecques defense de commencer le hourt[22] : et leur bailla Mardigras pour mot du guet.

[22] L'attaque.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Andouilles ne sont a mespriser entre les humains.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Rabelais affirme ici avoir vu tout ce qu'il vient de raconter des *Andouilles de l'isle Farouche;* il ajoute que les antiques géants étoient des *Andouilles,* ainsi que le démon tentateur de notre première mère, qui n'étoit lui-même que le fier *Priapus,* qui est encore aujourd'hui le grand tentateur des femmes. C'étoit l'opinion de quelques auteurs de son temps, que le péché originel n'étoit que celui auquel l'homme doit sa naissance, son origine, sa génération andouillicque; et que le serpent qui tenta Ève étoit *andouillicque, l'andouille ityphalle,* c'est-à-dire l'andouille prise dans le sens de l'allégorie de Rabelais, *messer Priapus* enfin, puisqu'il faut le nommer par son nom. Ce chapitre explique clairement toutes les énigmes andouillicques de notre auteur.

« Depuis ce chapitre jusqu'au trente-huitième, même matière, dit Bernier, et force visions sur cette matière, témoin la truye (chapitre XL) qui est comme le cheval de Troye, parceque c'est de cet animal que les andouilles sortent. Les capitaines, et autres officiers, autant de mots et d'officiers de cuisine, soit qu'on prenne le mot d'*andouilles* à la lettre, soit qu'on sous-entende les *Suisses,* jadis *Saulcisses,*

dit l'auteur autre part (chapitre XXXVIII); tout en est assez divertissant et historique, car, en effet, qu'est-ce que les Suisses étoient avant qu'ils eussent secoué le joug de la domination des Autrichiens, qu'ils eussent défait le duc de Bourgogne, et qu'ils se fussent rendus formidables à la France même! Ils ne furent plus alors de simples saucisses, mais de grosses, grasses et *farfelues* andouilles. Raillerie à part, ce n'est peut-être pas sans mystère qu'il fait des andouilles une manière d'Amazones avec leur reine *Niphleseth,* puisque si on considère la polisseure de la peau des femmes, leur tempérament humide, leur replétion, leur graisse, les mots d'andouille et de femme pourroient bien être convertibles (*synonymes*). »

« Quant à cette *Niphleseth*, ou plutôt *Miphleseth,* que Rabelais fait leur reine (chapitre XLII), c'est une vision un peu obscure, fondée sur le mot hébreu, à cause de la figure de cette idole des Lampsaciens, rapportant (*ressemblant*) a une andouille. Idole qui le fut non seulement de toute l'antiquité idolâtre, mais encore de quelques malheureux Israélites, jusqu'à ce que le pieux roi Asa l'eût fait brûler près du torrent de Cédron. Au reste, on ne sait pas fort ce que Rabelais veut dire par les funérailles de ces andouilles envoyées par Pantagruel au roi son père; mais il est certain que la rue Pavée-des-Grands-Augustins est appellée, dans certaines vieilles cartes de Paris, *la rue Pavée d'andouilles*, peut-être parcequ'il y avoit plusieurs charcutiers dans cette rue d'un quartier qui n'étoit pas encore fort habité au temps de notre docteur, ni pavée, et qu'elle le fut aux dépens de ces charcutiers [1]. »

[1] C'est plutôt parceque cette rue, nommée aujourd'hui rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, étoit, ainsi que la rue *Tire-V..*, ou *Tireboudin*, pavée de filles publiques, qui s'y retiroient, dans l'origine, sous les *arcs* de l'aqueduc du palais des Thermes, et que c'étoit sous ces voûtes qu'elles se livroient à *la fornication*, comme

« Au reste, comme tout roule, jusqu'au chapitre XLIII, sur cette vision et discours d'andouilles souvent à perte de vue, et qu'il y est parlé d'un pourceau dans le quarante-unième, qui *avoit le pennage rouge cramoisi, comme d'un phenicoptere,* je ne dirai pas pourquoi on fait un pourceau de cette couleur, car peut-être que l'auteur n'en sait rien lui-même (Quelle sottise ! Voyez notre commentaire historique du chapitre XL); mais quant au phénicoptère, c'est un fort bel oiseau, comme on le peut voir en la ménagerie de Versailles, où on garde la dépouille de celui que feu monseigneur le duc d'Orléans fit tuer à Chambord..... Il y a bien plus, à propos d'andouilles, dans l'*isle des Andouilles* (page 25, du *Voyage et navigation des isles incognues de Bringuenarilles*, attribué à Rabelais), puisqu'on y en voit de douze pieds de long, un fleuve de moutarde, et quelques autres visions où il n'y a rien de fin, de moral, ni de savant. »

Vous truphez[2], icy, beuveurs, et ne croyez que ainsy soit en verité comme je vous racompte. Je ne sçauroys que vous en faire[3]. Croyez le si voulez : si ne voulez allez y veoir. Mais je scay bien ce que je veids[4]. Ce feut en l'isle Farouche. Je la

l'indiquent l'étymologie de ce dernier mot, qui vient du latin *fornix*, voûte, arc, et les triples priapes sculptés sur les *arcs* de l'aqueduc du pont du Gard.

[2] C'est-à-dire, vous raillez, vous plaisantez, vous vous moquez ici de moi. Roquefort, au mot TRUPHER.

[3] Je ne saurois qu'y faire.

[4] L'auteur pouvoit en effet dire aussi véritablement qu'Horace :

Vixi puellis, nuper idoneus, etc.
Od. XXVI, lib. III.

vous nomme. Et vous reduisez a memoire la force des geants anticques, lesquels entreprindrent le hault mont Pelion imposer sus Osse, et l'umbrageux Olympe avecques Osse envelopper, pour combattre les Dieux, et du ciel les deniger[5]. Ce n'estoyt force vulgaire mediocre. Iceulx toutesfois n'estoyent que Andouilles pour la moitié du corps, ou serpents que je ne mente. Le serpent qui tenta Eve, estoyt andouillicque, ce nonobstant est de luy escript, qu'il estoyt fin et cauteleux sus touts aultres animans[6]. Aussi sont Andouilles. Encores maintient on en certaines academies[7], que ce tentateur estoyt l'Andouille

[5] Les dénicher. — [6] Animaux.

[7]* C'est l'opinion d'Agrippa, *in Declamat. de origine peccati*, et de Robert Flud, sous le faux nom de Rodolphe Otrob, *De vita, morte et resurrectione*, lib. II. « Primum et originale peccatum nihil « aliud fuisse, quam copulam carnalem viri mulierisque, et nullum « alium dæmonem Evam tentasse, quam illum de quo ait Job : Cujus « virtus est in lumbis et in umbilico potestas. » *Vide Jacobum Mallerum* in tractatu de hermaphroditis, cap. VI, pag. 176, cité par Bayle, au mot Eve de son Dict. crit. et hist. (L.) — C'étoit en effet l'opinion d'Agrippa, de Robert Flud, etc., que le péché originel ne fut autre chose que le commerce charnel de l'homme et de la femme; et qu'Ève ne fut tentée par aucun autre démon que par celui duquel Job a dit : *Cujus virtus est in lumbis.* « Cela, dit La Monnoye, *Mén. III*, 449, paroît manifestement tiré d'Agrippa, dont voici les mots, pag. 556 du deuxième tome de la dernière édition : « Hunc serpentem non alium arbitramur quàm sensibilem, « carnalemque affectum, imò quem rectè dixerimus ipsum carnalis « concupiscentiæ genitale viri membrum, membrum reptile, mem- « brum serpens, membrum lubricum, variisque anfractibus tor-

nommee *Ityphalle*[8], en laquelle feut jadis transformé le bon messer Priapus grand tentateur des femmes par les paradis en grec, ce sont jardins en françois.

« tuosum, quod Evam tentavit, et decepit, cui rectè serpentis no-« men, similitudoque congruit. » On peut voir le même Agrippa, II, epist. XIX, et le quatrième entretien du comte de Gabalis.

[8] « Ityphale, dit l'auteur de l'Alphabet, signifie une effigie des payens, qui représentoit le membre viril dressé en haut; les prestres de Bacchus s'appelloient aussi *ithyphalles*, lesquels vestus de robbes de femmes alloient trépignans des pieds, et chantans certains carmes, qu'on nommoit *ithyphalliques*, et ce durant les festes de Bacchus, et avec telles cérémonies suivoient le Phalle, qui estoit aussi cette effigie du membre viril faite de bois, et attachée au bout d'un thyrse, c'est-à-dire d'une pique pointue toute environnée de lierre ou de pampre, et la portoit-on en pompe durant la dite solemnité. Arnobe, lib. V: *Adversùs gentes; in Liberi honorem patris ithyphallos subrigit Græcia, et simulachris virilium fascinorum territoria cuncta florescunt*. Priapus mesme prend souvent le nom de *Phallus*, dont est issu le mot qu'en françois on dit *fallot*, d'autant que la chandelle dressée au milieu représente aucunement (en quelque sorte) cette effigie payenne des anciens; depuis ce mot est venu en risée, quand on surnomme quelqu'un gentil et plaisant fallot, ainsi que fait l'auteur parlant de Galien, il le nomme *gentil fallot*, d'autant qu'il soustenoit que la fin et l'usage de la teste estoit pour poser les yeux, liv. III, chap. VII, et au chapitre suivant, il l'appelle le *galand Galien*. » — Nom que les Grecs donnoient à Priape. Pline dit que ce symbole étoit un préservatif pour les empereurs, qu'on le suspendoit au-dessus des chariots des triomphateurs, et que les vestales le mettoient au nombre des choses sacrées et l'adoroient comme un dieu. Il étoit porté en procession par des prêtres, appelés de son nom *Ithyphallophores;* ce mot vient du grec ἰθὺς, droit, en latin *arrectus*, et de φαλλὸς, phallus, et signifie par conséquent, *phallus arrectus;* c'étoit ainsi qu'on représentoit Priape.

Les Souisses, peuple maintenant hardy et belliqueux, que sçavons nous si jadis estoyent Saulcisses[9]? Je n'en vouldroys pas mettre le doigt on feu. Les Himantopodes[10], peuple en Ethiopie

[9]* Erasme dans celui de ses Colloques qui a pour titre *Conjugium impar: interim prodiit nobis beatus ille sponsus, trunco naso, alteram trahens tibiam: sed minus feliciter quam solent Suitceri.* Sur lequel endroit Schrevelius a fait cette note: *Notat affectatum incessum Helvetiorum.* Ainsi quand Rabelais feint de douter si les *Suisses* n'auroient pas été originairement des *saucisses,* il est visible qu'il en veut à leur allûre que bien des gens trouvoient en effet peu grave pour une nation si belliqueuse. Mais il ne s'agit point ici de la démarche ordinaire des Suisses; et comme, lorsque plus bas l'auteur se moque aussi des Bretons et de leurs trioris andouilliques et fredonisez, il ne prétend reprocher aux Bretons aucun défaut dans leur manière de marcher, il est sûr qu'ici de même sa satire ne tombe que sur les danses des Suisses, en ce que les pas de ces danses consistant en un continuel traînement de jambe, ces pas répondoient mal au courage ferme de cette nation. Coquillart, en son Blason des armes et des dames:

> Les Escossois font les repliques,
> Praguois et Bretons bretonnans,
> Les Suysses dancent leurs morisques
> A touts leurs tabourins sonnans. (L.)

L'auteur paroît avoir voulu jouer ici sur les mots, mais il a sûrement voulu aussi parler dans un autre sens, vu que les Suisses, peuple fort et vigoureux, et vêtu de larges bragues, ont toujours passé pour être très avantageusement pourvus.... d'*andouilles*... Voyez chapitre xxxv, note 15.

[10] « Pline dit, livre V, chapitre VIII, que ce sont peuples en Éthiopie, qui ont les jambes tortues, *inflexi, lentis cruribus, quos serpere magis quàm ingredi referunt, inquit Pomponius Mela, ult. cap. lib. III.* » Ce sont des peuples d'Éthiopie, aux pieds tortus, qui ne vont qu'en rampant, à la manière des serpents. Du grec ἱμαντόπους, *qui pedem in modum lori tortum habet: loripes.*

bien insigne, sont Andouilles selon la description de Pline : non aultre chose. Si ces discours ne satisfont a l'incredulité de vos seigneuries, presentement (j'entends apres boyre) visitez Lusignan[11], Partenay, Vovant, Mervant, et Ponzauges en Poictou. La trouverez tesmoins vieulx de renom et de la bonne forge, lesquels vous jureront sus le bras sainct Rigomé[12], que Mellusine leur premiere fondatrice avoyt corps feminin jusques aux boursavits[13], et que le reste en bas estoyt Andouille serpentine[14], ou bien serpent andouillicque. Elle toutesfois avoyt alleures braves et guallantes : lesquelles encores aujourd'huy sont

[11] Luzignan est une petite ville du Poitou, à cinq lieues de Poitiers, célèbre par la famille de ce nom, dans laquelle il y a eu des rois de Jérusalem, et par la fée Mélusine, à laquelle on attribue la construction de son château, et qu'on y voit encore tous les samedis s'y laver dans une grande cuve.

[12] *Saint Rigomé* ou *Rigomer*, est un saint du Maine, dont le bras étoit une relique en grande vénération au temps de l'auteur.

[13] On portoit alors les parties honteuses renfermées dans une bourse comme on portoit de notre temps la queue.

[14] Jean le Maire de Belges, dans son épître de l'Amant verd :

Encore y est (sans qu'elle s'en repente)
De Lusignen la tres noble serpente,
Mere jadis de princes et de roys.

Ceci, et tout ce que Rabelais ajoute encore à ce sujet, est pris du roman de Melusine et autres, auquel les bonnes gens du Poitou donnent créance comme à des histoires très fidèles. (L.) — Le roman de Mélusine, dit en effet, qu'elle étoit moitié femme, moitié serpent; on dit encore la rue *Serpente*.

imitees par les Bretons balladins dançans leurs trioris[15] fredonnisez. Quelle feut la cause pourquoy Erichthonius premier inventa les coches, lectieres[16], et chariots? C'estoyt parceque Vulcan l'avoyt engendré avecques jambes de andouilles: pour lesquelles cacher, mieux ayma aller en lectiere que a cheval. Car encores de son temps ne estoyent Andouilles en reputation. La nymphe Scythicque Ora[17] avoyt pareillement le corps myparti en femme et en andouille. Elle toutesfois tant sembla belle a Jupiter, qu'il coucha

[15] Danse bretonne, décrite de la manière suivante dans les contes d'Eutrapel, chap. xix: « Ça un trihori en plate forme, et la carole de mesme, à trois pas un saut, sur cette belle rade. Poligame alors, pour deffendre la dance du trihory (*saltatio trichorica*) et l'honneur de long temps acquis à sa basse Bretagne. « Et plus bas: » Mais à la musique, tout ainsi que le nombre de trois est vénérable entre ceux qui ont fureté et fouillé aux secrets de la théologie, aussi la dance du trihori est trois fois plus magistrale, et gaillarde que nulle autre: n'en desplaise aux spondées et mesures graves par lesquelles Agamemnon essaya retenir la chasteté de sa Clytemnestre. » Le triori (*saltatio trichorica*) est une dance où, comme on lit encore plus bas: « La voix et le mot sont par entrelaceures, petites pauses et intervales rompus, joints avec le nerf et corde de l'instrument, en sorte que la force de la parole et sa grace y demeurent prins et engluez, sans espérance de les pouvoir séparer, pour demeurer en vray ravissement d'esprit, soit à joye, soit à pitié. » (L.)

[16] Litières.

[17] Hérodote au commencement de son quatrième livre parle d'un Colaxaïs fils de Jupiter, et immédiatement après fait un conte d'une nymphe de Scythie, moitié femme, moitié serpent, qui coucha avec Hercule. Rabelais, écrivant de mémoire, a brouillé et altéré ces deux fables. (L.)

avecques elle et en eut ung beau fils nommé Colaxes. Cessez pourtant icy plus vous trupher, et croyez qu'il n'est rien si vray que l'evangile.

CHAPITRE XXXIX.

Comment frere Jean se rallie avecques les cuisiniers pour combatre les Andouilles.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Comme il s'agit enfin de combattre les Andouilles furieuses, Pantagruel, sur l'avis du frère Jean, anime ses cuisiniers au combat, en leur promettant d'être leur capitaine. *Ventre sur ventre*, dit-il, *allons combattre ces paillardes Andouilles*. Après cela, il est aisé de prévoir quelle sorte de combat va se livrer. *Nabuzardan*, nom du cuisinier de *Nabuchodonosor*, est le digne mot du guet.

Voyant frere Jean ces furieuses Andouilles ainsi marcher de hait, dist a Pantagruel : Ce sera icy une belle bataille de foin a ce que je voy. Ho! le grand honneur et louanges magnificques qui seront en nostre victoire! Je vouldroys que dedans vostre nauf feussiez de ce conflict seullement spectateur, et au reste me laissiez faire avecques mes gents[1]. Quels gents? demanda Pantagruel.

[1]* Le frère Jean, entend ici, par ses gens, les hommes de sa robe,

Matiere de breviaire, respondit frere Jean. Pourquoy Potiphar maistre queux[2] des cuisines de Pharaon, celluy qui achapta Joseph, et lequel Joseph eust fait coquu, s'il eust voulu, feut maistre de la cavallerie de tout le royaulme d'Egypte? Pourquoy Nabuzardan maistre cuisinier du roy Nabughodonozor feut entre touts aultres capitaines esleu pour assieger et ruiner Hierusalem? J'escoute, respondit Pantagruel. Par le trou madame[3], dist frere Jean, je auseroys jurer qu'ils autresfois avoyent Andouilles combatu, ou gents aussi peu estimez que Andouilles, pour lesquelles abatre, combatre, dompter, et sacmenter trop plus sont sans comparaison cuisiniers idoines et suffisants que touts gensdarmes, estradiots[4], souldars, et pietons du monde.

Vous me refraischissez la memoire, dist Pantagruel, de ce que est escript entre les facetieuses et joyeulses responses de Ciceron. On temps des guerres civiles a Rome entre Cæsar et Pompee, il estoyt naturellement plus enclin a la part[5] pom-

les moines, ce qu'il donne bien à entendre, en ajoutant : *matière de bréviaire*, or il s'agit du combat andouillique.

[2] Jadis en France, le grand queux, charge honorable dans la maison du roy. Voyez Duhaillan, liv. IV, de l'*Estat des affaires de France*. *Alph.*

[3]* Jurement parfaitement analogue à l'allégorie des andouilles.

[4] Batteurs d'estrade, milices.

[5] Au parti de Pompée.

peiane, quoyque de Cæsar feust requis et grandement favorisé. Ung jour entendent que les Pompeians a certaine rencontre avoyent faict insigne perte de leurs gents, voulut visiter leur camp. En leur camp apperceut peu de force, moins de couraige, et beaucoup de desordre. Lors prevoyant que tout iroyt a mal et perdition, comme depuis advint, commença trupher et mocquer maintenant les ungs, maintenant les aultres, avecques brocards aigres et picquants, comme tres bien sçavoyt le style. Quelques capitaines faisants des bons compaignons comme gents bien asseurez et deliberez luy dirent: Voyez vous combien nous avons encore d'aigles[6]? C'estoyt lors la divise des Romains en temps de guerre. Cela, respondit Ciceron, seroyt bon et a propos si guerre aviez contre les pies. Doncques veu que combatre nous fault Andouilles, vous inferez que c'est bataille culinaire[7], et voulez aux cuisiniers vous rallier. Faictes comme l'entendez. Je resteray icy attendant l'issue de ces fanfares[8].

Frere Jean de ce pas va ez tentes des cuisines, et dist en toute guayeté et courtoisie aux cuisiniers: Enfans, je veulx huy vous touts veoir en

[6] Voyez les *Apophthegmes* de Plutarque. (L.)

[7] * Expression rabelaisienne, *quæ certè, non culinarum, sed culorum pugnam significat.*

[8] Fanfaronnades, rodomontades. (L.)

honneur et triumphe. Par vous seront faictes apertises d'armes[9] non encores veues de nostre memoire. Ventre sus ventre[10] ne tient on aultre compte des vaillants cuisiniers? Allons combatre ces paillardes Andouilles. Je seray vostre capitaine. Beuvons amis. Cza, couraige. Capitaine, respondirent les cuisiniers, vous dictes bien. Nous sommes a vostre joly commandement. Soubs vostre conduite nous voulons vivre et mourir. Vivre, dist frere Jean, bien : mourir poinct. C'est a faire aux Andouilles[11]. Or doncques mettons nous en ordre, *Nabuzardan* vous sera pour mot du guet[12].

9* Exploits dignes de soldats *expérimentez*. Froissart, vol. II, chap. CCXVIII. *Wautaire Austarde appert homme d'armes, et oultrageux*. Et volume III, chapitre LXXXIV : *Le duc d'Irlande se refreschit de coursier bon et appert*. D'*adperitia* et d'*adperitus*. (L.) — *Expertises* d'armes, prouesses d'armes, faits d'armes où l'on se montre *expert*. Et en effet ces armes-là ne se montrent guère.

10* Il n'y a plus ici d'allégorie.

11* Effectivement, après le combat amoureux, *moritur*, *aut saltem cadit anguis*.

12 Cette expression ne doit pas être fort ancienne dans notre langue, puisque bien avant dans le XV° siècle on disoit dans la même signification *le nom de la nuit*, c'est-à-dire de cette nuit pour laquelle il devoit servir. La Chron. scandal. sous le mois d'octobre 1465, à propos de Robert d'Etouteville, qui venoit d'être rétabli dans la fonction de prévôt des marchands : « Et ce jour (30 du mois) fut en l'hôtel de ladicte ville (de Paris) pour les affaires du roy, et là luy fut baillé *le nom de la nuit* comme à prévôt des marchands. » C'est ordinairement un nom de saint, ou un autre nom à propos, et c'est pour cette raison que le mot donné aux cuisiniers est Nabuzardan, comme s'appelloit le grand queux de Nabuchodonosor. (L.)

CHAPITRE XL.

Comment par frere Jean est dressee la truye, et les preux cuisiniers dedans enclouz.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le nom de *grande truye*, monstrueuse machine de guerre dressée par les cuisiniers de Pantagruel, annonce bien de quelle guerre, et de quelle truie ou gore il est ici question, sur-tout quand on s'arrête à ces expressions: *C'estoyt des gros couillarts, qui par rancs estoyent autour; il jestoyt bedaines et quarreaulx empenez*, etc. (Voyez le commentaire historique du chapitre XLI.) Ces *couillarts* et *bedaines* étoient à la vérité d'antiques machines de guerre, mais on voit par le choix affecté de ces mots, et par les antécédents et les conséquents, qu'il ne s'agit point ici d'une guerre qui donne la mort, mais de celle qui donne la vie.

Voici, au reste, ce que dit Froissard, vol. II, chap. II, de cette machine de guerre prise au sens propre, et appelée *grande truye* : « Ils envoyèrent quérir à la Riolle (le connétable Duguesclin, et autres chefs françois, qui assiégeoient Bergerac, en 1378), un grant engin, qu'on appelle *Truye*, lequel engin étoit de telle ordonnance que il jetoit pierres de faix, et se pouvoient bien cent hommes d'armes ordonner dedans, et en approchans, assaillir la ville. » Voyez aussi le dictionnaire de Trévoux, au mot *Truie*.

Lors au mandement de frere Jean, feut par les maistres ingenieux[1] dressee la grande truye, laquelle estoyt dedans la nauf bourrabaquiniere[2]. C'estoyt ung engin mirificque faict de telle ordonnance, que des gros couillarts[3] qui par rancs estoyent autour, il jectoyt bedaines[4] et quarreaulx empenez d'assier: et dedans la quadrature duquel povoyent aisément combatre et a couvert demourer deux cents hommes et plus: et estoyt faict au patron de la truye de la Riole[5], moyennant laquelle feut Bergerac prins sur les Anglois, regnant en France le jeune roy Charles VI[6].

[1] Ingénieurs.

[2] C'étoit le vaisseau chargé des provisions de bouche, et munitions de guerre, qui avoit pour enseigne un *bourrabaquin*, grand flacon à mettre du vin.

[3]* Équivoque obscène, pour *coulevrines*, dit l'abbé de Marsy.

[4] Boulets de pierre, tels que nous en avons vu à Chabris sur Cher. « Rabelais, dit Le Duchat, dans Ménage, a appellé au sens propre *bedaines*, les plus grosses de ces pierres arrondies que l'ancienne artillerie employoit au lieu de boulets de fer. » Voyez la note 8 du chapitre XLI.

[5] La Riole ou plutôt la Réole, est une ville de la Guyenne, sur la Garonne.

[6] Rabelais se trompe sur l'époque. Ce fut sous le roi Charles V, l'an 1378, deux ans avant la mort de ce prince, que Bergerac fut pris de la sorte. (L). — Voyez le commentaire historique. Froissard parle encore de cette machine p. 102 du vol. II. Mais j'ai peine à croire, dit Du Cange, que la truie soit du genre des ballistes, comme le veut Froissard : il me paroît plus probable qu'elle a été inventée pour miner les murs, et que c'est la même machine, qui est appelée *sus* en latin, par les autres écrivains.

Ensuite le nombre et les noms des preux et vaillants cuisiniers, lesquels, comme dedans le cheval de Troye, entrarent dedans la truye.

Saulpicquet.
Ambrelin[7].
Guavache.
Lascheron.
Porc-au-sou[8]
Salezart[9]

[7] *Huomo di poca consideratione*, dit Ant. Oudin. *Ambrelin*, c'est proprement un *jaquemart*, et ce mot qui vient de l'allemand *hâmerlin*, dans la signification d'un petit marteau d'horloge, est le nom de l'un des bons amis d'Ortwinus dans le deuxième livre des épîtres *Obsc. Vir.* (L.) — C'est le nom d'un des cuisiniers qui combattoient les andouilles. « *Ambrelin*, ajoute Le Duchat dans Ménage, se dit encore à Metz dans la signification que lui donne Oudin, c'est-à-dire dans celle d'un homme de néant ou de peu de considération. *Hamerlein*, en allemand, seroit le diminutif de *hammer*, marteau. » Mais *merlin*, étant le nom d'une espèce de marteau, nous pensons que *ambrelin* est plutôt composé du françois *ambe, merlin*, double merlin, et que *merlin* est dérivé du latin *malleus* par le changement de l'*l* en *r*.

[8] Et plus haut, chapitre XXXII: *Pieds de porc au sou.* Du *sou*, dit Nicot, semble qu'il vienne de *sus. Sic enim vocant pedes suillos conditos.* Ant. Oudin explique de même le mot *sou*, que dans la signification d'étable à pourceaux, Ménage dérive de *suile* ou de *sudis.* Ce que dit Nicot seroit bon, si c'étoient les pieds de cochons frits dans de la graisse de porc qu'on appelloit *sou;* mais comme c'est cette même graisse qu'on nomme de la sorte, *sou* en ce sens vient indubitablement de *sumen.* (L.) — Nicot et Ménage ont raison: *sou* ou *soue* signifie toit à porc, et vient du latin *suile*, et non de *sumen*, qui viennent cependant l'un et l'autre de *sus.*

[9] Maître saleur. De l'allemand *saltzer*. Ou mal-propre, maussade. Le Verger d'honneur, au feuillet 193, A.

Si sans cervelle me donnez renommée
Donnez vous garde que ne soyez nommée
De moy et d'aultres en tous lieux Sallezart.

Le quatre-vingt-troisième des contes attribués à Bonaventure des

Maindegourre.
Paimperdu.
Lasdaller.
Pochecuilliere.
Moustamoulue.
Crespelet.
Maistre Hordoux [10].
Grasboyau.
Pillemortier.
Leschevin [11].
Saulgrenee.
Capirotade [12].
Carbonnade.
Fressurade.
Hasteret.
Balafré.
Gualimafré.

Tous ces nobles cuisiniers [13] portoyent en leurs armoiries en champ de gueule, lardouoire de sinople [14], fessée d'ung chevron argenté pendant a guausche.

Périers, au feuillet 218 de l'édit. de 1565, est intitulé : *L'honnesteté de M. Salzard*, ou de *Salezard*, comme on lit dans la table des chapitres. (L.) — [10] Voyez livre III, chapitre XXIII.

[11] Maître ivrogne, qui lèche les pots, plutôt que de laisser perdre la moindre goutte de vin. (L.) — Rabelais joue par ce terme équivoque sur *lèche vin* et sur *échevin*. « *Lèchevin*, dit La Monnoye dans son glossaire, est un terme burlesque pour signifier *échevin*. Tabourot, dans ses Bigarrures, au chapitre des allusions, dit en badinant qu'*échevin* est aussi nommé *quasi* lèchevin, *pourcequ'il doit taster le vin pour commencement de bonne police, afin qu'on n'en vende de maulvais*. Rabelais donne le nom de *lèchevin* à un de ses cuisiniers. » — [12] Voyez chapitre XX.

[13] C'étoient les seigneurs de la cour de Henri II.

[14]* Les cuisiniers de cette armée navale devoient avoir leurs lardoires de *sinople*, ou vertes : celles qui sont de laiton ou de cuivre jaune se chargent aisément de vert de gris dans les vaisseaux, où l'on ne s'en sert guère. Du reste, Rabelais les place en champ de *gueule*, parce que tout ce qu'on en larde est pour la gueule. (L.) — En effet, l'auteur par ce terme héraldique équivoque, fait clairement allusion à la gueule ou bouche humaine, qui est le grand champ d'exercice des cuisiniers.

Lardonnet.
Lardon.
Croquelardon.
Tirelardon.
Graslardon.
Saulvelardon [15].
Archilardon.
Rondlardon.
Antilardon.
Frizelardon.
Lacelardon.
Grattelardon.
Marchelardon.
Guaillardon, par syncope, natif pres de Rambouillet. Le nom du docteur culinaire estoyt Guaillartlardon. Ainsy dictes vous idolatre [16] pour idololatre
Roiddelardon.
Astolardon.
Doulxlardon.
Maschelardon.
Trappelardon.
Bastelardon.
Guyllelardon [17].
Mouschelardon.
Bellardon.
Neuflardon.
Aigrelardon.
Billelardon.
Guignelardon.
Poyselardon [18].
Vezelardon.
Myrelardon.

Noms incongneus entre les Maranes et juifs [19].

Couillu.
Salladier.
Cressonnadiere [20].
Raclenaveau.
Cochonnier.
Pastissandiere.

[15] *Et saulve tousjours les lardons*, dit Panurge. (L.)

[16] *Idolâtre* est en effet pour *idololâtre*, par contraction.

[17] Apparemment la même chose que *guillenardon*, comme les Lyonnois appellent une tranche de lard, étroite et déliée comme une éguillette de jambon. La quatre-vingt-unième des Nouvelles de la Motte-Roullant : « Hacquin, je te donnerai demain un *guillenardon* de lard, et me viens encore faire cela. » La lettre *l* se change souvent en *n*, comme en *lentille*, que quelques-uns prononcent *nentille*. (L.)

[18] Allusion aux *pois au lard*. (L.)

[19] Gens qui ont en abomination le lard et les lardons. (L.)

[20] Voyez livre II, chapitre XI.

Raslard.
Francbeuignet.
Moustardiot.
Vinetteux.
Potageouart.
Peaudeconnin.
Apigratis[21]
Frelault[22].
Benest.
Jusverd.
Marmitige.
Accodepot[23].
Hoschepot[24].
Brisepot.
Guallepot.
Frillis.
Guorge sallee.
Escargoutandiere.
Bouillon sec.
Souppimars.
Eschinade.
Prezurier.
Macaron.
Escarsaufle.
Brignaille. Cestuy feut de cuisine tiré en chambre pour le service du noble cardinal le Veneur[25].
Guasteroust.
Escouvillon.
Beguinet.
Escharbottier.
Vitet.
Vitault.
Vit vain.
Jolivet.
Vit neuf.
Vistempenard.
Victorien.
Vit vieulx.
Vit velu.
Hastiveau.
Alloyandiere.
Esclanchier.
Guastelet.
Rapimontes.

[21] Plus bas, livre V, chapitre VII: « Mais l'huile sentoit le coffre au prebstre, et messieurs n'y trouvarent pas grand appigrets. » C'est apparemment d'*appigrets* que Rabelais a fait *Apigratis*. (L.) — Ce nom que Rabelais donne à l'un des cuisiniers qui entrèrent dans la truie, doit venir de *ad pigritia*. On lit dans les contes d'Eutrapel, chap. I: *Le monde s'est apparessé*.

[22] *Buon compagno*, dit Oudin. (L.)

[23] Ou *appuipot*, comme parle Nicot. On appelloit autrefois de ces deux manières *fulcrum* ou *fulcimentum ollæ*, ce qu'on met contre un pot, pour empêcher qu'il ne renverse lorsqu'il est devant le feu. (L.)

[24] Ce nom de cuisinier signifie pâté en pot.

Soufflemboyau.
Pelouze.
Gabaonite.
Bubarin.
Crocodillet.
Prelinguant[26].
Maschourré[27].
Mondam[28] inventeur de la saulse-madame, et pour telle invention feut ainsi nommé en languaige escosse françois.
Claquedent.
Badiguoincier.
Myrelanguoy.
Becdassee.
Rincepot.
Urelelipipingues.
Maunet[29].
Guodepie.
Guauffreux.
Saffranier,
Malparouart.
Antitus[30].
Navelier.
Rabiolas[31].
Boudinandiere.
Cochonnet.

[25] Jean le Veneur-Carrouges, évêque de Lisieux, fait cardinal à Marseille par le pape Clément VII, l'an 1533. Voyez le neuvième livre de Sleidan. Nous apprenons de Jean de la Bruyère Champier, livre XV, chapitre XXXII de son *De re cibariâ*, que pour ne manquer jamais de perdrix, ce cardinal en faisoit nourrir toute l'année en une de ses maisons de campagne. (L.)

[26] Préguste. De *prælingens*. (L.) — Prégustateur.

[27] Qui a le visage sali de charbon et de suie. Macheuré, *imbrattato*, dit Oudin. A Metz on appelle *rois macheurez* l'Octave des Rois. (L.)

[28] Raillerie contre les Écossois, qui prononcent *mondam* pour *madame*, et dont la langue *de soi rurale, barbare, malsonnante et malseante*, dit Brantôme, au disc. troisième de ses Dam. illust. fait du françois un ridicule baragouin, lorsqu'un Écossois le veut parler. Plus haut déja, livre II, chapitre IX, *Sainct Treignan foutys vous d'Escouss, ou j'ay failly à entendre*. Selon Pâquier, livre VIII, chapitre I, de ses Recherches, c'est *moudam*, et non pas *mondam*, que les Écossois prononcent le françois *madame*. (L.)

[29] Mal net. Voyez livre III, chapitre XVI.

[30] Voyez livre II, chapitre XI, et Ménage.

[31] Quelque limosin, grand mangeur de raves. (L.)

Robert. Cestuy fut inventeur de la saulse-Robert[32], tant salubre et necessaire aulx connils[33] roustis, canars, porc-frais, œufs pochez, merlus sallez, et mille autres telles viandes.
Froiddanguille.
Rougenraye.
Guourneau.
Gribouillis.
Sacabribes.
Olymbrius[34].
Foucquet.
Dalyqualquin.
Salmiguondin.
Gringualet.
Aransor[35].
Talemouse[36].
Saulpoudré.

[32] Rabelais plaisante. *Robert*, en françois *barbe-rousse*, est un nom allemand qui répond ici au latin *Ænobarbus;* et la *saulce-Robert* n'a été appellée de la sorte qu'à cause que la moutarde qui y entre *roussit* la *barbe* et les moustaches. (L.) — « Ce que Rabelais suppose, ajoute Le Duchat dans Ménage, qu'un cuisinier, nommé *Robert*, donna le nom à cette sausse, dont il fut l'inventeur, il le suppose sans fondement et comme pour rire. » Sur la *sauce verte*, voyez le grand d'Aussy, tome II, page 242, et la table du Rabelais de M. D. L., ainsi que pour la *sauce-madame*.

[33] Lapins.

[34] *Olymbrius* pour *olybrius*.

[35] Pour *hareng saur*, comme *sacabribes* pour *sac à bribes*, etc. La plupart des autres noms sont aussi aisés à décomposer.

[36] Sorte de *cassemuseau*. De *taller* qu'on a dit pour *cottir*, et de *mouse*, d'où *museau*. Voyez Ménage au mot *cottir*. Villon, dans son grand Testament :

Item à Jehan Raguier je donne,
Qui est sergent (voire des douze),
Tant qu'il vivra (ainsi l'ordonne),
Tous les jours une talemouse
Pour houter et fourrer sa mouse.

De là vient qu'on a aussi appellé *talemouse* un soufflet qui tombe principalement sur la bouche et sur le nez. A Metz, on dit que des fruits sont *talez* lorsqu'ils se sont froissez en tombant sur les ais (*contabulationes*) où on les avoit mis pour achever de meurir; et

Paellefrite.
Landore[37].
Calabre.
Navelet.
Foyart.
Grosguallon.
Brenous.
Mucydan.
Matatruis.
Carte virade[38].
Coquesigrue.
Grosbec.
Frippelippes[39].
Friantaures,
Guaffelaze[40].
Visedecache[41].
Badelory[42].
Vedel[43].
Braguibus.

Dedans la truye entrarent ces nobles cuisiniers guaillars, gualants, brusquets et prompts au com-

lorsqu'un homme a les fesses meurtries d'une selle rase, on dit de lui qu'il a le derrière *talé*. (L.)

[37] Ci-dessus, au prologue du livre III : *Se grattent la teste avecq ung doigt comme* landores *desgraissez*. On appelle *landore* un homme qui bâille aux mouches, un endormi, tel que devoit être ce cuisinier; et je ne sai si l'on ne l'appelleroit pas de la sorte par une métaphore prise du *dard* de loire, poisson que les Marseillois nomment *landole*. Ce poisson n'est jamais meilleur que rôti, et comme les autres poissons il ouvre la gueule lorsqu'il est quelque temps à dégouter sur le gril. (L.) — *Landore* vient de *lent dort*, et n'a pas le moindre rapport avec *landole* qui vient de *hirundo*. Voyez chapitre III.

[38] Carte tournée.

[39] Un fripeur de lipées. Marot a donné le nom de *frippe-lippes* à son propre valet, sous le nom duquel il a écrit pour soi-même contre Sagon et la Hueterie, qui avoient critiqué ses poésies. (L.)

[40] *Accroche l'âne*. Sobriquet gascon, qui témoigne que ce cuisinier avoit plus d'un emploi. *Guaffelaze*, au reste, est le nom d'une paroisse à une lieue de Toulouze, sur le chemin de Montauban. (L.)—De *gaffe*, croc, crochet, *gaffer*, accrocher, et l'*aze* pour l'*âne*.

[41] De l'italien *viso di catzo*, viédase. (L.)

[42] Ce nom est évidemment dérivé de *badelaire*. Voyez la note 43.

[43] Veau; du latin *vitellus*.

bat. Frere Jean, avecques son grand badelaire[44], entre le dernier, et ferme les portes à ressorts par le dedans.

[44] C'est, en terme de blason, une épée courte, large et recourbée à la turque ou à la persane. Ménage fait venir ce mot de *bataille;* Le Duchat de *bâton;* le P. Menestrier de *balthearis,* comme qui diroit *épée de baudrier:* c'étoit aussi de *baltheus,* baudrier, (radical de *balthearis*) que nous faisions venir ce mot, long-temps avant de savoir qu'on avoit donné cette étymologie avant nous.

CHAPITRE XLI.

Comment Pantagruel rompit les Andouilles au genoil[1].

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Ce chapitre, où l'auteur passe à tout moment du sens propre au sens figuré, et du sens figuré au sens propre, est la description ou plutôt le tableau d'une orgie *andouillicque*, semblable à celle du festin de Trimalcion dans Pétrone.

Gymnaste, à l'approche de l'armée des Andouilles, et pour calmer les défiances de cette armée, lui crie qu'il tient, lui et ses compagnons, pour Mardi-Gras, *leur anticque confédéré*, ce qui n'a pas besoin de commentaire. A ce mot un gros Cervelat le prit à la gorge, *Tu n'y entreras, dit Gymnaste, qu'à taillons;* effectivement on n'avale guère un cervelat d'une seule bouchée; il faut le tailler par morceaux. Gymnaste le taille, et se trouve assailli par l'armée des Andouilles. Alors *Rifle-Andouille* et *Taille-Boudin*

[1] Rompre les Anguilles au genouil, comme on parle, c'est tenter l'impossible, comme fait ici Pantagruel, qui prétendoit rompre les *Andouilles* sans y employer que la force de ses bras. Amadis, tome VIII, chapitre LIII : « Les dieux ont permis la mort de votre « frère. Ils ont conservé mon père, ils veulent vous frustrer de vos « entreprises et favoriser aux siennes, et vous voulez rompre l'an-« guille au genouil. » (L.)

font rage. Pantagruel rompoit les Andouilles au genou: ce qui est à remarquer dans ce combat d'andouilles non passives, mais actives. Pantagruel, à cause de sa taille de géant sans doute, étoit forcé d'en diminuer la longueur excessive avec un bourrelet ou la main.

Les compagnons de Pantagruel, sortis de la grande truie, choquent les Godiveaux à travers les Saucissons; ce qui, pris au propre, arrive souvent dans les grandes tables, et peint énergiquement, au sens figuré, l'amoureux congrès. Les Andouilles prennent la fuite; c'est-à-dire que cette grande vilaine truie ou grande gore, qui pourroit bien être encore ici la duchesse de Valentinois, les apoltronit et les dégoûta du combat amoureux, les mit en fuite et à la débandade. Le frère Jean, à coups de *bedaines,* ainsi que les soldats, les abattoient comme mouches. L'on sait qu'en effet lorsque les plus fiers compagnons ont fini l'amoureux assaut, l'andouille s'abat, *cadit anguis.*

Selon un interprète, « le grand et gras pourceau, qui paroît soudainement, est la débauche personnifiée, surtout celle de la table. Ses grandes ailes en forme d'ailes de moulin à vent, annoncent son vol vers les quatre parties du monde. Son panache (il lit ainsi pour *pennage*) cramoisi sont les chapeaux et coïffures brillantes des sectateurs des bonnes tables; ses yeux rouges et flamboyants sont les yeux échauffés et enflammés par l'excès des viandes et du vin. Ses oreilles vertes, marquent l'avidité avec laquelle on écoute et recueille les propos et chants joyeux, dont les salles de banquets retentissent presque toujours; ses dents jaunes sont celles des gourmands, que les excès jaunissent; sa longue queue noire peint les séances de table, qui se prolongent bien avant dans la nuit; les pieds blancs, diaphanes et largement pattés, sont la chaussure brillante de ceux qui courent les festins, et qui, du temps de l'auteur, étoient des patins artistement travaillés; son

collier d'or est le collier et les bijoux dont on se pare dans les fêtes; l'inscription de ce collier, portant *Pourceau enseignant Minerve*, marque le propre des goinfres ignorants, qui sont très nombreux, et ont la prétention d'enseigner et critiquer des gens beaucoup plus habiles qu'eux. La vénération dont furent pénétrées les Andouilles à la vue de ce monstre, est l'effet naturel du respect qu'inspire une mère à ses enfants, puisque les andouilles sortent du porc. L'auteur dit qu'*intereà, frere Jean embrochoit Andouilles....* Cet embrochement d'andouilles doit être pris ici dans le sens actif, c'est-à-dire qu'il faisoit faire à l'andouille l'office de broche. Le monstre qui vole et revole dans les deux armées, montre que la débauche vole et circule partout. La moutarde qu'il jette à grand volume, vient là on ne peut pas plus à propos, sur-tout pour les andouilles; et les cris répétés de *Mardi gras! Mardi gras!* sont vraiment les cris des amis du carnaval et de la bonne chère, sans fin. »

Mais il est ici question de la bataille de Marignan, selon nous; et Le Duchat a très bien deviné que ce grand et gras pourceau est le cardinal de Sion, qui s'appeloit *Scheiner*, et dont Rabelais a bien pu confondre malignement le nom avec le substantif *schweiner*, en le formant de l'allemand *schwein*, porc, cochon, puisque l'adjectif *schweinern* en est aussi dérivé. C'est du Nord que vole ce monstre ailé sur l'Italie; il a des ailes longues et amples, pour faire allusion aux ailes du surplis de ce cardinal, et à son influence sur les Suisses; il a le plumage rouge cramoisi, comme un phénicoptère, les yeux flamboyants, les dents jaunes, la queue longue et noire, et un collier d'or au col, pour faire allusion à son chapeau de cardinal, à la colère qui l'enflammoit contre les François, à l'envie de leur nuire, à la queue de sa soutane noire, et au collier de quelque ordre de chevalerie qui le décoroit.

Ce monstre ailé ayant plusieurs fois volé et revolé entre

les deux armées, jeta plus de vingt-sept pipes de moutarde en criant *Mardi gras!* pour exciter l'appétit des Suisses *jadis saulcissons*, et les porter à dévorer de nouveau le Milanois, à l'envahir pour y faire leurs choux gras. « Le plus grand mal, que le pape (Jules II) fit à la France, dit Anquetil, à l'année 1510, ce fut de détacher les Suisses de leur ancienne alliance avec elle. Il est vrai que le roi donna lieu à leur défection par une vivacité injurieuse qui lui coûta cher. Ils lui demandoient une augmentation de solde pour les capitaines, et de pensions pour les cantons, et ils accompagnoient leur demande de la menace de le quitter, en cas de refus. « Que prétendent donc ces misérables montagnards? dit le roi, piqué, qui croyoit déja les payer trop cher. Est-ce qu'ils me regardent comme leur tributaire ou leur caissier? » Ce mot imprudent, malignement recueilli et méchamment paraphrasé, choqua ces hommes agrestes, mais fiers, et aida merveilleusement les manœuvres du cardinal de Sion, auquel sa dignité et son éloquence donnoient une grande prépondérance dans les délibérations communes. Il fit briller aux yeux de ces paysans soldats, plus religieux qu'instruits, la gloire de se déclarer protecteurs du Saint-Siége, et d'être les soutiens de la sainte Église. Par ces motifs, la nation abandonna l'alliance de la France. »

« La Palice, hors d'état de remédier au désordre et *à l'affoiblissement de son armée*, dit-il encore à l'année 1512, se retire prudemment dans le Milanez, en garnit les places, et se prépare à résister à un débordement de Suisses que le cardinal de Sion amenoit contre ce dernier asile des François en Italie, et auxquels les Grisons et Maximilien, alliés ostensibles de Louis XII, avoient donné passage et fourni des renforts de cavalerie et d'artillerie qui leur manquoient. On appeloit Scheiner, *le général tondu*. A l'exemple de Jules, son patron, il portoit la cuirasse, dirigeoit les opérations

militaires, et inspiroit l'ardeur de la guerre à ces *montagnards*, en leur vantant sans cesse les richesses des plaines fertiles dont il leur promettoit les dépouilles. »

En 1513, après la bataille de Novarre, les Suisses, poussés par une impulsion de fureur aveugle et de zèle fanatique, donnée par le cardinal de Sion, tentèrent d'envahir le Milanois. En 1515, le pape Léon X affectant de croire et de publier que François Ier étoit l'ennemi du Saint-Siége, parcequ'il soutenoit la pragmatique sanction, ce boulevard des libertés de l'Église gallicane, toujours regardé par les papes comme un attentat horrible à leur puissance, on répandit que ce prince étoit hérétique, schismatique, ennemi de l'Église, et qu'il se préparoit à passer les Alpes, principalement dans le dessein de la détruire. Ces préjugés acquirent une grande autorité chez les Suisses, par les prédications du cardinal de Sion, et de ses émissaires. Dans la même année, le roi ayant passé les Alpes pour reconquérir le Milanois, et les Suisses, qui le défendoient pour Maximilien Sforce, s'étant repliés sur Milan, pour en fermer le chemin aux François, il fut convenu avec eux que moyennant sept cent mille écus qui leur seroient payés comptant, ils laisseroient le passage libre, et se retireroient dans leurs montagnes.

« Le traité, continue Anquetil, que nous venons d'abréger, alloit être conclu et signé; l'argent, ramassé avec peine de la bourse des seigneurs de l'armée, étoit tout prêt; mais le cardinal de Sion arrive au camp des Suisses; il leur amenoit un renfort de troupes; il les réunit à Milan, et leur adresse une de ces exhortations véhémentes par lesquelles il avoit coutume de séduire ce peuple plus pieux qu'éclairé: Le roi, leur dit-il, veut détruire la religion; le pape n'a de ressource qu'en vous. Quelle honte seroit-ce d'abandonner le chef de l'Église, qui a béni vos armes; le jeune duc de Milan qui s'est remis entre vos mains; l'Italie entière qui

attend de vous sa liberté! Qu'est-ce que l'or qu'on vous offre, sinon un piège pareil à celui qu'ils ont préparé à votre crédulité sous les murs de Dijon? Tout leur or n'appartiendra-t-il pas à leurs vainqueurs? Et ne sont-ce pas les mêmes hommes, qu'en petit nombre, sans chevaux, sans canon, vous avez affrontés à Novarre, et que vous avez vaincus avec leurs propres armes? Marchez donc où la gloire vous appelle, et faites aujourd'hui un exemple qui intimide à jamais quiconque penseroit encore à franchir vos montagnes! Ceux qui mourront pour une cause si sainte sont assurés d'un bonheur qui ne finira jamais! et quelque flatteuse que soit la récompense qui attend les vainqueurs, ils auront encore à envier le sort des braves qui seront morts au combat! » Il finit en leur accordant, comme légat, une absolution générale, et des indulgences plénières. Entraînés par ce discours, ils partent précipitamment de Milan, où ils attendoient les députés qui devoient signer le traité et compter l'argent; peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent du trésor; laissant tambours et trompettes, et marchant dans le plus profond silence, ils parviennent jusqu'au camp des François, dans l'après midi du 13 septembre, et au son lugubre et étouffé des rauques cornets d'Uri et d'Unterwalden, ils fondent inopinément sur nos troupes..... Pendant cette bataille de Marignan, que Trivulce appeloit une bataille de géants, le cardinal de Sion s'étoit sauvé pendant la nuit à Milan, sous prétexte d'aller (*comme Panurge*) y chercher des secours. »

Tant approcharent ces Andouilles que Pantagruel apperceut comment elles desployoient leurs bras, et ja commençoient baisser bois[2]. Adonc-

ques envoye Gymnaste entendre ce qu'elles vouloyent dire, et sus quelle querelle elles vouloyent sans deffiance guerroyer contre leurs amis anticques, qui rien n'avoyent meffaict ne mesdict. Gymnaste au devant des premieres fillieres[3] feit une grande et profunde reverence, et s'escria tant qu'il peut, disant : Vostres, vostres, vostres sommes nous trestous, et a commandement. Touts tenons de Mardigras vostre anticque confederé. Aulcuns depuis me ont racompté, qu'il dist *Gradimars*, non *Mardigras*[4]. Quoy que soit, a ce mot ung gros cervelat saulvaige et farfelu anticipant devant le front de leur bataillon, le voulut saisir a la guorge. Par Dieu, dist Gymnaste, tu n'y entreras qu'a taillons[5], ainsi entier ne pourroys tu. Si sacque son espee Baise-mon-

[2] A baisser leurs lances. Expression métaphorique tirée du bois de la lance du chevalier, qu'il baissoit pour combattre son adversaire, ce qui s'appeloit *mettre la lance en arrêt*.

[3] Bandes, troupes.

[4]* Gymnaste avoit prononcé *Gradimars* à la gasconne, au lieu *de Mardigras;* ce qui irrita les Andouilles, qui s'imaginèrent que par-là il vouloit insulter leur bon ami Mardigras. Voyez le Dictionnaire de la langue Tolosane, au mot *Dimars*. (L.) — L'auteur joue sur le nom de *Mardigras*, qui est en effet l'anagramme de *Gradimars*, surnom du dieu *Mars*, que les latins appeloient *Gradivus*. « C'est une équivoque, dit de Marsy, à Gras *dimars* ou décimateurs. Les Andouilles, ennemies de Carême et des ecclésiastiques (gens à dixmes), ses adhérents, prennent ceci pour une insulte. »

[5] La forme en est plate et large, comme d'une petite jatte. C'est

cul (ainsy la nommoyt il) a deux mains, et trencha le cervelat en deux pieces. Vray Dieu, qu'il estoyt gras! Il me soubvint du gros taureau de Berne[6], qui feut a Marignan tué a la deffaicte des Souisses. Croyez qu'il n'avoyt guieres moins de quatre doigts de lard sus le ventre.

Ce cervelat escervelé, coururent Andouilles sus Gymnaste, et le terrassoyent villainement, quand Pantagruel, avecques ses gents, accourut le grand pas au secours. Adoncques commença le combat martial pesle mesle. Riflandouille rifloyt andouilles. Tailleboudin tailloyt boudins. Pantagruel rompoyt les andouilles au genoil. Frere Jean se tenoyt quoy dedans sa truye, tout voyant et considerant, quand les Guodiveaulx qui estoyent en embuscade, sortirent touts en grand effroy sus Pantagruel.

Adoncques voyant frere Jean le desarroy et tumulte, ouvre les portes de sa truye, et sort avecques ses bons souldars, les ungs portants broches de fer, les aultres tenants landiers,

pourquoi on les découpe par petites lèches. Merlin Cocaie, Macaronnée I :

> Furcinulas ficcant in cervellatibus, atque
> Smenuzzant illos gladio taliante frequenter. (L.)

— Par tranches.

6 Capitaine suisse, natif de Berne, nommé Pontiner, homme d'une taille et d'un embonpoint extraordinaires, tué à Marignan. Voyez livre II, chapitre I. *Alphabet.*

contre hastiers, paelles, pales, cocquasses, grisles, fourgons, tenailles, lichefretes, ramons[7], marmites, mortiers, pistons, touts en ordre comme brusleurs de maisons : hurlants et criants touts ensemble espouventablement, Nabuzardan, Nabuzardan, Nabuzardan. En tels cris et esmeutes chocquarent les Guodiveaulx, et a travers les saulcissons. Les andouilles soubdain apperceurent ce nouveau renfort, et se mirent en fuite le grand guallot, comme si elles eussent veu touts les diables. Frere Jean a coups de bedaines[8] les abbatoyt menu comme mousches : ses souldars ne se y espargnoyent mie. C'estoyt pitié. Le camp estoyt tout couvert d'andouilles mortes ou navrees. Et dict le compte, que si Dieu n'y eust pourveu, la generation andouillicque eust par ces souldars culinaires toute esté exterminee. Mais il advint ung cas merveilleux. Vous en croyrez ce que vouldrez.

Du cousté de la Transmontane[9] advola[10] ung grand, gras, gros, gris pourceau, ayant aesles

[7] Balai de cheminée en la cuisine.

[8] Boules de pierre rondes que jettoit une espèce de catapulte que Rabelais appelle *couillarts*, au commencement du chapitre précédent. (L.) — Voyez la note 4 du chapitre XL.

[9]. C'est ainsi que les Italiens et les Provençaux appellent le Nord.

[10] On lit *avola* dans les nouvelles éditions ; mais c'est *advola* qu'il faut lire, comme dans celles de 1553, 1573 et 1626. (L.) — On lit aussi *advola* dans l'édition de 1552.

longues et amples, comme sont les aesles d'ung moulin a vent. Et estoyt le pennaige rouge[11] cramoisi, comme est d'ung phœnicoptere[12], qui en Languegoth est appelé Flamant. Les œilz avoyt rouges et flamboyants, comme ung pyrope[13]; les aureilles verdes comme une esmeraulde[14] prassine; les dents jaulnes comme ung topaze; la queue longue noire comme marbre lucullian[15]; les pieds blancs, diaphanes et transparents, comme ung diamant; et estoyent largement pattez, comme sont les oyes, et comme jadis a Tholose les portoyt la royne Pedaucque[16], et avoyt

[11] * Si, comme quelques-uns se l'imaginent, les Andouilles de ce chapitre sont les Suisses à la journée de Marignan, le phœnicoptere a bien ici l'air du cardinal de Sion, et la moutarde qu'il répandit sur leurs blessures pourroit bien être l'or avec lequel il sut les apaiser. (L.) — Le taureau de Berne, dont il est mention dans ce chapitre, confirme cette conjecture.

[12] Oiseau ainsi nommé pour la rougeur de son plumage. *Alphabet.* — Il est nommé *flammant*, en françois, pour la même raison, c'est-à-dire à cause de son plumage couleur de *flamme*. Son nom grec signifie qui a les ailes rouges.

[13] Escarboucle, pierre précieuse d'un rouge vif, qui éclaire dit-on la nuit : *Flammasque imitante pyropo.* Ovide.

[14] C'est une pierre précieuse de couleur verte, comme l'indique l'épithète de *prassine* qu'il lui donne, et qui vient de *prasinus*, vert de poireau.

[15] Probablement parceque Lucullus préféroit ce marbre; on l'avoit importé à Rome.

[16] Ménage remarque que la statue de cette reine aux pieds d'oye se voit à Dijon dans le vestibule de l'église de Saint-Bénigne, et à Nevers dans celui de la cathédrale; et il prétend qu'on l'appela *Pedauque* à cause de ses pieds, qui par leur largeur ressembloient à

ung collier d'or au col, autour duquel estoyent quelcques lettres ionicques, desquelles je ne peuz

ceux des oyes. Mais ne seroit-ce pas bien aussi tôt parce qu'on l'auroit soupçonnée d'être de la secte des *caignars*, qui, pour se faire reconnoître, étoient anciennement obligez, en Languedoc et en Béarn, de porter sur leurs habits la marque d'un *pied d'oye* ou de canard? Voyez Ménage, Dictionnaire étymologique, au mot *Cagots*. A Toulouse il y a un pont appellé le pont de la reine *Pédauque*. (L.) — Il est constant, dit notre savant confrère M. Dumège, dans l'article *Ranahilde* de la Biographie toulousaine, qu'une ancienne tradition a conservé à Toulouse le souvenir d'une reine qui aimoit à prendre le bain, et qui fut surnommée *Regina Pedauca*, la reine aux pieds d'oison. On en voit plusieurs statues à Toulouse et en d'autres villes du Midi. Rabelais, en parlant des personnes aux larges pieds, dit *qu'elles estoyent largement pattees comme sont les oyes, et comme jadis a Toulouse les portoyt la royne Pedauque*. On lit dans les contes d'Eutrapel, publiés par La Herissaye, que *de son temps on juroit à Toulouse par la quenouille de la reine Pédauque*. On lui attribue divers monuments, des bas-reliefs placés jadis au-dessus de l'une des portes de l'église de Saint-Saturnin; des restes de bains nommés de la *Regina*, à un kilomètre du faubourg de Saint-Cyprien; un pont aqueduc, appelé *Pont de Reine Pédauque*, dont les piles subsistent en partie, et qui portoit les eaux des sources du coteau de l'Ardenne (*Arduenna*) dans la ville; enfin, on montroit dans le cimetière de l'église Notre-Dame de la Daurade, un tombeau dans lequel reposoient, disoit-on, les cendres de la reine Pédauque.

D. Mabillon a cru que les figures de la reine aux pieds d'oie représentoient sainte Clotilde, épouse de Clovis Ier; non, dit-il, parce-qu'elle avoit cette difformité, mais pour désigner sa prudence : les oies du Capitole étant regardés comme le symbole de la vigilance. Mais Le Bœuf dit que cette Clotilde est représentée au portail de Saint-Germain-des-Prés sans cette difformité. Le Bœuf croit que la reine Pédauque est *Austris*, ou la reine de Saba, dite dans l'Évangile *Regina Austri*. Il a trouvé, dans le second Paraphraste chaldéen, que la reine de Saba ayant été introduite par Salomon dans un ap-

lire que deux mots ΥΣ ΑΘΗΝΑΝ [17], *Ys Athenan*, pourceau Minerve enseignant.

Le temps estoyt beau et clair [18]; mais a la venue de ce monstre, il tonna du cousté gausche si fort, que nous restasmes touts estonnez. Les Andouilles, soubdain que l'apperceurent, jectarent leurs armes et bastons, et a terre toutes se age-

partement tout formé de cristal, elle crut entrer dans l'eau; et levant sa robe, elle laissa voir des pieds hideux; le même Paraphraste dit que la reine de Saba aimoit tant le bain, qu'elle se plongeoit tous les jours dans la mer.

Mais, dit M. Dumège, les *bains* que l'on nomme *de la Regina*, et dont les ruines subsistent encore, furent construits pendant que les Romains étoient les maîtres des Gaules. Le *pont de Regina Pedauque* servoit à porter à Toulouse les eaux des coteaux de l'Ardenne, autrefois *Arduenna;* ces eaux étoient conduites dans un aqueduc dont les fondements subsistent encore, depuis le Château d'eau situé vers la fontaine d'*Ader* (ὕδωρ), jusqu'aux bords de la rivière. Cet aqueduc et le pont furent bâtis par les Romains. Ces bains étoient près d'une colline fertile, entre les voies romaines, qui conduisoient de *Tolosa* à *Lugdunum* et à *Augusta Auscorum ;* un palais s'élevoit sur le bord de l'aqueduc, dont les eaux limpides abreuvoient la cité; une ancienne tradition annonce qu'une reine de Toulouse fixa sa demeure dans le château de *Peyralade*, où l'on voit les ruines de ce palais; on voit encore auprès la rue de *la Laco*, où étoit jadis un vaste réservoir. On a trouvé dans l'église de Notre-Dame de la Daurade, lors de sa démolition, un beau tombeau de marbre. La tradition désigne ce monument funéraire antique comme le sépulcre d'une reine de Toulouse, nommée *Regina Pedauca*. »

[17] C'est le proverbe latin *sus Minervam* (supple, *docens*); c'est le porc qui enseigne Minerve; c'est Gros-Jean qui en remontre à son curé; l'écolier qui donne des leçons à son maître.

[18] *Cùm tonuit lævum benè tempestate serenâ,* dit Ennius dans Cicéron, *de Divinat.*, lib. V, n° 82. (L.)

nouillarent, levantes hault leurs mains joinctes, sans mot dire, comme si elles l'adorassent. Frere Jean, avecques ses gents, frappoyt tousjours, et embrochoyt Andouilles; mais par le commandement de Pantagruel feut sonnee retraicte, et cessarent toutes armes. Le monstre ayant plusieurs fois volé et revolé entre les deux armees, jecta plus de vingt et sept pippes de moustarde en terre, puis disparut volant par l'aer, et criant sans cesse : Mardigras! Mardigras! Mardigras!

CHAPITRE XLII.

Comment Pantagruel parlemente avecques Niphleseth, royne des Andouilles.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel parlemente avec *Niphleseth*, reine des andouilles, qui lui dit gracieusement que la rixe dont il s'agit n'avoit eu lieu que parcequ'on avoit pris sa venue pour celle de Carêmeprenant. Elle lui fait un présent considérable d'andouilles royales, qui se gâtent faute de moutarde; effet naturel et connu.

Le beau petit couteau dont Pantagruel gratifia la reine, fait sans doute allusion à sa manière de couper *l'andouille au genou*, ou à la forme d'un couteau en serpette, ou à la croyance populaire qu'un présent de couteau coupe l'amitié. Niphleseth lui apprend que le monstre-pourceau n'est que la figure de Mardi-Gras, leur dieu tutélaire et fondateur, et que la moutarde qu'il leur avoit donnée étoit leur baume souverain pour toute sorte de blessures. Voyez le commentaire historique du chapitre XLI.

Le monstre susdict plus n'apparoyssant, et restantes les deux armees en silence, Pantagruel demanda parlementer avecques la dame Niphle-

seth [1], ainsy estoyt nommee la royne des Andouilles, laquelle estoyt pres les enseignes dedans son coche [2], ce que feut facilement accordé. La royne descendit en terre, et gratieusement salua Pantagruel, et le veid voluntiers.

Pantagruel soy complaignoyt de ceste guerre; elle luy feit ses excuses honnestement, alleguant que par faulx rapport avoyt esté commis l'erreur; et que ses espions luy avoyent denoncé que Quaresmeprenant, leur anticque ennemy, estoyt en terre descendu, et passoyt temps a veoir l'urine des physeteres.

Puis le pria vouloir de grace leur pardonner ceste offense, alleguant qu'en Andouilles plus

[1] * C'est un mot hébreu qui signifie membre viril. *Briefve declaration et Alphabet.* — En effet, מפלצת, *Miphleseth*, signifie, en hébreu, Priape, et ce nom a pour racine פלץ *pulsare*, *percutere*. Ce qui confirme que cette armée d'Andouilles n'étoit autre que celle des courtisans de Henri II, qui étoient tous, ainsi que lui, bien pourvus du côté de cet attribut andouillique. Voyez les chapit. XXXVI et XXXVIII. Si Rabelais fait une reine de l'andouille *Niphleseth*, c'est que *mentula* est du sexe féminin, en latin. *Niphleseth*, comme l'a remarqué Bernier, est pour *Miphleseth*, et ce changement de l'*n* en *m*, dans ce nom, n'est pas extraordinaire : c'est ainsi qu'on dit en françois des *nèfles* ou des *mêles*, du latin *mespilum*.

[2] Au chapitre XXXVIII, il est dit qu'Erichthonius inventa les coches et les litières pour cacher les défauts de ses jambes, ce qui est pris de Servius, sur ces vers du troisième livre des Géorgiques :

Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.

C'étoit dans la même vue que Niphleseth affectoit de ne paroître qu'en voiture. (L.)

toust l'on trouvoyt merde que fiel; en ceste condition [3] qu'elle et toutes ses successitres [4] Niphleseth a jamais tiendroyent de luy et ses successeurs toute l'isle et pays a foy et hommaige, obeiroyent en tout et par tout a ses mandements, seroyent de ses amis amies, et de ses ennemis ennemies; par chascun an, en recongnoissance de ceste feaulté, luy envoyeroyent soixante et dixhuict mille Andouilles royalles pour a l'entree de table le servir six mois l'an [5]. Ce que feut par elle faict; et envoya au lendemain dedans six grands briguantins le nombre susdict d'Andouilles royalles au bon Gargantua, soubs la conduicte de la jeune Niphleseth, infante de l'isle.

Le noble Gargantua en feit present, et les envoya au grand roy de Paris; mais au changement

[3] Qu'à cette condition, elle et toutes les reines Niphleseth qui lui succéderoient.

[4] Il y a apparence que Rabelais avoit écrit *succestrices* et non *succetrices*, comme on lit dans les nouvelles éditions, ni *successitres*, comme il y a dans celle de 1553. *Predecesseresse* et *successeresse* se trouvent dans les Annales de Hainault, de frère Jaques de Guise, folio 48 et 49 du deuxième volume; et dans la traduction de l'Arioste, imprimée l'an 1555, chant XIII, on lit : *Que te diray je de la seconde belle fille successeresse, tres prochaine de cette Lucrece Borgia?* (L.) — On lit, comme ici, *successitres*, dans les éditions de 1552 et de 1553; nous avons cru devoir nous conformer à cette leçon, quoique Le Duchat, en supposant cette leçon fautive, ait cru devoir lire *succestrices*, contre l'autorité de l'édition qu'il cite.

[5] On ne mange des andouilles que six mois de l'année tout au plus. (L.)

de l'aer, aussy par faulte de moustarde (baulme naturel et restaurant d'Andouilles), moururent presque toutes. Par l'octroy et vouloir du grand roy feurent par monceaulx en un endroict de Paris enterrees, qui jusques a present est appelé la *rue Pavee d'Andouilles*[6]. A la requeste des dames de la court royalle, feut Niphleseth la jeune saulvee et honorablement traictee. Depuis feut mariee en bon et riche lieu, et feit plusieurs beaulx enfants, dont loué soit Dieu.

Pantagruel remercia gratieusement la royne, pardonna toute l'offence, refusa l'offre qu'elle avoyt faict, et luy donna ung beau petit cousteau parguois [7]; puis curieusement l'interrogea sus l'apparition du monstre susdict. Elle respondit

[6] Il a effectivement existé dans Paris plusieurs rues de ce nom. La *rue du Mûrier*, qui commence *rue Saint-Victor* et finit *rue Traversine*, s'est appelée la *rue Pavée d'Andouilles*; et la *rue Pavée Saint-André-des-Arcs* s'appeloit aussi, au XVI[e] siècle, la *rue Pavée d'Andouilles*. Mais l'origine que Rabelais donne de ce nom n'est qu'une plaisanterie ; voyez-en la véritable, note I du chapitre XXXVIII.

[7] Comme aux sauvages de l'Amérique, qu'on apprivoisoit avec des présens de petits couteaux et d'autres bagatelles. Au chapitre VIII du livre V, on lit *perguois*, dans la même signification de certain petit couteau qui, pour son peu de valeur, est compté parmi la quinquaillerie, et les merciers françois connoissent encore aujourd'hui cette marchandise sous le nom de *couteaux pargeois*. Le tarif général des droits d'entrée et de sortie, imprimé in-folio, à Paris l'an 1664, page 13 : *Cousteaux pargeois, rocaille, boutons de verre et de corne, le cent pesant payera comme mercerie, trois livres.* Ce sont de petits couteaux venans originairement de *Prague* en Bohême, et

que c'estoyt l'idee[8] de Mardigras, leur dieu tutelaire en temps de guerre, premier fondateur et

c'est de là que, par corruption, nous les avons appelez *parguois*, *perguois* et *pargeois*, au lieu de *praqeois*. Coquillart, dans son Blason des armes et des dames :

Les Ecossois font les repliques,
Pragois et Bretons bretonnans,
Les Suysses dansent leurs morisques,
A tous leurs tabourins sonnans.

Autre preuve de cette vérité, c'est ce que raconte Busbescq, épitre IV, de ses Ambassades à la Porte : « Ante me, dit-il, proximè « pedites aliquot ambulabant, horum unus veluti ansatus subnixis « nudis brachiis ingrediebatur, quorum utrumque supra cubitum « cultello (quod genus nos Pragenses vocamus) transfixum habebat. (L.) — « Cette étymologie et ce passage de Busbecq, ajoute Le Duchat, dans Ménage, se trouve dans la dix-neuvième des Dissertations publiées par l'abbé Tilladet. La Haye 1714, deuxième partie, page 141, laquelle dissertation y est attribuée à Huet, comme envoyée par lui à Ménage, le 12 décembre 1691. Or, ni cette étymologie, avec le passage qui l'établit, ni deux ou trois autres que j'ai insérées dans mon Rabelais de 1711, et qui sont dans la même dissertation, ne se trouvent parmi les additions de Ménage, imprimées en 1694. D'où je conclus qu'on les a prises dans le Rabelais de 1711, pour les prêter à Huet, à qui on a prétendu en faire honneur en 1714.

Nous n'en restons pas moins persuadés qu'il s'agit ici d'un couteau du Perche, et que le nom de *parguois* vient de *perche*. Les couteaux du Perche étoient très renommés du temps de l'auteur. *Pergois* est expliqué par qui est de la province du Perche, dans le glossaire de la langue romane; de plus, on lit dans Ménage et dans le glossaire bourguignon de La Monnoie, au mot *Gouiso*, page 249, que les couteaux de Nogent-le-Rotrou, capitale du Perche-*Gouet*, sont fort renommés, ce qui fait croire à Ménage que ce mot a été fait de *percensis* (pour *perticensis*), comme qui diroit couteau du Perche. *Gouet* est le nom d'une serpette, qui est une espèce de petit

original de toute la race andouillicque. Pourtant sembloyt il a ung pourceau, car Andouilles feurent de pourceau extraictes. Pantagruel demandoyt a quel propous et quelle indication [9] curative il avoyt tant de moustarde en terre projecté. La royne respondict que moustarde estoyt leur sangreal [10] et baulme celeste, duquel mettant quelc-

couteau, dont parle Rabelais, livre I, chapitre XXVII. Voyez notre remarque sur ce mot.

[8] L'image.

[9] Et pour quelle indication.

[10] A Metz on nomme *grau* une jatte de bois, du vieux françois *graal*, qui signifioit proprement une terrine ou un plat de *grez* : et sous le nom de *Saint Greal* et de *Sang-Greal* sont entendues deux choses dans nos vieux livres. Premièrement le saint vaisseau dans lequel la tradition veut que Joseph d'Arimathie recueillit le sang de Jésus-Christ, lorsqu'il lava son corps pour l'embaumer à la manière des Juifs. Les romans attribuent à ce plat, en diverses occasions, tous les miracles qu'auroit pu opérer le sang même du Sauveur du monde ; et c'est ce qui fait qu'ici et ailleurs Rabelais ne parle que de *sangreal*, quoique au chapitre XI, du livre V, il s'agisse proprement d'une relique qui se garde à Gênes, et qu'on donne pour le plat que forma tout exprès Notre Seigneur, lorsqu'il voulut manger l'Agneau de Pâque avec ses disciples. Voyez Mezerai, tome II, page 297, édition de 1651. Le roman de Lancelot du Lac, tome II, folio m. 75, verso. « Certes.. .. c'est le *Saint-Greal*, où le saint sang de Nostre Seigneur fut mys. » Et au feuillet 73, tourné, du livre III : « A celle heure parla Perceval et dist : Messire Hector, avez vous veu? Ouy, fist-il, mais je ne sçay pas certainement que c'est; et nompourtant sitost comme il fut entre nous, je fus guary de mes playes que vous m'avez faictes, tellement que je suis aussi sain et aussi haité comme je fus oncques. Par ma foy, dit Perceval, tout ainsi vous puis-je dire de moi. Vous ne fistes huy playe que je n'en soye guary. Bien nous a Dieu secourus par sa grace et par sa pitié, car aultrement ne eus-

que peu dedans les playes des Andouilles terrassees, en bien peu de temps les navrees guarissoyent, les mortes ressuscitoyent[11].

sions pas veu le jour de demain. Or povons nous bien dire que Nostre Seigneur a eu pitié de nous. Longuement parlerent ensemble de celle chose ; si demanda Hector ce que povoit estre ? Certes, dist Perceval, endroict moy ne puis-je sçavoir que c'est. Et je vous le diray, fist *Hector*, sçachez vrayement que c'est le *Saint Graal* par qui les adventures sont advenues au royaulme des Logres. *Graal*, Sire, que peult-ce estre? Ce vous diray je bien, fist Hector, le *Saint-Graal* si est le vaisseau où Nostre Seigneur mangea l'Aigneau en la maison de Symon le lepreux. Lors lui compta comment Joseph d'Arimathie l'avoit apporté au royaulme des Logres, et en ont esté par miracle repeuz touts ses héros, et encores en est chascun jour repeu le roy Perles. » Au reste, c'est Sangréal qu'il faut lire ici conformément au Rabelais anglois, et non pas *sang greal*, comme on lit dans la plupart des éditions, ni *sang vreal*, comme porte celle de 1626. Et pour en revenir à ce que dit Rabelais, que la moutarde étoit le *sangreal* des andouilles, Henri V, roi d'Angleterre, disoit, dans le même sens, que *guerre sans feu ne valoit rien, non plus qu'andouilles sans moutarde*. Voyez J. Juvénal des Ursins, Histoire du roi Charles VI, sur l'an 1420, et les Vigiles du roi Charles VII, tome I, page 45, où il est raconté comment en ce tems-là ce prince faisoit la guerre assez près de Paris :

> En la Beausse print Rougemont,
> Povre chastel, où feist à coup
> Pendre le cappitaine à mont,
> Et puis mettre le feu par tout. (L.)

On lit aussi *sangreal*, dans l'édition de 1552. Sangreal n'est donc pas, comme le croit un interprète, d'après Ménage, pour *sang real*, mais pour *Saint-Greal*. Cette relique fut, dit-on, conquise sur les Turcs, en 1101, lors du sac de Jérusalem, non pas par les Genevois, comme le dit le même interprète, mais par les Génois, unis aux Pisans et aux Vénitiens. Voici la description que Jean Danton en fait, en 1501, vie de Louis XII, deuxième partie, cha-

Aultres propous ne tint Pantagruel a la royne, et se retira en sa nauf. Aussy feirent touts les bons compaignons avecques leurs armes et leur truye.

pitre xxi, comme l'ayant vue : « Ce très précieux vaisseau est une émeraude entaillée en manière d'un grand plat, en largeur de deux palmes, d'un si beau verd que toute émeraude mise auprès en est obscurcie, et contient en rond, au-dessus du plus large, six palmes en quadrature ; au fond dudit plat est un autre petit rond fait au compas, selon la proportion de sa grandeur, et dès le bord de ce rond jusqu'au bout du plat, sont six quarrures faites à la ligne, et pour soutenir ce plat au-dessous, sont deux anses de même pierre, assez larges pour passer la main d'un homme, et d'un travail merveilleux; aussi dit-on que Jésus-Christ, au jour de sa cène, le fit lui-même d'un peu d'argile. Ce trésor, d'inestimable prix, est soigneusement gardé dans le sacraire du grand dôme de Saint-Laurent de *Gènes.* » Ce vase, *d'inestimable prix,* est maintenant à Paris au Cabinet des antiques, mais il est reconnu que ce n'est qu'un verre coloré. Le même interprète, confondant le plat de la cène avec le sang de Jésus-Christ, et s'imaginant que *sangraal* est pour *sang royal*, dit que le *sangraal* a été ainsi appelé par allusion à la relique du sang de Jésus-Christ, conservée dans l'abbaye de Fécamp. *Sangréal* ou *saint Gréal* signifie la sainte jatte. Le fait est cependant que, par ce nom, les anciens romans entendent tantôt le saint vase où étoit le sang de Jésus-Christ, tantôt le sang même. Voyez Borel à *Graal*, et la note 21 du chapitre suivant.

11* C'est l'effet naturel de la moutarde, qui est la sauce des andouilles, et un aphrodisiaque puissant. De plus, Rabelais, comme médecin, a fort bien pu, dans ce passage, où il donne la moutarde comme le grand baume des andouilles navrées, faire allusion à la graine de moutarde, employée comme aphrodisiaque externe.

CHAPITRE XLIII.

Comment Pantagruel descendit en l'isle de Ruach.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Pantagruel arrive à l'île de Ruach ou du vent. Pour maisons on n'y a que des girouettes, et les riches y possédent des moulins à vent. Cette île du vent est l'emblême de la cour; les habitants, qui se repaissent et font commerce de vent, et en sont grands gourmets, sont les courtisans. Le soin que mettent les plus puissants personnages de l'île à se procurer et conserver des vents, qui sont, selon eux, de première qualité, sont les peines et soins que prennent les gens de cour ambitieux pour parvenir aux honneurs et s'y maintenir. L'hydropisie, dont ils meurent, est l'emblême de la fin d'une foule de ces vaniteux, qui, par mille folles dépenses et un luxe au-dessus de leurs moyens, courent à une ruine certaine. *L'ame leur sort par le cul,* dit l'auteur, d'où peut-être le proverbe trivial : *Rien de plus dangereux que de vouloir péter plus haut que le cul,* pour dire que rien n'est plus fou que de vouloir monter trop haut.

Le Motteux a très bien deviné cette fois l'allégorie de ces deux chapitres. « L'île de *Ruach*, dit-il, où les gens *ne vivent que de vent*, signifie, selon le sens du mot *ruach*, en hébreu, l'*île du vent,* c'est-à-dire ici l'*île de la Vanité;* emblême de la cour, qui est en quelque sorte un pays dont les habitants se repaissent et font commerce de vent; ou ce qui revient au

même, de compliments, de flatteries, de promesses et d'espérances creuses. Cette denrée a partout assez de débit; mais à la cour plus qu'ailleurs. Les habitants de l'île Ruach *n'ont maisons que de gyrouettes.* Il en est à peu près de même des courtisans. La cour étant toujours où est le prince, on peut dire que leur demeure, qui change avec la sienne, tourne comme une girouette et tourne autour d'un certain centre. D'ailleurs leurs maisons dépendent en quelque sorte du *soufle* du prince, comme la girouette dépend de l'air auquel elle est exposée. Tantôt c'est un zéphir qui la caresse; tantôt c'est une bourasque qui tout-à-coup vient la mettre dans une violente agitation. Dans cette île du Vent *le peuple commun, pour soy alimenter, use de esventoirs de plumes, de papier, de toile, selon leur faculté et puissance.* A la cour aussi les conditions ne sont pas égales; mais dans les moindres conditions on *s'alimente* avec des *esventoirs*, on se nourrit de vent. »

« Les *Moulins à vent* dont *les riches vivent*, sont les rois et les princes, espèces de machines qui redoublent autour d'elles le bruit et le vent dont les courtisans se repaissent; mais sujettes elles-mêmes, comme de simples girouettes, à n'aller qu'au gré du vent. Rabelais avoit en quelque sorte sous ses yeux des exemples éclatants de l'inconstance de la faveur des princes, un *Jacques Beaune*, baron de *Semblançay*, un amiral *Chabot*, un grand connétable *de Bourbon*, lesquels, après avoir été chéris de François Ier, devinrent les objets et les victimes de sa haine. Le premier fut pendu pour un crime dont *Louise de Savoye*, mère du roi, étoit presque seule coupable. Le second, condamné sans raison à perdre la tête, ne fut déclaré innocent que sur l'échafaud; et le chagrin qui lui resta de cet étrange procédé fit à la fin sur lui ce que le bourreau n'avoit pas fait. Le troisième, par la jalousie de son maître, perdit le gouvernement du Milanès, l'épée de connétable, et les grands biens de la

maison de Bourbon, qui lui appartenoient de droit comme à l'aîné de cette branche de la famille royale.

« Le vent miraculeux que le roi de l'île *guardoit religieusement, comme ung aultre Sangreal et en guarissoit plusieurs enormes maladies,* est ici un trait de raillerie qu'il est inutile d'expliquer à ceux qui savent ce qu'une partie du peuple croit en France et dans un royaume voisin touchant la guérison miraculeuse des écrouelles. »

Deux jours apres arrivasmes en l'isle de Ruach [1], et vous jure, par l'estoille poussiniere [2], que je trouvay l'estat et la vie du peuple estrange plus que je ne dis. Ilz ne vivent que de vent; rien ne beuvent, rien ne mangent, si non vent. Ilz n'ont maisons que de gyrouettes; en leurs jardins ne sement que les trois especes de anemone [3]; la rue

[1] * Mot hébreu qui signifie vent ou esprit. *Briefve declaration.* — L'Alphabet ajoute : « L'autheur, selon sa coustume, en forge une isle à plaisir, où l'on ne vit que du vent. « En effet רוח, *ruach*, signifie vent en hébreu; c'est le nom qui est donné à l'esprit qui couroit ou étoit porté sur les eaux, dans le premier chapitre de la Genèse. Ce qui est confirmé par ce que dit l'auteur, que les habitants de cette île ne vivent que de *vent*, et qu'ils cultivent la rue et autres herbes carminatives, dont la propriété, comme l'on sait, est de faire rendre des vents. Cette île du Vent est la cour où l'on ne se repaît que de vent et de vanité, et les riches qui vivent de moulins à vent sont les courtisans. Voyez le commentaire historique.

[2] Il jure par l'étoile poussinière, ou la constellation des Pléïades, sans doute parceque le lever de cette constellation passoit chez les anciens pour exciter les vents et les tempêtes.

[3] L'auteur dit que les trois espèces d'anémone croissent en abondance dans l'île de Ruach, où l'on ne vit que de vent, faisant allu-

et aultres herbes carminatives[4], ilz en escurent soingneusement. Le peuple commun pour soy alimenter use de esvantoirs de plumes, de papier, de toile, selon leur faculté et puissance. Les riches vivent de moulins a vent[5]: quand ilz font quelc-

sion à l'étymologie du nom anémone ἀπὸ τοῦ ἀνέμου, parceque la fleur de cette herbe s'ouvre quand le vent souffle, au rapport de Pline, livre XXI, chapitre XXIII, ou à cause que sa fleur tombe au souffle d'un vent violent, ainsi que le descrit Ovide, au X de sa Métamorphose. *Alphabeth.* — « Équivoque, dit de Marsy, du mot *anémone*, fleur, à l'*anemos* des Grecs, qui signifie vent. Il convenoit aux habitants de l'*isle du vent de semer en leurs jardins* cette fleur légère, et qui en quelque sorte n'est remplie que de vent, et de n'y laisser croître aucune herbe *carminative*, c'est-à-dire de la nature des *cardons*, plantes trop matérielles, trop succulentes pour un tel pays. » Ce n'est pas parceque l'anémone n'est remplie que de vent, mais plutôt parceque sa fleur s'ouvre quand le vent souffle, comme le dit Pline, et comme l'indique son nom.

[4] Lesquelles ou en consomment ou vident les ventuosités du corps humain. *Briefve declaration.* — Herbes qui ont la vertu de dissiper les flatuosités, les vents, telles que le fenouil, l'anis, etc., du latin *carminare*, carder, c'est-à-dire racler, grater, comme une carde ou peigne de cardeur.

[5*] Rabelais introduit dans l'isle des Vents diverses sortes de personnes, et même plus d'une nation. Par le menu peuple qui use d'éventails de toutes les sortes, on peut entendre à la lettre quantité d'évantaliers et d'évantalières qui font des évantails non-seulement pour Paris et pour toute la France, mais qui en fournissent même aux pays voisins et jusqu'en Angleterre. Ces riches, qui vivent de moulins à vent, ce sont les propriétaires de ces sortes d'usines fort fréquentes aux environs de Paris, et d'un revenu considérable. (L.) — On voit que Le Duchat n'a rien entendu ici au sens allégorique, et qu'il y prend tout à la lettre, à son ordinaire. Les riches de l'île Ruach, qui vivent de moulins à vent, sont les courtisans, comme nous l'avons déja dit. Voyez notre commentaire historique.

que festin ou bancquet, on dresse les tables soubs ung ou deux moulins a vent[6]. La repaissent aises comme a nopces; et, durant leur repas, disputent de la bonté, excellence, salubrité, rarité des vents, comme vous, beuveurs, par les bancquets, philosophez en matiere de vins. L'ung loue le siroch[7], l'aultre le besch, l'aultre le guarbin, l'aultre la bize, l'aultre zephyre, l'aultre gualerne; ainsy des aultres. L'aultre le vent de la chemise[8], pour les muguets[9] et amoureux. Pour les malades, ilz usent de vent coulis, comme de coulis on nour-

[6] En Italie et dans la France méridionale on se sert de grands éventoirs qu'on pend au plancher, et qu'on fait aller à force de bras pour rendre les appartemens plus frais, particulièrement durant le repas. (L.)

[7] Le *siroch* est le vent de Syrie ou de sud-est; le *besch*, pour le *lebesch*, le vent de sud-ouest; le *guarbin*, le vent de sud-ouest; le *zéphyre*, le vent d'occident; le *gualerne*, le vent de nord-ouest. Le garbin est un petit vent qui vient de la mer. Voyez la note 16.

[8] Coquillart, dans ses Droits nouveaux :

> Ainsi ung vent de la chemise
> Fera tout cet appointement.

La Légende de Pierre Faifeu, chapitre XLIX :

> Or la coustume a la femme souvent
> A son mary faire boyre son vent,
> Que gauldisseurs, sans en faire aultre mise,
> Nomment et dyent le vent de la chemise. (L.)

—Ce vent de la chemise est celui que les amoureux respirent sous la chemise, comme il le dit.

[9] L'auteur fait ces deux mots synonymes, suivant l'étymologie du premier qui vient de *musc;* parce qu'autrefois les galans de profes-

rist les malades de nostre pays. O, me disoyt ung petit enflé, qui pourroyt avoir une vessie de ce bon vent de Languegoth que l'on nomme Cierce[10]! Le noble Scurron [11], medicin, passant ung jour

sion se parfumoient de *musc*, comme ils ont depuis employé la poudre de Chipre. Marot, dans son Épigramme à G. Crétin :

Mais vous, de hault savoir la voye,
Sçaurez par trop mieulx m'excuser
D'ung gros erreur, si faict l'avoye,
Qu'ung amoureux de muscq user. (L.)

— Voyez chapitre XLVIII, livre III.

[10] « Le vent *circius* (ouest-nord-ouest), *que, quoique furieux*, dit le dernier éditeur de Rabelais, desiroient les peuples de la Gaule narbonnoise pour purger leur pays des mauvaises exhalaisons, et auquel Auguste consacra un temple (à Narbonne). » — Rabelais écrit ici et partout ailleurs *Languegoth* pour *Languedoc*, sans doute parcequ'il croyoit que ce nom venoit de *Langue goth;* tandis qu'il vient de *langue d'oc*, langue de oui, pays où l'on dit *oc* pour *oui*, du latin *hoc* sous-entendu *auditum* ou *est*, c'est cela, cela est oui, entendu.

[11]* Son nom étoit *Schyron;* témoin cette inscription qu'on voit sur la porte du théâtre anatomique que le roi Henri II fit construire à Montpellier : *Curantibus Johanne Schyronio, Antonio Saporta, Guillielmo Rondeletio, et J. Bocatio*, 1556. Voyez Teissier, Addition à l'éloge de G. Rondelet. Il étoit conseiller du roi, professeur royal, chancelier de l'Université de Montpellier, et mourut fort vieux la même année 1556, après avoir fait figure entre les savans depuis l'année 1530. Voyez l'Histoire de l'université de Montpellier, écrite en latin par J. Étienne Strobelberger, et imprimé in-16, à Nuremberg l'an 1625. (L.) — Son nom étoit en effet *Schyron*. « Rabelais, dit de Marsy, défigure malignement son nom, et l'appelle *Scurron*, au lieu de *Schyron*, par allusion au *scurra* des Latins, qui veut dire bouffon (ou à *Scyron*, brigand fameux). » Le fait est cependant que son nom, qui a été latinisé par *Schyronius* dans l'inscription

par ce pays, nous comptoyt qu'il est si fort, qu'il renverse les charrettes chargees. O le grand bien qu'il feroyt a ma jambe œdipodicque[12]! Les grosses ne sont les meilleures. Mais, dist Panurge, une grosse botte[13] de ce bon vin de Languegoth

du théâtre anatomique de Montpellier, en 1556, l'a été par *Scurronus*, en 1530. On lit dans la première inscription de Rabelais, conservée dans les registres de la Faculté de médecine de Montpellier : *Ego Franciscus Rabelæsus, Chinonensis diœcesis turonensis, huc adpuli studiorum medecinæ gratiâ, delegique mihi in patrem egregium Dominum Joannem* Scurronum, *doctorem regentemque in hâc almâ universitate. Polliceor autem me omnia observaturum quæ in prædictâ medicinæ facultate statuuntur et observari solent ab iis qui nomen bonâ fide dedere juramento, ut moris est, præsto, adscripsique nomen meum manu propriâ. Die* 16 *mensis septembris, anno Domini* 1530. On lit de même dans sa seconde inscription de la même année : *Ego, etc., promotus fui ad gradum baccalaureatûs, die* 1 *mensis novembris, anno Domini* 1530, *sub Rev. artium et medicinæ professore, magistro Joanne* Scurron. Mais il est vraisemblable que ce n'est pas sans malice et sans dessein qu'il a latinisé *Schyron* en *Scurronus* : l'allusion à *Scurra*, bouffon, est trop évidente, et il étoit trop malin pour n'y avoir pas songé. Au reste, ce que ce médecin racontoit du vent *circius*, les anciens l'ont raconté avant lui. Nous profitons de cette occasion pour annoncer aux souscripteurs que M. le baron Desgenettes s'est empressé de nous procurer, à notre demande, un *fac simile* d'une troisième inscription de la main de Rabelais, qui est conservée également dans les registres de la faculté de Montpellier, et qui est celle du doctorat; elle est ainsi conçue : *Ego Franciscus Rabelæsus, diœcesis Turonensis, suscepi gradum doctoratûs sub Rev. Antonio Gryphio in præclarâ medicinæ facultate. Die* 22 *mensis maii, anno Domini* 1537. Les souscripteurs en jouiront bientôt. Nous avions cherché en vain la griffe de notre Sphinx à la Bibliothèque du roi, à Meudon, à Saint-Maur-des-Fossés, et à Chinon.

[12] Enflee, grosse, comme les avoit Œdipus le divinateur, qui en grec, signifie *pied enflé*. Briefve declaration. — « Parcequ'aussitôt

qui croist a Mirevaulx, Canteperdris, et Frontignan.

Je y veids ung homme de bonne apparence bien ressemblant a la ventrose [14], amerement courroucé contre ung sien gros varlet, et ung petit paige [15], et les battoyt en diable, a grands coups de brodequin. Ignorant la cause du cour-

qu'il fut né, ajoute l'Alphabet, il eut les pieds percés d'un baston, et fut délaissé pendu à un arbre, exposé à l'abandon des bestes sauvages, duquel danger il fut délivré par Phorbas, pasteur du roy de Corinthe, et toutesfois tout le temps de sa vie les jambes luy demeurerent enflees. » Enflée comme celle d'*OEdipe*. *OEdipodicque* est un adjectif formé par Rabelais du nom d'OEdipe, Οἰδίπους, composé d'οἰδέω, j'enfle, je suis enflé, et ποῦς, ποδὸς, pied, qui a les pieds enflés. On lit ensuite *les grosses* pour les grosses jambes.

[13] Une grosse tonne de vin. Botte, d'où vient *bouteille*, dans le vieux françois signifioit *une tonne, un tonneau*.

[14] Enflure de ventre. « On lit *ventrose*, dit de Marsy, dans toutes les éditions. *Ventose* (ventouse) vaudroit beaucoup mieux et formeroit un sens. » On lit en effet *ventrose* dans toutes les éditions, et plus loin *ventose*, et nous pensons que c'est ainsi qu'il faut lire. La *ventrose* doit être la tympanite, et une *ventose*, une *ventouse*.

[15] En France, jusqu'au temps de Rabelais, les *valets* et les *pages* des particuliers ne différoient entre eux que par l'âge et par la taille. Voyez Fauchet, de l'Origine des chevaliers, chapitre I. Varlet de *vassallus*, qui vient du mot *gesell*, qui en allemand signifie proprement un jeune homme de taille et d'âge à voir déja compagnie et à avoir des camarades. *Vassalus, vassalettus*, valet, et par le changement de l'*l* en *r*, comme en *ormeau*, varlet. (L.)—Le Duchat ajoute, dans le *Ducatiana*, page 197, que Rabelais distingue ici formellement le *valet* d'avec le *page*, par la taille seulement. Il auroit dû ajouter encore et par l'âge. Le fait est que *valet* ou *varlet* est pour *vassalet*, diminutif de *vassal*, mot qui est composé de *gas salle*, garçon de salle, et qu'en breton *gwas* signifie garçon et serviteur.

roux, pensoys que feut par le conseil des medicins, comme chose salubre au maistre, soy courroucer et battre, au varlet estre battu. Mais je ouys qu'il reprochoyt au varlet lui avoir esté robé a demy une oyre de vent guarbin [16], laquelle il gardoyt chierement comme viande rare pour l'arriere saison. Ilz ne fiantent, ilz ne pissent, ilz ne crachent en ceste isle; en recompense, ilz vesnent, ilz pedent, ilz rottent copieusement. Ilz patissent toutes sortes et toutes especes de maladies : aussy toute maladie naist et procede de ventosité, comme deduict Hippocrates, *lib. de Flatibus ;* mais la plus epidemiale est la colicque venteuse: pour y remedier, usent de ventoses amples, et y rendent force ventositez. Ilz meurent touts hydropicques tympanites [17], et meurent les hommes en pedant, les femmes en vesnant: ainsy leur sort l'ame par le cul.

Depuis, nous pourmenants par l'isle, rencontrasmes trois gros esventés, lesquels alloyent a l'esbat veoir les pluviers [18], qui sont en abun-

[16] On appelle *garbin*, dans le Bas-Languedoc, certain petit vent frais qui s'y lève vers l'heure de midi, sur l'arrière saison. Il vient très à propos aux moissonneurs et aux vendangeurs, qui sans cela ne pourroient pas résister aux chaleurs de cette saison. C'est pour cela que l'auteur dit que le *garbin* y est gardé chèrement. (L.) —Une outre de vent de sud-ouest. Le garbin souffle de dix heures du matin à quatre heures.

[17] Enflés comme un tambour.

[18] La trente-deuxième nouvelle de l'Héptaméron: *Vous vivez*

dance, et vivent de mesme diete. Je advisay que ainsy comme vous, beuveurs, allants par pays portez flaccons, ferrieres et bouteilles, pareillement chascun a sa ceinture portoyt ung beau petit soufflet. Si par cas vent leur failloyt, avecques ces jolis soufflets ilz en forgeoyent de tout frais, par attraction et expulsion reciprocque, comme vous sçavez que vent, en essentiale definition, n'est aultre chose que aer flottant et undoyant.

En ce moment de par leur roy nous feut faict commandement que de trois heures n'eussions a retirer en nos navires homme ne femme du pays; car on luy avoyt robbé une veze [19] pleine du vent propre que jadis a Ulysses donna le bon ronfleur

doncques de foy et d esperance.... comme le pluvier du vent? vous estes bien aisé à nourrir. C'est une opinion commune, mais fausse, que le pluvier vit de vent. Voyez Belon, livre V, chapitre XVIII de son Ornithologie. (L.)

[19] Sorte d'outre. L'Arioste françois, édition de 1555, chant XLIV, « Et leur bailla Astolphe le trouble Auster à porter dedans le cloistre uterin, je dy, que dans le ventre de cuyr il leur donna enclos le vent, qui sort du midy avec telle rage, qu'il esmeut en modes des undes la seiche sable, et la leve en sus, et la roue jusques au ciel; et ce à celle fin qu'ils le portassent à leur volonté et besoing, et que par chemin il ne leur feist aucun mal, puis que eulx venuz en leur region ils l'eussent à getter hors de prison. » (L.) — C'est, dit La Monnoie, dans son Glossaire, une peau remplie de vent, comme celle d'une veze, quand on en joue. Delà *gros veze*, pour un gros homme qu'il semble qu'on ait pris plaisir à enfler. Ce mot vient de *vesica*, vessie.

Eolus [20], pour guider sa nauf en temps calme, lequel il guardoyt religieusement, comme ung aultre Sangreal [21], et en guarissoyt plusieurs enormes maladies, seullement en laschant et eslargissant ez malades aultant qu'en fauldroyt pour forger ung pet virginal : c'est ce que les sanctimoniales [22] appellent sonnet [23].

[20] Dieu des vents, selon les poëtes. *Briefve declaration.*

[21] Le Sangreal, dont Rabelais se moque en passant, dit Le Motteux, est cette partie du sang de Jésus-Christ, laquelle on dit qui court le monde, qui opère un grand nombre de guérisons miraculeuses, mais qui n'est visible qu'à des yeux bien chastes. Le fondement le plus solide de cette croyance, dit Cotgrave, c'est l'impertinente histoire du roi Artus. Voyez note 10 du chapitre précédent.

[22] Nonnains, dont le parler est même si chaste, que faisant scrupule d'appeler un pet par son nom, elles ne le nomment que *sonnet.* (L.) — A present sont dictes nonnains les religieuses. *Briefve declaration.* — Les religieuses, par décence, n'osent appeler un pet, *un pet;* dit l'abbé de Marsy. *Sanctimoniales* signifie à la lettre les *saintes recluses.*

[23] C'est-à-dire *un petit son.* « A Metz, dit Le Duchat dans Ménage, on appelle *pet de nonne* un petit beignet de forme ronde, environ de la grosseur d'une noix. » On nomme de même cette pâtisserie en Sologne.

CHAPITRE XLIV.

Comment petites pluyes abbatent les grands vents.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le podestat de l'île de Ruach ou du Vent, se plaint à Pantagruel de ce qu'en prenant ses repas venteux, ils étoient souvent troublés par une petite pluye qui *gâtoit* toute leur jouissance; « d'après le proverbe : *petite pluie abat grand vent.* » Il se plaint aussi du géant *Bringuenarilles*, de l'île de Tohu, qui, tous les ans, au printemps, leur avaloit quantité de moulins à vent, par manière de purgation. Ce géant Bringuenarilles est l'empereur Charles-Quint, qui ravagea la France au printemps, en 1544, et en 1552, en s'emparant d'abord des moulins à vent. Les *Coqs*, qui se trouvoient dans ces moulins, étoient des soldats françois (*galli*) qui se défendoient vigoureusement, et pouvoient lui donner des indigestions et des convulsions; les renards et autres bêtes fauves, qu'avaloit Bringuenarilles, et dont il se purgeoit avec des pilules, composées de levriers et de chiens terriers, signifient que malgré ses ruses de renard, les soldats françois lui ont fait souvent rendre gorge, ou, comme on dit, écorcher le renard. Voyez le chapitre XVII, ci-devant.

Pantagruel louoyt leur police et maniere de

vivre, et dist a leur potestat [1] Hypenemien [2] : Si recepvez l'opinion de Epicurus, disant le bien souverain consister en volupté, volupté, dis je, facile et non penible, je vous repute bienheureux; car vostre vivre, qui est de vent, ne vous couste rien ou bien peu, il ne fault que souffler. Voire, respondit le potestat; mais en ceste vie mortelle rien n'est beat de toutes parts [3] : souvent, quand sommes a table nous alimentants de quelcque bon et grand vent de Dieu, comme de manne celeste, aises comme peres [4], quelcque petite pluye survient, laquelle nous le tollist et abbat. Ainsy

[1] Seigneur ou bailli, de l'italien *podesta*, bailli.

[2] Venteux. « Ainsi sont ditz les œufs des poulles et aultres animaux, faicts sans copulation du masle, desquelz jamais ne sont escloz poullets, etc. Aristote, Pline, Columella. *Briefve declaration.* — Venteux, qui est plein de vent ou vide. Il appelle ainsi le podestat de l'île de Ruach, où ils ne vivent que de vent. Les œufs engendrés sans masles s'appellent *hypenemia*, lat. *subventanea*. Alphabet. — Venteux, *subventarius*, du grec ὑπηνέμιος, placé au vent, posé au vent. Ce potestat *Hypenemien* est celui de l'île de *Ruach*, dont le nom signifie vent en hébreu, et dont les habitants ne vivent que de vent. Un interprète fait venir ce mot du grec ὑπόνομος, qui se nourrit d'une manière invisible.

[3] C'est la vraie traduction du passage latin

Nihil est ab omni parte beatum.
HORAT., od. XIII, lib. II.

[4] Comme pères au réfectoire. Proverbe que l'auteur employe, livre V, chapitre XXX. Les commoditez de la vie religieuse ont donné lieu à Rabelais d'exalter encore, livre II, chapitre VII, *les aisés de la vie monachale.* (L.)

sont maints repas perdus par faulte de victuailles. C'est, dist Panurge, comme Jenin de Quinquenais, pissant sus le fessier de sa femme Quelot [5], abbattit le vent punais qui en sortoyt comme d'une magistrale æolopile [6]. J'en feis naguieres ung dizain joliet.

[5] C'est ici un nom de femme, et un diminutif de *Michelle*, ou plutôt de *Jaqueline*, *comme Margot* de *Marguerite*. Ainsi, *Margot* ne sera plus le seul mot françois féminin qui soit terminé en *ot;* comme le croyoit Patru, suivant la remarque de Ménage, au mot *Dot* de ses Observations sur la langue françoise. (L.)

[6] Porte de *Æolus*. C'est un instrument de bronze clous on quel est un petit pertuys, par lequel si mettez eaue et l'approchez du feu, vous voirez sortir vent continuellement. Ainsi sont engendrez les vents en l'aer, et les ventuositez es corps humains, par eschauffemens ou concretion commencee non perfaicte, comme expose Claude Galen. Voyez ce que en a escript nostre grand amy et seigneur monsieur Philander, sus le premier livre de Victruve. *Briefve declaration.* — Voilà encore une nouvelle preuve que les notes du petit glossaire, que nous venons de citer, sont de Rabelais. Il avoit paru à Lyon, en 1552, une édition du Vitruve de Philander. — *Æolopyles* ou *Æolipyles*, *αἰόλου πύλαι*, id est *Æoli portæ*. Magistrales, faictes de main de maistre, dextrement basties et en grande forme. *Æolus*, le dieu des vents. Il régna en Æolie, et enseigna ce que c'estoit des vents et de la navigation. *Alphabet.* — Le Duchat, dans Ménage, explique de même le mot *magistrale*. « L'explication de ce mot, dit-il, se trouve au mot *æolipile*, dans l'Alphabet de l'auteur françois, imprimé à la suite des éditions hollandoises de Rabelais, où *magistrale æolopile* s'entend d'un maître fessier. » Un Eolipyle est une boule de cuivre qui a une petite ouverture recourbée, et qui étant remplie d'eau et approchée du feu, fait du vent jusqu'à ce que l'eau soit entièrement évaporée. Ce mot est composé des deux mots latins *Æoli pila*, boule d'Éole, le dieu des vents, boule qui est pleine de vent; ou des deux mots grecs *αἰόλου πύλη*, porte d'Éole. Cette

Jenin tastant ung soir ses vins nouveaulx,
Troubles encor et bouillants en leur lie,
Pria Quelot apprester des naveaulx
A leur soupper, pour faire chiere lie.
Cela feut faict; puys, sans melancholie,
Se vont coucher, belutent, prennent somme.
Mais ne povant Jenin dormir en somme,
Tant fort vesnoit Quelot, et tant souvent
La compissa. Puys voyla, dist il, comme
Petite pluye abbat bien ung grand vent.

Nous d'advantaige, disoyt le potestat, avons une annuelle calamité bien grande et dommaigeable. C'est qu'ung geant nommé Bringuenarilles [7], qui habite en l'isle de Tohu, annuellement, par le conseil de ses medicins, icy se transporte a la prime vere pour prendre purgation, et nous devore grand nombre de moulins a vent, comme pilules, et de soufflets [8] pareillement, desquelz il est fort friant. Ce que nous vient a grande misere, et en jeusnons trois ou quatre quaresmes par chascun an, sans certaines particulieres rouaisons [9] et oraisons.

machine est en effet une boule de vent, et comme la porte du vent, et elle sert à expliquer la nature et la cause des vents. *Magistrale* signifie faicte de main de maître en chimie ou en physique.

[7]* Nom faict à plaisir, comme grand nombre d'aultres en cestuy livre. *Briefve declaration.* — L'auteur, par cette qualité d'avaleur de moulins à vent, fait encore une allusion bien vraie à la vanité et à l'ambition sans borne de Charles-Quint.

[8] Ce sont apparemment ces jolis soufflets de ceinture du chapitre précédent.

Et n'y sçavez vous, demandoyt Pantagruel, obvier? Par le conseil, respondit le potestat, de nos maistres mezarins[10], nous avons mis en la saison qu'il ha de coustume icy venir, dedans les moulins force cocqs et force poulles. A la premiere foys qu'il les avalla, peu s'en fallut qu'il n'en mourust, car ilz lui chantoyent dedans le corps, et luy voloyent a travers l'estomach, dont tumboyt en lipothymie[11], cardiacque[12] passion,

[9] On trouve dans Nicot, au mot *Rogations, rouaisons* et *roisons*, dans la même signification de *rogationes, stativæ supplicationes ;* et anciennement on écrivoit *rouesons*. Les chroniques de Hainault, de frère Jaques de Guise, deuxième volume, folio 20, *rouesons et letanies*. (L.) Rogations; selon Nicot et Ménage du latin *rogationes*.

[10] De *mesaræum*, en grec *μεσάραιον*, le mésentère, le milieu des intestins, où sont contenues le plus souvent, dit l'auteur de l'Alphabet, les causes des maladies du ventre inférieur, *ex Fernel, lib.* VI, *cap.* VII, *Patholog.* Voilà pourquoi il appelle *mésarins* les maîtres qui enseignent les remédes pour guérir ces affections, comme on appelle *oculistes* ceux qui s'appliquent aux maladies des yeux. Ces maîtres mésarins sont probablement les maîtres de la gueule et de la gourmandise, puisqu'ils conseillent de faire provision de force coqs et force poules, et que le nom de *mésarin* doit venir du grce *μεσάραιον*, ou du latin *mesaræum*, le mésentère, ou du bas latin *mazarinus*, qu'on trouve dans du Cange pour *madré*, rusé ; ou les maîtres buveurs, du vieux mot *mazarin*, vaisseau à boire. *Mazerins*, chez les Turcs, est le nom que se donne entre eux ceux qui font profession d'athéisme : ce nom signifie, dit-on, nous avons le véritable secret.

[11] Du grec *λειποθυμία*, défaillance du cœur; foiblesse.

[12] Mal de cœur. Ces foiblesses et maux de cœur sont les contrariétés et les revers qu'essuya Charles-Quint, dans les dernières campagnes, notamment la levée du siége de Metz, revers qui le détermi-

et convulsion horrificque et dangereuse, comme si quelcque serpent luy feust par la bouche entré dedans l'estomach. Voyla, dist frere Jean, ung comme mal [13] a propous, et incongru; car j'ay aultrefois ouy dire que le serpent entré dedans l'estomach ne faict desplaisir aulcun, et soubdain retourne dehors, si par les pieds on prend le patient, luy presentant pres la bouche ung paeslon plein de laict chauld. Vous, dist Pantagruel, l'avez ouy dire, aussy avoyent ceulx qui vous l'ont racompté; mais tel remede ne feut oncques veu ne leu. Hippocrate, *lib.* 5, *Épid.*, escript le cas estre de son temps advenu, et le patient subit estre mort par spasme et convulsion.

Oultre plus, disoyt le potestat, touts les regnards du pays luy entroyent en gueule poursuivants les gelines, et trespassoyt a touts moments, ne feust que par le conseil d'ung badin enchanteur, a

nèrent à abdiquer et à se retirer dans le couvent de Saint-Just, en Estramadure.

[13] On trouve, dit le dernier éditeur de Rabelais, dans le curieux dictionnaire de Cotgrave, une faute bien bizarre. Il donne, à son rang, le prétendu mot *commenial*, comme appartenant à Rabelais, livre IV, chapitre XLIV, et qu'il rend par ces mots : *A barbarous or jeasting repetition of the word* comme *going some two lines before, and used by frier John.* Cotgrave a suivi une édition fautive. Il y a dans le passage précité : *Voila un* COMME MAL *a propous et incongreu,* et non *un commenial,* mot non existant dans la langue françoise. Au reste, nous avons remarqué cette faute de *commenial* dans les éditions de Lyon, Pierre Estiard, 1574; Lyon, Jean Martin, 1584; Anvers, Jean Fuet, 1605, etc.

l'heure du paroxysme [14] il escorchoyt ung regnard [15] pour antidote et contrepoison. Depuis eut meilleur advis, et y remedie moyennant ung clystere qu'on luy baille, faict d'une decoction de grains de bled et de millet [16], esquelz accourent les poulles, ensemble de fayes [17] d'oysons, esquelz accourent les regnards. Aussi des pilules qu'il prent par la bouche, composees de levriers et de chiens terriers. Voyez la nostre malheur. N'ayez paour, gents de bien, dist Pantagruel, desormais : ce grand Bringuenarilles, avalleur de moulins a vent, est mort, je le vous asseure ; et mourut suffocqué et estranglé mangeant ung coin de beurre frais a la gueule d'ung four chauld, par l'ordonnance des medicins [18].

[14] Accès. *Briefve declaration.* — L'accès de fièvre ou redoublement. *Alphabet.* — Le *paroxysme* est l'heure de l'accès du mal, l'instant de la crise, du grec παρὰ ὀξύς, qui signifie *fort aigu.*

[15] Cette expression proverbiale vient bien ici où l'auteur veut dire que Bringuenarilles vomissoit les renards qui lui étoient entrez dans le fond de l'estomac. Peut-être que comme de *vulpes* nous avons fait *goupil*, de *goupil* sera venu *dégobiller*, qui est la même chose qu'*écorcher le renard.* (L.) — *Dégobiller* vient de *gober.*

[16]* C'est-à-dire moyennant des bleds et autres grains, que les malheureux cultivateurs françois donnoient à Charles-Quint, lors de son passage, pour éviter un plus grand malheur.

[17] De foies d'oies.

[18]* Ces médecins étoient les princes de l'empire, de l'avis desquels l'empereur Charles V entreprit le siége de Metz. Voyez la note du chapitre XVII, de ce même livre. (L.)

CHAPITRE XLV.

Comment Pantagruel descendit en l'isle des Papefigues.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

L'île des Papefigues, ainsi nommée, parcequ'ils ont fait la figue au *papal portraict*, s'offre le lendemain matin à la vue de Pantagruel. L'auteur n'avoit garde d'oublier de faire voir cette île à ses voyageurs, pour avoir occasion d'en rire à sa manière et à son aise, d'autant que c'est le tableau du despotisme des gens d'église qui étoit dans toute sa force sous François Ier et sous Henri II. On y fait à Pantagruel le conte du jeune et petit diable Papimane, et du laboureur de Papefiguière; le diableteau signifie au laboureur que, comme seigneur et propriétaire de son champ, il se réserve tout ce qui croîtra dans le sein de la terre, et lui abandonne seulement le produit du dessus. Ce conte est du meilleur comique, et a été imité par La Fontaine qui l'a narré très plaisamment, et d'une manière très satirique. Voici les opinions des commentateurs sur cette fiction plaisante : ils s'accordent à voir les hérétiques dans les *Papefigues*, et les catholiques dans les *Papimanes*.

« Par les habitants de l'île de Papefigues, dit Ginguené, Rabelais voulut désigner les peuples qui se sont soustraits à l'autorité du pape; par ceux de l'île de Papimanie, les nations qui y sont restées soumises : les uns, étant excommuniés,

passoient, au temps où il écrivoit, pour misérables en ce monde, et damnés dans l'autre; tout prospéroit aux autres, tout le bonheur étoit pour eux dans l'une et l'autre vie. Il paroît donner dans ce sens; mais sa philosophie maligne arrange les choses de manière que le diable à qui étoit dévolue la terre maudite des Papefigues, y est bafoué, et pris pour dupe; que les Papimanes bénis du Ciel, paroissent imbéciles, superstitieux, intolérants; et que, même en croyant faire l'éloge des décisions papales, régle de leur foi et de leur conduite, ils en font réellement la satire... La manière dont le diable est trompé pour la troisième fois est trop gaillarde pour être rapportée ici. On peut la voir dans Rabelais, chap. XLVII, et dans La Fontaine qui en a fait un joli conte, où l'on retrouve bien ce qu'il y a de plaisant en celui-ci, mais non ce qu'il y a de malin et de philosophique, tant y a que le diable est encore pris pour dupe, et que le champ reste au laboureur, quoiqu'en terre maudite et excommuniée. »

« Si certain schisme, dont on nous fait la plaisanterie de nous menacer, ajoute-t-il (*il écrivoit en* 1791), est déclaré cette année, vous verrez de même que chaque laboureur restera maître de son champ; que les raves, les choux, le bled y viendront comme de coutume; et que même les vins de Bourgogne, de Bordeaux et de Champagne n'en seront pas moins exquis. Je conseille aux Papimanes scandalisés du peu d'effet de la bulle, de se consoler en buvant du meilleur. »

« Par les Papefigues, dit Le Motteux, j'entends les réformez, mais particulièrement ceux de France et d'Allemagne. *Jadis estoyent riches et libres, et les nommoyt on Guaillardets:* sur-tout les Allemands, parcequ'on les avoit trouvez fort *gaillards* dans certaines occasions, comme lorsque les lansquenets, qui en général étoient protestants, pillèrent la ville de Rome en 1527. Ils promenèrent par

les rues plusieurs évêques et cardinaux *in pontificalibus*, montez à chevauchons de rebours sur des ânes ou sur des mules : ils jettèrent hors des églises les hosties, les reliques et les saints : ils forcèrent le pape à capituler pour sortir du château Saint-Ange où il s'étoit retiré. Ils lui firent payer des promesses de paix par une promesse de 400,000 ducats, et pour sûreté de payement le retinrent prisonnier. Jouer de pareils tours, voilà ce que Rabelais appelle *faire la figue, qui est*, dit-il lui-même, *signe de contemnement, dérision manifeste.* Mais lorsque ces mêmes protestants jadis *riches* et *libres*, eurent assez souffert en France et en Allemagne pour pouvoir dire qu'ils étoient *paovres, malheureux* et *subjects aux Papimanes*, alors *leur feut imposé nom de Papefigues*, non seulement pour avoir fait la figue au pape, mais parceque le pape à son tour leur faisoit la figue. *Touts les ans avoyent gresle, tempeste, peste, famine, et tout malheur comme éterne punition du péché de leurs ancestres et parents.* C'est une image de la persécution. *En ceste isle des Papefigues.... les diables avoyent familiarité grande.., et souvent y alloyent passer le temps.* Ce sont les moines. L'auteur lui-même l'insinue à la fin du chap. XLVI. »

« Par le *laboureur* qui s'est sauvé dans un *benoistier*, et qu'on y voit *vestu d'estolles, et tout dedans l'eaue caché comme ung canard au plonge*, crainte de tomber entre les *griffes du petit diable* qui lui en vouloit, il faut entendre les protestants qui, pour se soustraire aux persécutions des *farfadets* catholiques, se *plongeoient* dans un culte superstitieux, prenoient l'*eau bénite* à pleines mains, et se revêtoient même de l'*étole*. Tel étoit extérieurement prêtre, évêque ou cardinal, qui dans le fond de l'ame étoit protestant. Témoin Brissonet, évêque de Meaux. Il avoit établi dans son diocèse un *Jaques le Fèvre* d'Estaples, un *Girard Ruffi*, un *Michel Arande*, un *Martial*, pour prêcher contre les erreurs de l'Église romaine : mais quand il fut appellé à rendre compte

de sa conduite, il chanta la palinodie. Témoin Ruffi, qui en fit autant, et qui de prédicateur luthérien devint évêque catholique. Témoin Martial, qui eut la même politique; et qui, après avoir été en quelque sorte apôtre de *Brissonet*, fut pénitencier à Paris. Témoin Montluc, évêque de Valence, et dont j'ai déja assez développé le caractère. Témoin même le cardinal de Châtillon, à qui ce quatrième livre est dédié. J'ai parlé de lui aussi. Lui et Montluc n'étoient que des protestants déguisez. »

« On veut, dit Bernier, qui fait ici mal à propos le dégoûté, que cette isle de *Pape-figue*, soit la Saxe, le pays du landgrave de Hesse, et tout ce qui prit en Allemagne le parti de Luther, qui firent la figue au pape et à l'empereur. Le reste jusqu'au chap. XLVIII, autres visions assez spirituelles, et qui n'ont pas manqué d'approbateurs chez les gens de trop de loisir, quoique visions libertines et peu honnêtes. Mais puisque les livres de notre docteur furent imprimés avec privilége, il est à croire que tout cela étoit du goût des gens de son temps, car pour le nôtre, il veut quelque chose de plus fin, et de mieux enveloppé, quoiqu'au fonds on nous donne bien des choses qui passent comme les pilules à la faveur de l'enveloppe et de la dorure. C'est ce qu'on appelle *docta venena*, du poison bien apprêté; car pourvu qu'on ne touche pas aux puissances, ni à leurs droits, il passe bien des choses à la montre qu'on ne peut pas appeller, comme la plupart de ce qu'on lit dans Rabelais, *solertissimas nugas* (Senec. épist. XVII, lib. II). Les chapitres XLVII et XLVIII sont divertissants, mais ils ont leurs vilains endroits, et parconséquent dangereux pour bien des gens. »

Le Duchat pense que l'île de Papefiguière est la Navarre, et celle de *Papimanie* l'Espagne : « l'Espagne, dit-il, est une vraie *Papimanie :* ainsi il n'est pas sans quelque apparence que par l'isle de *Papefiguière* sujette aux *Papimanes*, Rabelais entende la Navarre, depuis qu'environ l'an 1512,

Ferdinand le Catholique s'empara de ce royaume en vertu de certaine prétendue bulle qui l'avoit mis en interdit, sous ombre qu'on y adhéroit au concile convoqué à Pise contre le pape Jules II. »

« Ces *Papefigues*, dit de Marsy, sont les protestants, gens qui *font la figue au pape*, c'est à dire qui se moquent de sa puissance. Les catholiques au contraire sont désignés dans le chapitre XLVIII, par les *Papimanes*, *adorateurs passionnés* du pape. »

« On sait assez, dit Voltaire, dans sa lettre au prince de Brunswick, que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connoît les Papimanes; ils donnent le nom de dieu au pape. »

L'auteur, selon nous, a voulu dans ce chapitre, tracer le tableau du despotisme papal ou ecclésiastique de son temps. Les calamités, et l'humiliation dont sont accablés les Papefigues, pour avoir fait la figue au portrait du pape, sont la figure des censures, des excommunications et des autres foudres du saint-siége, qui ont souvent été lancés sur de bien légers prétextes, et qui ont causé bien des maux dans la catholicité.

Mais quels sont ces Papefigues et ces Papimanes? Les premiers sont-ils les hérétiques ou les protestants en général, comme le disent Voltaire et de Marsy; les protestants de l'Allemagne en particulier, comme le pense Bernier; ceux de la Navarre, comme le croit Le Duchat, ceux de l'Allemagne et de la France, comme le veut Le Motteux; et les Papimanes les catholiques de l'Espagne seulement, comme l'explique Le Duchat? Certainement les *Papefigues* sont des hérétiques; mais le nom de *Papefigues* que l'auteur donne à ces hérétiques, étant, ainsi que nous l'apprend Bodin, celui qu'on donne en Languedoc, et particulièrement dans le pays de Montpellier, à ceux que les Grecs appeloient *sycophantes*, mangeurs de figues, calomniateurs, et signifiant en effet

mangeurs de figues, du Languedocien *papa*, manger, et *figo*, figue, nous pensons qu'il entend ici particulièrement par l'île déserte des Papefigues et le laboureur de cette île, les malheureux Albigeois et le comte de Toulouse, qui furent dépouillés de leurs biens par Simon de Montfort, au XIIIe siécle; par le diable de Papefiguière, ce Simon de Montfort, ou le légat du pape, ou un abbé de moines de ce pays, tel que le général des dominicains; par Papimanes, les catholiques zélés, les papistes en général, et ceux d'Italie et d'Espagne en particulier, deux pays d'inquisition : à la sortie de Papimanie, les paroles sont dégelées, la langue est libre. Ce qui nous persuade que les Papefigues ne sont pas les luthériens et les calvinistes de son temps, c'est la description qu'il en fait et à laquelle nous renvoyons le lecteur pour abréger. Il se pourroit donc bien que cette allégorie ne fût pas de l'invention de Rabelais, et qu'il l'ait entendu raconter en Languedoc, lorsqu'il étudioit la médecine à Montpellier. Le nom de *homenaz est aussi un* mot languedocien.

Au lendemain matin rencontrasmes l'isle des Papefigues [1], lesquelz jadis estoyent riches et

[1] Jean Bodin, dans son Apologie, sous le nom de René Herpin, au feuillet 28 b de l'édition de 1574, parle ainsi à Auger Ferrier, médecin languedocien, qu'il réfute : Aussi les Grecs appellent *συκοφάντας* ceux-là qu'on appelle *papefigues* en vostre pays de Montpellier. (L.) — *Papefigue*, des mots *pape* et *figue* : parceque les habitants du lieu avoient fait la *figue* ou la grimace au portrait du pape, comme l'auteur le dit plus bas. Voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot *figue*. Ce nom est l'analogue de celui de *Papeligosse*, qui gausse le pape, et l'opposé de celui de *Papimane*, qui a la manie du pape. Voyez livre I, chapitre xv.

libres, et les nommoyt on Guaillardets, pour lors estoyent paovres, malheureux, et subjects aulx Papimanes[2]. L'occasion avoyt esté telle. Ung jour de feste annuelle a bastons, les bourguemaistre, syndics et gros rabis[3] guaillardets estoyent allez passer temps et veoir la feste en Papimanie, isle prochaine. L'ung d'eulx voyant le portraict papal (comme estoyt de louable coustume publicquement le monstrer és jours de feste a doubles bastons[4]), luy feit la figue[5], qui est en icelluy pays

[2] Voyez la note 1.

[3] Ce mot doit être composé de *rat vis*, gros visage de rat, comme *raminagrobis* l'est de *armin gros vis*, gros visage d'Arménien. *Guaillardets* est le diminutif de *gaillard*.

[4] C'est ainsi qu'il faut lire, conformément aux trois éditions de Lyon. *Bastans*, comme on lit dans les nouvelles, est une faute de celle de 1553, d'où elle s'est aussi coulée dans celles de 1596 et 1626. Editue, livre V, chapitre VI : « Vous ne veistes oncques rossignols mieux gringoter qu'ils font en plat, quand ils voyent ces deux bastons dorez (c'est, dit frère Jean, feste a bastons) et quand je leur sonne ces grosses cloches que voyez pendues autour de leur cage. » Et livre V, chapitre XLIV : « Comme fait la grande marmite de Bourgueil, quand y est feste à bastons. » Ces festes *à bâtons* sont ces grandes fêtes solennelles, où les chantres de l'église dont on célèbre la fête, marchent à la procession, revêtus de leurs habits de cérémonie et tenans en main leurs bâtons, espèce de bourdons couverts d'une feuille d'argent assez épaisse. (L.) — On lit aussi *bastons* dans l'édition de 1552.

[5] Ce proverbe vient de l'empereur Frédéric Ier, qui, après avoir pris Milan, ordonna que les habitants tirassent avec les dents une figue du cul d'une mule. De là *faire la figue* aux Milanois, en montrant le pouce, passant entre l'index et le deuxième doigt, comme pour figurer une *figue*, fut une grande injure, et ce mot passa en

signe de contemnement[6] et derision manifeste. Pour icelle vanger les Papimanes quelcques jours apres sans dire guare, se mirent touts en armes, surpreindrent, saccagearent et ruinarent toute l'isle des Guaillardets, taillarent a fil d'espee tout homme portant barbe. Es femmes et jouvenceaulx pardonnarent avecques condition semblable a celle dont l'empereur Federic Barberousse jadis usa envers les Milanois.

Les Milanois s'estoyent contre luy absent rebellez, et avoyent l'imperatrice[7], sa femme, chassee hors la ville ignominieusement montee sus une vieille mule nommee *Thacor*[8], a chevau-

proverbe. En Italie *on fait la figue*, en France *on fait les cornes.* C'est ce que Rabelais dit aussi plus bas. Voyez note 7. On retrouve cette expression dans La Fontaine, livre II, fable V :

> Plusieurs se sont trouvés, qui d'écharpes changeants,
> Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.

Et dans Maynard :

> La nature, en leur beau visage,
> Fait la figue aux secrets de l'art.

[6] Mépris.

[7] *Beatrix.* Je suis bien trompé si Albert Krantz n'est pas le premier qui a rapporté ce fait; et peut-être Rabelais l'a-t-il pris dans Guillaume Paradin, qui l'a inséré, pages 49 et 50 de son *De antiquo Burgundiæ statu*, Lyon, chez Étienne Dolet, 1542. Le lieu où Albert Krantz en a parlé est le chapitre VI du livre VI de son *Saxonia.* (L.)

[8] Un fyc au fondement. Hébreu. *Briefve declaration.* — Mot hébreu qui signifie un fic qui s'engendre au fondement. *Alphabet.* — « Rabelais, dit Le Duchat, sur la Satire Menippée, II, 371, a pris

chons de rebours [9], sçavoir est, le cul tourné vers la teste de la mule, et la face vers la croppiere. Federic a son retour les ayant subjuguez et resserrez [10], feit telle diligence qu'il recouvra la celebre mule Thacor. Adoncques on milieu du grand brouet [11], par son ordonnance, le bourreau mist és membres honteux de Thacor une figue,

cette histoire dans Crantzius (Antoine de Saxe, livre VI). *Tachor,* qui est le nom que Rabelais donne à cette mule, est un mot hébreu qui signifie un fic qui s'engendre au fondement. » En effet, טחר, *tachor* ou *techor,* en hébreu, signifie anus, ulcère ou fic à l'anus. C'est le nom des fics dont furent affligés les Philistins. Voyez livre I des Rois, chapitre VI, vers. 5. Croiroit-on que le *Fureteriana* a cru bonnement que ce nom donné par Rabelais, à la mule de Milan, étoit vraiment le nom de cette mule?

[9] Sorte de peine infamante, laquelle, en quelques endroits de l'Allemagne, s'inflige encore à des coureuses de profession. (L.)

[10] Faits prisonniers.

[11] C'est la grande halle de Millan. *Briefve declaration* et *Alphabet.* —M. D. L., dit, sur ce mot, dans son glossaire : « Rabelais appelle ainsi la grande halle de la ville de Milan. Nous en ignorons le motif. » Le voici : *Ce grand brouet* doit être la grande place ou le cours de la ville de Milan, qu'on nomme *le Broglio,* nom qui vient de l'italien *bruolo* ou *broilo*, jardin potager, ou du françois *breuil* ou *broil*, petit bois taillis, qui se disoit autrefois *bruillet, bruillot,* et *broillot* au diminutif; ce nom par conséquent n'a d'autre rapport qu'une confusion de son avec notre mot *brouet,* potage ou bouillon clair. Un des quartiers de la place de Venise s'appelle *Broglio*, à cause qu'il y avoit autrefois un bois en cet endroit, et parceque c'est en ce quartier-là que les sénateurs s'assemblent pour parler des affaires publiques. On a dit de là *far broglio* et *imbrogliare*, selon Ménage. C'est pour la même raison que la place de l'hôtel de ville de *Brescia* se nomme *il Broletto*, et celle de Calais ou de Saint-Omer, *le Breuil.*

presents et voyants les citadins captifs, puis cria de par l'empereur a son de trompe, que quiconques d'iceulx vouldroyt la mort evader, arrachast publicquement la figue avecque les dents, puis la remist on propre lieu sans aide des mains. Quiconcques en feroyt refus, seroyt sus l'instant pendu et estranglé. Aulcuns d'iceulx eurent honte et horreur de telle tant abominable amende, la postpousarent a la craincte de mort, et feurent pendus. Es aultres la craincte de mort domina sus telle honte; iceulx avoir a belles dents tiré la figue, la monstroyent au boye [12] apertement disants: *Ecco lo fico* [13].

En pareille ignominie, le reste de ces paovres et desolez Guaillardets feurent de mort guarantis et saulvez. Feurent faicts esclaves et tributaires, et leur feut imposé nom de *Papefigues*, parce qu'au portraict papal avoyent faict la figue. Depuis celluy temps, les paovres gents n'avoyent prosperé. Touts les ans avoyent gresle, tempeste, peste, famine, et tout malheur comme eterne punition du peché de leurs ancestres et parents.

Voyant la misere et calamité du peuple, plus avant entrer ne volusmes; seullement pour prendre de l'eaue beniste et a Dieu nous recommander, entrasmes dedans une petite chapelle pres le

[12] Au bourreau, de l'italien *boja*, bourreau.

[13] Voilà la figue. *Briefve declaration*.

havre ruinee, desolee et descouverte, comme est a Rome le temple de Sainct-Pierre. En la chapelle entrez, et prenants de l'eaue beniste, apperceusmes dedans le benoistier [14] ung homme vestu d'estoles, et tout dedans l'eaue caché comme ung canard au plonge, excepté ung peü du nez pour respirer. Autour de luy estoyent trois prebstres bien ras et tonsurez, lisants le Grimoire [15], et conjurants les diables.

Pantagruel trouva le cas estrange; et demandant quels jeux c'estoyent qu'ilz jouoyent la, feut adverty que depuis trois ans passez avoyt en l'isle regné une pestilence tant horrible, que pour la moitié et plus le pays estoyt resté desert, et les terres sans possesseurs. Passee la pestilence, cestuy homme caché dedans le benoistier, avoyt ung champ grand et restile [16], et le semoyt de tou-

[14] Bénitier. On disoit *bénétier* du temps de Ménage; mais il a très bien prévu que *bénitier* l'emporteroit sur *bénétier*.

[15] *Libro da conjurare i demonii*, dit Antoine Oudin. C'est le Cérémonial, livre où sont contenus les *rits* ou *rimes*, avec quoi l'on *charme* les mauvais esprits dans l'Église romaine. Comme de *carmen* on a fait *charme* et *charmer;* de l'italien *rimario* nous avons fait *grimoire*, dans la signification d'un recueil de versets de la Bible servans à exorciser les démons. (L.) — *Grimoire* doit venir plutôt de *grammaire*, ou de *grime*, moue, mine refrognée, d'où on a fait *grimace*, *grimaud*.

[16] *Restile*, du latin *restibilis*, champ portant fruit tous les ans, disent les notes sur le livre IV, attribuées à Rabelais lui-même. De toutes les éditions que j'ai vues, il n'y a que celle de 1626, où on lise *restile*. Toutes les autres ont ridiculement *stérile*. (L.) — On lit

zelle[17] en ung jour et heure qu'ung petit diable (lequel encore ne sçavoyt ne tonner ne gresler, fors seullement le persil et les choulx, encores aussi ne sçavoyt ne lire ne escripre) avoyt de Lucifer impetré venir en ceste isle des Papefigues soy recreer et esbattre, en laquelle les diables[18] avoyent familiarité grande avecques les hommes et femmes, et souvent y alloyent passer le temps. Ce diable arrivé au lieu, s'addressa au laboureur, et luy demanda qu'il faisoyt? Le paovre homme luy respondit qu'il semoyt celluy champ de touzelle, pour soy aider a vivre l'an suivant.

Voire mais, dist le diable, ce champ n'est pas tien, il est a moy, et m'appartient; car depuis l'heure et le temps qu'au pape vous feistes la figue, tout ce pays nous feut adjugé, proscript,

cependant aussi *restile* dans l'édition de 1552. *Restile* vient en effe du mot latin *restibilis*, qui rapporte tous les ans, ou d'une année à l'autre. On trouve ce mot dans Columelle ainsi que celui de *restire*, dont il dérive et qui signifie être en état d'être semé tous les ans. Rabelais dit *restible*, chapitre XXI.

[17] On désigne par ce nom, en Languedoc, une sorte de bled dont l'épi n'a point de barbe, et que pour cela on appelle *bled tondu*. Ainsi ce mot est le diminutif de *touzé*, qu'on a dit pour *tondu*. Ce bled mûrit un peu plus tôt que le froment, et sa farine est plus blanche que celle des autres sortes de bleds, et plus propre à faire d'excellent pain. La Fontaine, comme l'observe Le Duchat, dans Ménage, se servit de ce mot, quand il mit en vers le conte de Rabelais, mais quelque temps après il eut la bonhomie d'avouer qu'il ne savoit pas ce que c'étoit.

[18]* Les moines.

et abandonné. Bled semer toutesfois n'est mon estat; pourtant je te laisse le champ: mais c'est en condition que nous partirons le proufict. Je le veulx, respondit le laboureur. J'entends, dist le diable, que du proufict advenent nous ferons deux lots: l'ung sera ce que croistra sus terre, l'aultre ce qu'en terre sera couvert. Le choix m'appartient, car je suis diable extraict de noble et anticque race; tu n'ez qu'ung vilain [19]. Je choisis ce que sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps sera la cuillette? A my juillet, respondit le laboureur. Or, dist le diable, je ne fauldray [20] me y trouver; fais au reste comme est le debvoir. Travaille, villain, travaille: je voys tenter du guaillard peché de luxure les nobles nonnains de Pettesec [21], les cagots et briffaulx [22] aussi. De leurs vouloirs je suis plus que asseuré: au joindre [23] sera le combat.

[19] Voilà bien l'orgueilleux langage des anciens nobles.

[20] Je ne manquerai.

[21]* Au chapitre XIX, du livre II, il est dit de l'anglois Thaumaste, que d'angoisse il fit un pet de boulanger, après lequel vint le bren. (L.) — Ce nom est évidemment sorti du cerveau de l'auteur, pour ridiculiser les nonnes, et sur-tout celles qui se targuoient de noblesse. Au reste, c'est ainsi qu'on dit les pets de nonnes. *Pettesec*, dit de Marsy, est peut-être *Poissy*, abbaye royale, et par conséquen *très noble*, et d'ailleurs fort décriée alors. Voyez le chapitre VII du livre II, sur les *nonnains de Poissy*.

[22]* Les moines encore.

[23] Expression empruntée des anciennes joutes, où après le bris

des lances, les combattans se rencontroient d'écus, de corps et de têtes. Amadis, livre XIV, chapitre dernier : « Mais quand vint au joindre, ils se rencontrerent d'escus, de corps et de testes, si verdement, qu'ils tomberent tous deux par terre. » (L.) — Au revoir.

CHAPITRE XLVI.

Comment le petit diable feut trompé par ung laboureur de Papefiguiere.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

Le diableteau, au temps de la cueillette, se trouve attrapé par le laboureur, qui ayant semé et récolté des bleds, ne lui laissoit en partage que le chaume et sa racine ; mais il fait avec ce cultivateur, avec ce *villain*, un nouveau marché, par lequel il se réserve tout ce qui croîtra hors de terre, et lui laisse ce qui croîtra dans son sein. Le laboureur ayant semé des raves, et le diableteau se trouvant encore dupé, lui dit : Vilain, j'en veux finir avec toi ; je te donne, en conséquence, rendez-vous ici à huitaine, *pour nous entre-grater à outrançe*, et le vainqueur restera seul maître du champ.

L'auteur dans ce très plaisant conte, a voulu peindre d'une part, la malice et l'intérêt du paysan, et de l'autre, le despotisme féodal, dont le diableteau joue ici le rôle au naturel, et qui sous François Ier et Henri II, étoit porté à un point révoltant.

« On voit ici, dit Le Motteux, *comment le petit diable fut trompé par ung laboureur de Papefiguiere*. On sait le conte. Le *chaulme* et les *feuilles* de raves sont à la fin tout le partage du diableteau. Le laboureur garde l'essentiel, les raves et le bled. Cela signifie naturellement que les pré-

tendus papistes dont je viens de parler, ne donnoient au pape que l'extérieur. La hardiesse de Rabelais, dans ce chapitre et dans le précédent, est remarquable. Il fait dire à son diableteau, que « Monsieur Lucifer se paist a « touts repas de farfadets pour entree de table, et se souloyt « desjeuner d'escholiers. Mais las! ajoute-t-il, ne sçay par « quel malheur depuis certaines annees ils ont avecques « leurs estudes adjoinct les sainctes bibles. Pour ceste cause « n'en povons au diable l'ung tirer. Et croy que si les « caphars ne nous y aydent, leur houstans par menaces, « injures, force, violence, et bruslemens, leur sainct Paul « d'entre les mains, plus a bas n'en grignoterons. » Les nourrissons de Lucifer, ses vivandiers, charbonniers et chaircuitiers, qu'on *avoyt oultraigé villainement es contrees boreales*, sont aussi-bien que les *farfadets*, et les *caphars*, dont il s'agissoit tout-à-l'heure, les moines et les prêtres, qu'on avoit proscrits dans les pays septentrionaux, et particulièrement en Angleterre.

Par les *escholiers de Trébizonde* que le diableteau dit qu'il va *tenter*, Rabelais a pu entendre tous ceux qui étudioient dans les universitez catholiques; où ils étoient effectivement tentez, sinon par le diable en personne, au moins par leurs précepteurs, régens, professeurs, prêtres et moines, de s'attacher fortement à des principes moyennant lesquels ils pourroient sans scrupule dans l'occasion, conformément aux vœux du jeune diable de Rabelais, « laisser peres et « meres, renoncer a la police commune, soi emanciper des « édicts de leur roy, vivre en liberté sousterraine, mespriser « ung chascun, de touts se mocquer, et prenants le beau « et joyeulx petit beguin de license[1] poeticque, soy touts

[1] « J'ai mis dans ce passage, dit le traducteur de Le Motteux, *beguin de license poeticque*, parceque c'est là la leçon ou la correction de M. Le Motteux. Car du reste M. Le Duchat, qui a lu *innocence* et

« rendre farfadets gentils. » Peut-on mieux décrire la profession, la vie, les mœurs, les principes des moines? Leur capuchon même est représenté, par ce *beguin de license*, quoique sans doute ce soit aussi une allusion au bonnet de licentié. Pour l'épithète de *poeticque*, on voit clairement qu'elle n'est là que pour déguiser la chose. » Voyez le commentaire historique du chapitre XLV.

La my juillet venue, le diable se representa au lieu, accompaigné d'ung esquadron de petits diableteaulx de cœur [2]. La rencontrant le laboureur, luy dist : Et puis, villain, comment t'es tu pourté depuis ma departie? Faire icy convient nos partaiges. C'est, respondit le laboureur, raison.

Lors commença le laboureur avecques ses gents seyer le bled. Les petits diables de mesme tiroyent le chaulme de terre. Le laboureur battit son bled en l'aire, le ventit [3], le mist en poches, le porta au marché pour vendre. Les diableteaulx feirent de

non pas *license*, paroît n'avoir trouvé à cet égard aucune variété entre les différentes éditions qu'il a consultées. » Il n'y en a en effet aucune : on lit dans toutes *innocence*.

[2] De l'âge et de la taille de petits enfans de chœur. (L.) — *Chorus* de petits diables de l'âge et de la taille des petits enfants de chœur.

[3] Le *venta*, et par métaplasme le *ventit*, c'est-à-dire le *vanna*. Le verbe *venter*, dans cette signification, n'est point particulier à Rabelais; le Verger d'honneur, etc. a dit, dans le même sens, livre V, feuillet 11, tourné :

Chascun voit son blef tout venter,
Chascun se veult par tout venter.

mesmes, et au marché, pres du laboureur, pour leur chaulme vendre, s'assirent. Le laboureur vendit tres bien son bled, et de l'argent emplit ung vieulx demi brodequin, lequel il portoyt a sa ceincture. Les diables ne vendirent rien : ains au contraire les paysans en plein marché se mocquoyent d'eux. Le marché clous, dist le diable au laboureur : Villain, tu me has a ceste fois trompé, a l'aultre ne me tromperas. Monsieur le diable, respondit le laboureur, comment vous auroys je trompé, qui premier avez choisi? Vray est qu'en cestuy choys me pensiez tromper, esperant rien hors terre ne yssir pour ma part, et dessoubs trouver tout entier le grain que je avoys semé, pour d'icelluy tempter[4] les gents souffreteux, cagots, ou avares, et par temptation les faire en vos lacs tresbucher; mais vous estes bien jeune au mes-

Mais dès ce tems-là on disoit aussi *vanner*, témoin ce vers du même livre, feuillet 3, b :

> Qui vous auroit par quinze jours bernée,
> Ou en ung van comme le blé vannée.

Il a dit à l'aoriste *ventit*, comme ailleurs *tumbit*, *arrachit;* et *venter*, en ce sens, exprime ce qui se pratique en Languedoc et en quelques provinces voisines, où le laboureur jette avec la pelle son blé contre le vent, pour séparer la bale du grain; ce qui est la première façon qu'on donne au blé, après l'avoir battu en gerbes avec le fléau, ou fait fouler aux pieds par des chevaux ou des bœufs. *Quand il vente, ton blé vente*, est un proverbe du Languedoc. (L.) — Voyez Ménage.

[4] *Tempter* pour *tenter*, et *temptation* pour *tentation*.

tier. Le grain que voyez en terre est mort et corrompu, la corruption d'icelluy ha esté generation de l'aultre que me avez veu vendre : ainsy choisissiez vous le pire. C'est pourquoy estes mauldict en l'Evangile [5].

Laissons, dist le diable, ce propous, dequoy ceste annee sequente pourras tu nostre champ

[5] Le livre intitulé : *Synonyma et æquivoca Gallica*, Lyon 1619, page 138 :

Il est mot dit en l'Evangile :
Tel choisit qui prend le pire.

Fertur in Evangelio : Talis eligit, qui pejus éligit. Suivant cette manière de lire, *maudit* ne seroit ici qu'une fade allusion à *mot dit;* mais Henri Étienne, page 196 de son livre de la Précellence, prétend que le mot *maudit* est du proverbe en question. Et comme dans l'Évangile il n'y a pas de texte qui contienne formellement le maudisson employé dans ce proverbe, il veut que ce même proverbe regarde les Juifs, comme maudits dans l'Évangile, à cause qu'ayant eu le choix de sauver *Jésus-Christ* ou *Barrabas*, ils sauvèrent la vie à celui-ci préférablement à *Jésus-Christ.* Pour moi, je crois que le proverbe en question suppose le franc-arbitre, duquel quiconque aura abusé, pour préférer le mal au bien, sera damné. Du moins est-ce en cette signification qu'est pris ce proverbe dans un Dialogue moral, imprimé à Lyon, en 1550. Voici ce qu'y disent les personnages, page 100 :

L'HOMME.

L'esprit des biens du ciel m'admonestant,
De tous plaisirs terriens me retire,
La chair me va au contraire flattant,
Je ne sçay pas lequel je doy eslire.

L'ESPRIT.

Tres-mal choisit celuy qui prend le pire,
Ayant moyen de prendre le meilleur. (L.)

— M. D. L. copie ici à son ordinaire Le Duchat, sans le citer, mais il ne l'a pas copié fidèlement.

semer? Pour proufict, respondit le laboureur, de bon mesnagier, le conviendroyt semer de raves. Or, dist le diable, tu es villain de bien : seme raves a force, je les guarderay de la tempeste, et ne gresleray poinct dessus. Mais entends bien, je retiens pour mon partaige ce que sera dessus terre, tu auras le dessoubs. Travaille, villain, travaille. Je voys tenter les hereticques : ce sont ames friandes en carbonnade [6]. Monsieur Lucifer ha sa colicque, ce luy sera une guorge chaulde.

Venu le temps de la cuillete, le diable se trouva au lieu avecques ung esquadron de diableteaulx de chambre [7]. La rencontrant le laboureur et ses gents, commença seyer et recuillir les feuilles de raves; apres luy, le laboureur bechoyt et tiroyt les grosses raves, et les mettoyt en poches. Ainsy s'en vont touts ensemble au marché. Le laboureur vendoyt tres bien ses raves, le diable ne vendit rien : que pis est, on se mocquoyt de luy publiquement. Je voy bien, villain, dict adoncques le diable, que par toy je suis trompé. Je veulx faire

[6]* Ceux qu'en ce tems-là le démon portoit à faire brûler les Luthériens, croyoient bonnement qu'il étoit fort friand des ames de ces prétendus errans. (L.)

[7] Parvenus à la moitié de leur crue. Les contes d'Eutrapel, chapitre XIX : « Mais voyant la force et vehemence du continu et perpetuel langage d'Eutrapel, qui le recommandoit à une paire de diables de chambre et my-creus, se retira protestant ne boire plus avec luy. (L.) — Petits lutins, follets, habitants prétendus de certaines maisons, dit de Marsy avec plus de raison.

fin du champ entre toy et moy : ce sera en tel pact, que nous entregratterons l'ung l'aultre, et qui de nous deux premier se rendra, quittera sa part du champ ; il entier demourera au vaincueur. La journee sera a huictaine. Va, villain, je te grateray en diable. Je alloys tenter les pillards chiquanous, desguiseurs de procez, notaires, faulsaires, advocats prevaricateurs ; mais ilz m'ont faict dire par ung truchement, qu'ilz estoyent touts a moy. Aussy bien se fasche Lucifer de leurs ames, et les renvoye ordinairement aulx diables fouillars de cuisine, sinon quand elles sont saulpoudrees [8].

Vous dictes qu'il n'est desjeusner que de escholiers, dipner que d'advocats, ressiner [9] que de vignerons, soupper que de marchands, reguoubillonner [10] que de chambrieres : et touts repas que de farfadets [11]. Il est vray. De faict monsieur Lu-

[8] On prétend que cette sorte d'ames se corrompt d'abord. (L.) — *Saupoudrées* de sel, comme on sale les corps morts, pour les garantir de corruption.

[9] Goûter, collationer ? du latin *recœnare*, dîner une seconde fois.

[10] Faire le réveillon, *la medianoche*, la collation d'après le souper ; c'est le fréquentatif augmentatif de *gober*, et le contraire de *dégobiller*. Voyez la note 15 du chapitre XLIV.

[11] * Il n'est vie que de coquins, dit le proverbe :

Nil mendicatis sociorum dulcius offis. (L.)

— *Farfadets* signifie lutins, esprits follets, mais il entend ordinairement par ce mot les cordeliers.

cifer se paist a touts ses repas de farfadets pour entree de table; et se souloyt [12] desjeusner de escholiers. Mais, las! ne sçay par quel malheur depuis certaines annees, ilz ont avecques leurs estudes adjoinct les sainctes Bibles [13]. Pour ceste cause plus n'en povons au diable l'ung tirer. Et croy que si les caphars ne nous y aydent, leur houstans par menaces, injures, force, violence, et bruslements leur sainct Paul d'entre les mains, plus a bas n'en grignoterons.

De advocats pervertisseurs de droits et pilleurs des paovres gents, il se dipne ordinairement et ne lui manquent; mais on se fasche de tousjours ung pain manger. Il dict naguieres en plein chapitre qu'il mangeroit voluntiers l'ame d'un caphard, qui eust oublié soy en son sermon recommander [14], et promist double paye et notable appoinctement a quiconcque luy en apporteroit une de broc en bouc. [15] Chascun de nous se mist en queste, mais rien n'y avons prouficté, touts

[12] Avoit coutume.

[13]* Ici Rabelais sent le fagot. (L.)—Ce trait, dit Ginguené, est passablement vif. On brûloit alors les calvinistes; et ce sont leurs études qui sont ici désignées, comme sauvant des griffes du diable les écoliers qui les suivent.

[14] De recommander sa personne et son couvent aux charités de ses auditeurs.

[15] C'est-à-dire de *broc* en *bouche*. Allusion à l'action de boire à même du broc. *Bouc* de l'italien *bocca*, la bouche.

admonestent les nobles dames donner a leur convent.

De ressjeuner[16], il s'est abstenu depuis qu'il eut sa forte colicque provenente a cause que, es contrees boreales[17], l'on avoit ses nourrissons, vivandiers, charbonniers[18] et chaircuitiers oultraigé villainement. Il souppe tresbien de marchands usuriers, apothecaires, faulsaires, billonneurs[19], adulterateurs[20] de marchandises; et quelques fois qu'il est en ses bonnes[21], regoubillonne[22] de chambrieres, lesquelles avoir beu le bon vin de leurs maistres, remplissent le tonneau d'eaue puante.

[16] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552. *Ressjeuner* a le même sens que *ressiner*, qu'on lit dans les éditions de Le Duchat.

[17]* Ceci semble regarder l'expulsion des moines hors de l'Angleterre, sous Henri VIII, et celle de tous les religieux hors des deux royaumes du Nord. (L.)—Adieu aussi pour Lucifer, ses vivandiers, charbonniers et charcutiers de France. Le diable appelle les moines ses *charbonniers* et *charcuitiers*, parcequ'ils charbonnent et charcutent les hérétiques.

[18]* Les charbonniers du Diable sont ici proprement les vendeurs de grillades et de carbonnades. Plus haut Rabelais dit que les ames des hérétiques sont ames friandes en carbonnades; et le mot *charbonnier*, en cette signification, vient de l'italien *carbonare*, qui tantôt signifie charbonner, et tantôt faire des *carbonnades*. Antoine Oudin, Dictionnaire italien et françois, au mot *Carbonare*. (L.)

[19] Faux monnoyeurs.

[20] Altérateurs, qui gâtent et corrompent les marchandises par de mauvais mélanges.

[21] En ses goguettes.

[22] Collationne de chambrières.

Travaille, villain, travaille, je voys tenter les escholiers de Trebizonde[23], laisser peres et meres, renoncer a la police commune, soy emanciper des edicts de leur roy, vivre en liberté soubterraine, mespriser ung chascun, de touts se mocquer, et prenants le beau et joyeulx petit beguin[24] d'innocence poeticque soy touts rendre farfadets[25] gentils.

[23]* L'auteur semble ici dériver le nom de la ville impériale de *Trébizonde* du grec *τραπέζα*, *mensa*, pour avoir lieu d'insinuer que, selon lui, il n'y a que les gourmands et les ventres paresseux qui doivent s'accommoder du cloître. (L.) — Ce sont les écoliers de l'Université que l'auteur assimile à cette ville de Turcs et d'infidèles, parcequ'à la faveur de leurs privilèges exorbitants, ils abandonnoient père et mère, se moquoient de la police, des lois et de tout le monde. Louis XII, presque aussitôt son avènement au trône, en 1498, fut obligé d'aller en personne, à la tête d'une troupe d'élite, soumettre l'Université révoltée. Voyez Garnier, tome XXI, pages 91 et suivantes. Il pourroit bien cependant faire allusion ici en même temps à George de Trébizonde, et comparer les écoliers aux Bohémiens. Voyez le commentaire historique.

[24] Le capuchon, inventé pour distinguer d'avec les séculiers les personnes qui font profession d'une *bénignité* et d'une *innocence* digne du siècle d'or des *poëtes*. On appela en Flandre *benings* et *beningnes*, quelques années après l'établissement des deux premiers ordres de religieux-mendians, certains hommes et certaines femmes, qui, sans faire de vœux, s'étant destinez particulièrement aux œuvres de charité et de miséricorde, prirent, à l'exemple de ces religieux, une espèce de capuchon pour avoir une marque qui empêchât qu'on ne les prît pour des gens entièrement du monde. C'est de ces mots que depuis on les nomme par corruption *beguins* et *beguines*, et dans la suite leur capuchon fut aussi nommé *beguin*. Les Chroniques de Hainault, de frère Jaques de Guise, troisième volume, chapitre CXXXIII : « Aussi elle (la comtesse de Flandres) commença le

bénignage, et si institua la première chappellenie. » Et plus bas : « Et là institua Frères begnins et Sœurs begnines..... au lieu auquel Marguerite sa sœur depuis dilata le grant Bègninaige et l'hospital. » *Beguin*, nom d'une famille de Dijon, pourroit bien aussi n'être autre chose que *Benigne*, nom d'un martyr vénéré à Dijon. (L.) — Il semble ici jouer sur les mots, et confondre à dessein *innocence poétique* avec *licence poétique*. Voyez le commentaire historique.

[25] Bénédictins et bernardins, qui prennent le titre de *dom*, comme si tous étoient gentilshommes. (L.) — On sait que *dom* vient de *Dominus*, Seigneur, comme *dame* vient de *domina*, maîtresse ; c'étoient les titres qu'on donnoit aux empereurs et aux impératrices, et qu'on donne encore à J. C. et à la Vierge. Voilà la modestie des moines, qui font vœu d'humilité et de pauvreté !



[illegible] par [illegible]

[illegible] IV. Chap. X[illegible]

CHAPITRE XLVII.

Comment le diable feut trompé par une vieille de Papefiguiere.

COMMENTAIRE HISTORIQUE

ET SOMMAIRE DE CE CHAPITRE.

La manière adroite dont la femme du laboureur tire son mari de son cartel avec le diableteau, est, malgré son obscénité, un morceau du meilleur comique. Les dix-huit mille royaux d'or que Pantagruel met dans le tronc de l'église de Papefiguière, à cause de la pauvreté à laquelle les Papimanes avoient réduit ses habitants, font penser au grand nombre de lieux ruinés par la puissance ecclésiastique, sur-tout du temps de Rabelais.

« C'est dans ce chapitre, dit Le Motteux, que Rabelais nous conte : *comment le diable fut trompé par une vieille de Papefiguière*. Ce diable trompé par une vieille protestante, ne peut être pris ici que pour quelqu'un de ces prêtres ou de ces moines dont l'ignorance étoit si grossière, qu'une femme suffisoit pour les mettre *à quia.* » Voyez le commentaire historique du chapitre XLV.

Le laboureur retournant en sa maison, estoyt triste et pensif; sa femme tel le voyant, cuidoyt qu'on l'eust au marché desrobé, mais entendent

la cause de sa melancholie, voyant aussy sa bourse pleine d'argent, doulcement le reconforta, et l'asseura que de ceste gratelle mal aulcun ne luy adviendroyt, seulement que sus elle il eust a se poser et reposer. Elle avoyt ja pourpensé bonne issue.

Pour le pis, disoyt le laboureur, je n'en auray qu'une esrafflade[1] : je me rendray au premier coup et luy quitteray le champ. Rien, rien, dist la vieille, posez vous[2] sus moy et reposez, laissez moy faire. Vous m'avez dict que c'est ung petit diable, je vous le feray soubdain rendre, et le champ nous demourera. Si c'eust esté ung grand diable[3], il y auroit a penser.

Le jour de l'assignation estoyt, lorsqu'en l'isle nous arrivasmes; a bonne heure du matin, le laboureur s'estoyt tresbien confessé, avoyt communié comme bon catholicque, et par le conseil

[1] Estafilade.

[2] Doujat, dans son Dictionnaire de la langue Tolosane, nous apprend qu'en Languedoc on dit *se pausa*, pour ce que le françois dit *se reposer*. Ainsi, *se poser* et *reposer* n'est ici proprement qu'un pléonasme ; mais, comme à ceux qui n'entendent pas cette langue, ces deux verbes joints ensemble paroissent signifier, chez la laboureuse, un expédient qu'elle auroit trouvé pour ajouter encore quelque chose à la solution dont elle devoit le lendemain faire peur au diable, c'est ce qui rend cet endroit-ci un des plus gaillars de tout le livre. La vieille prêchoit dans son sac, comme dit le proverbe. (L.) — Équivoque gaillarde que tout le monde entend.

[3] Moins novice.

du curé, s'estoyt au plonge caché dedans le benoistier en l'estat que nous l'avions trouvé.

Sus l'instant qu'on nous racomptoyt ceste histoire, eusmes advertissement que la vieille avoyt trompé le diable et guaigné le champ; la maniere feut telle: le diable vint a la porte du laboureur, et sonnant s'escria : O villain, villain, cza, ça, a belles gryphes, puis entrant en la maison guallant et bien deliberé, et ne y trouvant le laboureur, advisa sa femme en terre plourante et lamentante. Qu'est cecy? demandoyt le diable. Ou est il, que faict il? Ha! dict la vieille, ou est il, le meschant, le bourreau, le briguant? Il m'ha affolee[4], je suis perdüe, je meurs du mal qu'il m'ha faict. Comment, dict le diable, qu'y a il, je le vous gualleray bien tantoust. Ha, dist la vieille, il m'ha dict le bourreau, le tyrant, l'esgratigneur[5] de diables, qu'il avoit huy assignation de se gratter avecques vous, pour essayer ses ongles il m'ha seullement gratté du petit doigt icy entre les jambes, et m'ha du tout affolee. Je suis perdue, jamais je n'en guariray, reguardez. Encores

[4] Il m'a battue, blessée, à m'en rendre folle. Voyez livre I, chapitre XXXIII, et livre IV, chapitre XVI.

[5] Il paroît qu'on lit *l'esgraffigneur* dans quelques éditions. La Monnoye, sur ce passage de la quatre-vingt-cinquième Nouvelle de Des Périers : « Ses ongles *estoient* assez grands pour bien s'esgraffigner contre celuy qui est sous les pieds de saint Michel. » Voyez aux chapitres XLVI et XLVII du livre IV de Rabelais.

est il allé chez le mareschal, soy faire aiguiser appoincter les griphes. Vous estes perdu, monsieur le diable, mon ami; saulvez vous, il n'arrestera poinct: retirez vous, je vous en prie.

Lors se descouvrit jusques au menton en la forme que jadis les femmes Persides[6], se presenterent a leurs enfants, fuyants de la bataille, et luy monstra son comment ha nom. Le diable voyant l'enorme solution de continuité en toutes dimensions, s'écria: Mahon[7], Demiourgon, Megere, Alecto, Persephone[8], il ne me tient pas; je m'en voy bel erre[9] cela[10]. Je luy quitte le champ.

[6] Voyez Plutarque, au chapitre des femmes persiennes, dans son Traité des vertueux faits des femmes. (L.) — « Où allez-vous, méchans fuyards, esclaves (dit cette mère à ses enfants qui fuyoient de la bataille)? Voulez-vous rentrer ici, dont vous êtes sortis; en reboursant sa robe par devant, et leur montrant son ventre...... » Plutarque, dits Notables des Lacédémoniens, page 228, verso.

[7] Mahomet. Sur *Demiourgon*, voyez livre III, chapitre XXII.

[8] Nom de Proserpine, fille de Jupiter et de Cérès.

[9] Je m'en vais bien vîte.

[10] C'est ainsi qu'on lit dans l'édition de 1552, et dans celle de Le Duchat; tandis qu'on lit *sela* à la fin du chapitre LXVI, dans ces trois éditions, et aux deux chapitres XLVII et LXVII, dans les deux éditions de M. D. L.; tandis que dans les notes du livre IV, attribuées avec raison à Rabelais, il n'y a que le *sela* du chapitre LXVII qui soit expliqué par *certainement*, et donné comme un mot hébreu. M. D. L. pourroit donc bien s'être trompé dans la remarque suivante qu'il fait sur ce mot, et dans la manière dont il l'écrit. « *Sela*, certainement; *ce mot* est hébreu; la plupart des éditeurs de Rabelais, dit-il, faute d'avoir compris *ce mot*, n'ont pas manqué d'écrire *cela*, qui ne présente aucun sens. On le trouve noté (*écrit*) de cette manière même dans le Rabelais de Le Duchat, 1711,

Entendents la catastrophe et fin de l'histoire nous retirasmes en notre nauf, et la ne feismes aultre sejour. Pantagruel donna[11] au tronc de la fabricque de l'ecclise, dixhuict mille royaulx[12] d'or, en contemplation de la paovreté du peuple et calamité du lieu.

tome IV, page 197. » Le fait est que si ce mot est françois, il ne fait aucun sens, surtout avec le signe d'interrogation qui le suit, dans les trois éditions que nous avons citées, et dans celle de du Marsy; et c'est ce qui nous avoit fait penser d'abord que *cela* avoit ici le sens obscène de *cunnus*, ou qu'il falloit lire *je m'en vays bel erre de la*, c'est-à-dire *je m'en vais bien vîte de là*. Mais dans la première et la deuxième supposition, à quoi bon le point d'interrogation? Il nous est venu une troisième idée, c'est que *cela* étoit le mot hébreu כלה, *cela*, qui signifie *omninò*, *reverà*, *certè*, ce qui est le même sens de סלה, *sela*, *amen*, *verè*, que Rabelais lui-même, dans la *Briefve Declaration*, donne au *sela* du chapitre LXVII, et c'est cette dernière conjecture que nous préférons. Nous la soumettons aux savants et à la critique même de M. D. L., qui pense aussi que ce mot est hébreu.

[11]* Conseil aux princes d'être libéraux dans les occasions. Pantagruel donnoit par-tout. (L.) — Mais les princes ne sont déja que trop libéraux pour leurs courtisans. Mieux vaut Louis XII, taxé d'avarice par eux, qu'un prince qui les engraisse des sueurs du peuple. Il doit être libéral pour tous ou ne l'être pour personne. On sait que Pantagruel est ici Henri II, qui avoit accordé à Diane de Poitiers tous les biens confisqués sur les hérétiques.

[12] C'étoit une monnoie d'or, battue sous Philippe-le-Bel en 1290. Le *grand royal* valoit douze francs, et le *petit* six francs. Voyez le Dictionnaire de Trévoux, au mot *Royal*.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LA VIE DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE.

